

# Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen / par G. Bruno,...

Source [gallica.bnf.fr](https://gallica.bnf.fr) / Bibliothèque nationale de France

Bruno, G. (1833-1923). Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen / par G. Bruno,.... 1916.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

LE  
**TOUR DE L'EUROPE**

**Pendant la Guerre**

**LIVRE DE LECTURE COURANTE**

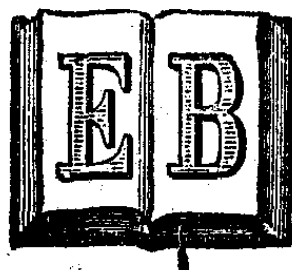
**Illustré de nombreuses gravures et cartes géographiques**

PAR

**G. BRUNO**

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE  
AUTEUR DU *Tour de la France par deux enfants*

**COURS MOYEN**



**PARIS**

**LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN  
BELIN FRÈRES**

8, RUE FÉROU, 8  
A l'angle de la rue de Vaugirard, 50

1916

Droits de traduction et de reproduction réservés.

8<sup>e</sup> Z

20.142

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de notre  
griffe sera réputé contrefait.

*Belin frères*

---

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.



## PRÉFACE

---

Il nous a paru que la gravité de l'heure présente créait une obligation nouvelle envers les enfants de nos écoles. Pas un Français ne doit ignorer les causes de la guerre barbare que nous subissons; pas un Français ne doit les oublier. Nos enfants ne sauraient les apprendre de trop bonne heure à l'école. Il faut donc qu'elles soient mises à leur portée le plus tôt possible; nous ne pensons pas que la leçon orale suffise : forcément elle varie suivant le maître qui la donne, et se déforme suivant l'intelligence de l'enfant qui l'écoute, si bien que peu de chose en reste quarante-quatre ans après, comme cela est arrivé pour 1870.

Tant de vies héroïquement données pour défendre la patrie, tant d'autres qui se donnent chaque jour encore, ne créent-elles pas des devoirs à ceux qui restent? Ces devoirs, il est nécessaire que tous les connaissent pour n'y jamais manquer. Nos enfants doivent savoir déjà qu'ils vivent dans une époque différente et qu'ils doivent apporter à cette vie nouvelle un cœur nouveau. L'heure est propice pour le leur dire puisqu'ils sont placés comme nous au milieu de la tourmente, tourmente qui retentit sur le monde entier et particulièrement sur l'Europe.

Pour comprendre quelque chose à ces événements tragiques, il fallait, comme à vol d'oiseau, parcourir cette Europe, connaître les différents peuples qui l'habitent, leurs caractères, leurs conditions d'existence, leurs intérêts aussi. Nous l'avons essayé et, pour rester à la portée de l'enfant, nous avons écarté de ce livre, d'inspiration essentiellement morale, tous les détails abstraits capables de rebuter sa jeune intelligence. Nous avons voulu que nos écoliers découvrirent eux-mêmes, tout en faisant la connaissance très brève, mais aussi intéressante que possible, des différentes nations européennes, les trois grands dangers intérieurs qui, avec l'impérialisme allemand, menacent notre France.

Nos enfants doivent apprendre à honorer, à envier les nombreuses familles, celles qui, à cette heure, paient triplement l'impôt du sang et qui, la guerre finie, auront encore de jeunes bras pour travailler à réparer les pertes de la patrie, alors que les foyers stériles resteront vides et inutiles. Ils doivent savoir encore que

la plus grande force d'une nation réside dans l'union de tous et que les nations désunies ont toujours été la proie des conquérants. Enfin, ils doivent être mis en garde contre le très grand et très honteux péril qui atteint notre race : l'alcoolisme.

Ces graves questions ne sont point au-dessus de l'entendement de nos six millions de jeunes écoliers, elles les intéresseront, car l'enfant désire toujours comprendre les choses dont s'occupent et dont parlent couramment les grandes personnes.

Nous n'avons rien négligé pour rendre notre petit volume aussi attrayant qu'instructif. Sous chacune des nombreuses gravures très soignées nos jeunes lecteurs trouveront un enseignement. Des cartes mettront sous leurs yeux les contrées dont on leur parle. En tête de nos chapitres, de courtes épigraphes, empruntées chaque fois que cela nous a été possible aux écrivains des diverses nations européennes, nous ont fourni l'occasion de faire connaître ces écrivains à nos écoliers en plaçant une courte biographie sous le portrait du grand homme.

Si nos jeunes lecteurs éprouvent en lisant ce petit livre l'émotion que nous avons ressentie en l'écrivant, nous pouvons être assuré qu'elle laissera une trace profonde dans leur cœur : la patrie, par eux, en deviendra plus forte, et leur vie d'homme en deviendra plus haute.

---

# LE TOUR DE L'EUROPE

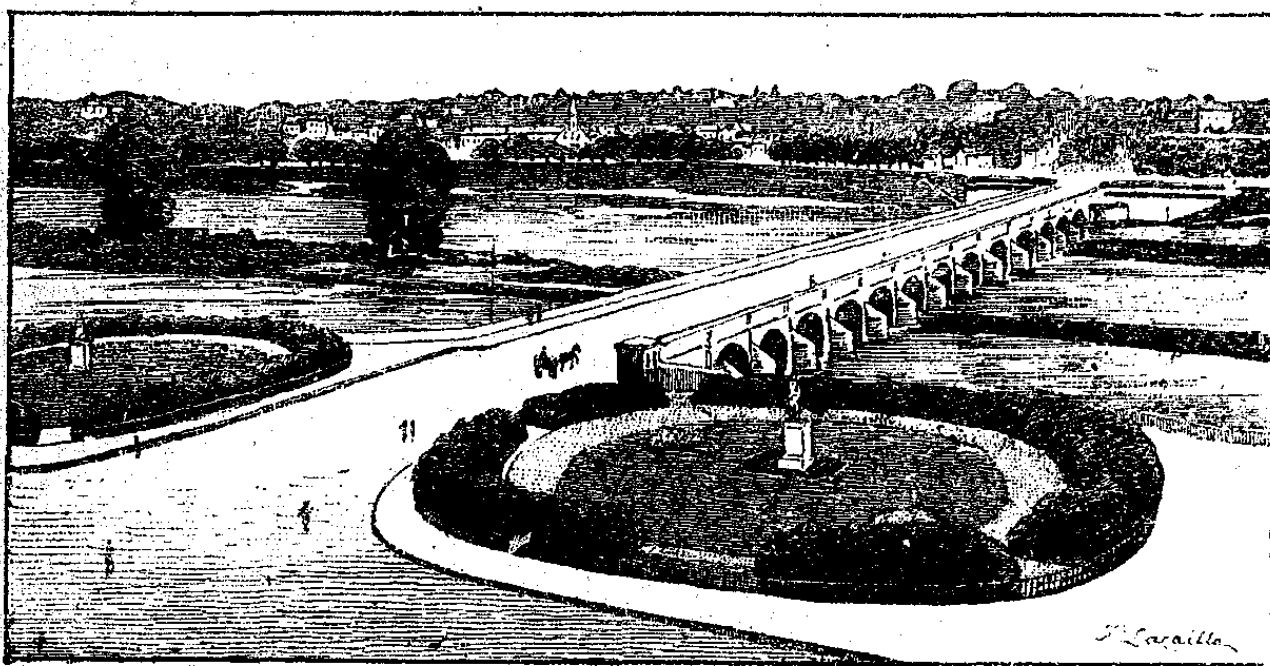
## Pendant la Guerre

### I. — Le travail des femmes pour nos soldats. — L'offrande des enfants pour la patrie.

Quand la patrie est menacée, tous, jeunes et vieux, nous devons associer nos efforts pour la défendre.

Le 31 décembre 1914 il neigeait, il faisait froid, car l'hiver était rude. Les habitants de la Grand'Landé étaient réunis, comme nous les avons vus il y a dix ans, dans la salle à manger de la ferme où le feu pétillait (1).

Mais ce soir-là les visages sont sérieux, les vêtements



Tours (73 400 hab.), sur la Loire, ancienne capitale de la Touraine, chef-lieu du département d'Indre-et-Loire. Archevêché. Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie. Près de Tours est né un des plus grands savants du monde : Descartes, philosophe, physicien et géomètre [1596-1650]. Sa statue est placée à l'entrée du pont sur la Loire.

tristes, les bébés eux-mêmes ont des ceintures noires qui endeuillent leurs tabliers blancs. Voilà cinq mois déjà que dure la guerre, la guerre terrible. Les fils aînés d'André, de

(1) Les habitants de la Grand'Landé sont les personnages du *Tour de la France par deux enfants*, de G. Bruno (Bein frères, éditeurs, Paris), mais il n'est pas indispensable d'avoir lu ce premier livre pour comprendre le second.

Julien, de Jean-Joseph sont tous partis. Ils étaient neuf à la frontière. Six sont morts là-bas, deux autres sont prisonniers, le neuvième a été grièvement blessé, le petit Jean que nous connaissons, celui qui interrogeait si gentiment M. Gertal et qui a vingt et un ans à présent. Resté deux mois à l'hôpital de Tours, il se guérit enfin, il est en convalescence. Mais, comme on le trouve trop affaibli pour retourner sur le front, on l'a envoyé prendre un mois de repos au pays natal. Chaque soir, Julien son père, André et Jean-Joseph ses oncles se rendent à la gare voisine, espérant le voir arriver.

En attendant, les femmes, les jeunes filles, même une petite de neuf ans, Adèle, tricotent tant qu'elles ont de courage.

— Mes enfants, a dit l'aïeule, M<sup>me</sup> Guillaume, toutes les femmes de France, en ce moment, travaillent pour nos soldats; si vous voulez, nous prolongerons la journée d'une heure afin de confectionner, nous aussi, des vêtements chauds pour ceux qui se battent à la frontière, en dépit de la neige, de la pluie et du froid?

Malgré ses soixante-dix-sept ans, d'une main agile, elle remue ses aiguilles à tricoter. M. Guillaume, dont les quatre-vingt-trois ans sont encore valides, regarde avec fierté l'activité de toutes ces mains féminines, vieilles et jeunes. — Bravo! s'est-il écrié, les femmes de la Grand'Landé sont de vraies Françaises!

— Et les petites filles aussi, n'est-ce pas, grand-père? a riposté Adèle en montrant son tricot.

— Oui, bien sûr, les petites filles aussi.

— Et nous, les petits garçons, Pierre qui n'a que six ans, et moi, nous avons donné tous les sous de notre bourse pour acheter la laine à tricoter, nous sommes de bons Français aussi, n'est-ce pas, grand'mère? s'écrie à son tour Jacques, l'un des jeunes fils de Jean-Joseph.

— Oui, mes enfants, a répondu l'aïeule, nous faisons tous notre devoir. Nous augmentons les forces de nos chers soldats en diminuant leurs souffrances. c'est un peu comme si nous combattons avec eux. Cela nous console d'en être si loin.

## II. — Le retour du jeune soldat. — La prévenance.

La tendresse d'un enfant affectueux est un soulagement très doux à la tristesse des parents.

On entend un bruit de pas dans la cour, le chien aboie joyeusement, la mère de Jean se précipite vers la porte :

— Oh ! c'est mon fils qui arrive, voilà Fox qui lui fait fête !

C'est en effet le jeune sous-lieutenant accompagné de ses oncles André et Jean-Joseph et de Juliën, son père. Il est décoré.

— Quoi ! tu as reçu la médaille militaire et tu ne nous l'avais pas dit, s'écrie le grand-père, M. Guillaume.

— C'est une surprise qu'il nous ménageait, répond la mère de Jean en le serrant dans ses bras.

— Es-tu bien guéri au moins ? dit la grand'mère qui le regarde des pieds à la tête, toute bouleversée de le voir si pâle ! Elle devine combien il a souffert.

— Quel bonheur de commencer la nouvelle année ensemble, murmure une grande jeune fille de dix-neuf ans, Josette, la fille de Jean-Joseph, la cousine de Jean et sa fiancée.

— Viens t'asseoir devant le feu, près de moi, insiste la grand'mère ; il fait froid ce soir, tu te réchaufferas.

— C'est cela, reprend Josette, pendant ce temps nous allons dresser la table et servir le souper.

Ainsi tout le monde s'agite et parle à la fois pour souhaiter la bienvenue au jeune soldat.

Jean répond un mot affectueux à chacun, il embrasse à la ronde jeunes et vieux, petits et grands, et, pendant qu'on le débarrasse de sa valise, il prend place auprès de sa grand-mère.

Très ému de se retrouver au foyer paternel après cinq mois d'absence, dont trois passés au milieu des horreurs de la guerre et deux autres à l'hôpital, le jeune homme regarde avec tendresse les visages aimés qui l'entourent et qu'il a cru, plus d'une fois, ne jamais revoir. Combien il serait heureux s'il n'y avait au plus profond de sa pensée le dur souvenir de la lutte qui se poursuit là-bas, sans lui ; de la lutte où se joue le sort de la patrie !

La petite Adèle, qui ne cesse de regarder son grand frère, devine qu'il souffre de quelque chose, elle ne sait pas trop ce que cela peut être, mais elle voudrait le débarrasser de son souci, lui faire plaisir; timidement elle s'approche, et, à demi-voix :

— Avant ton départ, dit-elle, tu m'as fait promettre d'être une bonne petite fille, une bonne petite Française. J'y ai pensé tous les jours et je me suis bien appliquée. Tu es content de moi, n'est-ce pas, Jean ?

La prévenance de l'enfant amène un bon sourire sur les lèvres du jeune soldat; il se sent comme soulagé par cette diversion affectueuse :

— Oui, Adèle, je suis content de toi, répond-il, et il donne un baiser à la petite qui s'installe près de lui et s'efforce de l'égayer.

— Vois-tu, Jean, je suis presque toujours la première de ma classe à présent, et Jacques, à son école, est aussi le premier.

Et comme Jean continue à sourire, elle continue à babiller :

— Devines-tu pourquoi, reprend-elle ?

— Mais, dit le grand frère, c'est apparemment parce que vous vous appliquez.

— Oui, certes, mais cela ne suffirait pas. Eh bien, c'est parce que Josette nous explique nos leçons. Elle nous oblige à bien faire nos phrases quand nous répondons à ses questions. Elle dit que la langue française est la plus belle du monde, que mal parler cette langue est très honteux et fort indigne d'un bon Français. Et alors, comme nous savons mieux nous exprimer en classe, nous sommes les premiers, grâce à Josette.

Et, très fière, elle reprend, au moment où tout le monde se levait pour prendre place à table : — Tu es content de nous, n'est-ce pas, Jean ?



### III. — Pourquoi faisons-nous la guerre ? L'amour de la patrie.

Le bien le plus précieux d'une nation, c'est sa liberté, son honneur.

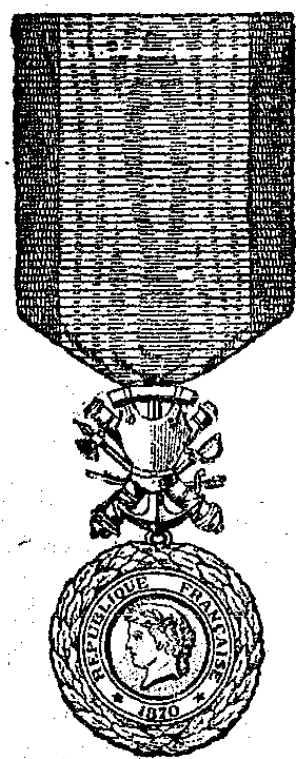
Le repas touche à sa fin. La joie est grande de revoir Jean à la table familiale, la longue table où vingt-six convives peuvent s'asseoir ; et pourtant on sent des larmes refoulées derrière le sourire des mères. Comment oublier les places vides de ceux qui sont morts là-bas, des deux prisonniers qui souffrent en Allemagne et l'envahissement de la frontière où Jean va retourner dans un mois ? Les très jeunes enfants eux-mêmes ont conscience de cette angoisse, et, tout en mangeant leur part de dessert, un monde d'idées s'agite dans leurs têtes enfantines :

— Grand frère, dit subitement Adèle en quittant son assiette vide et en s'approchant du jeune officier, c'est triste la guerre, souvent nos mamans pleurent en y pensant. Moi, je voudrais comprendre pourquoi on la fait. Toi qui en viens, qui as été sur le point de mourir de tes blessures, explique-moi cela, dis ? Explique pourquoi tu veux y retourner encore ?

Jean regarde sa petite sœur dont les grands yeux l'interrogent avec une sorte d'inquiétude, et, pendant qu'il prend l'enfant sur ses genoux, le petit Jacques arrive à son tour :

— Oui, oui, parle-nous de la guerre, Jean. Moi aussi, quand je serai grand, j'irai me battre comme mes deux frères aînés que les Allemands ont tués et je gagnerai une belle médaille pareille à celle que tu as là sur la poitrine.

— Eh bien, Jacques, et toi aussi, Adèle, répond gravement le grand frère, puisque vous voulez savoir pourquoi nous nous battons tous, écoutez bien et ne l'oubliez jamais : c'est



MÉDAILLE MILITAIRE.  
— Elle est accordée à ceux qui se sont distingués pendant la guerre par leur courage et les services qu'ils ont rendus à la défense nationale. Le général Joffre l'a reçue de la main du Président de la République.

pour vous, mes enfants. C'est pour vous conserver les choses qui nous paraissent, à nous, plus précieuses que notre vie même ; c'est pour que vous ne perdiez pas une patrie ! la liberté ! l'honneur ! C'est pour que vous viviez plus tard dans la douceur de la paix que nous souffrons, nous, les horreurs de la plus effroyable guerre que les hommes civilisés aient connue jusqu'ici. Oui, nous voulons vous laisser le bel héritage d'une France libre, — que l'ennemi avait résolu de morceler et d'enchaîner, — oui, nous sommes décidés à défendre notre droit jusqu'à la mort. Comprends-tu un peu quelque chose à tout cela, Adèle ?

— Je comprends, Jean, que tu nous aimes beaucoup.... Elle s'arrête un instant, car sa voix tremble de reconnaissance, puis elle reprend : — Je comprends aussi que toutes les choses dont tu parles doivent être bien belles, puisque tu les aimes tant que, pour ne pas les perdre, tu préfères mourir... En prononçant ce mot lugubre, l'enfant baisse les yeux pour retenir deux larmes qui tremblent au bord de ses paupières.

— C'est bien, Adèle, dit Jean. Et toi, Jacques, donne-nous ton avis.

Jacques pousse un gros soupir, car il ne saurait exprimer tout ce qu'il a dans l'esprit, pourtant son bon petit cœur est ému ; mais en qualité de garçon, de futur soldat, il ne veut pas qu'on s'en aperçoive. Cette mauvaise honte lui fait baisser la tête, et d'une voix embarrassée :

— Moi, je ne sais pas dire ces choses-là comme Adèle, mais, tout de même, je les pense.

— C'est l'essentiel, Jacques.

#### IV. — La nécessité de s'instruire.

Il n'est jamais trop tôt pour apprendre l'histoire de son pays, jamais trop tôt pour apprendre à l'aimer.

— Je suis heureux, Jean, dit le grand-père, que tu aies parlé à nos enfants de choses évidemment très élevées pour eux, mais qu'on ne saurait trop tôt leur enseigner.

— Oui, dit Julien, s'ils ne comprennent pas tout en ce moment, plus tard la clarté se fera et les idées resteront. Notre père, blessé en 1870 au siège de Phalsbourg, ne



manqua jamais l'occasion de nous faire aimer la France, à André comme à moi. Avant de mourir, il nous fit promettre de rester toujours Français malgré la spoliation de l'Alsace-Lorraine. J'étais bien jeune, j'avais l'âge d'Adèle, mais ces souvenirs sont restés bien vivants en mon cœur, ils ne s'effaceront jamais.

— C'est ce que j'ai pensé, mon père, répond le jeune homme. Et puis, vous savez que j'ai mon brevet supérieur, que, sans la guerre, je serais à la tête d'une école. Eh bien, pendant le mois de repos que je passe ici, je ne veux pas que mon temps soit perdu, j'ai envie d'essayer mon savoir-faire, le soir, à la veillée, au milieu de vous.

— Bravo ! s'écrie en chœur toute la famille.

— Instruis-nous, Jean, dit le grand-père, nous en avons besoin. Les travaux des champs, de la moisson nous ont occupés plus que de coutume cette année. Et puis, nous avons eu le chagrin de perdre ton grand-oncle Frantz, mon bon vieux camarade ! Quelle année, soupire le vieillard avec accablement, quelle année !

— Et tous nos jeunes hommes partis !... reprend André non moins tristement, il fallait faire l'ouvrage sans leur aide, sans le secours de nos chevaux, réquisitionnés pour la guerre : femmes et enfants, tout le monde a dû s'y mettre.

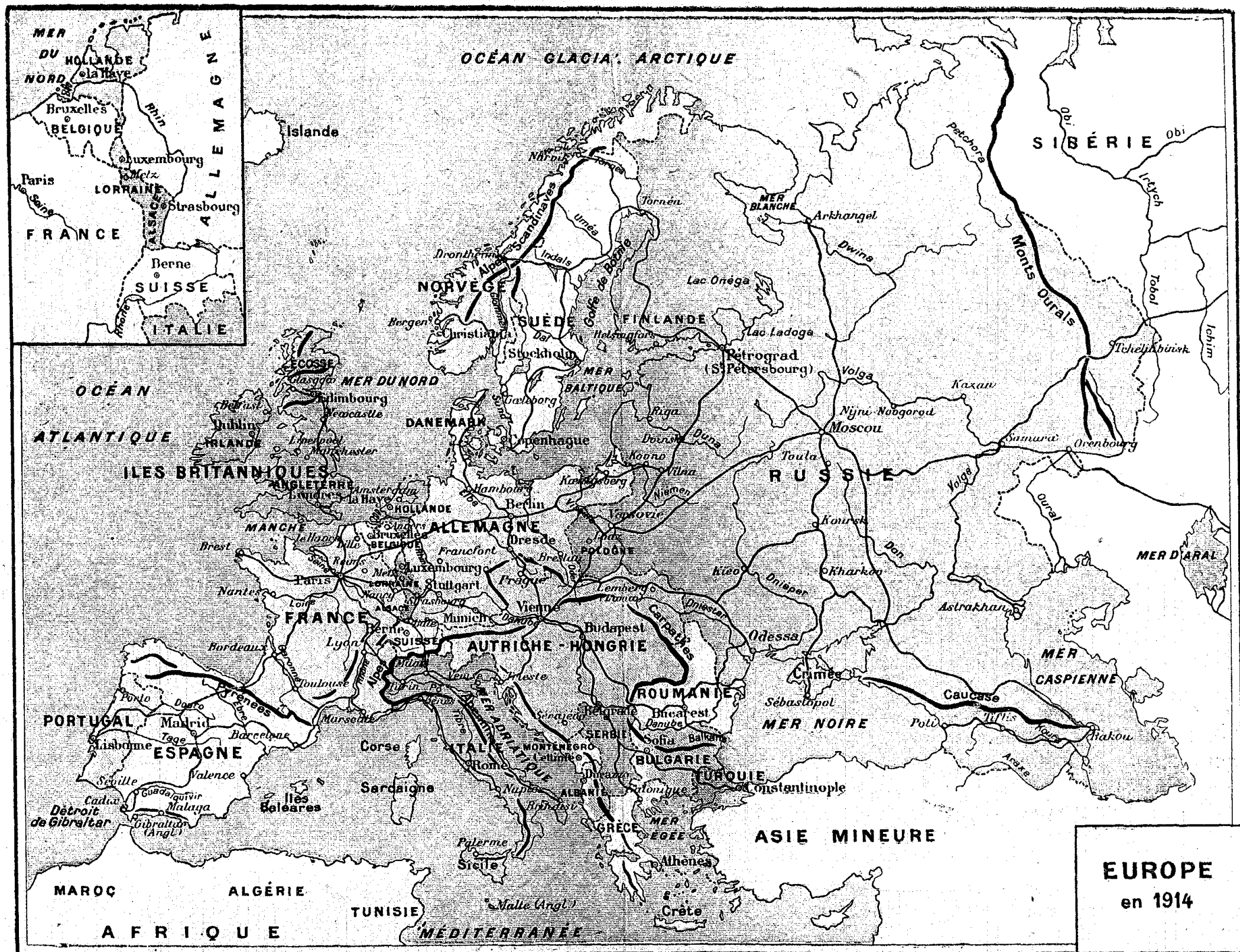
— Bref, dit M<sup>me</sup> Guillaume, on trouvait juste le temps d'envoyer Josette lire les communiqués à la commune et nous ne savons que ce qu'ils nous ont appris.

Vite on dessert la table. Les mamans couchent les bébés. Les jeunes filles, en un clin d'œil, ont lavé et essuyé la vaisselle. Elles reviennent le tricot à la main pour travailler en écoutant. Adèle et Jacques s'installent auprès du jeune sous-lieutenant. Dès qu'on les verra se frotter les yeux comme font les enfants lorsqu'ils ont sommeil, on les enverra se mettre au lit.

— Josette, dit Jean à sa cousine, tu dois avoir une carte d'Europe, puisque tu prépares ton dernier examen afin d'entrer comme moi dans l'enseignement ?

— Oui, oui, j'en ai une excellente.

Elle court la chercher et l'étale sur la table.



## V. — Les conventions signées à la Haye, en 1907.

Une nation est obligée à tenir ses engagements, car la base de la paix entre les hommes, la base du progrès reposent sur l'inviolabilité des engagements.

— Pour bien comprendre ce qui se passe à la guerre, dit Jean, il faut absolument que nous consultations cette carte. Adèle, donne-moi ta main, je vais conduire ton doigt sur les frontières de la Belgique. Toi, Jacques, sois attentif.

— Oh oui, bien sûr. Et, comme j'aime à dessiner, je vais si bien regarder la carte que j'essaierai d'en faire une demain, sur du papier, avec un crayon.

— Ce sera un très bon exercice, Jacques. Eh bien, regarde ce pays représenté en jaune le long de notre frontière. C'est la Belgique, n'oublie pas ce nom.

— Oh ! Jean, je m'en souviendrai, j'ai le petit drapeau belge.

— Au-dessous de la Belgique, toujours le long de notre frontière, voilà un autre pays marqué en vert, c'est le Luxembourg.

— Le Luxembourg, dit Jacques, je ne connaissais pas ce nom-là, mais je vais le dire ce soir cinq fois dans mon lit, en m'endormant, je le dirai cinq fois demain matin en m'éveillant et je le saurai pour toujours.

Jean sourit : — Soit. Maintenant, Adèle, pose ton doigt sur l'Allemagne colorée en chamois, tu vois que la Belgique côtoie la frontière allemande de ce côté, comme elle côtoie la nôtre de l'autre côté et aussi celle du Luxembourg.

— Oui, dit Adèle, ces deux pays nous séparent de l'Allemagne comme une muraille.

— C'est très juste. Eh bien, ce sont des pays neutres.

— *Neutres*, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela signifie ne prendre parti ni pour l'un, ni pour autre. Oh ! c'est très important, il faut bien écouter mon explication. Il y a deux espèces de neutres : ceux qui le sont par leur volonté, c'est-à-dire qui pourraient se mêler à la lutte, mais ne le veulent pas, et ceux qui sont neutres en vertu d'une convention qu'ils ont signée et qui les oblige à



rester perpétuellement neutres et même à défendre leur neutralité, si on l'attaque. Trois États jouissent de ce régime : la Belgique, le Luxembourg et la Suisse, — qui est encore notre frontière, regarde, là, en jaune sur la carte.

— Oui, oui, je vois la Suisse, répond Jacques, et je comprends très bien aussi ce que tu as dit sur les neutres. Me voilà tout à fait content de savoir ces choses-là dont j'entends toujours les grandes personnes parler.

— En 1907, dans un congrès, — c'est-à-dire une réunion



**LA SALLE DU CONGRÈS A LA HAYE.** — La ville de la Haye (294 700 h.), capitale politique de la Hollande et résidence royale située à 4 kilom. de la mer. C'est à la Haye que se rassemblent les membres du Congrès de la paix pour juger des différends entre les nations qui désirent s'en rapporter à leur jugement. Plusieurs guerres ont été ainsi évitées. C'est à la Haye qu'ont été votés et signés après délibération tous les articles de la Convention de 1907 établissant les droits des neutres, le respect dû aux populations civiles, aux villes ouvertes, qui ne sont pas défendues et ne doivent pas être bombardées par quelque moyen que ce soit, aux hôpitaux, aux installations de la Croix-Rouge, aux blessés, aux prisonniers, aux monuments historiques : en un mot suivant la belle proposition de la Russie : elle consacrait ce principe qu'il ne faut pas faire le mal pour le mal. Il n'est pas un article de cette convention, accepté et signé par l'Allemagne, qui n'ait été violé par elle.

solennelle, — 44 États, en comptant les États-Unis d'Amérique, ont envoyé leurs ambassadeurs siéger à la Haye. Il a été décidé que le territoire d'une nation neutre était inviolable, ce qui veut dire qu'il sera rigoureusement respecté, que jamais une nation ennemie ne mettra le pied sur son sol sans que toutes les puissances ne protestent aussitôt. Et la France, et l'Allemagne, et l'Angleterre, et tous les États

européens ont, avec les Etats-Unis, mis leur signature au bas de ce traité. Que penserais-tu, Jacques, de la nation qui ne ferait pas honneur à sa signature?

— Mais, Jean, j'ai toujours entendu dire à notre grand-père que celui qui ne tenait pas ses engagements se déshonorait.

— Très bien répondu, Jacques, tu viens de prononcer la condamnation de l'Allemagne. Elle avait signé à la Haye, elle a refusé de tenir compte de sa signature. Elle s'est déshonorée!

#### VI. — Noble réponse de la Belgique.

Lorsque nous entendons des voix généreuses élever l'honneur au-dessus de tout, nous éprouvons une sorte d'ivresse à sentir notre cœur battre à l'unisson des nobles cœurs.

Toute la famille avait suivi avec un vif intérêt les explications du jeune sous-lieutenant. Lorsque Jacques s'écria : — Oh! Jean, dis-nous à présent comment cela s'est passé? il exprimait vraiment le désir que chacun avait d'entendre la suite.

Jean reprit : — Depuis vingt-huit ans que Guillaume II est empereur d'Allemagne, il n'a cessé de préparer la guerre actuelle, tout en affirmant au monde entier qu'il était le plus grand ami de la paix.

— Mais il mentait, dit Jacques.

— Oui, certes. Lorsqu'il a cru le moment favorable, d'accord avec l'empereur d'Autriche, tous les deux ont trouvé un prétexte pour faire éclater la guerre. La France, l'Angleterre et la Russie ont tout essayé pour écarter cette terrible catastrophe. Elles ont proposé à l'Allemagne et à l'Autriche de soumettre le différend à une conférence européenne, comme celle de la Haye dont je vous ai parlé, et de s'en rapporter à sa décision. Rien n'y fit. L'Allemagne voulait la guerre contre nous. Elle voulait le partage de notre France, de nos richesses, de nos colonies. Le plan arrêté de longue date était de traverser hardiment la Belgique pour se précipiter sur la France, avant même que celle-ci eût achevé sa mobilisation. L'armée allemande, grâce à cette surprise, espérait être à

Paris en quinze jours. L'Allemagne demanda donc au roi des Belges de laisser passer ses troupes, ne mettant pas en doute qu'il consentirait, car elle lui offrait les plus grosses indemnités et tous les dédommagements qu'il désirerait.

— « Impossible, dit le roi, je n'ai pas le droit de vous laisser passer. »

— « Vous protesterez pour la forme et nous passerons quand même. »

— « Jamais. Je me suis engagé lors de la Convention de la Haye à défendre le territoire de la Belgique, j'ai une armée, nous nous défendrons. »

— « Oubliez-vous que vous êtes un petit peuple de sept millions et demi d'habitants et que l'Allemagne est une grande nation de soixante-sept millions d'hommes ? Vous serez écrasés. Nous ruinerons la Belgique. Vous perdrez votre couronne. Que vous restera-t-il alors ? Rien. »



ALBERT I<sup>er</sup>, roi de Belgique.

— « Pardon. L'honneur nous restera à mon peuple et à moi. »

— Oh ! cela est beau ! s'écrièrent dans un même élan d'enthousiasme tous les habitants de la Grand'Land.

#### VII. — Fièvre réponse de la Grande-Bretagne.

L'honneur au-dessus de tout.

Jean continua : — Après avoir tenté inutilement de séduire la Belgique, l'Allemagne s'adressa à l'ambassadeur anglais pour obtenir que la Grande-Bretagne restât neutre. L'Angleterre n'avait pas pris d'engagement avec la France, elle n'était pas préparée à la guerre et ne désirait pas s'en mêler, aussi avait-elle essayé tous les moyens pour l'éviter. Mais, dès qu'il fut question de violer la neutralité belge, l'am-

bassadeur anglais rappela poliment à l'Allemagne que l'Angleterre était un de ces pays qui défendent l'indépendance des petits Etats et l'inviolabilité des obligations consenties entre les nations européennes.

— « Comment, s'écria le chancelier allemand qui ne s'attendait pas à cette réponse, comment, pour une signature, pour un simple chiffon de papier, la Grande-Bretagne ferait la guerre? Ne voyez-vous pas que la violation du territoire belge est pour l'Allemagne une nécessité supérieure à toutes les considérations? une question vitale pour le salut de l'empire? »

— « Il n'y a pas pour la Grande-Bretagne, répondit avec dignité l'ambassadeur anglais, de nécessité qui puisse être supérieure à celle de respecter les traités portant sa signature, car c'est une question de vie ou de mort pour son honneur. »

— Bravo pour l'Angleterre! s'écrie M. Guillaume, voilà une réponse qui ragaillardit mes quatre-vingt-trois ans.

Les quinze enfants et petits-enfants du grand-père sont aussi émus que lui : dans les cœurs généreux la voix de l'honneur trouve toujours un écho.

#### VIII. — Conduite déshonorante de l'armée allemande en Belgique.

Les crimes commis par l'armée allemande en Belgique et aussi dans les départements français envahis ont excité l'indignation du monde entier.

Jacques, infatigable questionneur, reprend bien vite :

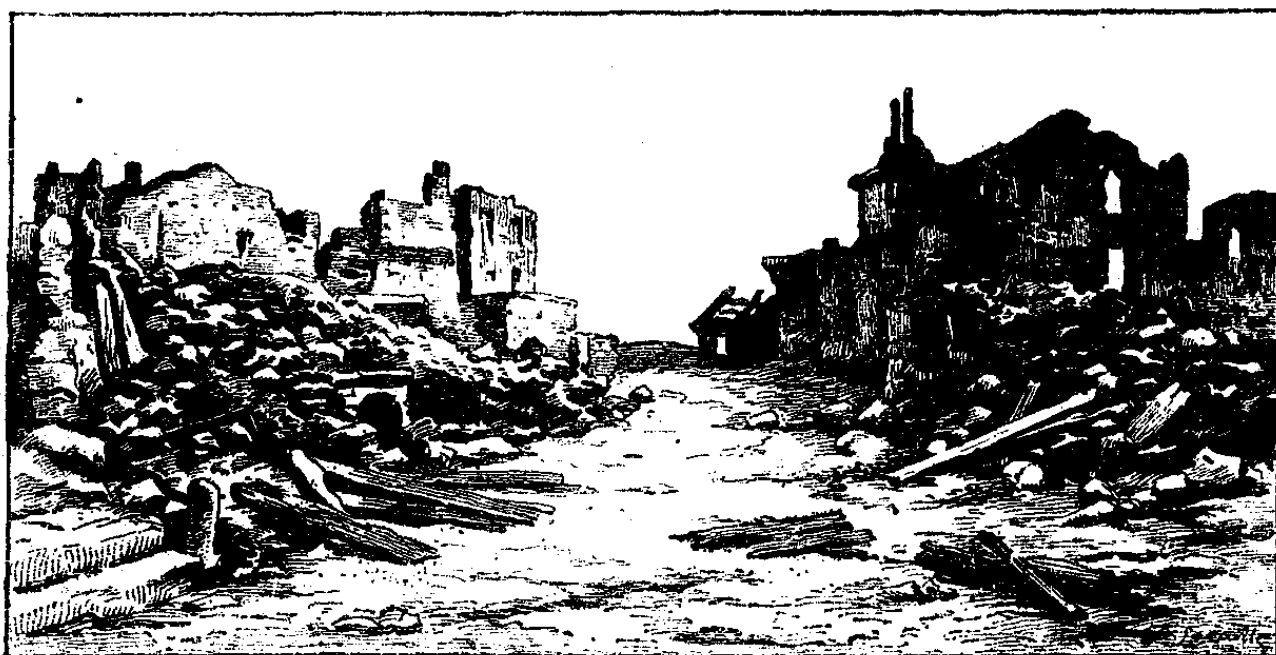
— Et alors, Jean, la Belgique s'est battue?

— La Belgique a lutté avec un héroïsme inlassable. Pendant vingt-sept jours elle a arrêté des forces allemandes vingt fois supérieures aux siennes.

— Et la France, Jean, et l'Angleterre?

— La France s'est hâtée d'aller au secours de la Belgique, les Anglais aussi; mais les Allemands avaient l'avantage du nombre, l'avantage de munitions considérables entassées depuis plusieurs années, enfin l'avantage d'être absolument prêts..... Jean s'arrête un instant, navré par ses souvenirs,

puis il reprend : — La généreuse, l'innocente Belgique a été écrasée, martyrisée. Sur l'ordre de leurs officiers, les soldats allemands ont fusillé des femmes, des vieillards, des enfants de tout âge ; ils ont achevé des blessés au lieu de les secourir. Ils ont pillé les villes, chargeant des wagons entiers avec les marchandises volées pour les expédier en Allemagne. Ils ont



Ruines d'un village incendié par les Allemands.

incendié de paisibles villages, des écoles, des églises, les monuments les plus précieux.

— Mais pourquoi commettent-ils toutes ces infamies ? s'écria la mère de Jean avec indignation.

— Tout cela est fait systématiquement, en vertu de principes indignes des peuples civilisés, mais adoptés par les armées allemandes, tels ceux-ci : « *Il faut que la guerre soit courte et pour cela qu'elle soit atroce.* » — « *Il faut faire trembler les populations pour leur enlever le courage de nous résister.* » — « *En temps de guerre, le vainqueur a tous les droits, car la force prime le droit* », a prononcé un de leurs grands hommes, Bismarck.

— Oui, dit André, en 1870, c'est au nom de ce principe que l'Alsacé-Lorraine a été annexée à l'Allemagne.

— *Prime le droit*, qu'est-ce que cela veut dire ? demande Adèle.

— *Primer* veut dire tenir la première place, passer avant. C'est affirmer que la force passe avant tout.



— Et les lois ? dit Jean-Joseph.

— Ils s'en moquent.

— Mais les bandits ne parlent pas autrement et agissent de même, dit le grand-père.

— Certes.

— Ne s'aperçoivent-ils donc pas qu'ils vont être méprisés du monde entier ? dit André.

— Ils espèrent être victorieux, et une fois vainqueurs ils se disculperaient par des mensonges. Les mensonges ne leur coûtent pas. Leurs savants ont déjà adressé partout une lettre signée d'eux dans laquelle ils protestent contre les accusations qui s'élèvent de toutes parts, accablantes. Mais personne ne les croira, les précautions ont été prises, les preuves de leurs crimes sont établies, ils n'en effaceront pas le souvenir.

**IX. — Influence de l'éducation sur les races; les Allemands et leur « Kultur ».**

Le culte de la force, l'orgueil poussé jusqu'à la démence, sont les indices de l'abaissement moral d'une race.

Josette, silencieuse, semblait plongée dans de profondes réflexions.

— Quelque chose t'embarrasse ? dit Jean, qui s'aperçoit de sa préoccupation.

— Mais oui, répond-elle. A la rigueur je m'explique que quelques soldats grossiers, ivres sans doute, commandés par des chefs sans honneur, puissent se conduire comme tu nous l'as raconté ; mais je ne puis comprendre qu'une nation, qui dans le passé a produit des hommes illustres et compte encore à cette heure tant de savants, ait pu, tout entière, tomber dans un état de démoralisation semblable.

— Josette, dit Jean, cette démoralisation qui t'étonne avait déjà commencé pendant la guerre de 1870 ; depuis elle a été poursuivie énergiquement par l'éducation militariste, œuvre du kaiser. Aussitôt son avènement au trône, il a implanté en Allemagne le culte de la force. Il a glorifié, fait glorifier dans les écoles, les anciens conquérants de race germanique les plus barbares et les plus fourbes. On les a

proposés comme modèles à la race actuelle, tous leurs crimes ont été légitimés au nom de leurs succès. En même temps, on a exalté l'orgueil allemand, persuadant à ce peuple qu'il était de race supérieure, et, comme tel, destiné à commander à l'univers; que son devoir, tu entends, Josette, *son devoir*, était de travailler à l'agrandissement de son territoire aux dépens du territoire de ses voisins.

— Et ils ont cru toutes ces choses? dit Josette.

— Elles flattaient leur orgueil; à force de les entendre redire, ils les ont acceptées. Pour les réaliser il fallait être forts, les plus forts. Les savants ont mis leurs recherches au service des usines où ils étaient grassement payés et où l'on perfectionnait sans relâche les engins de guerre les plus meurtriers. Le Reichstag (parlement allemand) a voté millions sur millions pour l'exécution de tous ces armements.

— Quoi! dit Josette, le parlement était du complot?

— Le parlement allemand n'a jamais su résister au kaiser. D'ailleurs il eût été dissous. En même temps, par des fêtes annuelles on remémorait les victoires de 1870. Chacun se souvenait des fortunes qui, dès cette époque, avaient été réalisées par des pillages savamment organisés. On songeait aussi aux bénéfices des cinq milliards d'indemnité extorqués à la France, à l'annexion de deux provinces, à l'élan que le commerce germanique avait pris depuis lors, transformant en une Allemagne riche une Allemagne jadis pauvre.

— Je comprends, dit Josette, comment tout a été employé pour faire envisager à ce peuple comme une nécessité heureuse la plus horrible des guerres. Pourtant il eût dû résister à l'idée de commettre ce forfait.

— Oui, sans doute, mais on lui représentait que cette guerre ne devrait pas durer plus de deux mois. Ajoutons qu'une discipline de fer a ployé à l'obéissance la plus servile les caractères les plus indépendants. Tel est le travail sans relâche par lequel on est arrivé à pervertir la conscience morale de 67 millions d'hommes.

— Voilà, dit Josette, le plus frappant exemple de l'influence profonde qu'exerce l'éducation sur une race : la glorification de la force brutale ne peut enfanter que des peuples barbares.

## X. — Honneur. Justice. Paix.

Jeunes écoliers, qui lisez ce livre, gardez un souvenir ineffaçable du martyre que vos pères endurent à cette heure pour vous procurer le bienfait de la paix.

Josette reprit : — Ce que je trouve de plus inquiétant à penser, c'est que, dans les consciences allemandes dévoyées, la droiture ne pourra renaître du jour au lendemain. Il faudra sans doute plusieurs générations pour relever un sens moral tombé si bas. Ce peuple est devenu la honte et le danger de l'Europe.

— Oui, Josette, et nous deux, qui voulons après la guerre, toi, comme institutrice, moi, comme instituteur, enseigner les jeunes enfants de la France, songeons combien notre responsabilité sera haute : les enfants d'aujourd'hui seront la France de demain.

Ils auront la tâche de lutter à leur tour pour défendre les grandes idées d'honneur, de justice, de paix pour lesquelles des milliers et des milliers de vies françaises se sacrifient aujourd'hui.

Alors, Josette, très doucement, regarde Jacques et Adèle.

— Avez-vous bien compris ?

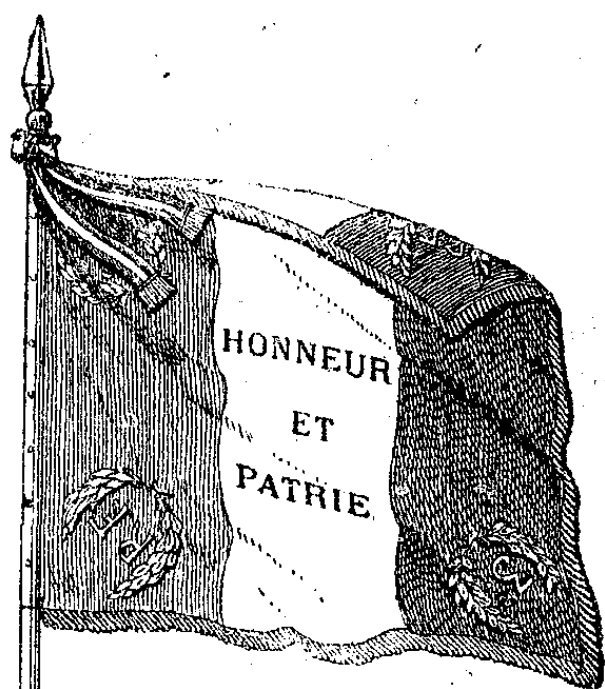
Jacques, sans hésiter cette fois, s'écrie :

— Oui, j'ai compris. Je veux, quand je serai grand, défendre ma patrie, moi aussi, s'il le faut, et honorer le drapeau de la France comme le font nos soldats.

— As-tu compris quelles sont les grandes idées que ce drapeau représente ?

— Oui, Josette, ce sont les idées d'honneur, de justice, et de paix. Jean vient de nous le dire.

— Quelle idée te fais-tu de l'honneur ?



LE DRAPEAU FRANÇAIS. — Les trois couleurs françaises sont : le *bleu*, près de la hampe du drapeau, le *blanc* au milieu, et le *rouge* à l'extrémité.

— Oh ! l'honneur, c'est beau ! La petite Belgique a souffert le martyre pour défendre son honneur, et l'Angleterre le met au-dessus de tout.

— Et la justice ?

— Eh bien, je trouve que le jour de la justice sera celui où l'on rendra aux Belges leur patrie, avec leurs villes reconstruites et tous les biens qui leur ont été volés ; ce sera celui où les Alsaciens-Lorrains reprendront le titre de Français qu'on leur a enlevé de force.

— Et toi, Adèle ?

— Moi aussi, comme Jacques, j'ai bien compris et j'aime toutes ces grandes idées pour lesquelles Jean a résolu de mourir plutôt que de les perdre, et jamais, jamais je n'oublierai combien de Français ont donné leur vie pour nous les conserver.

Alors, Josette se tourne vers son cousin : — Jean, dit-elle, ne doutons pas de l'avenir : les enfants d'aujourd'hui comprendront leur devoir et, à leur tour, ils le rempliront aussi vaillamment que vous le faites en ce moment même à la frontière.

#### XI. — Les soins donnés aux blessés par toutes les Françaises. — Le dévouement.

Bombarder les ambulances, c'est le comble de la barbarie.

M<sup>me</sup> Julien Volden, la mère de Jean, n'a pas oublié que son fils est en convalescence, qu'il a besoin de soins. Sans faire de bruit, elle a placé une bouilloire devant le feu et, à présent que l'eau bout à loisir, elle la verse sur du thé. Puis, elle met sur la table des tasses pour tous et des gâteaux au miel que Josette avait préparés pour fêter le nouvel an.

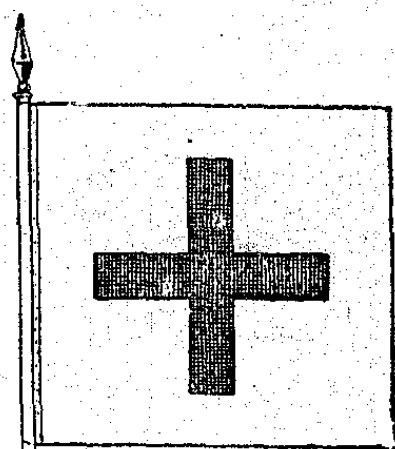
Profitant du moment où la conversation est suspendue :

— Jean, dit-elle, tu nous as écrit combien le thé t'avait rendu service, à toi qui, comme nous tous ici, ne bois pas de vin. Nous avons résolu de te gâter un peu et de t'en offrir.

— Et pour la première fois, nous en prendrons aussi, en l'honneur de nos alliés, répliquent ensemble M. et M<sup>me</sup> Guillaume.

M<sup>me</sup> Julien verse le thé dans les tasses, Josette apporte de bonne crème pour ajouter à l'infusion brûlante. Les cinq cousines de Josette se mettent en devoir de l'aider, y compris Adèle enchantée d'imiter ses aînées. Les unes présentent les tasses remplies de thé à leurs parents et grands-parents, les autres offrent le sucre, la crème et les gâteaux. Enfin, quand tout le monde est servi, elles se servent elles-mêmes.

Tout en faisant honneur à la tasse de thé, Jean, interrogé par sa mère, lui raconte son long séjour à l'hôpital. Il explique les soins dévoués qu'il reçut des dames de la Croix-Rouge, société fondée par les femmes françaises, qui, en temps de paix, ont appris à panser les blessés, à veiller à la propreté hygiénique des hôpitaux, de sorte que cette guerre inattendue ne nous a pas, de ce côté, trop pris au dépourvu. Nous ne manquons pas d'infirmières. Religieuses, femmes du monde, femmes de la bourgeoisie, toutes nos Françaises rivalisent de zèle, de courage aussi, car les Allemands ne laissent jamais passer une occasion de bombarder les ambulances et les hôpitaux.



Le drapeau de la Croix-Rouge est blanc avec une croix rouge vif au milieu.

— Quoi ! s'écrièrent indignées les femmes d'André, de Julien et de Jean-Joseph, les mères des neuf soldats qui sont partis lors de la mobilisation, quoi ! ils commettent encore cette infamie !

— Oui, répond le jeune sous-lieutenant, en dépit de la Convention de Genève qu'ils ont signée et qui déclare sacrés les hôpitaux et les ambulances, dont les bâtiments sont désignés à l'attention par le drapeau de la Croix-Rouge, les Allemands les bombardent de préférence.

— Tu en as souffert ?

— Sans la vaillance de l'infirmière qui me soignait, j'y serais resté en compagnie d'un jeune Anglais du nom de Toby, qui fut mon compagnon de souffrance.

— Raconte, Jean, raconte.

— Nous avons été installés et pansés dans une ambulance

provisoire, en attendant qu'on pût nous transporter dans un hôpital. Toby et moi, nous étions ce qu'on appelle des *grands blessés*, c'est-à-dire incapables de nous mouvoir et en danger de mort ; à cause de cela on nous avait donné une infirmière pour nous deux. Les autres, avec de l'aide, pouvaient se lever et marcher. Tout à coup un obus éclate sur l'ambulance, une partie du toit s'écroule, en même temps un ordre arrive d'évacuer immédiatement les blessés, car les Allemands approchent. Une voiture attend, une seule. Aussitôt l'affolement se produit, en un instant la salle se vide ; les camarades, aidés de l'unique infirmier qu'il y eût pour eux, font un effort désespéré et se mettent en marche ; seuls, Toby et moi restons étendus, attendant la mort. Notre infirmière accourt, une jeune femme d'une trentaine d'années :

— Courage, dit-elle, dix minutes de patience et je reviens vous chercher.

Elle disparaît en courant.

#### XII. — Courage d'une infirmière française pour sauver deux blessés.

La mission de la femme, c'est de soulager ceux qui souffrent. Sa gloire, c'est d'avoir ce beau courage qui consiste à braver la mort pour sauver des vies humaines.

Ces dix minutes nous parurent une éternité. Un second obus éclata. Toby, qui savait le français, murmure :

— Jamais une femme n'osera revenir ici sous la pluie des obus. Mon pauvre Jean, nous allons y rester.... Adieu. Résignons-nous.

Et, stoïque, il ferme les yeux comme pour s'endormir du dernier sommeil.

Toby se trompait. Notre infirmière reparut avec un jeune paysan robuste, de bonne volonté, qu'elle avait rencontré dans le village presque désert. Ils apportaient un brancard avec un bon matelas dessus. Tous deux alors me soulèvent avec précaution, m'étendent et se mettent en marche : me voilà en route pour la délivrance. A la porte, une petite charrette remplie de paille attendait ; avec de grands efforts on

me hisse dedans, puis on court chercher Toby qui, par le même procédé, est déposé près de moi sur la paille. Deux oreillers sous nos têtes, quelques couvertures pour bien nous envelopper, nos vêtements étendus près de nous, nous voilà installés. Un âne, qui s'appelle Pompon, venait d'être attelé à la charrette, il ne restait plus qu'à partir lorsqu'un nouvel obus nous salue. A toutes jambes le garçonnet s'enfuit. La jeune femme saisit énergiquement par la bride Pompon qui s'ébroue. Elle le tire bravement, marchant très vite, presque courant auprès de lui ; elle l'excite sans cesse, l'appelant par son nom avec autorité, et Pompon se décide à hâter le pas résolument, lui aussi. Il était temps, dix minutes plus tard les obus mettaient le feu à l'ambulance, et, au



Transport d'un blessé sur un brancard par une infirmière et un jeune garçon.

loin, les Allemands arrivaient. Le jour baissait, la nuit vint ; un faible clair de lune éclairait les sentiers. Notre infirmière, infatigable, toujours admirable de calme, conduisit ainsi toute la nuit Pompon par la bride pendant trente-deux kilomètres. De temps à autre elle s'arrêtait pour nous donner à boire. Comme elle avait pensé à tout pendant les minutes d'attente qui nous paraissaient si longues, il y avait deux bouteilles d'excellent thé qui, bien que froid, faisait la joie de Toby et la mienne, car nous avions une soif brûlante. Il y avait aussi du pain qu'elle donnait à Pompon pour l'encourager.



— Et elle, demanda Jacques, que prenait-elle?

— Rien, dit Jean, assurément elle s'était oubliée, ne songeant qu'à nous, dont elle paraissait mortellement inquiète.

— L'admirable Française, dit Josette, mais que ce long trajet dut vous faire souffrir!

— Oui, les cahots de la voiture étaient durs à nos pauvres corps. Toby et moi, nous passâmes une nuit d'angoisse, vivant dans une sorte de rêve où se mêlait, à la voix très douce, très consolante de notre infirmière, la vision d'un pâle clair de lune qui traînait ses rayons sur des champs inconnus, tandis que le pas déhanché de Pompon nous secouait sans relâche, cruellement.

Enfin nous arrivâmes à la gare, but de notre voyage. Un train de blessés se formait, on nous y plaça. Bientôt il se mit en marche et nous conduisit, après plus d'un transbordement, jusqu'à Tours.

— Et l'infirmière? dit Adèle.

— Nous ne la revîmes plus, nous apprîmes qu'elle appartenait à une famille riche du pays et que ses deux frères se battaient sur le front dans les tranchées.

— Et Toby? dit Jacques.

— Toby était enthousiasmé du courage tranquille de notre infirmière : « Les Françaises, me disait-il, sont les femmes les plus braves qu'il y ait au monde. Jean, si je me guéris, je me battraï pour la France avec plus de courage que jamais! »

Il s'est guéri comme moi, et comme moi il est allé au pays natal reprendre des forces pour pouvoir continuer la lutte jusqu'au bout.

**XIII. — Trois leçons à tirer de la conduite d'une infirmière :**

**1° Défendre son pays contre les jugements immérités ;**

**2° Voir toujours les qualités des autres et excuser leurs défauts ;**

**3° Être modeste après l'accomplissement du devoir.**

Ne pas s'enorgueillir après une action héroïque est peut-être plus noble que d'avoir accompli l'action elle-même.

Après un moment d'hésitation, Adèle, avec une vivacité indignée, s'écria :

— Eh bien, grand frère, je trouve que cette ambulance



était très mal organisée ; pourquoi n'avait-on pas eu soin d'envoyer deux voitures au lieu d'en prendre les blessés ? C'était bien injuste de vous oublier là et de laisser la pauvre infirmière sans aide. Est-ce qu'elle ne s'en plaignit pas ?

— Et ce gros garçon, dit Jacques, qui se sauvait en face d'un obus et qui laissait une femme dans l'embarras, c'était un poltron.

— Tiens, tiens, dit Jean, vous connaissez à ce point, l'un et l'autre, l'art de critiquer ! Eh bien, c'est notre jeune infirmière qui vous répondra elle-même. Réponses brèves, car elle n'était pas bavarde. Dès le premier arrêt, pendant lequel elle nous offrit le thé, elle fit timidement des excuses à Toby, parce qu'il était Anglais : « Toutes choses, ce soir, ne se sont pas passées comme il eût fallu, dit-elle. Ne croyez pas pour cela, monsieur, que la France soit incapable d'une bonne organisation. Songez-y, la guerre nous a été déclarée, nous ne la voulions pas, nous n'étions pas prêts ; de tous côtés nous avons à surmonter les plus grandes difficultés, mais nous les surmonterons. Tous, en France, nous sommes résolus à faire l'impossible pour y parvenir. »

Toby, que la tasse de thé avait ranimé, la rassura : « Je suis en admiration de votre pays, dit-il. Tous les jours on s'y bat un contre quatre, et sans forfanterie. La France ne m'a jamais paru plus grande ! » — « Merci, dit-elle, vous me faites beaucoup de plaisir en nous rendant justice. »

Adèle rougit. — Je comprends la leçon, Jean. J'accusais mon pays à tort, cela n'est pas d'une bonne Française ; mais, vois-tu, j'étais si désolée en apprenant ce que tu as souffert ! Cela me faisait parler sans réflexion. Pardonne-moi, je ne recommencerai plus.

— Et tu feras bien, Adèle. Médite ceci : critiquer c'est rabaisser. Ne rabaissons pas notre cher pays en critiquant à tort et à travers ce qui s'y fait. Apportons, comme la jeune infirmière, nos efforts à vaincre les difficultés, ce sera plus courageux que de nous plaindre sans cesse. Nous savons mourir pour la France, sachons l'honorer par nos paroles. Quant au jeune paysan, elle nous fit gentiment son éloge : « Il n'est pas poltron, croyez-le bien, puisqu'il s'est

décidé bravement à m'aider dans une ambulance qui venait de recevoir deux obus. Je suis sûre qu'il n'eût pas bronché si l'obus était tombé pendant que nous vous transportions, car il s'y était engagé, je l'avais prévenu, et tout ce qu'il m'avait promis de faire il l'a fait. C'est beaucoup pour un enfant de quinze ans. Ne lui reprochons pas de s'être éclipsé si vite au dernier moment : je n'avais plus besoin de lui, Pompon lui-même était attelé. »

Jacques, à son tour, comprit la leçon, il eut honte :

— Je vois bien, dit-il, que j'aurais eu plus d'esprit de me taire. C'est commettre une injustice de parler mal des autres,



Ambulance bombardée par les Allemands.

M. l'instituteur me le dit souvent. Jean, je vais enfin me corriger.

Le sous-lieutenant ajouta : — Savez-vous ce qu'elle me répondit à moi qui lui faisais l'éloge bien mérité de sa bravoure? « Mais, monsieur, au commencement de la guerre je me suis engagée comme infirmière. Je suis à un poste d'honneur dans mon ambulance, comme vous l'étiez devant l'ennemi à la tête de vos soldats. On compte sur moi dans les occasions difficiles, comme on a compté sur vous devant le péril. Nous avons, l'un et l'autre, accompli notre devoir à

notre poste, rien de plus. Et, je vous l'assure, bien qu'ayant fait ce soir tout ce que j'ai cru possible, je me demande, hélas ! si je n'aurais pas pu faire mieux encore. Cette charrette est si dure ! Cela me trouble. Heureusement, vos pansements étaient admirablement faits ! »

— Mais, s'écria Josette, elle est parfaite cette jeune femme : aussi modeste que courageuse. Vraiment nous pouvons la prendre pour modèle.

#### XIV. — Les départements envahis.

C'est l'effort pour comprendre, c'est la réflexion, qui font de l'enfant un homme.

— Jean, dit Adèle, est-ce que tu ne reverras jamais le jeune Anglais Toby ?

— Tiens, s'écrie Jacques, c'est précisément ce que j'allais demander.

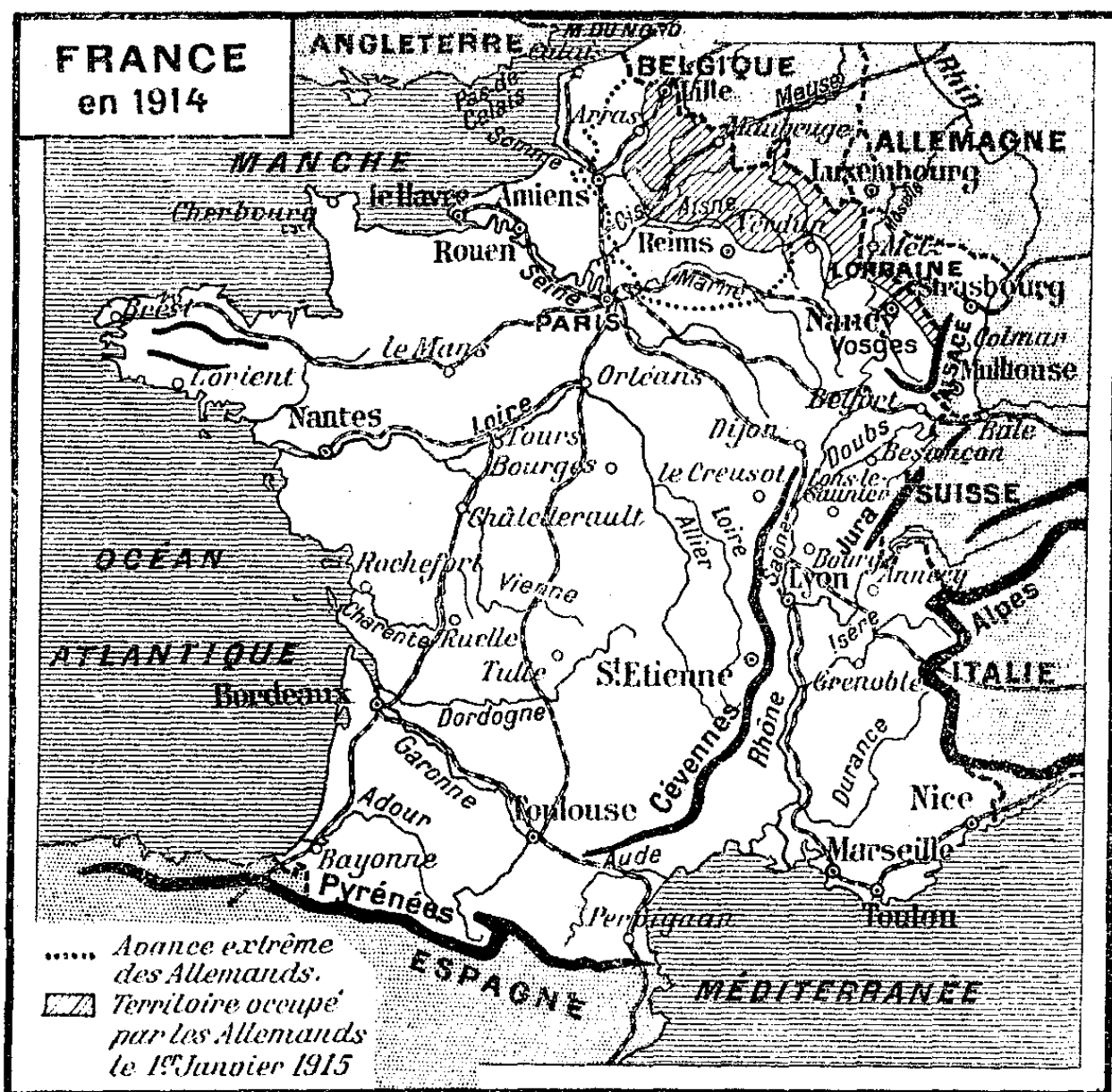
— Nous en avons parlé un jour à l'hôpital, répondit Jean. Toby, qui possède une certaine aisance, faisait des dépenses que je n'eusse pu me permettre. Il s'était procuré deux cartes de France, deux belles cartes sur toile ; il m'en offrit une. Sur ces cartes étaient indiqués les dix départements envahis par l'ennemi.

— Quoi ! dix ! s'écrient avec stupeur les habitants de la Grand'Lande.

— Oui, hélas ! dix encore, répondit le jeune sous-lieutenant d'une voix attristée. Il s'arrêta quelques minutes, puis il reprit : — Toby et moi, nous devisions ensemble sur le sort des malheureuses populations de ces dix départements dont toutes les maisons ont été pillées et beaucoup d'entre elles incendiées. Où passent les Allemands il ne reste que des ruines.

— « Dans quelques villages, me disait Toby, qui recevait et lisait des journaux anglais, on a emmené prisonniers en Allemagne des cinquantaines de personnes, femmes, vieillards, enfants, et cela, sans motif. Placés dans des camps de concentration, couchant par terre, sur une paille infecte,

n'ayant qu'une couverture pour deux personnes, à peine nourris, maltraités, ils y meurent lentement, attendant que nous allions les délivrer.... Jean, s'écria Toby avec une indignation concentrée, dès que je serai, comme vous-même, de force à tenir un fusil, soyez sûr que je reviendrai me battre de nouveau pour chasser ces misérables Allemands de votre noble patrie. » Il était très excité, il poursuivit :



— « Quand cela sera fait, Jean, et la Belgique libérée, je vous promets, avant de retourner en Angleterre, de venir, puisque vous le souhaitez, vous serrer la main. Si vous ne me voyez pas, c'est que mes os seront restés là-bas, sur le champ de bataille. » — J'étais très touché, ajouta le jeune sous-lieutenant, car à l'ordinaire Toby avait plutôt l'air réservé. Je lui serrai la main avec reconnaissance.

Voici la carte qu'il m'avait donnée.

Jean atteignit et déploya sur la table une jolie carte de France.

— Oh ! que j'aime cet Anglais ! s'écria Jacques.

— Et moi-aussi, dit Adèle.

— Vous avez cent fois raison de l'aimer, dit Jean, nous avons grand besoin du secours de nos alliés et nous leur devons une grande reconnaissance. Voyez, si nous ne réussissions pas à chasser les Allemands, ils envahiraient la France de plus en plus et feraient de nous leurs esclaves.

— Oh ! Jean, dit Jacques angoissé, que je voudrais être grand pour partir avec toi, moi aussi.

— Mon petit Jacques, cela est bien, mais l'heure n'est pas venue pour toi. Tu as un autre devoir à remplir, celui de t'instruire à l'école. Applique-toi bien, mon Jacques. Quand la leçon te paraîtra difficile, le livre aride, dis-toi que tu n'es pas en classe pour t'amuser mais pour t'instruire. L'écolier doit déjà travailler pour la France. La paix venue, que de ruines nous aurons à relever ! Les ignorants, les paresseux, ceux qui veulent s'amuser partout, même en classe, ne seront utiles à rien. Ne sois pas de ceux-là. Les enfants, pour l'avenir desquels tant de sang coule à la frontière, ont des devoirs sévères que n'ont pas connus leurs aînés. Comprends-le, mon Jacques, et devant cette carte de ton pays, devant les départements où l'ennemi s'est établi en maître, songe que tu dois devenir un Français digne de ce nom, capable de réfléchir, capable de se souvenir.

Jacques était ému, Adèle aussi, tous les deux promenaient leurs doigts d'enfants sur les départements envahis et leurs jeunes voix disaient les noms des grandes villes aimées qui attendent leur délivrance : Lille, Cambrai, Saint-Quentin, Laon, Mézières et tant d'autres plus petites ! Que de chaînes à briser ! Intérieurement ils pensaient : — Oui, nous étudierons avec courage, rien ne nous rebutera plus, car nous ne voulons pas être des ignorants, des inutiles, des égoïstes. Chère France, nous travaillerons pour toi.

**XV. — Comment on commença l'année 1915 à la Grand'-Lande. — Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.**

Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !  
Victor Hugo.

L'horloge de la ferme sonna lentement les douze coups de minuit. Tout le monde écoutait en silence résonner chacun de ces coups qui marquaient la fin d'une année triste entre toutes. Les mères songeaient à leurs fils disparus, aux pauvres prisonniers dont elles n'avaient pas de nouvelles, et leurs longs soupirs accompagnèrent le glas de l'horloge.

Mais Adèle et Jacques, avec l'ingénuité de leur âge, se précipitèrent au cou de leurs parents et grands-parents, leur exprimant leurs vœux pour l'année nouvelle qui commençait. Leur gai sourire ramena sur les visages une lueur de joie. Leurs promesses affectueuses de travail, de bonne conduite, de tendresse, étaient une espérance de bonheur qui, celle-là, on en était sûr, ne s'évanouirait pas.

Puis, Jean parla avec conviction du triomphe de nos armées, de la paix victorieuse qui terminera la guerre : paix bénie pour laquelle tous les fils de la France allaient continuer à lutter patiemment jusqu'à ce qu'elle soit acquise : — Nous voulons, disait-il, que l'indépendance de la France et son unité ne soient plus jamais remises en cause. Nous luttons pour que l'Alsace-Lorraine, annexée contre sa volonté il y a quarante-quatre ans, revienne librement à la patrie de son choix.

— O mon fils, s'écria Julien avec émotion, si mon père Michel Volden ainsi que notre bon oncle Frantz t'entendaient, comme ils te béniraient, comme ils seraient heureux ! Il ne nous a pas été donné, à André et à moi, d'aider à la délivrance de notre Alsace, mais que nous sommes fiers de voir nos fils y travailler !

— Oui, père, nous y travaillons et nous y réussirons, sois-en sûr : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sera reconnu. Nous luttons pour briser à jamais l'impérialisme prussien qui voudrait imposer au monde le triomphe



de la force, alors que nous voulons, nous, le triomphe de la justice et de la paix. Nous irons jusqu'au bout, car il nous faut une paix durable, afin que cette guerre atroce soit la dernière et que nos petits-enfants ne redoutent plus le retour de la barbarie.

En écoutant le jeune soldat parler ainsi d'une voix mâle et fière, tous les cœurs s'étaient haussés pour vibrer à l'unisson du sien. Chacun consentait au grand sacrifice pour obtenir le grand résultat.

La petite Adèle s'avança alors et récita un fragment d'une ode de notre grand poète français, Victor Hugo. C'était sa maîtresse qui le lui avait appris à l'école. Tous les mots lui avaient été expliqués, et le sens très élevé, le rythme des vers qui avaient pénétré l'âme de l'enfant pénétrèrent aussi celle de ses auditeurs.



QUAND MÊME ! (Mercié.)

L'Alsace, personnifiée par une jeune femme, soutient d'une main le dernier de ses fils mort pour la défendre; de l'autre elle a saisi le fusil du mourant; on sent qu'elle n'oubliera ni ne désarmera jamais. La fierté douloureuse de son visage, son attitude énergique, indignée, tout en elle proteste contre la force barbare. La bouche est altièrement close; mais dans les yeux qui regardent au loin on lit une pensée profonde, sublime: l'invincible espérance, — quand même!

L'auteur de *Quand même!* Antonin Mercié, est un grand sculpteur français, né à Toulouse en 1846. On lui doit le *Vœ Victis*, le *Souvenir*, *Guillaume Tell*, etc.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie.  
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.  
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.  
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère  
Et, comme ferait une mère,  
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle.  
Aux martyrs ! Aux vaillants ! Aux forts !  
A ceux qu'enflamme leur exemple,  
Qui veulent place dans le temple  
Et qui mourront comme ils sont morts !

Quand la voix de l'enfant se tut, il y eut un silence éloquent. Nul n'exprima, dans cette humble famille en deuil, la pensée très haute qui le hantait ; mais tous, les mères elles-mêmes, sentirent courir sur leurs lèvres, comme un frisson héroïque, les paroles du poète :

Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle.

#### XVI. — Les conseils de l'instituteur.

Nous devons, tant que durera la guerre, élever nos cœurs très haut. La paix venue par la victoire, nous les élèverons plus haut encore, s'il se peut, pour accomplir dans la concorde la grande tâche du relèvement de la patrie.

Le lendemain vendredi, premier jour de l'année 1915, Jean alla rendre visite à l'instituteur. Celui-ci, M. Marty, était sur le seuil de sa porte. Lorsqu'il aperçut le jeune soldat, il courut à sa rencontre :

— Comment, c'est vous, Jean Volden ! Vous, sous-lieutenant, décoré de la médaille militaire ! Que je suis fier de mon élève !

Et il ouvrit ses bras où Jean se précipita.

— Vous le savez bien, cher maître, ma première visite est toujours pour vous.

— Voilà quarante et un ans que je suis dans la commune, Jean, et je sais que vous êtes le digne fils de votre père, dont je fus le maître aussi ; vraiment il me serait difficile de dire lequel des deux écoliers j'ai le plus aimé ou du petit Julien d'autrefois, ou du petit Jean vingt ans plus tard.

— En tout cas, les deux vous chérissent de tout leur cœur, monsieur Marty, ils n'oublieront jamais la reconnaissance qu'ils vous doivent pour la peine que vous avez prise de les instruire.



— Merci, mon ami, merci. La reconnaissance de mes élèves est la joie de ma vieillesse. Mais vous avez été gravement blessé, mon enfant, et vous êtes bien pâle.

— Ah bah ! un mois de repos au pays natal, il n'y paraîtra plus et je retournerai en hâte. Il y a de la besogne là-bas, monsieur Marty.

— Oui, c'est une guerre affreuse, mon pauvre Jean ! Il n'y a pas un Français qui eût consenti à déchaîner une tempête pareille. Mais nous avons pour nous le droit, la justice, l'honneur ; il est impossible que nous n'ayons pas pour nous la victoire.

— Nous l'aurons, mon cher maître, nous l'aurons, n'en doutez pas.

— Et aussi, après elle, je l'espère, une France fraternellement unie. Que cela serait bon, Jean, de se retrouver, au lendemain de la bataille, dans une union aussi complète pour relever les ruines, que celle qui existe pour chasser l'étranger !

— Oui, maître. Ce serait beau et digne de la France. C'est une nouvelle victoire à gagner, nous nous y appliquerons.

— A la bonne heure, Jean. Il ne faut pas oublier que tous, à cette heure, vous les défenseurs de notre pays, vous avez remplacé notre France très haut, mais demain elle vous demandera de la relever plus haut encore. Elle vous demandera que la générosité ne s'éteigne pas, le combat fini ; elle vous demandera de continuer, riches et pauvres, à vous entr'aider tous, dans la paix, comme vous le faites au combat où vous êtes des frères d'armes. Voilà la tâche qui sera la vôtre, à vous les jeunes. Vous n'y faillirez point. Vous nous ferez jouir, nous les vieux, de la suprême beauté d'une paix dans la concorde.

— Je le crois, maître, aussi fermement que je crois à la défaite allemande. Cette tâche du moins sera la mienne. Ce me sera un devoir, dans la profession que j'ai choisie et que vous honorez depuis si longtemps, de suivre les conseils que vous venez de me donner.

— C'est bien, Jean. Nous nous sommes compris. C'est à nous, maîtres de la jeunesse, qu'il appartient d'inspirer ces idées à tous nos enfants. Il faut qu'ils connaissent dès maintenant les heures de patriotisme élevé, de constance dans

l'effort que vous vivez à nos frontières, afin qu'ils comprennent les obligations sacrées que leur impose tant de sang versé pour la patrie et pour eux. Il faut que, dans la famille, comme à l'école, tous enfin, au lendemain de la guerre, nous soyons à la hauteur de notre tâche.

— Comptez sur votre élève, maître, dit Jean, en serrant avec émotion la main du vieil instituteur; déjà pendant ce mois de congé, je m'essaie à remplir ce devoir auprès de tous les miens.

**XVII. — Nos alliés. — L'Angleterre. — Sa superficie. — Sa population.**

Posséder une nombreuse population est pour un peuple la plus grande des richesses.

La nuit est venue. La nuit vient de bonne heure au commencement de janvier. La veillée sera longue, on écouterà Jean, ce seront les étrennes de l'année.

Dans la vaste salle de la Grand'Lande, André et Julien, comme ils en ont l'habitude les soirs d'hiver, se livrent à des occupations utiles pour la ferme : on répare les manches des outils, les lanières des fouets ou les colliers des chevaux. Quant à Jean-Joseph, le petit vannier d'autrefois, il n'a pas oublié son ancien métier : il fabrique toutes les corbeilles nécessaires aux récoltes, les ruches pour les abeilles. C'est lui-même, il y a longtemps de cela, qui tressa gaiement le berceau de son premier-né et aussi les deux autres berceaux des premiers-nés de ses beaux-frères Julien et André; et maintenant, chaque fois que ses mains manient l'osier, ce souvenir le hante, ce soir surtout il en est comme accablé. Jamais plus ils ne reviendront les beaux garçons robustes et braves! Ils sont morts là-bas, pour toi, France!... Mais Jean-Joseph se raidit, son visage demeure impassible et le léger tremblement de ses doigts s'apaise. Jacques s'approche :

— Tu veux, papa, que j'aille près de Jean pour mieux l'écouter au lieu de t'aider?

— Oui, certes, je le veux. Applique-toi, mon petit, à bien retenir tout ce qu'on va t'enseigner.

Jacques est content, il saute de plaisir et le père ébauche un demi-sourire. Les femmes et les jeunes filles se sont remises à tricoter pour nos soldats. Jacques est allé chercher la carte de l'Europe et d'un air interrogateur il regarde le jeune officier;

— Voudrais-tu, dit-il, nous parler des nations qui combattent avec la France?



— Certainement, Jacques. Il est utile de bien connaître ses amis. Et comme tous les peuples de l'Europe, les neutres aussi bien que les autres, sont intéressés dans le conflit, nous ferons ensemble, chaque soir, un voyage chez les différentes nations européennes.

— Nous écouterons bien, dit Adèle, nous allons nous appliquer à retenir tous les noms de ces peuples qui nous semblaient si éloi-

gnés et qui, à présent, nous touchent de près puisqu'ils sont des amis ou des ennemis de notre France.

— Commençons par l'Angleterre, dit Jean. Adèle, indique-nous sa place, et il pose le doigt de l'enfant sur la carte. Que remarquez-vous, l'un et l'autre?

— Oh! s'écrie Adèle, l'Angleterre n'est pas comme la France, elle n'a pas de voisins sur ses frontières. La mer l'entoure de tous les côtés.

— C'est une île, observe Jacques.

— Elle est partagée en deux, reprend Adèle, cela fait deux îles, une grande et une petite.

— Souvenez-vous, dit Jean, que la partie nord de la plus grande île s'appelle l'Ecosse; dans la partie sud nous voyons l'Angleterre et le pays de Galles. Lis le nom de la seconde île, Jacques.

— L'Irlande, répond le jeune garçon.

— C'est cela. Remarquons encore les groupes d'îles nombreux au nord et à l'ouest de l'Ecosse, ces groupes font partie de l'Angleterre. Souvenez-vous qu'on désigne l'Angleterre sous le nom d'Iles Britanniques et qu'on l'appelle aussi Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

— Bon, dit Jacques, cela fait trois noms à retenir.

— La France est-elle plus grande que les Iles Britanniques? demande Adèle.

— Oui. Sa superficie est de 529 000 kilomètres carrés, celle des Iles Britanniques n'est que de 314 377 kilomètres.

— Alors, dit Jacques très fier, la France est un plus grand pays, nous devons avoir bien plus d'habitants?

— Tu te trompes, Jacques. L'Angleterre, sur une superficie d'un tiers plus petite que celle de la France, a 46 millions d'habitants, la France 39 millions seulement. On compte en Angleterre 144 habitants par kilomètre carré, en France 74 seulement.

Jacques soupire, il aimerait que son pays eût la supériorité sur tous les autres.

— Si la population de la France s'était accrue aussi vite que celle de l'Angleterre, remarque André, nous pourrions avoir actuellement de 66 à 68 millions d'habitants : autant que l'Allemagne.

— Et, dans ce cas, dit le grand-père Guillaume, l'Allemagne aurait regardé à deux fois avant de nous déclarer la guerre.

— Et si, malgré cela, elle nous l'avait déclarée, dit le jeune lieutenant, jamais ses troupes n'auraient franchi nos frontières. Ce serait nous qui serions en Allemagne à cette heure. A nombre égal nous mettons toujours leurs meilleurs soldats en fuite.

Il y eut un silence. Chacun songeait désespérément aux résultats de la dépopulation de la France.

D'une voix très émue, le grand-père reprit : — Soyons fiers, mes fils. La Grand'Land n'a pas fait banqueroute à la patrie. Le jour de la mobilisation neuf jeunes hommes sont partis d'ici pour la frontière. Le vieillard s'arrête, sa voix tremble, il passe sa main sur son front avec angoisse et il ajoute, étouffant un sanglot : — France, France, six déjà sont tombés pour te défendre !

**XVIII. — Quelques mots sur le caractère du peuple anglais.  
Le travail. — L'honnêteté nationale.**

Pour ma part, plutôt que de rester le témoin silencieux, c'est-à-dire, en d'autres mots, un complice conscient du triomphe tragique de la force allemande sur la justice, de la brutalité sur la liberté, je consentirais à voir notre pays rayé de l'histoire.

ASQUITH, premier ministre de l'Angleterre.  
(Discours au Guildhall, septembre 1914.)

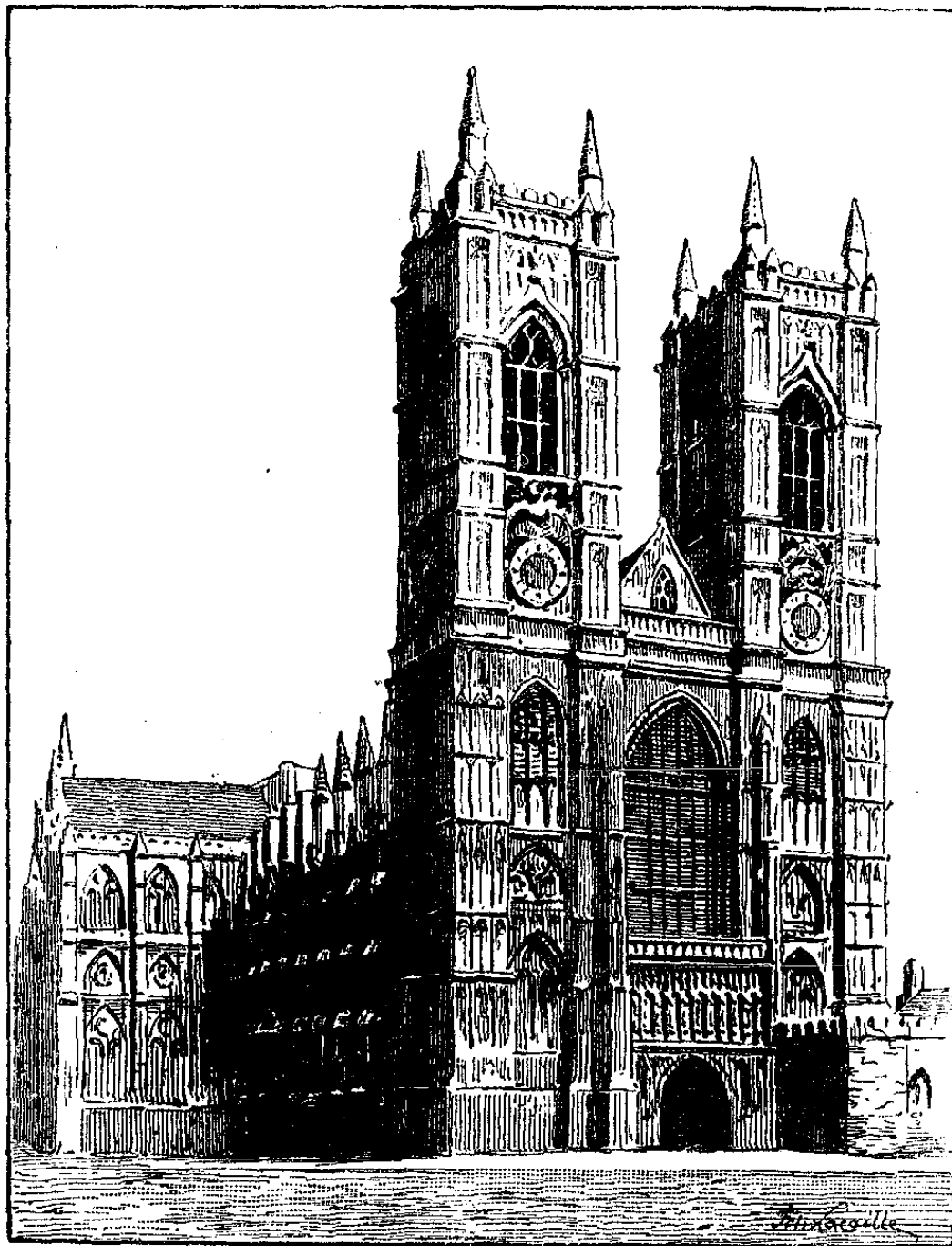
— Je vois, Adèle, que tu as envie de dire quelque chose.

— Voilà, dit l'enfant, je trouve que la Grande-Bretagne est bien isolée. Pour sortir de chez elle ou pour y entrer, il faut toujours traverser la mer. Même sur son territoire, pour aller d'Irlande en Ecosse il faut un bateau. Cela est bien gênant.

— Cette gêne, Adèle, a fait la fortune de l'Angleterre. Elle a obligé le peuple anglais à devenir un peuple de marins, à acquérir la hardiesse nécessaire à ceux qui sont sans cesse exposés au grand péril de la mer. D'autre part, les Anglais, n'ayant pas eu à s'occuper de la défense de leurs frontières, puisqu'ils n'ont point de voisins, ont concentré tous leurs efforts pour la prospérité de leur pays. Ils ont au plus haut degré l'esprit d'entreprise ; leurs enfants, très nombreux, s'expatrient sans regret et fondent des colonies sur tous les points du globe. Ce qui ne les empêche pas de tirer le meilleur parti possible des richesses de leur sol. Celui-ci renferme des quantités considérables de houille et de fer. Comprenez-vous l'avantage qui en résulte ?

Jacques réfléchit et répondit : — Ceux qui ont la houille et le fer chez eux n'ont besoin ni de les acheter, ni de les faire venir. C'est une économie.

— C'est bien, Jacques, concluons : dans l'industrie, où l'usage de la houille et du fer est constant, les Anglais ont



L'ABBAYE DE WESTMINSTER À LONDRES.

C'est un des plus anciens monuments de Londres. Elle est le Panthéon de l'Angleterre. Sépulture de ses rois, elle l'est aussi de tous les grands hommes de son héroïque histoire. Tous se dressent là, — vivants par le marbre et par le bronze, — sur d'innombrables piédestaux : princes ou reines célèbres, guerriers, poètes, orateurs, explorateurs, artistes, tous ceux enfin qui illustrèrent leur pays et contribuèrent à sa gloire sont réunis à Westminster dans une immense apothéose.

un avantage marqué sur les autres nations. Enfin ils extraient une quantité de houille telle qu'ils sont les plus grands fournisseurs de cette matière en Europe. La France notamment en reçoit beaucoup.



— Et l'agriculture, demande Adèle, s'en occupent-ils ?

— Certainement, et avec succès. Leurs méthodes de culture sont très perfectionnées. Ils obtiennent en moyenne 28 hectolitres de blé par hectare. En France, nous n'en obtenons que 18.

— Alors, dit la petite, nous sommes distancés. C'est dommage.

— Non seulement nous sommes distancés, mais les autres peuples le sont aussi. Sachez, mes enfants, que l'Angleterre tient le premier rang dans le monde par sa marine, marine marchande aussi bien que marine militaire. Son commerce et son industrie sont également les plus considérables du globe. Il en est de même de sa puissance coloniale. L'une de ses colonies, l'Empire des Indes, comprend 4 843 000 kilomètres carrés et compte 316 millions d'habitants. La capitale des Iles Britanniques, Londres, est la ville la plus peuplée du monde (4 500 000 hab.). Son port de commerce sur la Tamise, grand fleuve, est le plus important du globe. Les Anglais ont un amour extrême de leur patrie. Ils sont très fiers du rang qu'elle occupe et nul sacrifice ne leur semble impossible quand il s'agit de la grandeur de l'Angleterre. Ils inspirent à leurs enfants cette noble passion patriotique. Ils leur donnent, de bonne heure l'habitude des sports, des exercices physiques qui développent la vigueur corporelle. Mais le caractère moral, qui fait la valeur réelle de l'homme, passe avant tout le reste. Les sentiments d'honneur, de générosité, d'honnêteté nationale s'allient à leurs qualités pratiques. Leur littérature est parmi les plus belles et les plus riches.

#### XIX. — Vaillance avec laquelle la police de la mer est faite par la marine anglaise.

Au lieu d'envier les succès des autres, travaillons pour en acquérir de semblables.

— Je suis jaloux, dit Jacques, et tout à fait triste de voir que les Anglais occupent dans le monde un rang si supérieur au nôtre.

— Je pense, Jacques, dit le jeune officier, que tu exprimes

mal ta pensée. La jalousie, l'envie, sont des sentiments très bas, indignes des caractères généreux. Il faut laisser ces sentiments-là aux Allemands. Soyons heureux, au contraire, des succès d'un peuple ami ; observons d'où viennent ces succès, à quelles qualités ils sont dus ; aimons ces qualités, tâchons de les acquérir et nous travaillerons ainsi à la grandeur de notre patrie.

Jacques répond, confus : — Pardonne-moi, Jean, dit-il, j'ai encore parlé sans réfléchir et j'ai du chagrin d'avoir dit des sottises.

— Jacques, dit le grand-père Guillaume, qui sentait se réveiller ses souvenirs de marin, songe combien nous sommes heureux de voir la première flotte du monde se ranger du côté de la France. Quelle belle chasse elle doit faire aux navires allemands ! Je m'en réjouis au coin de mon feu.

— Cette chasse est très active, grand-père, et son importance est considérable. L'Allemagne commence à en sentir les effets. Elle comptait sur une guerre très courte, sur la neutralité de l'Angleterre, qui lui eût permis de se ravitailler de tout ce qui lui manque et de nous empêcher d'en faire autant.

— Comment eût-elle pu y arriver ? demande Jacques.

— Cela lui eût été possible parce que sa marine est plus forte que la nôtre, tandis que l'activité de la flotte anglaise, avec laquelle l'Allemagne n'ose se mesurer, l'oblige à cacher ses gros navires et à les immobiliser dans ses ports.

— Et notre flotte à nous ? demande encore Jacques.

— Eh bien, notre flotte agit de concert avec la flotte anglaise, ce qui achève de réduire à néant la marine marchande de nos ennemis et en partie sa marine de guerre.

— Oh ! j'en suis bien content, dit le petit garçon.

— Le cuivre, poursuit Jean, fait défaut aux Allemands pour la fabrication de leurs armes, le pétrole pour les moteurs de leurs avions et de leurs autos, la farine elle-même diminue et le pain est rationné.

— Et nous, Jean, est-ce que nous risquons de manquer de quelque chose ? demande Jacques.

— Grâce à l'union de la marine anglaise avec la nôtre, nous nous approvisionnons facilement. Fer, acier, cuivre,

étain, charbon, tout ce qui sert à fabriquer les armes, tout ce qui nous manque enfin nous arrive par la mer. C'est par cette voie que nous avons pu remonter notre cavalerie. Une quantité considérable de chevaux nous est venue de l'Amérique du Sud et du Canada.

— Quoi ! s'écrie Jacques, on a fait voyager tant de chevaux par mer. Ils devaient être bien surpris par le balancement du navire.

— Ils s'y font et n'en souffrent pas trop.

— Que de fourrages il faut emporter pour les nourrir en route ! reprend le petit garçon.

— Et que d'eau douce pour les faire boire ! s'écrie Adèle. De tels transports doivent être bien coûteux.

— Ils le sont moins que par terre, répond Jean. Ecoute bien, tu vas voir : avant la guerre mille kilogrammes de blé pouvaient être transportés par mer à une distance de 25 000 kilomètres pour le prix de 35 francs, tandis que les tarifs les plus réduits de chemin de fer demandaient le même prix 35 francs pour une simple distance de 5 000 kilomètres. Saisissez-vous l'avantage du transport par mer ?

— Certainement, s'écrie Jacques, qui a très vite calculé, le transport par chemin de fer était 5 fois plus coûteux.

— Voilà qui m'intéresse, dit le grand-père Guillaume. A titre de vieux marin, je ne suis pas fâché de voir proclamer la supériorité de mon métier d'autrefois.

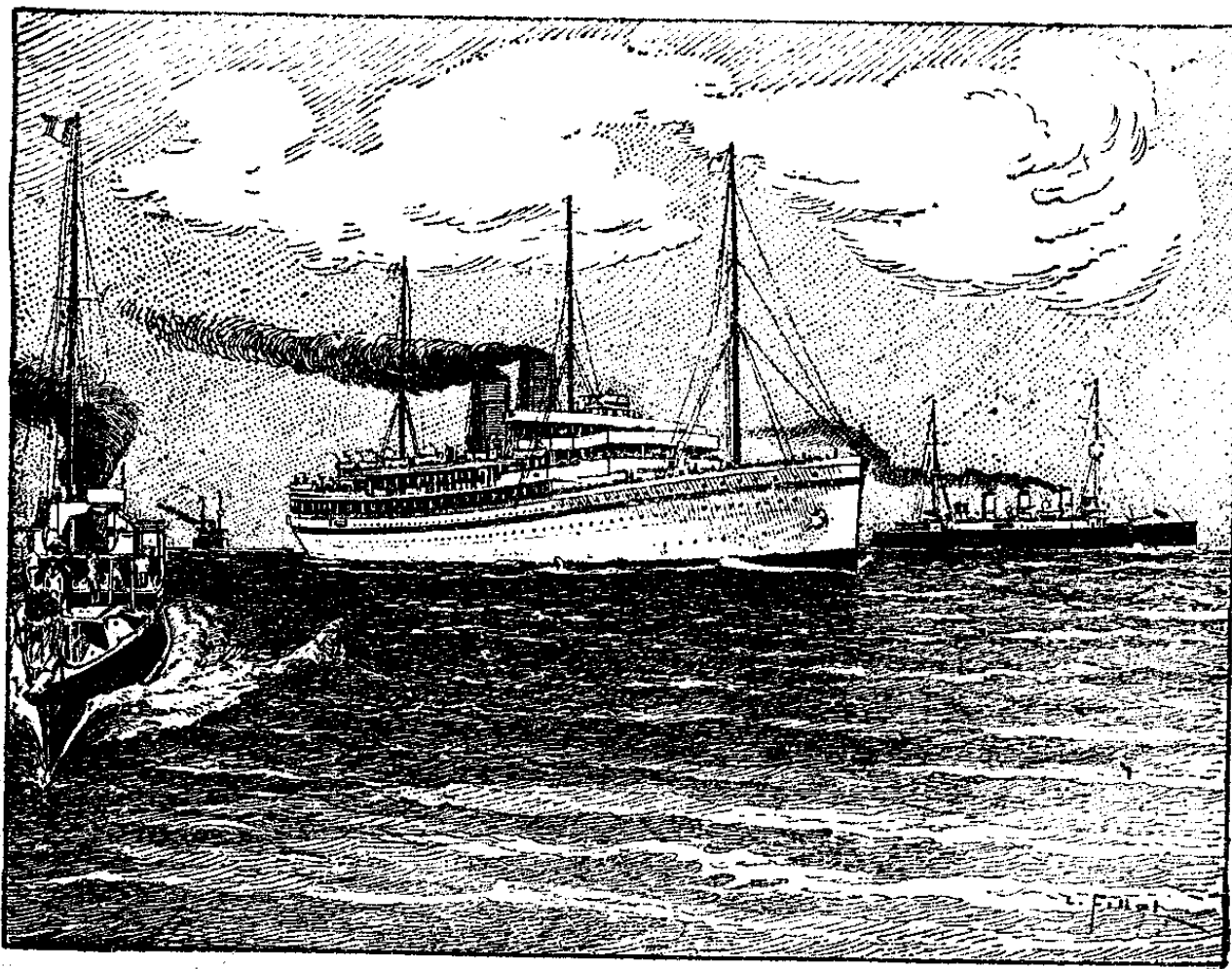
#### XX. — Vaillance avec laquelle la police de la mer est faite par la marine anglaise. (Suite.)

La vaste étendue des mers est une route immense qui appartient à tous et dont tous ont besoin.

— Jean, dit la petite Adèle, cela doit être bien difficile de surveiller la mer qui est si grande, comment font les Anglais pour cela ?

Jean prit un papier dans son carnet de poche : — J'ai là, dit-il, une note d'un journal anglais que lisait Toby, mon camarade d'hôpital, et qu'il me traduisit. Il s'agit de sept cents réservistes français qu'un bateau, le *Rochambeau*,

était chargé de ramener à bon port. Le bateau avait d'abord été repeint à l'extérieur afin d'éviter qu'il fût reconnu par les croiseurs allemands; pendant la nuit, il voyageait tous feux éteints pour que sa présence ne fût pas révélée par ses lumières. Des croiseurs anglais le surveillaient continuelle-



TRANSPORT CONVÔYÉ PAR DES CROISEURS.

ment. A intervalles réguliers il envoyait des messages par télégraphie sans fil pour marquer sa position et recevoir des indications sur la route à suivre. « A l'entrée de la Manche, dit un des passagers, on rencontra du brouillard, mais les torpilleurs et les destroyers anglais qui nous gardaient ne relâchaient pas leur surveillance. A tous moments, l'un d'entre eux surgissait hors de la brume, nous examinait bien et, rassuré, disparaissait à nouveau. Je puis dire que cette surveillance constante me fit comprendre ce que signifie la maîtrise de la mer. La marine britannique y fait la police avec autant d'activité que de vaillance. »

— Je suis bien contente, dit Adèle, de voir qu'il y a tant et tant de bateaux anglais qui nous aident !

— Quel bonheur ce serait, observe la mère de Jean, si cette surveillance de la mer obligeait, faute de munitions, le kaiser à se rendre. Que de vies humaines, de part et d'autre, seraient épargnées !

— Certes, mais il semble douteux qu'on puisse arriver à un blocus assez complet pour cela ; du moins apportons-nous une grande gêne dans l'armement des troupes ennemies, une diminution de leurs forces, de leurs munitions, et une inquiétude pour l'avenir.

**XXI. — Ressources de la Grande-Bretagne en armées de terre. — Notre persévérance inlassable à repousser l'invasion.**

*La persistance dans le courage, c'est le véritable héroïsme.*

— L'Angleterre, dit Jacques, doit avoir une bien grande armée de terre, puisque sa population est plus nombreuse que la nôtre ?

— Les lois militaires anglaises ne ressemblent pas à nos lois, répondit Jean. Il n'y a pas de service obligatoire en Angleterre. L'armée n'est composée que de volontaires.

— Les volontaires, dit Adèle, ce sont ceux qui, sans y être forcés, demandent à être soldats, n'est-ce pas ?

— Précisément. Sur pied de paix l'Angleterre a, avec l'aide de ses colonies, 478 000 hommes ; sur pied de guerre, 1 072 000 hommes.

— Ce n'est pas beaucoup, dit André qui calcule vite. Etant données les nombreuses colonies de la Grande-Bretagne, chez lesquelles il faut toujours laisser des troupes pour les défendre en cas d'attaque, le gouvernement des Iles Britanniques ne put guère nous envoyer, au début, plus d'une centaine de mille hommes.

— Heureusement, remarque Julien, ce sont des volontaires. Ces troupes-là, je crois, ont une valeur de premier ordre.

— Et puis, dit Jean, l'Angleterre a ouvert aussitôt des bureaux de recrutement. Plus la guerre devient formidable et meurtrière, plus les enrôlements sont considérables.

— C'est la preuve, dit Jacques, que les Anglais ne sont pas des poltrons.

— Certes. Au printemps prochain, le ministre de la guerre, lord Kitchener aura deux millions d'hommes prêts à entrer en lutte, je veux dire vêtus, armés et d'une instruction militaire achevée. Les arsenaux travaillent sans



L'HEUREUX GUERRIER. — G.-F. Watts, célèbre peintre anglais (1817-1904).

Le jeune héros vient de tomber inconnu dans la mêlée au plus fort de la bataille. Jusqu'à la mort il a été fidèle à l'idée qui l'entraînait : honneur ! justice ! devoir ! Et tandis que sa tête retombe en arrière, que ses oreilles se troublent dans l'agonie, une vision passe devant ses yeux qui se ferment. Elle se penche vers lui plus belle qu'aucune forme mortelle, c'est l'image de son propre idéal, la réalisation du rêve très noble pour lequel cette jeune vie s'est donnée. Heureux guerrier ! En est-il de même pour chaque soldat qui tombe ? La vision de l'idée pour laquelle il donne sa vie est-elle aussi haute ? Cela devrait être ainsi pour chaque homme de guerre, dit l'artiste.

relâche. L'activité est à son comble. En attendant ces renforts, de notre côté, nous Français, nous empêchons l'ennemi d'avancer. Malgré ses efforts désespérés, nous le for-



çons à reculer peu à peu, ce qui est bien difficile, car il occupe des positions très fortifiées dans les départements qu'il a envahis.

— Oh ! que cette guerre est longue ! murmure la grand-mère, dont les yeux s'emplissent de larmes ! Puisse-t-elle être la dernière !

— Pour cela, grand-mère, il nous faut une victoire complète qui réduise à néant les espoirs ambitieux de l'Allemagne. Il nous faut hausser notre courage et tenir inébranlablement jusqu'au bout.

— Mes enfants, conclut le grand-père Guillaume, cette guerre atroce nous aura forcés à acquérir une vertu de premier ordre que nous ne possédions peut-être pas à un assez haut degré : la ténacité. Vous la pratiquez là-bas, vous autres, chers soldats. Nous qui vous attendons au foyer, nous devons conserver une confiance énergique digne de la vôtre.

## XXII. — Etude de Carlyle, grand historien anglais, sur Shakespeare.

Pour bien lire, il est indispensable d'observer méticuleusement la ponctuation. C'est elle qui donne aux phrases leur sens, leur valeur, leur rythme.

— Ne quittons pas la Grande-Bretagne, dit Jean, sans avoir lu une page d'un historien anglais, Carlyle. C'est une appréciation de l'œuvre de Shakespeare [prononcez *Chèkspi-re*], le plus grand poète dramatique de l'Angleterre.

Jacques, prends le livre. N'oublions pas qu'il a été écrit en langue anglaise et que cette page est une traduction. Efforce-toi, Jacques, de bien suivre la ponctuation, sinon nous ne comprendrons rien.

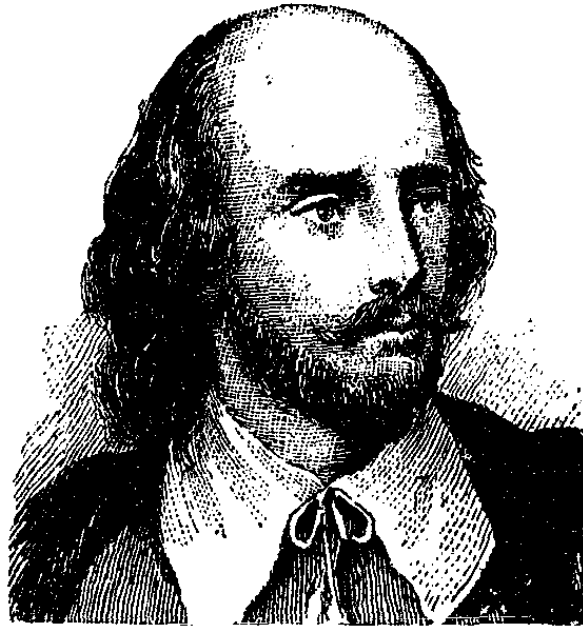
Le petit garçon, debout, très appliqué, commence :

«...Considérez ce que Shakespeare est devenu parmi nous. Quel Anglais que nous ayons jamais fait, sur cette terre à nous, quel million d'Anglais, ne voudrions-nous pas livrer plutôt que ce paysan de Stratford ? Il n'y a aucun régiment de très hauts dignitaires pour lequel nous voudrions le vendre. Il est la plus grande chose que nous ayons encore

faite. Pour notre honneur parmi les nations étrangères, comme ornement pour notre maison anglaise, quel article y a-t-il que nous ne voulussions pas livrer plutôt que lui? Considérez maintenant si on nous demandait : voulez-vous abandonner votre empire indien ou votre Shakespeare, vous Anglais ; n'avoir jamais eu d'empire indien, ou n'avoir jamais eu de Shakespeare? Réellement ce serait une grave question.

Des personnages officiels répondraient sans doute en langage officiel ; mais nous, pour notre part aussi, ne serions-nous pas forcés de répondre : empire indien, ou pas d'empire indien, nous ne pouvons faire sans Shakespeare! L'empire indien s'en ira, en tout cas, quelque jour ; mais ce Shakespeare ne s'en va pas, il dure à jamais pour nous ; nous ne pouvons abandonner notre Shakespeare ! C'est un roi anglais que ni temps, ni hasard, Parlement ou combinaison de Parlements, ne peuvent détrôner ! Ce roi Shakespeare, est-ce qu'il ne brille pas, en souveraineté couronnée, sur nous tous, comme le plus noble, le plus doux et pourtant le plus fort des signes de ralliement, indestructible, réellement plus appréciable à ce point de vue que

tous autres moyens ou ressources quelconques? Nous pouvons l'imaginer comme rayonnant en haut sur toutes les nations d'Anglais, dans mille ans d'ici. De Paramatta, de New-York, en quelque lieu, et sous quelque sorte de constable de paroisse, que soient des hommes anglais et des femmes anglaises, ils se diront les uns aux autres : : Oui, Shakespeare est à nous ; nous l'avons produit, nous parlons et pensons par lui ; nous sommes de même sang et de même race que



SHAKESPEARE (1564-1616). — Shakespeare est né à Stratford, comté de Warwick. C'est le plus grand poète dramatique de l'Angleterre. La plupart de ses tragédies et comédies sont considérées comme des chefs-d'œuvre. Personne avant lui n'avait su exprimer avec une émotion aussi vraie, une éloquence aussi haute les sentiments les plus divers de l'âme humaine. *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Othello*, *Marbeth*, *les Comédiens de Windsor*, etc., sont parmi les plus connues et les plus admirées de ses œuvres.

Le monument de Shakespeare est à l'abbaye de Westminster, dans le coin des poètes. Shakespeare est représenté debout, le bras droit appuyé sur ses œuvres.

lui... Oui, vraiment, c'est une grande chose pour une nation que de produire un homme qui exprimera mélodieusement ce que son cœur, à elle, pense! »

*Les Héros*, par Thomas CARLYLE, célèbre historien anglais.  
(Traduction par J.-B.-J. Izoulet-Loubatières.) Armand Colin et C<sup>ie</sup>, éditeurs.

### XXIII. — Réflexions sur la page de Carlyle.

Un peuple qui place les chefs-d'œuvre de sa pensée au-dessus de ses richesses matérielles est un grand peuple.

— Dis-moi, Jacques, ce que tu as retenu de la page que tu viens de lire et explique-nous ce que tu as compris?

Jacques, après un moment de réflexion, répond :

— Carlyle nous dit que le paysan Shakespeare est la plus grande chose que l'Angleterre ait produite; que si on demandait aux Anglais : que préféreriez-vous de n'avoir jamais eu l'empire des Indes ou de n'avoir jamais eu Shakespeare? Ils répondraient : « Nous préférons Shakespeare à tout. »

— C'est bien, Jacques. A ton tour, Adèle. Dis-nous la différence qu'établit Carlyle entre la gloire de posséder l'immense empire des Indes ou celle d'avoir produit un Shakespeare.

— L'empire indien, dit Adèle, s'en ira peut-être quelque jour, mais la gloire de Shakespeare, jamais. Ses œuvres, dans mille ans d'ici, seront toujours aussi belles pour tous les Anglais, n'importe sur quel point du monde ils se rencontreront.

— Oui, dit Jean, mais la raison de cette beauté? Celle qui est donnée à la conclusion de la page, voyons, cherchez tous les deux? Relisons ensemble : « Oui, vraiment, c'est une grande chose pour une nation de produire un homme qui exprimera mélodieusement ce que son cœur, à elle, pense. »

Adèle, vivement, s'écrie : — C'est qu'il y a sans doute dans les livres de Shakespeare de belles pensées bien exprimées et que la pensée est tout à fait supérieure aux richesses d'un empire.

— Nous approchons, dit Jean, mais il reste encore quelque chose de plus à trouver. Voyons, Jacques, cherche donc?

Jacques relit encore la phrase et dit : — C'est que, je crois, Carlyle trouve que les pensées de Shakespeare expriment particulièrement celles qui font battre le cœur de toute la nation anglaise.

— Nous y voici, dit Jean. C'est le génie même de la patrie, le génie de la race anglaise qui, par la voix de Shakespeare, parle à ses fils et au monde entier. Et maintenant, si les chefs-d'œuvre qui expriment la pensée d'une nation ont ce prix inestimable, non seulement pour cette nation, mais pour l'humanité, comment désignerons-nous ceux qui prennent plaisir à détruire les chefs-d'œuvre, — lorsqu'ils peuvent être détruits, — tels ceux de l'architecture mis en poussière par les Allemands?

— Nous les appellerons d'odieux barbares, s'écrie-t-on d'une seule voix dans la ferme de la Grand'Land.

**XXIV. — Nos alliés. — La Belgique. — Son territoire.  
Sa population. — L'héroïsme de sa défense.**

La violation de la Belgique par les armées de l'empereur Guillaume est l'acte le plus honteux qu'une nation puisse commettre.  
(ROOSEVELT, ancien Président des Etats-Unis.)

— Parlons maintenant de la Belgique, dit Jean. Adèle, recommence à nous indiquer sur la carte, et cette fois sans mon aide, la place de cette vaillante contrée, et dis-moi tout ce qui te reste dans l'esprit des choses que je vous ai racontées.

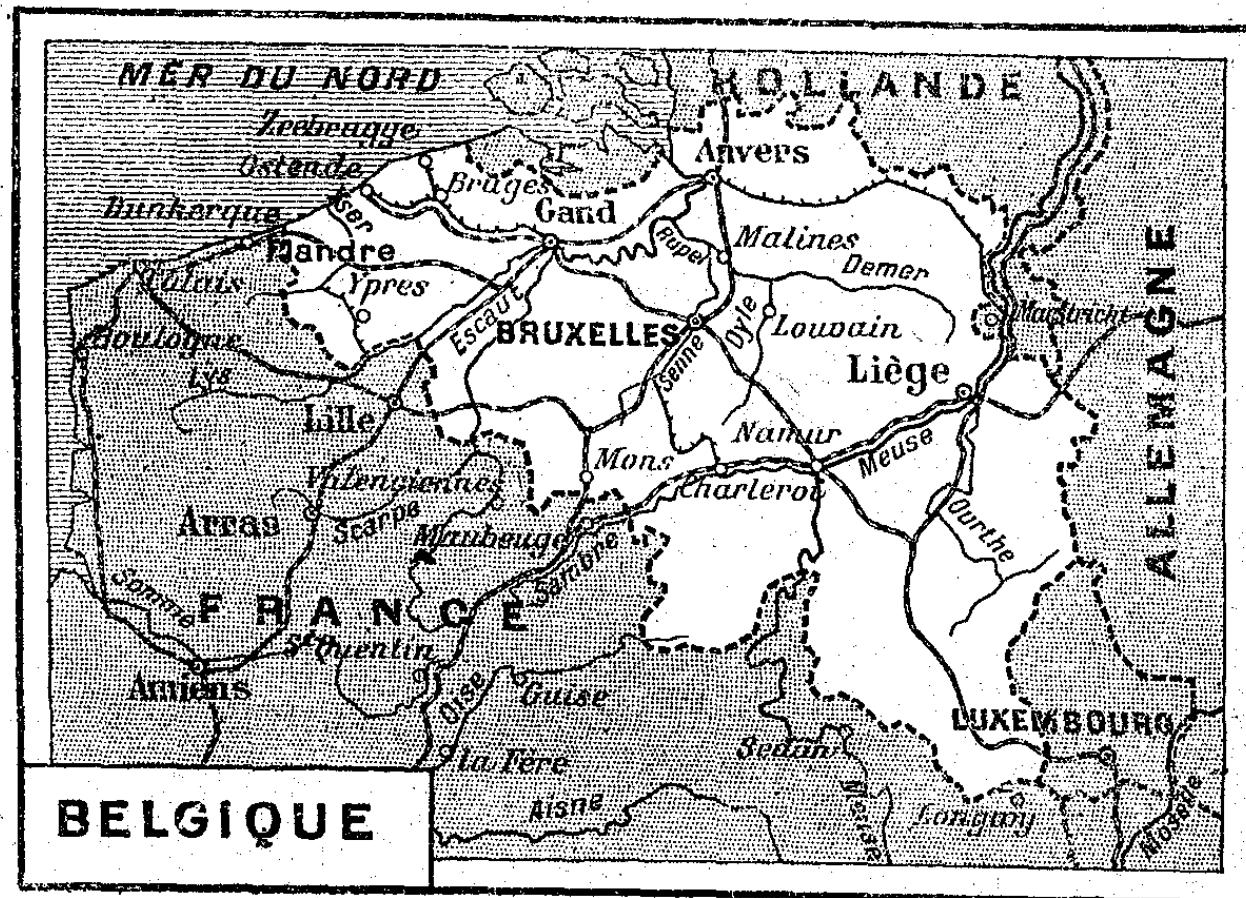
Adèle réfléchit : — Je me souviens d'abord, répond-elle, que l'ambassadeur d'Allemagne disait au roi des Belges : « Quoi ! un petit pays de sept millions et demi d'habitants aurait la folie de nous résister, à nous qui en avons soixante-sept millions ? » Donc, je sais que la Belgique a sept millions et demi d'habitants. Je sais aussi que c'est un petit pays, cela se voit d'ailleurs sur la carte, mais j'ignore sa superficie.

— Très bien répondu, Adèle. La superficie de la Belgique n'est que de 29 500 kilomètres carrés, tandis que celle de la

France, tu te le rappelles, est de 529 000 kilomètres. La Belgique comparativement à son territoire, est le plus peuplé de tous les Etats européens. Elle compte 254 habitants par kilomètre carré.

— Alors, dit Jacques, elle dépasse l'Angleterre sur ce point. Combien a-t-elle donc de soldats?

— L'armée belge, lorsque l'Allemagne s'est jetée sur la Belgique, était forte de 340 000 hommes. Elle n'en a plus guère qu'une cinquantaine de mille.



— Et les autres? demande Adèle avec anxiété.

— Morts, prisonniers, blessés, disparus!

— Oh! c'est horrible! dit l'enfant en fermant les yeux comme pour échapper à la vision de carnage que ce chiffre évoquait.

— Noble Belgique! dit Jean avec admiration, son martyre nous a sauvés et avec nous l'Europe. Elle a arrêté la horde barbare, pendant que l'Angleterre et nous-mêmes achevions notre mobilisation et que la Russie, si lointaine, se mettait en mouvement... Jean s'arrêta, très ému, puis il reprit: — A cette heure, les Allemands, qui ne doutent de rien, ont annexé la Belgique et l'ont déclarée: *terre d'empire*, comme l'Alsace-Lorraine.

— Alors toute la Belgique est envahie ? dit Jacques.

— Non, il y a le long de la mer du Nord une petite bande de terrain que les Allemands n'ont pas réussi à occuper et que le roi Albert, depuis la chute d'Anvers, défend vaillamment avec ses derniers soldats. Cette bande, nous la tenons toujours, elle s'agrandit peu à peu sous nos efforts et ceux des Anglais. La lutte y est très rude. Le kaiser, en octobre, ordonna à ses meilleures troupes d'enlever coûte que coûte ce terrain, afin d'arriver à Dunkerque, puis à Calais. Il voulut même assister au combat pour encourager ses soldats, mais les Belges lui avaient ménagé une surprise. Ils ouvrirent subitement les écluses de plusieurs des canaux dont ce pays est sillonné ; les lourds canons ennemis amenés avec tant de peine furent embourbés et ne purent avancer, les Allemands avaient de l'eau jusqu'aux épaules, ils durent se retirer sous le feu de nos batteries en abandonnant leurs canons.

— Pourquoi, demande Adèle, le kaiser voulait-il, à tout prix, arriver à Dunkerque ?

— Regarde la carte, Adèle, et toi aussi, Jacques, et efforcez-vous de deviner.

Ils eurent beau regarder la carte, ils ne trouvèrent pas. Le grand-père Guillaume, l'esprit encore rempli par ses souvenirs de marin, vint à leur aide :

— Voyons, Jacques, dit-il, ne sais-tu pas que Dunkerque et Calais sont de grands ports français en face de l'Angleterre ; la possession de ces ports permettrait à l'Allemagne d'y établir..., il s'arrêta pour laisser à Jacques l'honneur d'achever la phrase.

— Une partie de sa flotte, s'écria le petit garçon. Je comprends. Une flottille de torpilleurs allemands postée là aussi pourrait facilement sillonner la Manche et y causer des désastres sur les côtes anglaises et sur les nôtres.

— Très bien, répondit Jean ; mais ils n'y arriveront pas : les Anglais, les Belges et nous faisons trop bonne garde.



XXV. — Quelques mots sur le caractère du peuple belge et les richesses de son pays. — Le respect dû aux chefs-d'œuvre de l'art.

Les grands artistes enseignent le beau, non à un seul pays, mais à tous. Leurs œuvres sont la richesse de l'humanité. Elles doivent être sacrées.

— Revenons à la Belgique, dit Jean. Sa capitale est Bruxelles. Retenez bien ce nom. Adèle, montre-nous Bruxelles sur la carte. Cherche aussi Anvers, et dis-nous sur quel cours d'eau Anvers est située.

— Voici Bruxelles, répond Adèle, et voici Anvers sur l'Escaut.

— Très bien. Anvers est placée parmi les grands ports de commerce du monde. Anvers était fortifiée, elle ne s'est rendue aux Allemands qu'après une défense héroïque. Le sol de la Belgique est plat, à peu près partout; il est fait de plaines fertiles arrosées par de nombreux cours d'eau que des canaux plus nombreux encore relient entre eux. De multiples voies ferrées sillonnent la Belgique; c'est le pays le mieux pourvu de voies de communication. En comprends-tu l'utilité, Jacques?

— Oh! bien sûr. Pour transporter les produits de notre ferme et les vendre, nous sommes heureux d'avoir de bonnes routes et aussi le chemin de fer. Grand-père se réjouit dès qu'il entend parler d'un nouvel embranchement aux anciennes lignes.

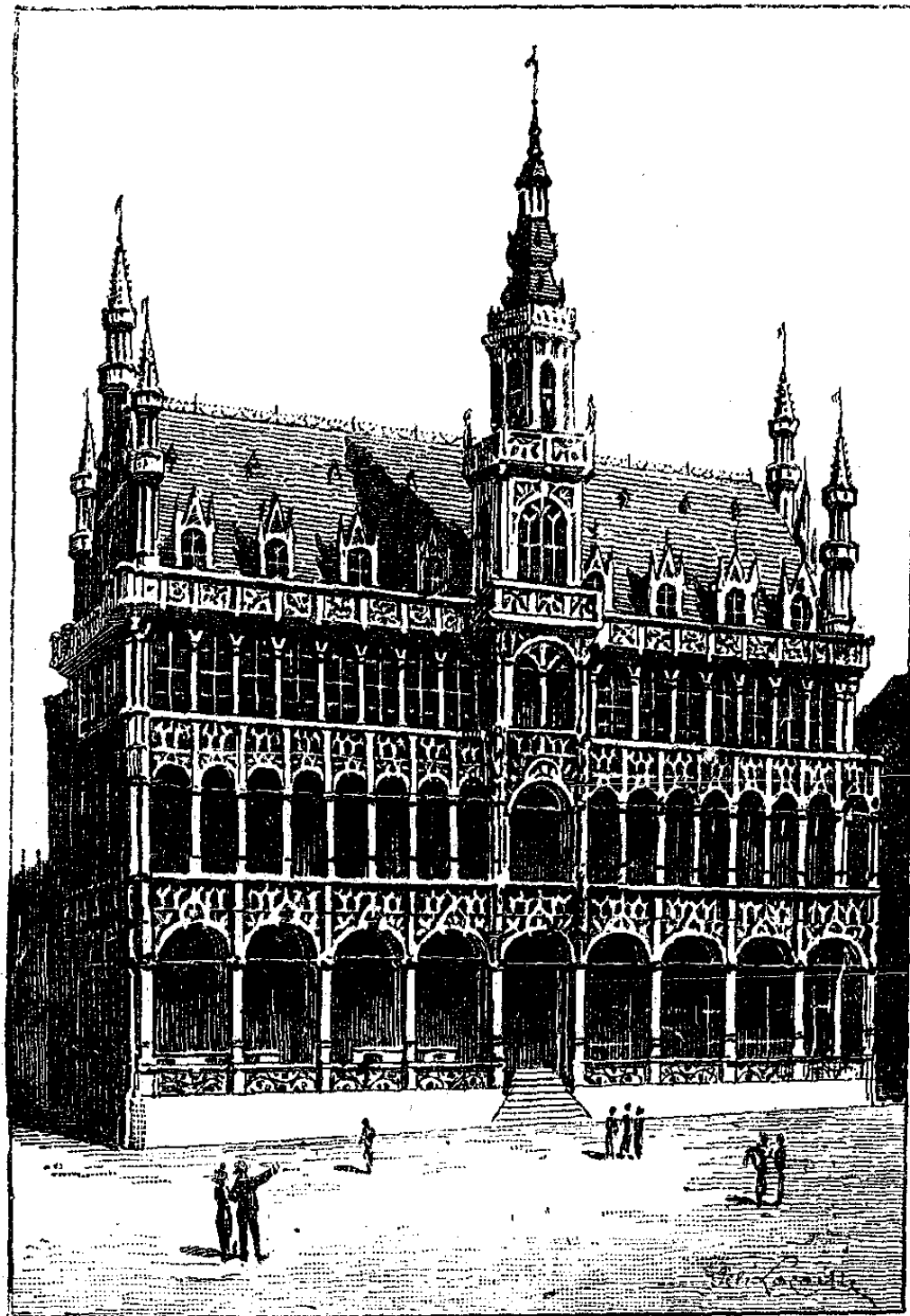
— La Belgique, continue Jean, possède d'abondantes mines de houille, de fer et de zinc, qui, comme en Angleterre, contribuent à la fortune de la nation. Les Belges, dont les familles sont fort nombreuses, comprennent la nécessité du travail pour élever leurs enfants; aussi sont-ils actifs pour faire valoir les richesses de leur pays. Ils possèdent encore une très belle colonie : le Congo. C'est le prédécesseur du roi Albert, Léopold II, qui, de sa fortune personnelle, acheta le Congo. En mourant, il en a fait don à son peuple. La Belgique, avant la guerre, occupait par son commerce le huitième rang dans le monde.

— Et dire, s'écria Adèle, que ce peuple heureux et prospère

a eu l'héroïsme de tout sacrifier pour conserver son honneur !

— Et penser, reprit Jacques, que les Allemands se sont vengés si odieusement de sa résistance !

Il y eut un instant de silence indigné, puis Adèle reprit :



LA MAISON DU ROI.

BRUXELLES. — La grand'place de Bruxelles est encadrée par des monuments admirables, notamment la *maison du roi*, l'Hôtel de ville, et plusieurs maisons dans le même style.

— Jean, veux-tu nous dire quelle langue on parle en Belgique ?

— Une partie des Belges parle le français, l'autre partie parle le flamand. La communauté de la langue a établi des relations très fraternelles entre nos deux pays, d'ailleurs si rapprochés. La Belgique a de grands écrivains dont les

ouvrages sont écrits en notre langue. Anvers est la patrie des célèbres peintres Rubens, Téniers, Van Dyck. Les villes belges renferment des monuments d'art ancien incomparables, notamment l'hôtel de ville de Louvain que la barbarie allemande a saccagé. La grand-place de Bruxelles, à laquelle ils n'ont pas osé toucher encore, est une pure merveille. On y remarque entre autres un ancien Hôtel de ville et un édifice désigné sous le nom de maison du roi.



LA MÉTAIRIE DE TÉNIERS. — Téniers (David), grand peintre, est né à Anvers (1582). Son fils, également peintre célèbre, né à Anvers (1610), a, comme son père, excellé dans la peinture des scènes flamandes, kermesses, auberges, etc., le tout, d'un réalisme saisissant.

— Il me semble, dit André, que jamais, avant cette guerre, des armées ennemies n'avaient détruit des chefs-d'œuvre de l'art.

— Jamais, mon oncle, répond Jean. Les chefs-d'œuvre que chaque nation produit sont le patrimoine de l'humanité, aussi ont-ils inspiré le respect à tous les conquérants. Il faut remonter aux siècles de barbarie pour trouver de pareils crimes. Les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, vieux de deux mille ans, existent encore, et leur beauté nous ravit. Les armées françaises ont parcouru l'Europe avec Bonaparte, mais Cologne a gardé sa cathédrale, Milan son dôme de marbre, Florence ses palais. Les Allemands se sont couverts d'une honte qui ne s'effacera jamais.

Adèle, timidement, ajouta : — Et la Belgique a acquis une gloire immortelle.

— Oui, ma petite sœur, dit Jean, voilà une bonne conclusion.

XXVI. — Un auteur belge célèbre : Maurice Maeterlinck

Pour faire profit d'une lecture, il faut en comprendre tous les mots ; il faut donc en chercher le sens exact et bien le retenir.

— Maintenant, continue Jean, pour finir la soirée nous allons demander à Josette de nous faire faire connaissance avec un grand écrivain de nos bons amis les Belges.

Josette ne se fait pas prier, elle va chercher un livre, et s'adressant à Adèle : — Veux-tu, dit-elle, nous lire le titre de ce volume et le nom de l'auteur ?

Adèle lit : *La vie des abeilles.*  
*Maurice Maeterlinck.*

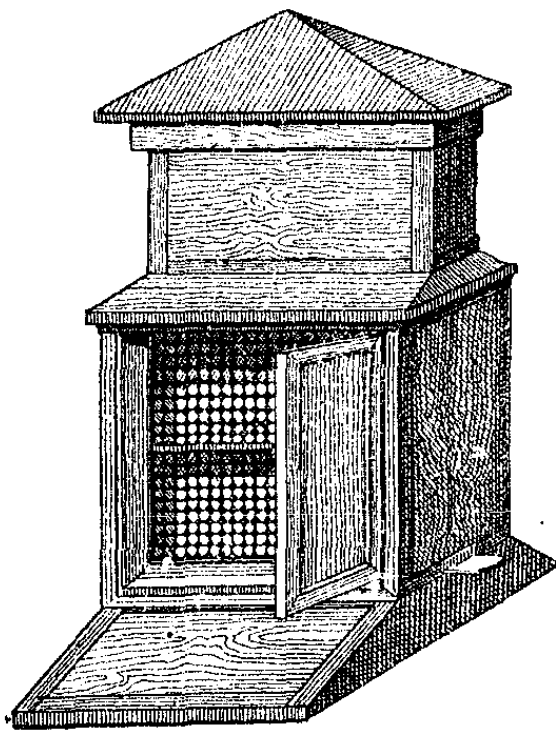
— Maurice Maeterlinck, reprend Josette, est notre contemporain. Comme nous, il assiste avec indignation au martyre de sa patrie.

— Oh ! dit Jacques, j'espère bien qu'il assistera comme nous à sa résurrection et qu'il verra bientôt les Allemands s'en aller honteusement chez eux.

On ne peut s'empêcher de sourire de la riposte de Jacques, mais Adèle ne perd pas de vue la lecture :

— Nous qui avons un rucher à la Grand'Landre, dit-elle, nous serons contents d'entendre parler des abeilles ; je voudrais bien savoir ce qui se passe dans leurs ruches, mais c'est impossible, bien sûr.

— Non, affirme Josette, cela n'est pas impossible. On a construit des ruches vitrées pour les savants qui veulent étudier le travail des abeilles. Ces ruches ont des rideaux noirs ou des volets qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Maeterlinck, qui est un savant observateur, en a une dans son cabinet de



Ruche d'observation.

travail à Paris, et ses abeilles trouvent moyen de récolter dans les jardins de la grande ville de quoi vivre et prospérer. Enfin, grâce à des microscopes extrêmement perfectionnés, on a pu examiner les organes des abeilles, compter les fa-



Transport d'un essaim.

cettes de leurs yeux placées à droite et à gauche. Les ouvrières ont plus de 6000 facettes de chaque côté, soit 13000 en tout. Leurs pattes ont des brosses qui leur permettent d'enlever la poussière, de faire leur toilette.

— Oh! que cela est étonnant, Josette! s'écrie Jacques, nous allons faire bien attention à cette lecture.

— Auparavant, dit Josette, apprenons qu'il s'agit du premier *essaimage* de la ruche. Vous savez ce que c'est?

— Oui, oui, répond Jacques, j'ai vu des essaims posés sur des branches d'arbre, et papa, qui s'occupe de nos abeilles, a réussi souvent à faire tomber l'essaim dans une ruche vide où elles s'installaient ensuite.

— Mais pourquoi quittent-elles leur ruche, demande Adèle, elles n'y trouvent donc plus à se nourrir?

— Au contraire, dit Josette. Après la première récolte du printemps, lorsque la ruche est prospère, bien remplie de miel, de cire et de jeunes nymphes qui vont bientôt devenir abeilles, celles qui les ont élevées, qui ont tant travaillé à l'abondance de la cité s'aperçoivent qu'elle est devenue trop petite pour les contenir. Elles y étouffent. Elles se décident alors, elles, les ouvrières de cette fortune, à tout abandonner à leurs filles et à aller fonder ailleurs une nouvelle colonie où elles recommenceront le travail écrasant qu'elles ont ac-

compli déjà. Le premier essaim est composé de la vieille reine et des deux tiers des ouvrières de la ruche. Plus tard, celles qui restent essaimeront à leur tour et fonderont de nouvelles colonies. Avant de commencer notre lecture, cherchons ensemble l'explication de quelques mots que nous allons rencontrer dans cette page et qui pourraient vous être inconnus. Vous savez ce que c'est qu'un *apiculteur*?

— Non, dirent les enfants.

— L'*apiculteur* est celui qui élève des abeilles, l'*apiculture* est l'art de les élever.

— Alors, papa est apiculteur?

— Certainement, répond Josette. A présent apprenons que le nom de Ronsard est celui d'un poète français du seizième siècle. Retenez bien ce nom. Jacques, sais-tu ce qu'on appelle *pollen*?

— Je le sais, dit le petit garçon, c'est une poussière qui se trouve dans le calice des fleurs; c'est papa qui m'a expliqué cela un jour où je voyais une mouche à miel qui entraît dans le cœur d'une gueule-de-loup: « Elle y fait, m'a-t-il dit, une provision de pollen, pour remporter à la ruche. » Et, l'abeille partie, j'ai regardé dans le calice de la fleur, j'y ai vu une fine poussière jaune paille.

— C'est très bien, Jacques. Et la *propolis*?

— Oh! cela, je l'ignore.

— C'est une sorte de résine que les abeilles savent fabriquer, elle est destinée à mastiquer les fentes de la ruche. Nous allons encore rencontrer un mot inconnu de vous: le *chyle*, il signifie un liquide nourrissant. Enfin: un *point de repère*, c'est une marque qui indique au constructeur comment il doit assembler ses matériaux. Maintenant, prends le livre, Adèle, et fais ton possible pour bien lire.

## XXVII. — Les abeilles.

C'est une belle tâche, celle de lire à haute voix et de transmettre fidèlement aux auditeurs les pensées inscrites sur la page de votre livre. Efforcez-vous, par votre façon intelligente de lire, d'intéresser ceux qui vous écoutent.

« Voyons ce que fait dans la ruche offerte par l'*apiculteur* l'essaim qu'il y a recueilli. Et d'abord rappelons-nous le sa-



crifices qu'ont accompli les cinquante mille abeilles qui, selon le mot de Ronsard :

Portent un gentil cœur dedans un petit corps,

et admirons encore le courage qu'il leur faut pour recommencer la vie dans le désert où les voilà tombées. Elles ont donc oublié la cité opulente et magnifique où elles sont nées, où l'existence était si sûre, si admirablement organisée, où le suc de toutes les fleurs qui se souviennent du soleil permettait de sourire aux menaces de l'hiver. Elles y ont laissé, endormies au fond de leurs berceaux, des milliers et des milliers de filles qu'elles ne reverront pas. Elles y ont abandonné, outre l'énorme trésor de cire, de *propolis* et de *pollen* accumulé par elles, plus de cent vingt livres de miel, c'est-à-dire douze fois le poids du peuple entier, près de six cent mille fois le poids de chaque abeille, ce qui représenterait pour l'homme quarante-deux mille tonnes de vivres, toute une flottille de gros navires chargés d'aliments plus précieux et plus parfaits qu'aucun de ceux que nous connaissions, car le miel est aux abeilles une sorte de vie liquide, une espèce de *chyle* immédiatement assimilable et presque sans déchet.

» Ici, dans la demeure nouvelle, il n'y a rien, pas une goutte de miel, pas un jalon de cire, pas un *point de repère* et pas un point d'appui. C'est la nudité désolée d'un monument immense qui n'aurait que le toit et les murs. Les parois, circulaires et lissées, ne renferment que l'ombre, et là-haut la voûte monstrueuse s'arrondit sur le vide. Mais l'abeille ne connaît pas les regrets inutiles; en tout cas elle ne s'y arrête point. Son ardeur, loin d'être abattue par une épreuve qui surpasserait tout autre courage, est plus grande que jamais. A peine la ruche est-elle redressée et mise en place, à peine le désarroi de la chute tumultueuse commence-t-il à s'apaiser, qu'on voit s'opérer dans la multitude emmêlée une division très nette et tout à fait inattendue : le travail commence. »

Maurice MAETERLINCK, *La vie des abeilles*.

(Eugène Fasquelle, éditeur.)

La lecture de la page étant achevée, Josette interroge Adèle et Jacques, et leur demande ce qui les a frappés dans cette page.

— Moi, dit Adèle, j'ai trouvé qu'on y parlait si joliment des abeilles qu'à présent je les aime beaucoup. Je pense, comme Ronsard, que dans leur petit corps il y a un gentil cœur. Elles sont généreuses d'abandonner la ruche où elles sont nées, où elles ont tant travaillé et de laisser tout cela aux enfants qui dorment dans les berceaux!

— Moi, dit Jacques, je suis émerveillé de voir combien elles sont actives pour fabriquer tant de livres de miel rien que pendant le printemps, et courageuses pour recommencer dans une nouvelle ruche un si grand travail. Voilà de bonnes petites mouches! Autrefois je les aimais pour le bon miel qu'elles font et que nous mangeons avec tant de plaisir, à présent je les aime aussi pour toutes leurs qualités.



Maurice MAETERLINCK, grand écrivain belge, né à Gand en 1862. Parmi ses œuvres célèbres, on compte les *Abeilles*, *l'Oiseau bleu*, *le Trésor des Humbles*, *Pelléas et Mélisande*, etc., etc.

#### XXVIII. — Les abeilles (suite).

L'ordre et la méthode dans le travail permettent d'accomplir les choses les plus difficiles.

— Josette, demande Adèle, est-ce qu'il y a autant d'abeilles dans toutes les ruches?

— Non, certes. Il y a de fortes ruches où, nous dit Maeterlinck, elles atteignent le nombre de 80000, mais il y en a de beaucoup plus petites dont la population ne s'élève qu'à 10, 20 ou 30000.

— Eh bien, dit Adèle, je me demande comment, même dans les petites ruches, elles réussissent à travailler toutes ensemble sans se gêner.

— Voilà ce qui est merveilleux, en effet, répond Josette. Il règne entre elles la plus parfaite harmonie et l'ordre le plus admirable. Chacune sait le travail qu'elle doit accomplir et elle l'accomplit avec conscience et méthode. Les unes accom-

pagnent la reine et lui préparent sa nourriture, d'autres sont les gardiennes de la cité, placées à la porte, elles en défendent vaillamment l'entrée, d'autres nettoient le sol et entretiennent la propreté. Il y a les butineuses qui vont chercher sur les fleurs les récoltes nécessaires pour fabriquer le miel et la cire, les nourrices qui s'occupent des jeunes, les architectes qui construisent l'intérieur de la cité et y font les réparations nécessaires, les ventileuses qui par leurs battements d'ailes cadencés renouvellent l'aération. Enfin, elles se relaient avec ordre dans les différents services et se reposent d'un travail par un autre.

— Combien tout cela est intéressant ! s'écrient les deux enfants.

— Oui, répond Josette. Les peuples anciens qui ne connaissaient d'autre sucre que le miel avaient grand soin des abeilles. Ils leur portaient un véritable culte. Les Grecs les admiraient ; Virgile, le plus célèbre des poètes latins, les a chantées dans son poème, *les Géorgiques*.

— Mais, Josette, le livre sur les abeilles est bien gros et nous n'en connaissons qu'une page. Si tu voulais, toi qui lis si joliment, nous en lire une seconde, nous serions bien contents.

Josette ne résista point, à condition que les deux enfants iraient au lit aussitôt la lecture achevée, car il était déjà tard.

— Eh bien, dit-elle, nous allons lire l'arrivée à la vie d'une de ces petites abeilles qui dorment dans les berceaux de cire ; ces berceaux, ces petites urnes ont un couvercle de cire qu'il faut percer pour en sortir. Expliquons quelques mots avant de commencer.

— Jacques, sais-tu ce que c'est qu'une *lézarde* ?

— Oui, oui, Josette, c'est une crevasse dans un mur.

— Adèle, sais-tu ce que c'est que *palper* ?

— Je crois que oui, dit la petite. Quand on joue à colin-maillard et qu'on a les yeux bandés, on palpe les camarades pour les reconnaître.

— C'est cela. Apprenons à présent que les *antennes* des abeilles sont de petites cornes mobiles qui leur permettent d'examiner les objets en les palpant. Les *sacs tracheens* sont leurs appareils respiratoires. Enfin les abeilles sont d'une

propreté méticuleuse, elles ne souillent jamais la ruche et s'envolent à l'écart déposer leurs ordures, c'est ce qu'on appelle *le vol de propreté*. Quant aux mâles, ils ont tous les défauts, ils sont malpropres, paresseux et gourmands. Ces explications faites, dit Josette, je commence.

#### XXIX. — Les abeilles (suite).

L'abeille est l'emblème de l'activité et du travail.

« Au bout de quelques jours, les couvercles des myriades d'urnes qui sont des berceaux (on en compte, dans une forte ruche, de soixante à quatre-vingt mille) se *lèzardent* et deux grands yeux noirs et graves apparaissent, surmontés d'*antennes* qui *palpent* déjà l'existence autour d'elles, tandis que d'actives mâchoires achèvent d'élargir l'ouverture. Aussitôt, les nourrices accourent, aident à la jeune abeille à sortir de sa prison, la soutiennent, la brossent, la nettoient et lui offrent au bout de leur langue le premier miel de sa nouvelle vie. Elle, qui arrive d'un autre monde, est encore étourdie, un peu pâle, vacillante. Elle a l'air débile d'un petit vieillard échappé de la tombe. On dirait d'une voyageuse couverte de la poussière duveteuse des chemins inconnus qui mènent à la naissance. Du reste, elle est parfaite des pieds à la tête, sait immédiatement tout ce qu'il faut savoir, et, pareille à ces enfants du peuple qui apprennent pour ainsi dire en naissant qu'ils n'auront guère le temps de jouer ni de rire, elle se dirige vers les cellules closes et se met à battre des ailes et à s'agiter en cadence pour réchauffer à son tour ses sœurs ensevelies. . . . .

»... Les plus fatigantes besognes lui sont d'abord épargnées. Elle ne sort de la ruche que huit jours après sa naissance, pour accomplir son premier *vol de propreté* et remplir d'air ses *sacs trachéens* qui se gonflent, épanouissent tout son corps et la font, à partir de cette heure, l'épouse de l'espace. Elle rentre ensuite, attend encore une semaine, et alors s'organise, en compagnie de ses sœurs du même âge, sa première sortie de butineuse, au milieu d'un émoi très

spécial que les apiculteurs appellent le *soleil d'artifice*. Il faudrait plutôt dire le *soleil d'inquiétude*. On voit en effet qu'elles ont peur, elles qui sont filles de l'ombre étroite et de la foule; on voit qu'elles ont peur de l'abîme azuré et de la solitude infinie de la lumière, et leur joie tâtonnante est tissée de terreurs. Elles se promènent sur le seuil, elles hésitent, elles parlent et reviennent vingt fois. Elles se balancent dans les airs, la tête obstinément tournée vers la maison natale, elles décrivent de grands cercles qui s'élèvent et qui, soudain, retombent sous le poids d'un regret, et leurs treize mille yeux interrogent, reflètent et retiennent à la fois tous les arbres, la fontaine, la grille, l'espallier, les toitures et les fenêtres des environs; jusqu'à ce que la route aérienne, sur laquelle elles glisseront au retour, soit aussi inflexiblement tracée dans leur mémoire que si deux traits d'acier la marquaient dans l'éther. »

Maurice MAETERLINCK, *La vie des abeilles*.

(Eugène Fasquelle, éditeur.)

Cerécit de Maeterlinck, si vivant, si poétiquement fait, avait beaucoup intéressé les deux enfants, ils remercièrent Josette de tout leur cœur; ils dirent bonsoir, embrassant à la ronde grands-parents, parents, frères et sœurs, et, ainsi que cela était convenu, ils gagnèrent leur lit aussitôt, l'esprit plein de toutes les belles choses qu'ils avaient apprises dans cette longue veillée.

### XXX. — Nos alliés : la Russie. — L'étendue de son territoire. Sa population.

La grande étendue d'un territoire n'acquiert toute sa valeur que si le nombre de ses habitants est suffisant pour tirer parti des richesses qu'il renferme.

Aujourd'hui samedi, deuxième jour de l'année 1915, Adèle et Jacques ont eu congé, comme hier, en l'honneur du premier jour de l'an. Ils ont l'esprit très occupé de tout ce que le jeune officier leur a appris. Les Anglais, les Belges, même les abeilles, sont pour eux de nouvelles connaissances dont ils s'entretiennent à loisir. Ils se ré-

jouissent d'être à ce soir pour voyager, par la pensée, jusqu'en Russie, ce pays si lointain, si mystérieux qu'ils désirent connaître.

Lorsque la veillée commence, lorsque leurs mères et leurs sœurs sont installées le tricot à la main, ils s'approchent vite de Jean devant lequel la carte d'Europe est déjà placée.

Jean, satisfait de leur entrain, commence aussitôt. Il prend la main de sa sœur : — Voyons, Adèle, suivons les frontières de la Russie.

— Que ce pays est grand ! dit Adèle, il me paraît plus étendu à lui seul que toute l'Europe.

— Tu ne te trompes pas, Adèle, la Russie occupe la moitié de l'Europe et s'étend en Asie, sans interruption, jusqu'aux limites de l'empire chinois. La totalité de son territoire sur ces deux parties du monde est deux fois plus vaste que l'Europe entière. L'empire russe est tout à la fois européen et asiatique. C'est le plus vaste Etat du globe.

— Cette fois, dit Jacques, la Russie doit tenir le premier rang pour la population.

— En Europe, et en comprenant la vice-royauté du Caucase, elle a 148 millions d'habitants ; dans l'empire entier, c'est-à-dire avec ce qu'elle occupe de territoire en Asie, elle possède 169 millions d'habitants, tandis que l'Angleterre, en lui adjoignant ses colonies qui sont immenses, a 423 millions d'habitants.

— Alors, la Russie, malgré son étendue, n'est pas très peuplée.

— Précisément ; mais elle le deviendra, car les familles russes ont beaucoup d'enfants. Actuellement ce grand empire n'a que 26 habitants par kilomètre carré. Te souviens-tu, Jacques, combien la petite Belgique compte d'habitants par kilomètre carré ?

— Oui, dit le jeune garçon, elle en a 254.

— Et l'Angleterre ?

— L'Angleterre a 144 habitants par kilomètre carré et la France 74 seulement.

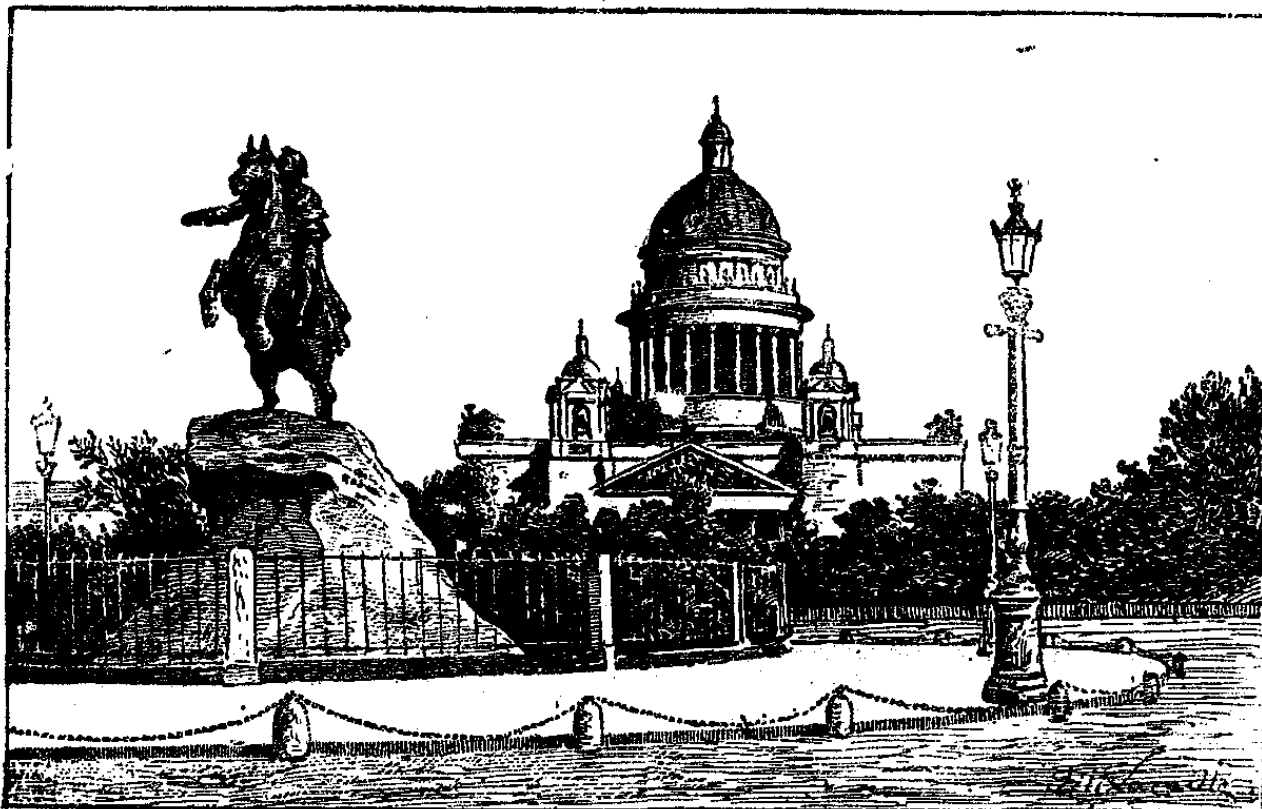
— C'est bien, Jacques.

XXXI. — Nos alliés. — La Russie. — Son gouvernement. —  
Sa capitale.

L'admiration pour les œuvres des grands hommes ne doit jamais aller jusqu'à excuser leurs crimes. Admirens le bien qu'ils ont fait. Protestons de toute notre conscience contre le mal qu'ils ont commis.

— A ton tour de répondre, Adèle. Pourrais-tu me dire qui gouverne la Russie ?

— C'est un empereur que j'entends toujours appeler le tzar.



PÉTROGRAD. — Capitale de la Russie (1 911 000 hab.). Place Pierre-le-Grand.  
La statue équestre est celle de Pierre le Grand.

— C'est cela. Le tzar de Russie est à la fois le chef politique, militaire et religieux de son empire. Sa volonté est toute-puissante ; cependant, depuis 1906, une assemblée nationale lui a été adjointe pour s'occuper des affaires de l'empire. Cette assemblée s'appelle la Douma. A présent, cherchons la capitale de l'immense Russie. Sur les anciennes cartes nous lisons Saint-Pétersbourg ; depuis la guerre, le tzar a remplacé ce nom qui était allemand par celui de Pétrograd qui est russe et a la même signification : ville de Pierre, en l'honneur de Pierre le Grand qui la fit



construire et y mourut. Pétersbourg, située à l'embouchure de la Néva, est le premier port de commerce de la Russie. C'est la capitale officielle de l'empire. Elle a 1911000 habitants, une université, de nombreuses écoles et bibliothèques, des académies et sociétés savantes. L'industrie et le commerce y sont très actifs.

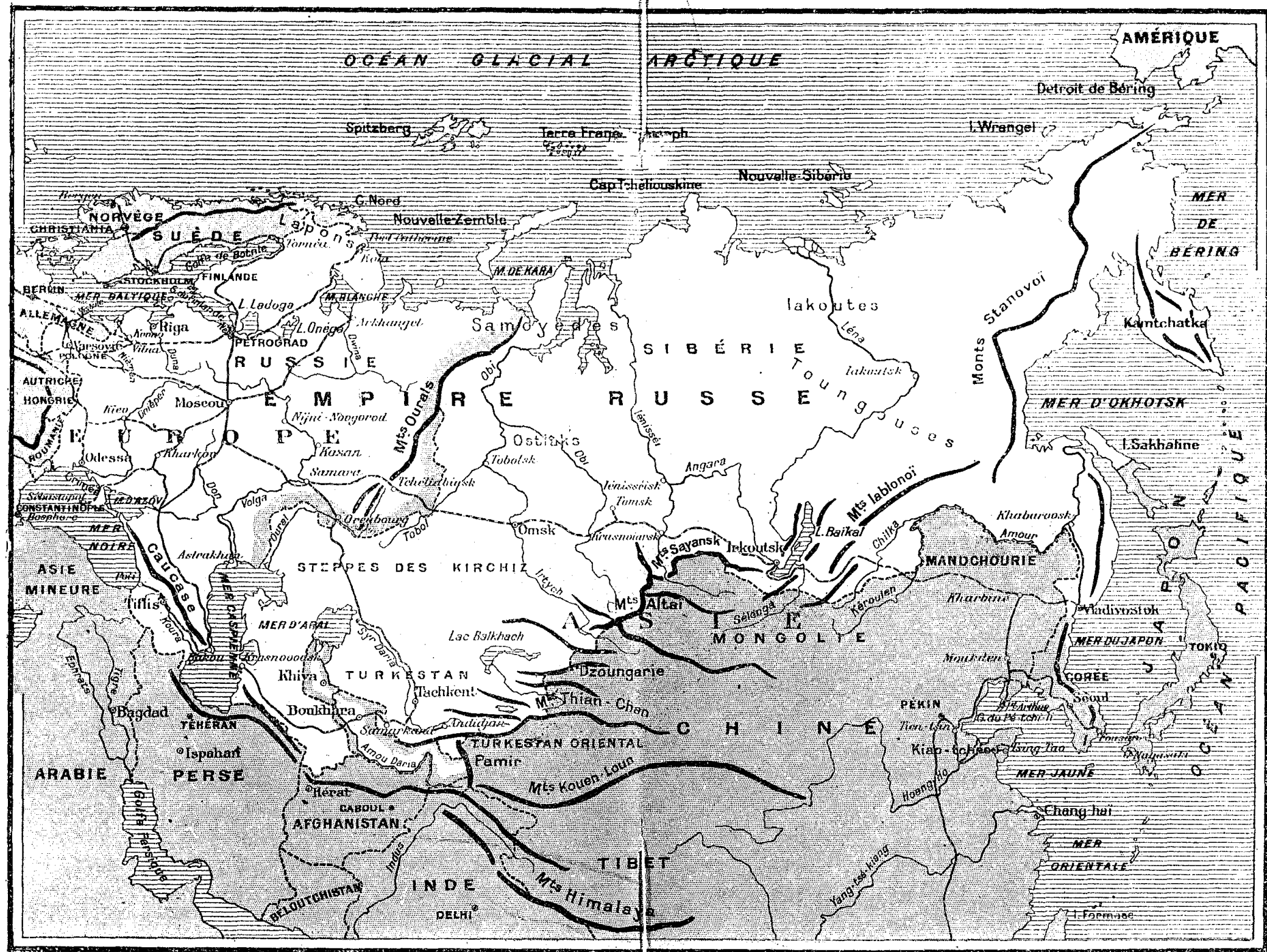
— Jean, s'écrie notre questionneur Jacques, veux-tu nous dire ce qu'était ce Pierre le Grand et ce qu'il a fait pour qu'on l'appelle ainsi.

— Volontiers, écoute bien. Il y a à peine deux siècles, la Russie était un pays aux coutumes asiatiques. Les femmes ne sortaient que voilées, les hommes portaient des robes, de longues barbes. Les mœurs étaient farouches, l'ignorance profonde. Le tzar Pierre I<sup>er</sup> résolut d'élever son peuple au niveau des États civilisés de l'Europe, et pour cela il voulut étudier lui-même la civilisation européenne. Il se rendit en Hollande sous un nom banal, déguisé sous des habits d'ouvrier, se fit inscrire comme tel dans les chantiers de la marine. En même temps il s'initiait aux études nécessaires à un prince qui voulait doter son pays d'une flotte et de villes fortifiées. Il visita plus tard l'Angleterre et la France. Quand il revint en Russie, il y installa des écoles d'ingénieurs et pour la première fois, dans ce pays d'ignorance, on apprit les éléments de la géométrie. La Russie eut de beaux vaisseaux qui parcoururent les mers, des palais qui remplacèrent les huttes, et son commerce commença à prendre un essor nouveau. Les étonnantes facultés d'organisation du tzar Pierre I<sup>er</sup>, son extraordinaire énergie, ses travaux considérables lui ont valu le titre de Grand, et il fut en effet un très grand homme; mais il ne sut pas se dépouiller lui-même de la barbarie qu'il combattait chez son peuple. Il fut despote, cruel et vicieux.

— Quel dommage ! dit Adèle, on voudrait que les grands hommes fussent parfaits pour pouvoir les aimer.

— Il faut faire deux parts dans la vie des hommes, Adèle : celle du bien qu'on admire, celle du mal devant lequel la conscience ne transige jamais.

# EMPIRE RUSSE



XXXII. — La Russie. — Son développement. — Ses richesses.

La première condition pour favoriser le développement de l'industrie est d'avoir le plus grand nombre possible de voies de communication.

Jean reprit : — Depuis Pierre le Grand, en l'espace de deux siècles, la Russie est devenue une puissance considérable, non seulement en Europe mais dans le monde entier. Elle a appris à tirer parti des innombrables richesses de son territoire. Dans le nord, d'immenses forêts lui font une réserve de bois pour la construction. Dans ses vastes plaines elle cultive des céréales de toute sorte. Elle tient le premier rang pour la production du chanvre et du lin. Elle a aussi des vignes en Crimée et des vers à soie : — Adèle, cherche la Crimée sur la carte, tu la trouveras au sud de la Russie.

— La voilà, dit Adèle, c'est une presqu'île sur la mer Noire.

— Ajoutons, reprend Jean, qu'en Crimée le climat est excessivement doux, ce qui favorise la culture de la vigne. Enfin, dans ses steppes, la Russie élève une très grande quantité de chevaux, de bœufs et de moutons.

— Qu'est-ce qu'on appelle des *steppes*? demande Jacques.

— Ce sont de vastes plaines herbeuses, sans culture, qui occupent des espaces immenses dans le midi de la Russie. On en a déjà défriché quelques-unes qui sont d'une fertilité admirable. La Russie possède encore des mines très riches de cuivre, d'or, de fer, de platine, de mercure, de sel, de diamants. Elle a des bassins de houille et des nappes de pétrole très abondantes.

— Que de richesses ! s'écrie Jacques.

— Oui, dit Jean, et la Russie ne fait que commencer à en tirer parti en créant partout des voies de communication, en multipliant ses canaux et ses chemins de fer.

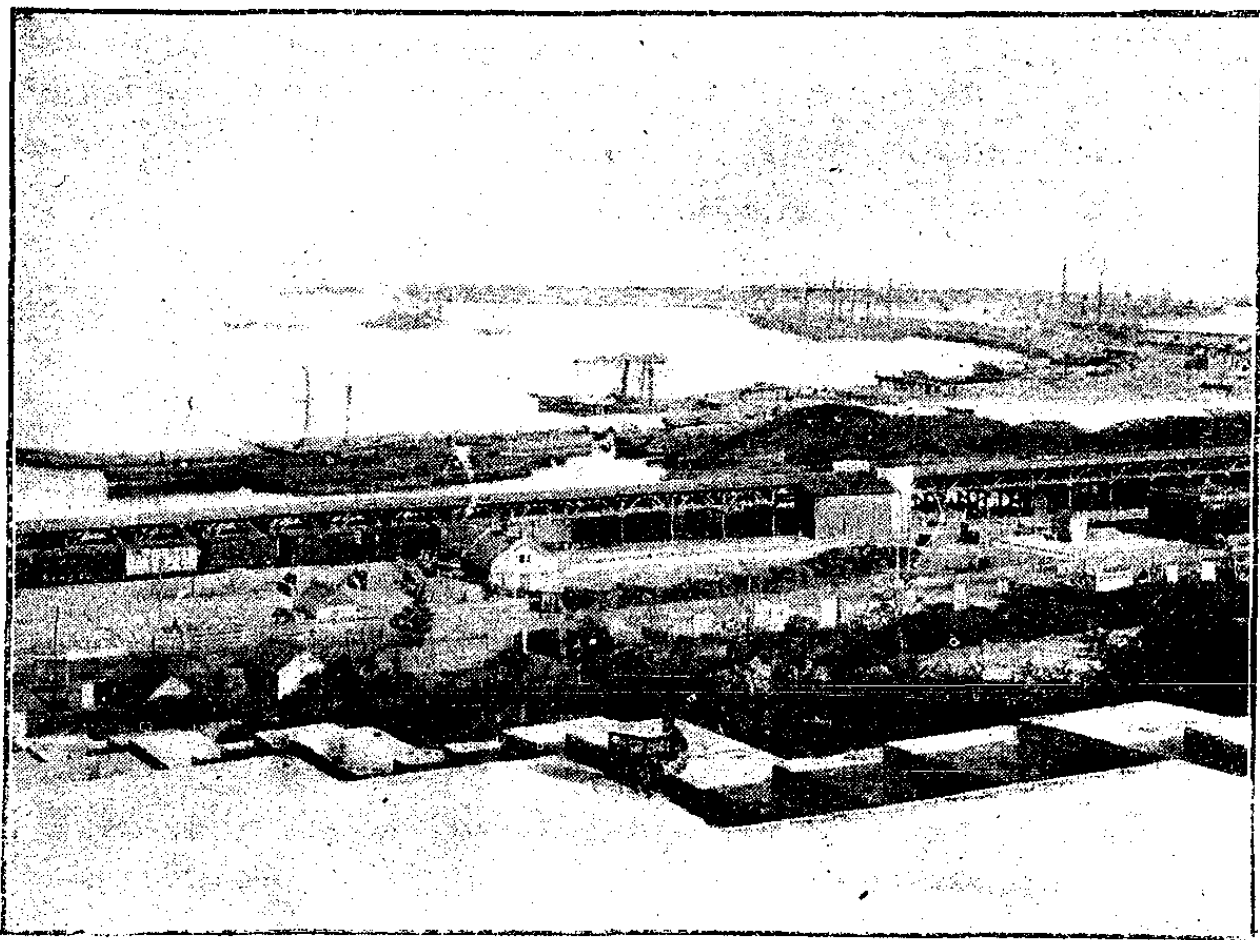
— A-t-elle beaucoup de ports? demande Jacques.

— Certainement; mais c'est précisément du côté de la mer que manque l'indépendance nécessaire à un aussi grand empire. Pour s'en rendre compte, regardons la carte. Examinons Pétrograd. C'est un port sur...? achève, Jacques, en lisant sur la carte.

— Sur la Néva, répond Jacques, à l'embouchure de ce fleuve, dans la mer Baltique.

— Maintenant, Jacques, indique avec ton doigt la route à suivre pour conduire un navire allant de Pétrograd à Londres.

— Oh! dit Jacques, c'est très long et il faut traverser un détroit : le Sund. Enfin me voilà à Londres. C'est égal, ajoute le petit garçon qui aime déjà à faire de la stratégie, Pétrograd est comme emprisonné dans la mer Baltique, et, si l'on



ODESSA. — Ville de Russie (438 000 hab.). Port très important sur la mer Noire.

voulait fermer le détroit par des mines, la flotte russe ne pourrait plus bouger.

— Précisément, dit Jean. C'est ce qui a lieu en ce moment. Cette flotte est immobilisée par l'Allemagne. Eh bien, descendons dans la mer Noire, cherchons Odessa, le très grand port par lequel la Russie expédie une énorme quantité de ses blés.

— Le voici, dit Jacques.

— Regarde, là encore, la flotte russe est bloquée. Impossible de sortir autrement que par le détroit des Dardanelles, et les Turcs, alliés des Allemands, ont rempli le détroit de

mines. D'autre part, ils ont des forts tout le long de la côte afin de défendre l'entrée du détroit. Pour le traverser, il faudrait bombarder ces forts, les détruire, détruire les mines qui flottent dans le détroit et s'emparer de Constantinople. C'est une opération considérable.

— Cela est bien gênant, remarque Jacques, et notre France est heureuse de pouvoir entrer facilement dans ses ports et en sortir de même.

— Ce n'est pas tout; continue Jean, remontons à l'est dans la mer du Japon; nous y voyons le même inconvénient. Les Japonais, en cas de guerre, peuvent obstruer les passages qui permettent de sortir de la mer du Japon. D'un autre côté, dans la mer Blanche, les glaces font obstacle à la navigation une partie de l'année, notamment en ce moment-ci. Concluons : ce vaste empire n'a pas les débouchés nécessaires à son indépendance maritime.

### XXXIII. Quelques mots sur le caractère du peuple russe.

L'ignorance est la plus grande des misères.

Jean reprit : — La Russie est une jeune nation qui a un grand avenir devant elle. Arrivée à la civilisation depuis peu de temps, elle a hâte d'y occuper la place dont elle est digne par son intelligence si vive, si ardente. Les Russes aiment passionnément leur pays et rêvent pour lui les destins les plus glorieux.

— Alors on travaille beaucoup en Russie ? demande Adèle.

— Oui, beaucoup. Dans les universités russes, la jeunesse s'adonne à l'étude avec passion. Cette jeunesse ne veut rien ignorer des progrès scientifiques qui se font en Europe. Elle connaît et parle avec facilité les principales langues étrangères et lit avec intérêt les chefs-d'œuvre littéraires écrits dans chacune de ces langues. Enfin la Russie a des écrivains de premier ordre. Dans leurs ouvrages, abondent les idées généreuses.

— Est-ce que le peuple russe est aussi un peuple très commerçant ? demande Jacques.

— Certainement, la classe industrielle a l'ambition de

conquérir une large place dans le monde. Des usines très considérables s'élèvent sur beaucoup de points du territoire et le commerce devient très actif.

— Et l'agriculture est-elle perfectionnée comme en Angleterre? s'informe Adèle.

— Le sol russe est très riche, dit Jean, comme le sont en général les terres qui n'ont jamais été cultivées, mais à la longue le sol s'épuisera; les procédés primitifs de culture auront alors besoin d'être remplacés par des méthodes plus savantes, et le paysan russe [*le moujik*], qui constitue la grande majorité de la nation, est malheureusement ennemi de tout progrès, car il est, en général, d'une ignorance radicale.

— Ignorant, dit Jacques, il n'y a donc point d'écoles pour le peuple?

— On en établit chaque jour, mais il n'y en a pas assez; souvent aussi les habitations des moujiks sont disséminées dans la campagne à des distances trop éloignées pour que les enfants puissent fréquenter l'école. Le climat lui-même fait obstacle à cette fréquentation; en hiver, le froid est intense dans une très grande partie de la Russie, la campagne couverte de neige, les fleuves glacés; on voit des bandes de loups affamés parcourir le pays ainsi qu'autrefois on en pouvait voir dans notre France, lorsqu'elle n'était pas peuplée comme elle l'est actuellement.

— Quoi! se récrie Jacques, il y avait des loups autrefois dans nos campagnes?

— Oui, mais on leur a fait une chasse acharnée, il n'en reste plus, tu peux te rassurer, Jacques. Enfin, pour revenir à la Russie, le nombre des illettrés y est beaucoup plus considérable qu'ailleurs, mais il ne faut pas oublier que la civilisation de ce pays est très jeune encore. Avant peu, il rattrapera la vieille Europe. D'autre part, si les moujiks sont ignorants, ils sont néanmoins très intelligents et ils ont un fonds de bonté, de patience et de justice tout à fait remarquable. Ils aiment passionnément leur patrie et leur tzar; ils le tutoient et l'appellent *le petit père*. A cette heure ils lui envoient des adresses: — « Marche, sois ferme, lui disent-ils, nous sommes tous derrière toi. » Et ils se battent héroïquement.

XXXIV. — Peuple russe. — Interdiction de la vodka.  
Monopole. — Résultats de la sobriété.

L'alcoolisme abâtardit une race. Les malheureux enfants des alcooliques sont des dégénérés physiquement et intellectuellement.

Jean continua : — Une autre cause de l'infériorité du paysan russe était l'habitude de boire. Chaque dimanche il s'enivrait avec la vodka (eau-de-vie russe) et s'abrutissait à un haut degré, sans compter qu'il dépensait ainsi le bénéfice du travail de la semaine et n'arrivait pas à tirer de la misère sa femme et ses enfants. Dans la classe ouvrière, la même chose se produisait.

— C'est un grand malheur, observe le grand-père Guillaume ; une nation qui s'alcoolise marche à sa ruine.

— Cela est vrai, grand-père, et, précisément au moment de la mobilisation, un ami du peuple russe dépeignit au tzar, en termes très éloquents, les suites désastreuses de l'ivrognerie dans son empire. Le tzar fut si frappé par ce tableau que, séance tenante, il résolut de mettre fin au danger que ce vice faisait courir à son peuple. Par un oukase (un décret), il interdit dans toute la Russie la vente de la vodka et ordonna la suppression immédiate de tous les débits d'eau-de-vie. On essaya de lui représenter que cette loi allait appauvrir le trésor en lui retranchant un revenu considérable ; qu'au moment de la guerre il était impossible de se priver de tant d'argent. Rien n'y fit : — « La santé de mon peuple, l'avenir de la race, passent avant tout », répondit-il, et il se montra inflexible.

— Voilà une admirable décision, dit Julien, mais, quelque absolue que soit la volonté du tzar, ses ordres ont dû être difficiles à exécuter ; enfin explique-nous, Jean, pourquoi le trésor devait être tellement appauvri.

— Voici l'explication, père, répondit Jean : en Russie il n'est consommé qu'une seule espèce de boisson alcoolique, l'eau-de-vie, et le gouvernement russe a le monopole des boissons qui est pour lui une source de revenu considérable.

— *Monopole*, Jean, qu'est-ce que cela veut dire ? demande Adèle.



— Avoir un monopole sur une marchandise, cela veut dire que celui qui possède ce monopole a seul le droit de vendre cette marchandise. En France, l'État a le monopole du tabac, personne que l'État n'a le droit d'avoir des plantations de tabac. La récolte est faite par des ouvriers de l'État, la préparation du tabac est faite dans les usines de l'État et les bureaux qui seuls ont le droit de vendre du tabac appartiennent à l'État. Le bénéfice de cette vente est un revenu considérable pour l'État français. Eh bien, en Russie, le monopole des boissons appartient à l'État.

— Je crois que je comprends, s'écrie Jacques satisfait.

— Alors, explique à Adèle.

— Voilà, dit Jacques. Puisque les débits d'eau-de-vie étaient tenus en Russie par des employés de l'État, il n'y a eu qu'à fermer les débits et à occuper les employés à autre chose.

Et Adèle ajoute : — Et puisque les buveurs ne pouvaient plus se procurer d'eau-de-vie nulle part, ils ont cessé de boire.

— Enfin, dit Jean, depuis qu'il est impossible de s'enivrer, la paix est entrée dans les ménages, les maris ne maltraitent plus leurs femmes qui bénissent le tzar. Dans les usines, tous les ouvriers sont présents le lundi et la main-d'œuvre est irréprochable. De plus, on a constaté dans les caisses d'épargne une augmentation de placements de fonds. Concluons avec Franklin : « Un vice coûte plus cher à nourrir que deux enfants. »

Ne quittons pas la Russie, ajoute Jean, sans faire connaissance avec l'un de ses littérateurs les plus estimés : Fédor Dostoïevski, né à Moscou (1821-1881). Adèle, lis ces pages : c'est une description des premiers jours d'automne en Russie. Ce sont les impressions d'une fillette de ton âge, cela devra t'intéresser. Lis avec attention, afin de nous faire part ensuite de tes réflexions.

— Et moi? dit Jacques.

— Eh bien! toi aussi, sois attentif. La description d'un pays a pour but de représenter à nos yeux le pays dont on nous parle. Nous verrons comment tu te seras imaginé cet automne russe.

Adèle commence la lecture d'une voix claire :

XXXV. — Une jeune femme installée à Pétrograd raconte ses impressions de toute petite fille lorsqu'elle habitait la campagne russe.

« J'aimais tant l'automne, l'arrière-saison, quand déjà on rentre les blés et on finit tous les travaux, quand dans les isbas commencent les veillées et que tout le monde attend déjà l'hiver. Alors tout prend une teinte plus sombre ; le ciel se couvre de nuages, les feuilles jaunes s'amoncellent, formant des sentiers à la lisière du bois dépouillé ; celui-ci revêt une couleur bleu noir, le soir surtout, lorsque tombe le brouillard humide au travers duquel



Isbas dans la campagne russe.

les arbres apparaissent comme des géants, comme de monstrueux et effrayants fantômes. Parfois, à la promenade, je me laissais devancer par les autres ; puis m'apercevant que j'étais restée en arrière, qu'il n'y avait plus personne à mes côtés, je pressais le pas avec une sensation de malaise. Je tremblais comme la feuille : « Si quelque être terrible me guettait, caché dans le creux de cet arbre ? » me disais-je. Pendant ce temps le vent

soufflait à travers le bois, le remplissait de ses mugissements et de ses plaintes, détachait des rameaux flétris une nuée de feuilles qu'il faisait tourbillonner dans l'air; à leur suite passait avec des cris sauvages et perçants une volée d'oiseaux, longue et large au point d'obscurcir le ciel dans toute son étendue. J'avais peur, et alors je croyais entendre quelqu'un, une voix humaine, me dire tout bas : — « Cours, cours, enfant, ne t'attarde pas; ce sera terrible ici tout à l'heure, cours, enfant! » L'épouvante s'emparait de moi, et je courais à perdre haleine. J'arrivais essoufflée à la maison. Chez nous régnait une animation bruyante et joyeuse; on distribuait à tous les enfants leur tâche : on nous faisait écaler des pois ou des pavots. Le bois humide pétillait dans le poêle; ma mère considérait gaie-ment notre gai travail; ma vieillesse bonne Ouliana parlait de l'ancien temps, ou racontait d'effrayantes histoires de sorciers et de revenants. Nous autres, petites filles, nous nous serrions les unes contre les autres, mais nous avions toutes le sourire aux lèvres. Soudain



Un rouet.

un silence se produisait parmi nous... Ecoutez! On dirait que quelqu'un frappe à la porte! — Il n'en était rien; ce qui avait fait ce bruit, c'était le rouet de la vieille Frolovna. Ce qu'on riait! Mais ensuite, la nuit, la peur nous empêchait de dormir; nous faisons des rêves terribles. Parfois je m'éveillais, je n'osais pas bouger, et jusqu'à l'aurore je tremblais sous ma couverture. Le matin je me levais fraîche comme une fleur. Je regardais à la fenêtre; toute la campagne était gelée; aux branches dépouillées pendait le fin givre de l'automne; une glace mince comme une feuille de papier couvrait le lac sur lequel se levait une vapeur blanche; les oiseaux faisaient entendre des cris joyeux. Le soleil brillait; et ses rayons lumineux brisaient comme verre la

mince couche de glace. Un temps clair, gai, serein ! Dans le poêle, de nouveau le feu pétillait, nous nous asseyons tous devant le samovar ; notre chien noir Polkan, qui, la nuit, a été transi de froid, vient regarder à la fenêtre et nous salue



UN SAMOVAR. — Le thé est la boisson journalière dans toutes les classes de la Russie. — Le samovar, qui sert à faire le thé, se trouve dans toutes les isbas.

en agitant sa queue. Passe devant nos croisées un moujik monté sur un cheval vigoureux, il va au bois s'approvisionner de combustible. La satisfaction, la gaieté est générale. On a récolté beaucoup de blé : le soleil dore les grandes meules couvertes de chaume, c'est un spectacle qui réjouit l'âme ! Et tout le monde est tranquille, tout le monde est content ; pour tous l'année a été bonne ; chacun sait que, l'hiver, il aura du pain ; le paysan est sûr que sa femme et ses enfants ne souffriront pas de la faim ; aussi, durant les soirées, les jeunes filles ne cessent de chanter et de danser ;

aussi, le jour du Seigneur, tous avec des larmes de reconnaissance prient dans la maison de Dieu !... »

Ah ! que mon enfance a été heureuse !

F. DOSTOÏEVSKI. (*Les pauvres gens*. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, édit.)

#### XXXVI. — Réflexions de Jacques et d'Adèle. — Les histoires de sorciers.

Après une lecture, apprenons à nous rendre compte des pensées que cette lecture a fait naître en nous.

Adèle fut félicitée, elle avait très bien lu, mais elle semblait assez embarrassée pour exprimer ses impressions.

Après avoir réfléchi, elle essaya.

— Le pays est si joliment décrit, dit-elle, qu'il me semble l'avoir vu. Tout ce que la petite fille russe raconte de ses frayeurs me donnait une vive émotion, car j'ai éprouvé, moi aussi, ces sentiments-là. Autrefois, il m'est arrivé d'avoir peur le soir ; mais papa qui s'en apercevait m'expliquait qu'il n'y avait pas plus de fantômes pendant la nuit qu'il n'y en a pendant le jour. Cela suffisait pour me calmer, et j'ai

toujours dormi bien tranquille dans mon petit lit. Peut-être, si on nous avait raconté des histoires effrayantes, il n'en eût pas été de même; heureusement, grand-père a pris bien soin de nous démontrer la sottise de ces récits et n'a jamais voulu que nous les écoutions.

Jacques dit à son tour :

— Je trouve que l'automne dont la petite fille russe parle fait très bien comprendre que le climat est rude en Russie. Cet automne ressemble plutôt à un hiver. Il n'y a pas de couche de glace chez nous sur l'étang avant Noël et souvent il n'y en a pas même en hiver. Et puis ce poêle dans la ferme au lieu d'une cheminée, ce poêle allumé matin et soir, c'est bien une coutume des pays du Nord dont papa nous a souvent parlé. Le moujik, qui part à cheval faire sa récolte de bois, m'a fait penser aussi que les distances sont très longues et qu'on vit bien isolé. Enfin la description de l'isba, le samovar où l'on prépare du thé le soir et le matin, la gaieté des enfants, tout cela m'a beaucoup intéressé. Pour un moment j'avais grand plaisir à me trouver, par la pensée, au milieu de cette famille; mais pour un moment seulement. Chez nous il me semble qu'on est tout à fait heureux. Là-bas, il me paraît qu'on ne l'est qu'à moitié.

— Vos réflexions à tous les deux, conclut Jean, sont excellentes, elles nous prouvent le merveilleux talent littéraire de l'auteur, puisqu'il a su faire passer en vous-mêmes les impressions de son récit. La magnifique Russie laisse parfois à ses visiteurs une certaine empreinte de mélancolie, cette mélancolie se retrouve dans presque toutes les œuvres de ses écrivains.

**XXXVII. — Réfléchissons sur ce que nous venons d'apprendre.**

Chacun de nous possède un trésor intellectuel qui s'augmente sans cesse des choses que l'on apprend : ce trésor n'a de valeur réelle que pour ceux qui ajoutent constamment à leur savoir la réflexion.

— Maintenant, reprit Jean, que nous connaissons un peu les nations alliées qui combattent avec nous, je voudrais, Jacques, et toi aussi Adèle, connaître les réflexions que vous

avez pu faire l'un et l'autre à ce sujet. Voyons, Adèle, commence.

— Une chose nous a frappés, Jacques et moi, répond Adèle, c'est que les Anglais aiment énormément leur pays et qu'ils ont tout fait pour que ce pays tienne le premier rang; d'autre part, les Belges, bien que leur nation occupe un petit territoire, ont la même ambition; enfin les Russes, civilisés seulement depuis deux siècles, ont déjà le désir de dépasser les autres peuples. Quant à nous, Français, il est évident que nous voudrions reprendre le rang que nous occupions jadis en Europe; alors, Jean, nous nous demandons comment tout cela pourra s'arranger puisque nous voulons tous la même chose?

— Adèle, faisons une comparaison pour nous éclairer. Combien y a-t-il de petites filles dans ta classe?

— Il y en a huit dans ma division, répond-elle.

— Ont-elles toutes les huit le désir d'être la première de la classe?

— Certainement, affirme Adèle, et elles s'appliquent pour cela tant qu'elles peuvent : si bien que notre maîtresse a déclaré qu'elle n'avait jamais eu une classe où il y eût autant d'émulation, et, a-t-elle ajouté, où l'on fit tant de progrès.

— Eh bien, ma petite sœur, en ce moment, nos alliés et nous, nous nous aidons sur les champs de bataille comme des frères; une fois la guerre finie, nous ferons comme les élèves de ta classe, nous nous mettrons tous au travail pour réparer chacun dans notre pays les désastres de cette guerre affreuse que nous ne voulions pas, que l'Allemagne seule a voulue, et dont elle seule a la responsabilité. Ce sera une concurrence générale, mais une concurrence loyale, car nous n'emploierons que des moyens honorables et courtois. Nous travaillerons en *gentlemen*, comme disent les Anglais, et non en espions et en desservant nos rivaux suivant la méthode allemande. A ton tour, Jacques, quels moyens nous conseilles-tu, à nous, Français, pour reconquérir le rang perdu et relever toutes nos ruines?

— Il me semble, dit Jacques, d'après tout ce que tu nous as appris, que les succès des peuples tiennent à leurs qualités, leurs revers à leurs défauts.

— Fort bien, Jacques. Les succès ou les revers de la France tiennent donc... achève?

— Aux qualités et aux défauts des Français.

— Alors, dit Jean, le sort de la France est entre les mains des six millions de petits écoliers français qui fréquentent l'école aujourd'hui. Si chacun des enfants qui composent ces six millions d'écoliers prend la résolution inébranlable d'acquérir les qualités qui lui manquent, s'il est fidèle à cette résolution, ne vois-tu pas combien, dans quelques années d'ici, la France sera noble et belle?

— Oh! oui, Jean, s'écrièrent à la fois Jacques et Adèle, indique-nous les qualités que nous devons avoir et nous nous appliquerons à les acquérir.

— Avant tout, mes enfants, c'est le courage doublé de la persévérance. Rien ne se fait sans effort et tout effort demande du courage. Pour mener une vie de travail honnête, si simple soit-elle, il faut être constamment courageux. Il faut, comme l'heureux guerrier de Watts, s'être tracé à soi-même un idéal d'honneur, de justice, de devoir et y demeurer fidèle toute sa vie.

— Oui, Jean, nous le voulons.

— Eh bien, mes enfants, cette volonté ne devra jamais fléchir. Cela vous coûtera certainement des efforts; mais que seront ces efforts comparés à ceux de vos frères qui meurent à la frontière pour vous assurer la liberté et l'honneur? Quand la légèreté de votre âge vous entraînera à la négligence, il faut que votre mémoire place aussitôt devant vous la vision de cette noble jeunesse couchée là-bas pour ne plus se relever. La dernière pensée de ces héros dut s'en aller vers vous, chers petits, vous, avenir de cette patrie défendue par eux jusqu'à la mort! Leur dernier vœu, n'en doutez pas, fut celui-ci : que nos enfants se souviennent!

— Nous nous souviendrons, Jean, répondirent Jacques et Adèle d'une voix sérieuse et attendrie.

Et, dans leurs cœurs, ils se disaient : Nos frères sont morts pour la France, comment ne l'aimerions-nous pas autant qu'ils l'ont aimée? Comment n'aurions-nous pas le courage de travailler à notre tour à la faire grande et noble?



XXXVIII. — Le Japon. — Son étendue. — Sa population. — Les qualités nécessaires aux marins : courage, persévérance, endurance.

Quand la lutte est longue, le courage seul ne suffit pas. Il faut y ajouter la persévérance et l'endurance.

— A présent, continue Jean, il nous faut passer quelques instants en Asie avec une puissance alliée de l'Angleterre et qui, en déclarant la guerre à l'Allemagne, nous a rendu de grands services : le Japon.

— Nous avons déjà examiné la mer du Japon, observe Jacques, et nous avons vu que la flotte russe, en cas de guerre, pourrait s'y trouver bloquée.

— C'est vrai. Eh bien, cette fois nous allons faire notre



voyage sans quitter la Russie. Partons de Péetrograd et suivons la merveilleuse voie ferrée de Transsibérien. Elle traverse la Russie d'Europe, la Russie d'Asie et nous mène à Vladivostok, grand port russe sur la mer du Japon.

— Oh ! que ce voyage est

long, dit Adèle, dont le doigt se promène sur la carte.

— Oui, il faut plus de quinze jours pour l'accomplir.

— Heureusement, sur la carte, nous allons plus vite, reprend la petite.

— Revenons à l'Empire du Japon, dit Jean. Que remarquez-vous ?

— Il est composé d'îles comme la Grande-Bretagne, répond Jacques.

— Et aussi de la presqu'île de Corée qui lui a été annexée en 1910. Avec cette presqu'île, le territoire japonais occupe une superficie de 673 700 kilomètres carrés.

— Alors le Japon est plus grand que la France qui n'a que 529 000 kilomètres carrés, dit Adèle.

— Parfaitement. Sais-tu, Adèle, à quelle race d'hommes appartiennent les Japonais, qui sont au nombre de 69 770 000 ? Adèle l'ignore. Jacques répond à sa place.

— A la race jaune et les Chinois aussi. Les Japonais sont petits, ils ont, comme les Chinois, les yeux obliques.

— Quelle différence fais-tu entre ces deux peuples ?

— Oh ! cela, je ne pourrais pas le dire.

— Moi, s'écrie Adèle, j'ai appris que les Chinois méprisent les étrangers et veulent vivre sans avoir de relations avec eux.

— La Chine, dit Jean, ne s'est en effet ouverte aux étrangers que par la force. Le Japon, au contraire, s'est épris de la civilisation occidentale, de ses progrès, de ses découvertes scientifiques. L'empereur actuel du Japon, le mikado, qui est à la fois le chef de l'État et le chef de la religion, a entrepris la transformation de son empire, celle de son peuple. Il s'est mis en relations avec tous les grands États civilisés. Il a appelé des professeurs français et anglais pour s'occuper de l'enseignement du Japon. En même temps, de jeunes Japonais se rendaient en Europe pour s'y instruire dans nos écoles. Depuis vingt ans le Japon a des usines nombreuses. Il sait tirer parti de ses mines de houille, fabriquer ses armes et ses machines. Il possède une flotte de premier ordre, des chemins de fer, des télégraphes, des bibliothèques. Jean s'arrête, et regardant sa petite sœur : — Voyons, Adèle, tu as les yeux sur la carte et tu as envie de dire quelque chose, parle.

— Eh bien, dit-elle, je comparais les îles japonaises aux îles-Britanniques et je me souvenais combien la nécessité perpétuelle des voyages sur mer a rendu le peuple anglais

entreprenant et actif, et je songeais qu'il en avait peut-être été de même pour les Japonais.

— Voilà une bonne réflexion, Adèle. Les Japonais sont en effet de hardis marins, de hardis pêcheurs; leur courage est à toute épreuve. Leur esprit d'entreprise est grand. Ils sont très actifs, très laborieux, car ils ont des familles nombreuses à nourrir.

Le grand-père Guillaume, qui écoute toujours avec un vif intérêt ce qui concerne les marins, conclut en disant :

— La mer est une rude éducatrice, mes enfants. Ceux qui ont lutté avec elle en savent quelque chose. Pour lui résister il ne suffit pas d'avoir du courage, il faut encore être persévérant et endurant, car la lutte ici est sans fin : la mer ne désarme jamais.

#### XXXIX. — Productions du Japon. — Un bibelot japonais.

O mon frère, pauvre captif en Allemagne, nous avons vécu ensemble sous le toit paternel; le malheur nous a séparés, il n'empêchera jamais mon souvenir d'aller vers toi.

— Cousin Jean, demanda Jacques, quelles sont les productions du Japon?

— Beaucoup de riz et de thé. Le riz est la nourriture des Japonais, leur boisson est le thé. Ils mangent aussi beaucoup de poisson, car ils ont peu de bétail, et la mer qui les entoure est riche en poissons de toute sorte. Ils fabriquent des objets d'art, meubles, *bibelots*, et ont un sens artistique très développé.

— Grand frère, dit Adèle, qu'est-ce que c'est qu'un *bibelot*?

— C'est un objet de luxe qui se place ordinairement sur une table, une cheminée. Il y a des bibelots de nulle valeur. Il y en a au contraire qui ont un très grand prix. J'en possède un qui vient précisément du Japon, de Tokio.

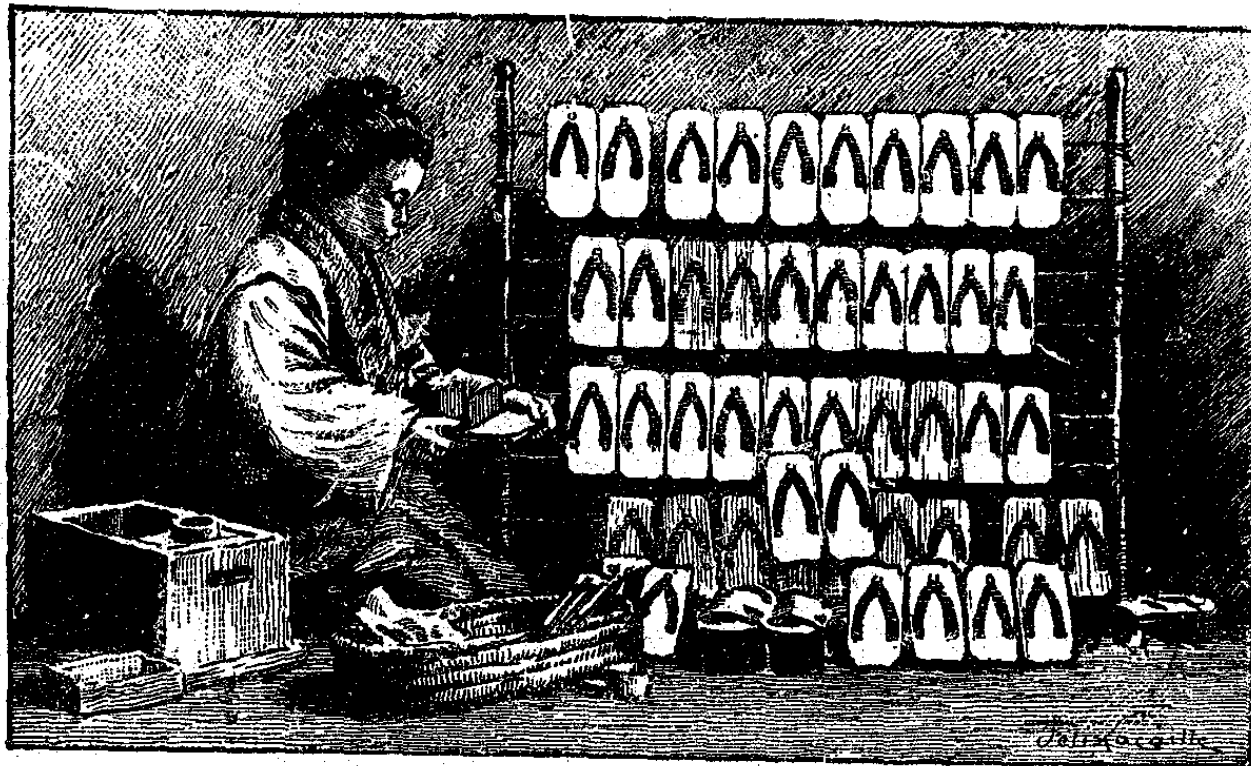
— Oh ! Jean, s'écrie Jacques, fais-nous voir ton bibelot?

— Dis-nous comment tu l'as eu ? réclame Adèle.

Et les deux enfants s'empressent autour du jeune homme. Celui-ci tire de sa poche une petite boîte en laque très légère. La boîte passe de mains en mains et recueille l'admi-

ration de tous, car elle est bien jolie. Sur le couvercle un oiseau aux riches couleurs, posé sur une branche de pêcher aux fleurs roses, déploie ses ailes comme s'il voulait s'envoler en chantant. Le travail est très fin, les nuances très vives. Quelques mots en lettres inconnues sont inscrits sur le revers de la boîte.

— Et cela, demande Jacques, en montrant l'épigraphe, qu'est-ce que c'est?



Petite Japonaise fabriquant des chaussures, à Tokio.

— Ce sont des caractères japonais. Les Orientaux aiment les devises, ils en inscrivent volontiers sur leurs œuvres. Celle-ci est un souhait assez énigmatique, car il peut se prendre en plusieurs sens : — « *Sois heureux comme moi, libre comme moi.* » Voyons, Jacques, quel sens lui donnes-tu?

Le petit garçon est embarrassé, il se tourne vers Adèle, tous les deux cherchent. Enfin Adèle s'écrie triomphante :

— L'oiseau dont parle la sentence est heureux, car il chante. Il déploie ses ailes sur une branche en fleurs, il est libre.

Et Jacques ajoute : — Etre libre, c'est la plus grande joie, n'est-ce pas, Adèle?

Adèle, subitement attristée par un ressouvenir très dur, baisse la tête et murmure à voix basse pour que sa mère n'entende pas :

— Pauvre Denis, mon frère, pauvre Joseph, mon cousin,

tous les deux prisonniers en Allemagne, vous ne chantez plus, vous !

Et l'enfant retient ses larmes.

— Notre Denis, notre Joseph reviendront, petite sœur, lui dit Jean à l'oreille. Ils reviendront quand la France sera libre, et nous chanterons avec eux la délivrance de la patrie.

**XL. — Histoire d'un bibelot japonais.  
Une victoire morale.**

Il n'y a pas de plus grande maîtrise que celle de soi-même.  
(LÉONARD DE VINCI.)



L'auteur de la belle épigraphe qui est en tête de ce chapitre est LÉONARD DE VINCI (1452-1519). C'est un des plus grands peintres de l'Italie, né à Vinci près de Florence. Génie universel, philosophe, poète et écrivain, architecte, sculpteur admiré de ses contemporains, physicien, ingénieur et musicien. Il se distingua dans toutes ces branches. Beaucoup de ses œuvres malheureusement ont disparu, et, parmi celles qui restent, le plus grand nombre est en mauvais état, les peintures dont il se servait n'ayant pas résisté à l'effort du temps.

— Eh bien, Jean, dit Julien à son fils, raconte-nous d'où t'est venu le bibelot japonais ?

— Voici l'histoire, père. Mon camarade d'hôpital, Toby, épris de voyage comme tous les Anglais, était allé au Japon; ce pays lui avait particulièrement plu, il m'en parlait souvent. Il possédait une jolie petite boîte en laque qu'il avait achetée à Tokio et où il plaçait ses cigarettes. La boîte était si légère qu'il la gardait toujours sur lui dans la poche de sa vareuse. Lorsqu'on le rapporta du champ de bataille à l'ambulance, affreusement blessé, inondé de sang, la boîte était demeurée intacte, on la lui remit. Plus tard, une fois installé à l'hôpital de Tours, nous recevions des distributions de tabac. Comme je ne fume point, j'offrais toujours ma part à Toby. Et chaque fois Toby remplissait de cigarettes sa jolie boîte et il regardait l'inscription qui semblait l'occuper.

« Alors, me demanda-t-il un matin, vous n'avez jamais eu la tentation de fumer, Jean? »

Je répondis par une autre question : Est-ce que la première cigarette que vous avez fumée vous parut agréable, Toby?

« Assurément non, me dit-il, mais à la longue on s'y fait, et bientôt fumer devient un impérieux besoin... Enfin, tous les camarades en font autant »

Je lui répondis : Je ne veux pas imiter les camarades, Toby, je suis pauvre. Mon père m'a enseigné que je ne devais pas me créer des besoins inutiles, des chaînes dont je deviendrais l'esclave plus tard. Une dépense de quelques sous grèverait mon budget sans profit. Et d'ailleurs, je vous l'avoue, si j'étais riche je préférerais dépenser mon argent autrement; donc, Toby, je n'ai jamais fumé, je n'ai jamais bu que de l'eau. C'est un principe dont je ne veux pas me départir.

« Votre père fut un sage, Jean, » répondit Toby. Et il continua de fumer sa cigarette, les yeux fixés sur la devise japonaise. La conversation en resta là et jamais plus cette question ne fut posée entre nous. Quelques semaines plus tard nous nous séparâmes, lui pour retourner en Angleterre, moi pour revenir à la Grand'Land; alors, tirant de sa poche la petite boîte venue de Tokio : « Gardez ce souvenir, Jean, me dit-il. Je suis libre comme le libre oiseau du Japon. Ma volonté a brisé deux chaînes que vous n'avez

jamais acceptées, vous, et que j'étais humilié de traîner, moi : boire, fumer. » Il se redressa rayonnant. « Je me sens votre égal à présent. » Et, sans autre explication, il me donna une forte poignée de main.

— J'aime cet Anglais, dit Jean-Joseph, il parle peu mais il parle bien. Il buvait donc, Jean ?

— Je ne m'en étais pas aperçu, mon oncle, cependant j'avais cru comprendre qu'il aimait les liqueurs fortes.

— Voyons, Jacques, reprend Jean-Joseph en s'adressant à son jeune garçon, as-tu compris l'interprétation que Toby a donnée à l'épigraphie japonaise ?

— Je crois que oui, papa, et elle est belle.

— Eh bien, explique-la et tire la conclusion.

Jacques, pour contenter son père, s'appliqua à répondre de son mieux : — Les mauvaises habitudes sont des chaînes, dont il faut se débarrasser pour être libre et heureux, comme nous le souhaite l'oiseau du Japon.

#### **XLI. — La capitale du Japon. — Les progrès de la Chine. — La prise de Kiao-tchéou.**

La fréquentation des peuples entre eux excite leur émulation et leurs progrès.

— Revenons au Japon, dit Jean. Sa capitale est Tokio. Cette ville a plus de deux millions d'habitants, elle est située au milieu d'une campagne fertile dans l'île de Nippon. On donne souvent aux Japonais le nom de cette île. On les appelle *Nippons*. Enfin ils désignent volontiers leur pays sous le nom d'*Empire du Soleil levant*.

— C'est un beau nom, remarque Adèle.

— Oui, les Japonais aiment le soleil, les fleurs, la nature ; ils se plaisent aux définitions imagées, ils ont un sens poétique remarquable, et leur littérature est intéressante. Leur patriotisme est passionné, leur ambition pour leur pays est considérable. Ils rêvent de faire de toute la race jaune un seul peuple et de se mettre à la tête de ce peuple. Ils excitent les Chinois à sortir de l'état d'immobilité où ils vivent depuis de longs siècles.

— Alors, dit Jacques, les Chinois ne sont pas civilisés ?



— Ils le sont depuis fort longtemps, ils l'étaient bien avant nous-mêmes. Ils avaient inventé beaucoup de choses que nous ignorions, ils connaissaient la boussole mille ans avant l'ère chrétienne; bref ils nous appelaient des barbares; mais, vivant isolés des autres peuples, ils se sont arrêtés brusquement dans leurs progrès au moment où la science occidentale faisait ses plus merveilleuses découvertes.

— Et maintenant? dit Adèle.

— Maintenant ils s'appliquent à nous imiter, le Japon les y aide de son mieux et ils fabriquent des armes européennes. En 1896, à la suite d'une guerre qui leur fut néfaste, ils ont dû céder plusieurs points de leur territoire aux principales nations européennes et leur ouvrir l'entrée de leurs ports. L'Allemagne s'empara alors d'une baie appelée Kiao-tchéou, position importante en cas de conflit, et elle s'y fortifia à outrance. Regarde sur la carte, Adèle.

— Oui, oui, je vois ce nom barbare, je le copierai plusieurs fois afin de le retenir.

— Lorsque l'Allemagne nous a déclaré la guerre cet été, dit Jean, le Japon nous offrit ses services et se mit en mesure de reprendre à l'Allemagne la baie de Kiao-tchéou. Le siège de cette forteresse fut long et difficile, mais les Nippons réussirent à s'en emparer en dépit des efforts allemands. Cette perte fut très sensible au kaiser.

— Elle me comble de joie, s'écrie Jacques, mais à qui appartient Kiao-tchéou à présent?

— Il a été convenu, répond Jean, qu'une fois la guerre finie le sort de Kiao-tchéou serait décidé dans un congrès. En attendant, les Japonais l'occupent sans en avoir la possession définitive.

— Voilà une chose que je suis content de savoir, dit le grand-père Guillaume. C'est une fameuse idée d'attaquer les colonies allemandes pendant que les armées du kaiser envahissent notre pays.

— Nous avons eu soin aussi, continue Jean, de faire la police au Maroc, où les Allemands s'installaient pour nous chercher querelle à tout propos. Vous savez qu'ils rêvent de nous prendre cette colonie. Nous avons découvert que leurs espions y avaient fait transporter des armes et essayaient de soulever

les Arabes contre nous. Nous avons aussitôt arrêté les meneurs, chassé tous les Allemands, proclamé notre protectorat avec l'adhésion du sultan du Maroc et celle des princi-



MAROC ou MARRAKECH, une des deux capitales du Maroc. Porte Bab-Ghmat, aux murailles rougeâtres. Ville importante de 87 000 habitants.

pales puissances européennes. Enfin nous avons transporté dans un camp de concentration au Maroc plusieurs milliers de prisonniers allemands, ce qui a fait bien comprendre aux Arabes que l'Allemagne mentait en leur affirmant que la France était vaincue.

— Voilà de bonnes nouvelles, conclut André. Cette activité contre nos ennemis me réconforte, car elle est aussi juste que nécessaire.

#### **XIII. — Nos alliés. — La Serbie. — Le Monténégro.**

La lutte pour le droit emplit notre histoire. Tu nous as pris par le bras, toi, chère France, qui es l'arbitre moral de l'univers, et tu as montré que nous étions dignes de vie, dignes de ton amitié. Nous te remercions et nous t'aimons.

(Docteur VELIMIROVITCH, professeur serbe.)

— Au nombre de nos alliés, dit Jean, nous comptons encore les Serbes, petit peuple de pasteurs, d'origine slave, dont les troupeaux de moutons sont la principale richesse, puis le Monténégro, à l'ouest de la Serbie, tout petit État

de 435000 habitants seulement, peuplé, comme la Serbie, de soldats très braves et de pasteurs très épris de leur indépendance. Comme les Serbes, ils se battent contre l'Autriche depuis le commencement de la guerre actuelle. La Serbie possède environ 4000000 d'habitants. Cette vaillante petite nation lutte pour son indépendance depuis des siècles. Esclave sous la domination des Turcs, tyrannisée sous celle de l'Autriche, elle ne s'est jamais résignée à disparaître : — Adèle, cherchons sa place sur la carte.

Jean conduit le doigt d'Adèle et demande :

— Peux-tu nous dire quelle est la nation qui, au nord, sert de limite à la Serbie?

— C'est l'Autriche-Hongrie, répond Adèle.

— Eh bien, l'Autriche a commencé la guerre actuelle par l'envahissement de la Serbie qu'elle a la prétention de s'annexer. La Russie et la France sont venues en aide aux Serbes en leur fournissant des armes. Jamais armes ne furent plus bravement utilisées. Le petit

peuple serbe a trouvé moyen de mettre sur pied une armée de 300000 hommes à peu près. Le vieux roi des Serbes oubliant, et son âge et la maladie, s'est fait porter aux tranchées. « Je viens, a-t-il dit à ses soldats, sauver la patrie avec vous, ou mourir pour elle avec vous. » Et prenant le fusil d'un soldat blessé il a fait le coup de feu avec ses hommes et pointé le canon avec eux. Depuis cinq mois que dure la guerre les Autrichiens n'ont pas



encore réussi à s'installer à Belgrade, capitale de la Serbie et place forte sur le Danube.

— Alors, dit Jacques, qui essaie de faire de la stratégie, comme il faut bien que les Autrichiens aient en Serbie une armée égale à celle des Serbes, c'est donc 300000 Autrichiens que nous avons de moins à combattre.

— Précisément.

— Voilà un courageux petit peuple qui nous rend bien service, dit André.

— Et qui fait honneur à la France, répond Jean. Le premier ministre de la guerre serbe était Français, la première organisation militaire serbe était française. Dans leur tactique militaire les Serbes sont restés les élèves de la France jusqu'à aujourd'hui. Les armements avec lesquels ils ont obtenu tant de succès, ils nous les doivent; les soldats serbes n'ont pour leurs canons que des noms de tendresse, ils les appellent *les Français*. Les armées autrichiennes en Serbie ont violé toutes les lois de l'humanité et toutes les lois de la guerre; leur conduite a été aussi atroce que celle des armées allemandes en Belgique et en France. Les Autrichiens se sont servis de balles explosives faisant d'horribles plaies. Ils ont achevé les blessés, assassiné les prisonniers, fusillé et martyrisé les populations innocentes des villages, les femmes, les enfants et les vieillards. Ils ont pillé, brûlé, tout détruit sur leur passage.

— Alors, affirme André, l'Autriche est déshonorée au même titre que l'Allemagne son alliée.

#### XLIII. — L'Allemagne. — Ses menaces.

Jeunes enfants qui vivez au milieu de la plus horrible guerre que le monde civilisé ait connue : souvenez-vous ! souvenez-vous ! Tant que vous vivrez, redites avec énergie les paroles du poète :

« Je ne suis pas de ceux qui peuvent oublier. »

« Tous les maux que j'ai vus restent dans ma mémoire. »

« Je pleure encor mes morts comme le premier jour. »

— S'il est utile de bien connaître ses amis, il est de première importance de connaître à fond ses ennemis. Comprends-tu les raisons de cette nécessité, Jacques ?

— Mais, dit le petit garçon, si on connaît bien le caractère de ses ennemis, si on sait le mal qu'ils ont l'intention de faire, on se tient sur ses gardes et on les empêche d'accomplir leurs desseins.

— Cela est très bien raisonné, Jacques. Si, depuis quarante quatre ans que l'Allemagne prépare la guerre contre nous, nous avons mieux connu le caractère allemand, penses-tu que nous nous serions laissé berné comme nous l'avons fait par les assurances pacifistes du kaiser?

— Evidemment non, répond Jacques.

— Écoutons donc au milieu de cette guerre tous les aveux qui sortent des bouches allemandes et faisons-en notre profit. Au commencement de septembre, lorsque les armées austro-allemandes eurent écrasé les Belges et franchi nos frontières, l'Allemagne se crut tellement sûre de la victoire que son arrogance ne connut plus de bornes. Elle annonçait le jour et la date de son arrivée à Paris et promettait le pillage aux soldats.

— Cela est vrai, dit André, le gouvernement français a dû, comme en 1870, se transporter à Bordeaux, par crainte de l'investissement de la capitale.

— Hélas! s'écrient d'une voix tremblante les trois pauvres femmes d'André, de Julien et de Jean-Joseph, c'est alors que nos chers garçons ont succombé à la frontière.

— C'est alors aussi que mon frère Denis et mon cousin Joseph ont été faits prisonniers, murmure avec émotion la petite Adèle.

— Dans quelles angoisses nous avons vécu ici! s'écrie Julien.

— Nous tous aussi là-bas, père, répond Jean. Heureusement la vaillance du généralissime Joffre nous a sauvés de ce désastre en nous faisant gagner la bataille de la Marne.

— Qu'il soit béni et n'oublions jamais son nom, dit André. Un silence suivit, puis Jean reprit : — On avait donc promis le pillage de Paris aux soldats allemands. Tous se réjouissaient. Dans les vêtements de ceux qui furent faits prisonniers on trouvait des lettres de leurs femmes les engageant à piller partout, afin de ne pas manquer de leur rapporter une fortune.

Elles leur désignaient de préférence les magasins de bijouterie et de dentelles, parce que sous un petit volume ils pourraient emporter beaucoup d'objets de très grande valeur.

— Oh! s'écrie Adèle indignée, je pense qu'il n'y aurait pas en France une seule femme capable d'écrire ces choses-là.

— Je le pense aussi, ma petite sœur, et je pense que les mères allemandes qui conseillent de telles choses à leurs maris doivent donner à leurs enfants une singulière idée de l'honneur. D'autre part, depuis cinq mois, l'Allemagne affirme effrontément que nos ports lui sont indispensables, que nous sommes un peuple *fini*, incapable de tirer parti de nos richesses, que notre population, qui diminue au lieu d'augmenter, n'est pas en rapport avec l'étendue de notre sol. Qu'elle, l'Allemagne, a au contraire de nombreux enfants à caser, que sa *kultur* (entendez l'éducation qu'elle donne à son peuple) serait un bienfait pour nous. Bref, toutes les raisons allemandes pour nous supprimer nous ont été exposées sans vergogne.

— Quoi! dit Adèle, l'Allemagne a osé nous dire tout cela en face?

— Parfaitement. Au moment de la victoire, l'insolence de son orgueil ne garda plus de mesure. Elle criait ses projets, contre l'Angleterre et contre nous, à toute l'Europe. Ses généraux, ses écrivains, son peuple entier ont été unanimes à parler ainsi.

— Eh bien, observe Jacques, il me semble que c'est très heureux pour nous. Nous savons au moins à quoi nous en tenir.

— Oui, mes enfants, ajoute le grand-père, et toutes ces choses, il faut les garder fidèlement dans votre mémoire. Tant que vous vivrez, souvenez-vous qu'il s'en est fallu de bien peu que Paris ne fût assiégé comme en 1870, et, cette fois le pillage de la grande ville avait été promis à la soldatesque allemande, et Paris devait devenir ville allemande.

— Oh! grand-père, dit Josette, pour nous tous, je te promets que nous nous souviendrons.

Et les petites voix émues d'Adèle et de Jacques répétèrent :

— Nous nous souviendrons toujours, toujours!

## XLIV. — Lettre d'une mère russe.

Comme une journée bien remplie donne joie à dormir, une vie noblement vécue donne joie à mourir.

(Léonard DE VINCI.)

— Pour nous reposer l'esprit de toutes les bassesses allemandes, je veux vous lire une lettre trouvée sur la poitrine d'un officier russe mort sur le champ de bataille. Cette lettre, publiée par le journal anglais *le Times*, fait un contraste très noble avec les lettres des dames allemandes recommandant à leurs maris de piller des bijoux et des dentelles pour les leur envoyer. Écoutez bien.

« Ton père a été tué très loin de nous, près de Lao-Yan, et moi, ta mère, je t'envoie au devoir sacré de la défense de notre chère patrie contre un vil et affreux ennemi.

» Rappelle-toi que tu es le fils d'un héros. Mon cœur saigne et je pleure en te demandant de te montrer digne de lui. Je sens toute l'horreur fatale de mes paroles, quelles souffrances elles peuvent apporter à moi et à toi, cependant je les redis encore.

» Nous ne vivons pas pour toujours dans ce monde. Qu'est-ce que la vie d'un être humain? Une goutte d'eau dans l'océan de la magnifique Russie. Nous n'existerons pas toujours; tandis qu'elle, elle doit avoir une longue vie prospère. Je sais que nous serons oubliés et nos heureux descendants ne se souviendront pas de ceux qui dormiront dans les tombes des soldats. Je me suis séparée de toi en te couvrant de baisers et de bénédictions.

» Lorsque tu seras désigné pour accomplir un haut fait, ne te souviens pas de mes pleurs, souviens-toi seulement de ma bénédiction. Dieu te garde, mon enfant chéri si tendrement aimé!

» Un mot encore : on rapporte de tous côtés que l'ennemi se montre cruel et sauvage. Ne te laisse pas emporter par un sentiment aveugle de vengeance. Ne lève pas ta main sur un ennemi tombé, mais sois généreux envers ceux que le destin fera tomber entre tes mains. »



— Oh! Jean, que cette lettre est belle! s'écrie Josette.

— Oui, répond le jeune sous-lieutenant, elle est sublime! L'officier qui la portait sur sa poitrine a dû se battre en héros et mourir le sourire sur les lèvres.

#### XLV. — Le généralissime Joffre.

La gloire d'une nation est faite de la noblesse de ses fils.

— Jean, demande notre curieux petit Jacques, est-ce que tu as vu le généralissime Joffre?

— Non, je n'ai vu que son portrait, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui dans nos rangs. Il a l'estime et la confiance de tous.

— Si tu voulais nous dire ce que tu sais de lui, reprend Jacques, nous serions tout à fait contents.

— Je le veux bien, mais à votre tour efforcez-vous de répondre aux questions que je vous ferai pendant mon récit. Et d'abord, Joffre est né à Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales, en 1852. Adèle, dis-moi ce que tu sais sur les Pyrénées-Orientales.

— Le département des Pyrénées-Orientales a été formé par l'ancienne province du Roussillon, il a pour chef-lieu Perpignan.

— Très bien, dit Jean, mais à quoi pense Jacques, il a l'air préoccupé?

— C'est que je calculais l'âge du généralissime, répond le petit garçon. Il a 63 ans.

— Précisément. Son père était tonnelier. Le jeune homme, très travailleur, entra à l'École polytechnique à 17 ans. En 1870, il prit part à la défense de Paris. Plus tard, il fit campagne en Chine, au Tonkin, puis en Afrique à Tombouctou, enfin à Diego-Suarez à Madagascar. Ces noms vous représentent-ils quelque chose? Adèle, sais-tu ce que c'est que le Tonkin?

— C'est une colonie française, dit la petite, voisine de la Chine.

— Et moi, je sais, dit Jacques, que Madagascar est aussi une colonie française. C'est une grande île dans la mer des

Indes, mais je ne sais pas ce que c'est que Tombouctou.

— Tombouctou est une ville d'Afrique de 5000 habitants dans le Sahara français, un grand entrepôt de commerce, c'est-à-dire que beaucoup de marchandises y sont en dépôt.

Et maintenant, revenons au général Joffre. Nommé général de brigade en 1901, il professa à Paris à l'Ecole de guerre. Enfin il entra au Conseil supérieur de la guerre en



LE GÉNÉRALISSIME JOFFRE.

1910. Par ses études, sa compétence reconnue de tous, il se trouva désigné pour le poste qu'il occupe. C'est un homme très actif, très laborieux, très modeste. Il est économe du sang français et il aime ses soldats comme un père. Nous savons tous la jolie anecdote racontée par le journal *l'Information*, et qui le peint tout entier en quelques lignes.

— Jean, il faut nous la dire, s'écrie-t-on, nous ne la savons pas, nous.

— Eh bien, la voici. Le général, au cours d'un combat, fit appeler les principaux aviateurs qui se trouvaient à camper près de lui : « J'ai besoin, dit-il, de trois hommes résolus pour une opération très importante, mais si dangereuse que probablement elle leur coûtera la vie. Que ceux d'entre vous qui sont disposés à ce sacrifice veuillent bien lever la main. » Ils étaient trente-six, toutes les mains se levèrent, il fallut tirer au sort. Le généralissime les remercia, très ému, et retint seulement près de lui les trois hommes que le sort avait désignés. Il leur exposa ce qu'ils auraient à faire et les dangers auxquels ils couraient. Les trois jeunes soldats, munis des ordres du général, saluèrent respectueusement et s'en allèrent. Mais sur le seuil de la porte un commandement militaire les arrêta : *halte ! demi-tour ! droite !* Ils exécutèrent le mouvement et se retrouvèrent devant le général. Alors de cette voix sympathique qui lui fait tant d'amis : « Depuis quand, dit-il, des enfants qui vont mourir n'embrassent-ils plus leur père ? » Et dans les bras ouverts qui leur étaient tendus, chacun des trois héros se précipita, à son tour, recevant dans l'accolade du généralissime le sublime remerciement de la patrie.

#### XLVI. — L'Allemagne. — L'espionnage.

Même contre nos plus mortels ennemis ne parlons ni de haine, ni de vengeance. Haine et vengeance nous rabaisseraient à leur niveau. — Seulement, oh ! seulement, — pour notre défense et notre dignité, — dressons inflexiblement entre eux et nous l'ineffaçable souvenir de leurs bassesses et de leurs crimes.

— Revenons à l'Allemagne, dit Jean. Il y a encore une chose, que nous ignorions et que la guerre a révélée : c'est l'habitude allemande de l'espionnage. En France, les espions sont fort mal vus. En Allemagne, il n'en est pas ainsi ; les Allemands s'espionnent même entre eux. Quant à l'espionnage chez l'étranger, ils s'en font une gloire et un revenu, car leur gouvernement les paie très cher. Depuis la guerre, nous avons reconnu sur plusieurs points de notre frontière où il y avait de bonnes positions stratégiques à prendre, que les Allemands avaient acheté de vastes terrains,

sur lesquels ils avaient, à l'avance, sous prétexte de construire des usines, préparé tout ce qui pouvait être utile pour installer de lourdes pièces de canons de siège. Si étonnants que fussent ces travaux, notre bonne foi ne les avait pas même soupçonnés. La même chose a été découverte en Belgique et en Angleterre. Il faut que ce passé nous serve de leçon pour l'avenir. N'oubliez rien de tout cela, mes enfants.

— Sois tranquille, Jean, s'écrie le bouillant petit Jacques, on se souviendra.

— Eh bien, retenez encore ce que je vais vous dire. Après la guerre, vous verrez bientôt le peuple allemand essayer de mentir pour nous apaiser, pour revenir chez nous nous espionner comme jadis. Vous l'entendrez déclarer qu'on l'a trompé, que son gouvernement doit être seul responsable, que nous sommes généreux, qu'il faut les plaindre, qu'il faut se réconcilier, se tendre la main.

A cette phrase, le grand-père, pris d'une indignation subite, redresse sa haute taille que le poids de ses quatre-vingt-trois ans courbe un peu, une flamme passe dans ses yeux, son visage s'empourpre :

— Depuis quand, s'écrie-t-il, après avoir mis une bande de brigands à la porte de chez soi, leur serre-t-on la main ? Depuis quand donne-t-on sa confiance à ceux qui se moquent de leurs engagements et de leur signature, à ceux qui abusèrent traîtreusement de l'hospitalité pour espionner ? Non, mille fois non. C'est impossible.

L'émotion du grand-père avait passé dans le cœur de ses enfants.

— Tous les hommes d'honneur penseront comme vous, père, répond André.

— La barbarie et la trahison du peuple allemand ont creusé, entre lui et nous, un fossé désormais impossible à franchir, s'écrie Julien.

— Les députés socialistes de ce peuple ont voté les fonds de guerre aussi facilement que les députés impérialistes. Ce peuple tout entier peut rester chez lui, dit à son tour Jean-Joseph.

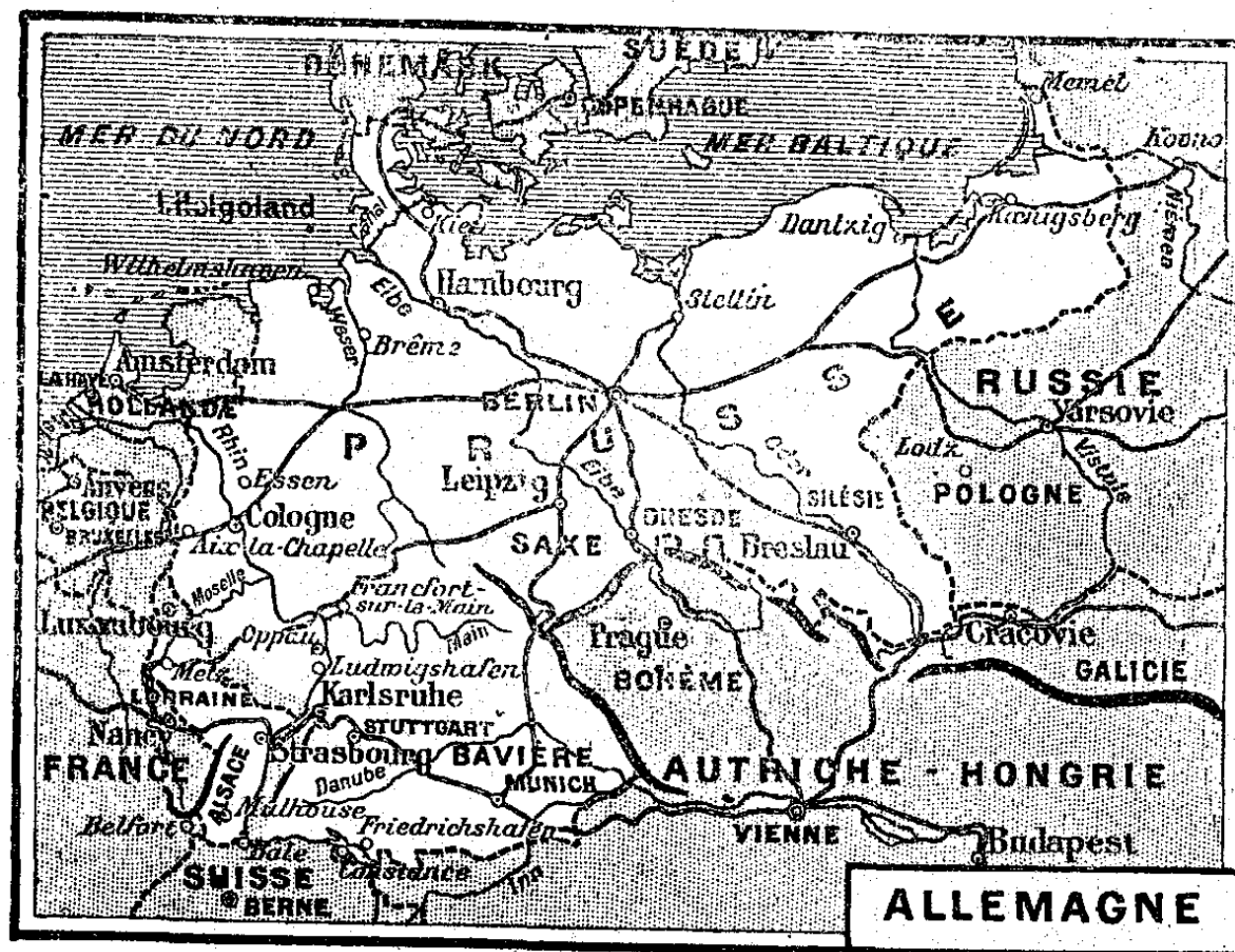
— C'est bien, mes fils, ajoute le grand-père. Que notre

seule vengeance, la seule digne de nous, soit de tenir à l'écart le peuple allemand avec le mépris qu'il mérite.

**XLVII. — L'Allemagne. — Sa superficie. — Sa population.**

Instruisons-nous, c'est le meilleur moyen de ne pas nous laisser prendre aux arguments des menteurs.

— Maintenant, dit Jean, nous allons nous occuper de l'Allemagne au point de vue de sa situation en Europe et de son commerce dans le monde. Ecoutez bien, mes enfants, tout cela est important à savoir pour nous. La superficie de l'Allemagne est de 540860 kilomètres carrés. Jacques, te souviens-tu de la superficie de la France?



— Oh! oui, Jean. Elle est de 529000 kilomètres carrés. Elle est donc inférieure à celle de l'Allemagne.

— Bien, approuve Jean. Parlons de la population. Vous n'avez pas oublié le chiffre de la population de la France?

— Non, non, dit Adèle. La France n'a que 39 millions d'habitants, l'Angleterre 46 millions, la Belgique 7 millions et demi et l'Allemagne 67 millions.

— Peux-tu me dire, Jacques, combien la France a d'habitants par kilomètre carré?

— Elle n'en a que 74, répond Jacques, l'Angleterre en a 144, la petite Belgique 254 et la Russie 26 seulement.

— C'est bien, Jacques. A présent, il faut retenir que l'Allemagne en a 123, et tirer la conclusion.

— Comment, dit Adèle, les Allemands n'ont que 123 habitants par kilomètre carré, alors que l'Angleterre en a 144, la petite Belgique 254, et ils osent se plaindre de ce que leur pays est trop étroit pour leur nombreuse population?

— Bon, riposte Jacques, tu vois bien qu'ils mentent toujours. Heureusement, là-dessus, chiffres en main, nous pouvons nous moquer d'eux.

— Voyons maintenant les frontières de l'Allemagne. Adèle, partons de l'extrémité nord-est.

— Je vois, dit Adèle, que la mer Baltique sert de frontière à l'Allemagne jusqu'au Danemark, puis à partir du Danemark, c'est la mer du Nord et la Hollande.

— A ton tour, Jacques, désigne nous la frontière ouest.

— A l'ouest, nous savons déjà que la Belgique, le Luxembourg et l'Alsace-Lorraine déterminent les frontières allemandes. Au sud, je vois la Suisse et l'Autriche-Hongrie, et à l'est la Russie.

— Vous n'ignorez pas le nom de la capitale de l'empire d'Allemagne? demande Jean.

— C'est Berlin, répondent à la fois les deux enfants.

— Combien la ville de Berlin a-t-elle d'habitants? demande Jacques.

— Elle en a deux millions, dit Jean. Parlons encore du plus grand port de commerce de l'Allemagne, Hambourg, 932000 habitants. Ce port tend à devenir le premier port de l'Europe.

Jean arrêta ici la leçon. Il était tard et il voulait encore interroger sur tout ce qui avait été enseigné depuis son arrivée. Comme les enfants avaient toujours été très attentifs, ils répondirent à toutes les questions correctement et sans hésitation. Évidemment Jean n'avait pas perdu sa peine.

— Allons, dit-il, je suis satisfait de vos réponses.

Jacques regarda son père qui lui souriait, Adèle vit que

son grand-père avait l'air heureux. Très fiers de leur petit succès, ils ne purent s'empêcher de sauter de joie et, intérieurement, se promirent d'être plus attentifs que jamais.

**XLVIII. — Comment il fut décidé à la Grand'Lande que les deux écoliers s'appliqueraient de plus en plus.**

Employons bien notre temps, nous serons étonnés de voir que de choses on peut apprendre en consacrant chaque jour quelques instants de plus à l'étude.

Les vacances du premier de l'an avaient pris fin. Jacques et Adèle retournèrent à l'école. Il fallait donc, avant tout, que les deux enfants fissent leurs devoirs avec soin et apprissent consciencieusement leurs leçons. Cependant nos écoliers ne pouvaient se résoudre à renoncer aux causeries instructives du jeune sous-lieutenant. Comment, à présent qu'on s'était mis un peu au courant des choses de la guerre, vivre sans en entendre parler? Cela semble impossible. Le canon tonne toujours à la frontière, l'ennemi s'acharne à vouloir continuer l'envahissement de la chère patrie, à ne pas lâcher l'Alsace, à brutaliser la Belgique! On ne pense plus qu'à cela à la Grand'Lande.

D'autre part, Jean a décidé qu'il lui serait impossible de profiter du mois entier de congé qui lui avait été accordé. Il assure que ses forces reviennent et qu'il a hâte de retourner aider les camarades sur le front.

Jacques insinua alors qu'il y avait tous les soirs une heure de veillée pendant laquelle, devoirs étant faits, leçons apprises, Adèle tricotait pour nos soldats avec les mamans et les grandes cousines tandis que lui, Jacques, apprenait à faire des ouvrages de vannerie avec son père; peut-être pourrait-on, pendant que Jean était là, leur donner vacances, à lui pour la vannerie et à Adèle pour le tricot? Plus tard, l'un et l'autre se remettraient avec tant d'ardeur à leur travail qu'ils rattraperaient le temps perdu.

Jean-Joseph déclara qu'il accordait à Jacques sa liberté, parce que Jacques semblait profiter beaucoup des leçons de son cousin. L'enfant se précipita au cou de son père pour lui exprimer sa reconnaissance.



Josette s'engagea à terminer le tricot d'Adèle pendant les instants de repos afin que les chers soldats ne perdissent rien, et Adèle, complètement heureuse, sauta de plaisir sur les genoux de sa cousine pour la remercier de tout son cœur.

Les choses étant ainsi arrangées à la satisfaction générale, Jean promit que l'on continuerait chaque soir le voyage à travers l'Europe :

— D'ailleurs, dit-il, ce que ces deux enfants apprennent en ce moment leur sera une avance pour plus tard. Ayant déjà quelques notions sur les diverses contrées européennes, ils retiendront plus facilement, dans quelques années, les détails géographiques qui concernent ces pays et que je néglige forcément.

— Je pense aussi, ajoute Josette, qu'ils aimeront plus encore leur patrie à mesure qu'ils se rendront mieux compte des dangers que cette chère patrie a courus et des souffrances que l'invasion cause à nos départements envahis. Aimant mieux notre France, ils voudront, comme ils nous le promettent chaque jour, se montrer dignes d'elle, et pour cela commencer à être de petits écoliers français aussi parfaits que possible.

— Oui, oui, Josette, répond Jacques qui admire beaucoup sa grande sœur, tu verras, tu seras aussi contente de moi que tu l'as toujours été d'Adèle.

**XLIX. — L'Allemagne. — Ses productions. —  
Son commerce. — Sa fortune.**

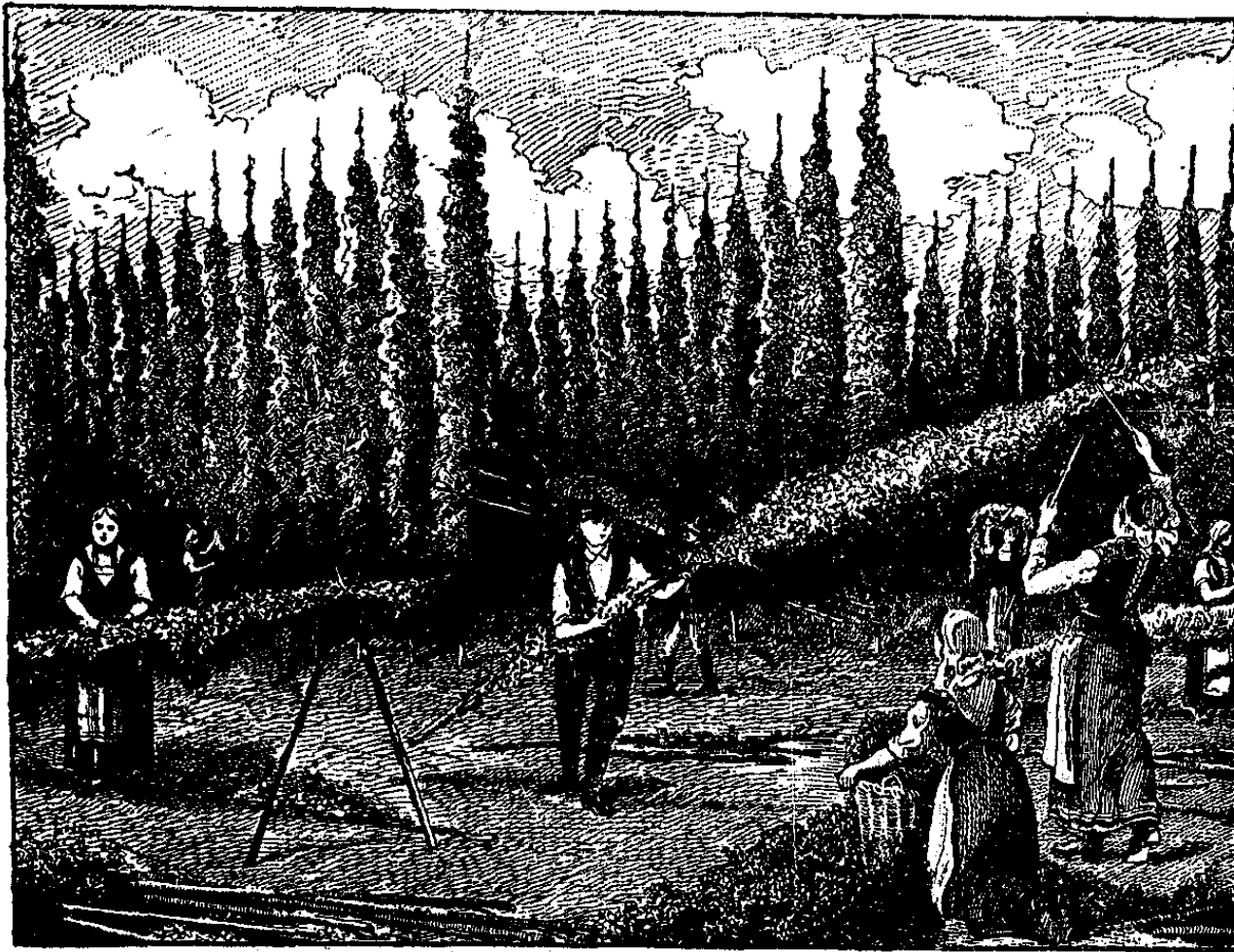
Envier la prospérité d'autrui lorsque la nôtre lui est inférieure est indigne d'un noble cœur; mais quel nom donner à ceux qui, au faite de la prospérité, envient la fortune d'autrui et mettent en œuvre les moyens les plus criminels pour la lui ravir?

— Ce soir, reprit Jean, nous parlerons des richesses de l'Allemagne, et nous verrons une autre face du caractère allemand. Le sol de l'Allemagne est naturellement peu fertile, mais les Allemands sont laborieux, patients et d'esprit très pratique. Leurs écoles nombreuses, industrielles et autres, leur ont enseigné l'art de rendre fécondes les plus pauvres terres; ils y ont réussi. Ils élèvent une grande quantité de bétail et conséquemment leur sol fournit les fourrages

nécessaires pour la nourriture de leurs animaux domestiques. Ils obtiennent d'abondantes récoltes de betteraves et l'industrie du sucre est très prospère. La culture des céréales, des pommes de terre, du chanvre, du lin, du houblon, du tabac est faite avec succès.

— Jean, dit Adèle, on me donna à boire quand j'étais petite de la tisane de houblon, mais je n'ai jamais vu que les petites feuilles sèches de cette plante, à quoi sert-elle?

— Le houblon, répondit Jean, est surtout cultivé dans le



UNE HOUBLONNIÈRE. — Le houblon est une plante grimpante dont les cônes servent à aromatiser la bière.

nord et l'est. Ses fleurs ou cônes servent à aromatiser la bière qui est, pour ainsi dire, la boisson nationale de l'Allemagne. L'Allemagne possède aussi de vastes forêts, de riches mines de fer, de houille, de zinc et de plomb. Ces mines contribuent énormément à la richesse du pays.

— La houille ne sert-elle qu'à faire du feu? demande Adèle.

— Elle sert aussi à fabriquer le gaz d'éclairage, dit Jean. C'est dans les usines à gaz que cette opération chimique s'opère. Le résidu qui en résulte est le coke.

— Je sais ce que c'est que le coke, dit Adèle, j'en ai vu chez une repasseuse. C'est une sorte de charbon; elle s'en servait pour chauffer le fourneau sur lequel elle pose ses fers.

— Le commerce allemand, continue Jean, a pris un tel essor depuis vingt-cinq ans, que le directeur de la *Deutsche Bank* (Banque Allemande) et secrétaire de la Trésorerie impériale résume ce mouvement commercial en disant que la fortune du peuple allemand s'est augmentée de cent milliards de marks de 1890 à 1913, c'est-à-dire en 23 ans.

— Qu'est-ce que le *mark*, Jean? demande Adèle.

— On compte par marks en Allemagne comme nous comptons par francs en France. Le mark vaut 1 fr. 25. Cent milliards de marks valent donc cent vingt-cinq milliards de francs.

— Oh! quelle fortune! s'écrie Adèle, mais comment les Allemands ont-ils fait pour s'enrichir ainsi?

— Evidemment ils ont travaillé beaucoup. Ils ont créé une quantité considérable de grandes usines. Leurs voies ferrées très nombreuses transportent à bas prix leurs marchandises; leur marine marchande qui s'accroît sans cesse emporte leurs produits sur tous les points du globe.

— Alors, dit Jacques, ils voyagent beaucoup eux-mêmes?

— Certainement. Les maisons de commerce d'Allemagne envoient leurs représentants fonder des comptoirs partout. Partout ils proposent leurs marchandises, généralement de qualité inférieure, mais meilleur marché, et ils s'efforcent avec autant d'opiniâtreté que de souplesse de supplanter les maisons de commerce rivales et de s'insinuer à leur place. Quand la concurrence est loyale, il n'y a rien à dire, car la concurrence est nécessaire pour obliger les commerçants à ne pas faire des bénéfices exagérés aux dépens des consommateurs.

— Mais, Jean, réplique Adèle, puisque les Allemands font de si belles affaires, pourquoi veulent-ils donc s'emparer du bien des autres, leur voler leurs terres, leurs ports, leur fortune?

— C'est qu'il ne suffit pas, Adèle, pour être gens d'honneur de travailler patiemment, activement, fructueusement dans le commerce ou dans l'agriculture, il faut ajouter à

cela le sens moral qui place la justice et le droit plus haut que le reste.

L. — L'Allemagne. — Son gouvernement. — Sa puissance.

Allemagne, colosse aux pieds d'argile, tu t'effondres, pour avoir méconnu la force de l'idéal.

— L'Allemagne, dit Jean, est constituée par 26 États dont les chefs, rois ou princes, sont pour ainsi dire les vassaux de l'empereur d'Allemagne. C'est en 1871, après les victoires remportées sur la France, que l'Empire d'Allemagne a été fondé; Guillaume I<sup>er</sup> en fut déclaré le chef héréditaire. Son petit-fils, le kaiser actuel, Guillaume II, a, depuis son règne, augmenté tant qu'il l'a pu les prérogatives de la puissance impériale, considérée comme de *droit divin*; de plus en plus aussi il a organisé l'Allemagne d'une façon essentiellement militaire. Les officiers de l'armée sont recrutés exclusivement dans les rangs de la noblesse. Ils forment une caste à part, qui se croit absolument supérieure au reste du pays et fait peser sur toute la nation son arrogance brutale et son orgueil insensé. Le chef d'état-major de l'armée ne dépend que de l'empereur. D'autre part, les représentants du peuple qui siègent au Reichstag (parlement allemand) n'ont que des pouvoirs très restreints. L'empereur est donc seul maître de l'armée et de la politique tout ensemble. Les chemins de fer appartiennent presque tous à l'État, et les lignes en ont été tracées au point de vue stratégique plutôt que commercial.

— Grand frère, demande Adèle, qu'est-ce que cela veut dire le *point de vue stratégique*?

Jacques, qui s'occupe des choses de la guerre, fait signe qu'il le sait et on l'invite à parler.

— M. l'instituteur, explique-t-il, m'a dit que les bonnes routes stratégiques étaient celles qui conduisaient rapidement une armée en face de l'armée ennemie; alors les lignes de chemin de fer allemandes doivent être nombreuses et tracées de façon à transporter sans encombrement et le plus vite possible les troupes et le matériel de guerre sur les points les plus importants pour l'attaque ou la défense.

On applaudit Jacques pour sa réponse et Jean demanda :

— Vous souvenez-vous, l'un et l'autre, de ce que nous avons dit le jour de mon arrivée sur l'éducation démoralisatrice donnée à toute l'Allemagne?

Cette fois, Adèle prit la parole :

— Tu nous as dit, Jean, qu'on glorifiait dans les écoles les conquérants les plus barbares et les plus fourbes de l'ancienne Allemagne, qu'on enseignait que, de par la guerre, le droit du plus fort passait avant tout, qu'on persuadait aux Allemands qu'ils étaient d'une race supérieure à celle des autres peuples et qu'il était juste qu'ils commandent à tous, qu'enfin, dans ce but, l'Allemagne avait besoin de devenir la nation la plus forte du monde pour commander au monde entier.

On félicita Adèle à son tour, et les deux jeunes écoliers furent bien contents.

Jean reprit alors : — Les Universités allemandes, qui donnent aux jeunes gens l'instruction supérieure, ne sont pas moins prospères que les écoles primaires. La jeunesse se porte en foule à l'étude des sciences, favorisées d'une façon particulière par l'empereur. Les inventions scientifiques appliquées à augmenter la valeur destructive des armes et la puissance redoutable de l'armée, sont hautement récompensées par le kaiser.

— Voilà, observe le grand-père, un portrait effrayant d'une formidable puissance créée par un seul homme et mise tout entière à son service!

— Oui, grand-père, dit Josette, mais ce qui est consolant c'est de voir que cette énorme avalanche de barbares, prête à nous engloutir, fut arrêtée en sa marche par deux nobles réponses que ce peuple était incapable de prévoir et qu'il n'a pas même comprises! Trois mots seulement deux fois prononcés et par la Belgique et par l'Angleterre... Josette s'arrête, elle regarde Jacques : — Te les rappelles-tu?...

Et le petit garçon s'écrie : — L'honneur avant tout!

II. — Quelques explications sur le commerce des nations entre elles.

Le commerce est un échange continu : les produits qu'un peuple a en trop, il les envoie aux peuples qui en manquent, et ceux-ci, de leur côté, lui vendent les produits qu'ils ont en surplus.

— Jean, demanda la petite Adèle, tu nous parles du commerce des nations entre elles et du chiffre de leurs affaires. Je comprends un peu, mais tout de même ces choses sont bien vagues dans mon esprit. Veux-tu nous les expliquer, dis ?

— Eh bien, précisons. Prenons pour exemple ce qui se passe chez nous, à la Grand'Land. Nous récoltons du blé, de l'avoine, des légumes ; nous élevons du bétail et des volailles ; nos vaches nous donnent du lait ; nos poules, des œufs et de jeunes poussins. Nos abeilles fabriquent du miel qui remplace le sucre. Plus ces divers produits sont nombreux, plus nous sommes contents, cependant nous ne consommons pas toutes ces choses.

— Certes, dit Adèle, mais nous vendons le surplus dans les grands marchés, et, lorsque ce surplus est considérable, grand-père dit que l'année a été bonne.

— Très bien ; mais n'y a-t-il pas aussi beaucoup de choses qui manquent à la Grand'Land et qu'il nous faut acheter ?

— Bien sûr, répond Adèle ; il faut se procurer le café, la viande, le sel, le poivre, et nos mamans recommandent de ne rien perdre parce que cela coûte cher.

— Et les vêtements, dit Jean, et les chaussures et la toile ?

— Oui, oui, il faut encore les acheter, et maman répète souvent que, nous autres enfants, nous ne ménageons rien et que nous dépensons beaucoup.

— C'est vrai, Adèle. Eh bien, tout le petit mouvement de production, de vente et d'achat qui se fait chez nous est un raccourci de ce qui se passe dans chaque nation européenne et dans le monde entier. De nos jours, presque tous les peuples du globe échangent continuellement leurs produits, grâce aux nombreuses voies de communication, et surtout grâce à la marine. Des marchés universels se sont établis de

tous les côtés. Sur ces marchés arrivent les produits les plus divers, les prix s'y fixent. Des informations régulières les annoncent et ces prix ont une tendance à devenir les mêmes sur tous les points du globe. Il se peut faire que le blé de la Grand'Land, vendu sur le marché voisin de chez nous, s'en soit allé grossir une provision achetée pour l'Angleterre ou la Belgique et que la robe de cotonnade bon marché que tu portes ait été tissée en Angleterre. Comprends-tu, à présent ?

— Oui, oui, Jean, et cela m'intéresse beaucoup.

— Eh bien, pour terminer ces explications, prenons encore un exemple. Notre France, que vous connaissez mieux que les autres pays puisque vous l'étudiez tous les jours à l'école, va nous en servir. Chaque Français vend librement en France ses produits là où il trouve plus avantageux de le faire, soit à sa porte chez son voisin, soit à la ville prochaine, soit sur tel point éloigné du territoire. Tant que ces ventes se font à l'intérieur de la France, ce commerce s'appelle *commerce intérieur*. Devines-tu, Jacques, le nom qu'on donne au commerce que nous faisons hors de chez nous, au delà de nos frontières ?

Le petit garçon, après avoir réfléchi, répondit :

— Je pense qu'il s'appelle *le commerce extérieur*.

— Très bien. Maintenant si la France expédie des vins hors de chez elle, ou toute autre marchandise, souviens-toi que cela s'appelle *une exportation* ; si elle en reçoit au contraire, soit de Russie, soit d'ailleurs, cela s'appelle *une importation*. As-tu bien compris cette différence, Adèle, toi que ces questions embarrassaient ?

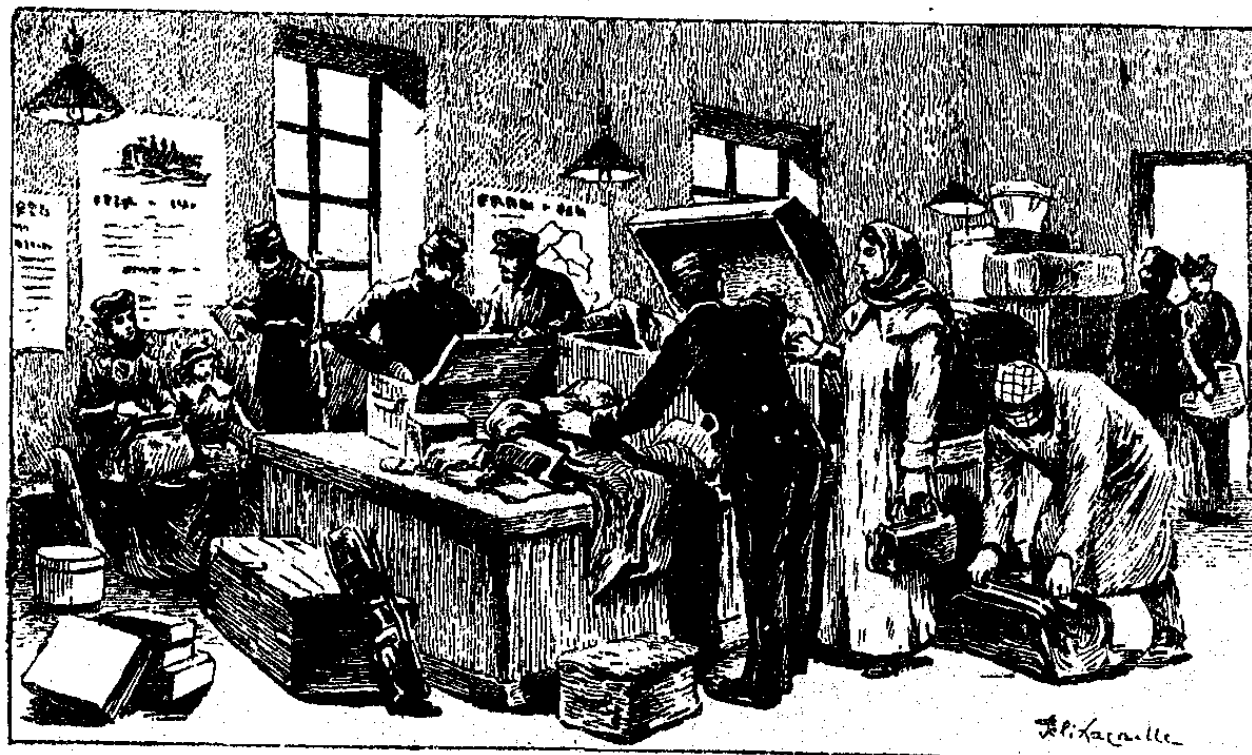
— Il me semble que oui, répond-elle : le commerce qui consiste pour nous à recevoir les marchandises d'une autre nation s'appelle l'*importation*. Celui qui consiste à envoyer nos marchandises à l'étranger s'appelle l'*exportation*.

— C'est très bien ; mais je lis sur ton visage que tu as encore quelque chose à demander. Parle.

— Voilà, dit la petite, lorsqu'à la Grand'Land nous pouvons vendre des volailles à nos voisins, nous sommes contents parce que nous n'avons pas à payer les *droits d'octroi* qui existent à l'entrée de la ville et qui servent, m'a expliqué papa, à alimenter le budget de la commune ; y a-t-il aussi à payer des droits pour les marchandises qui vont hors de France ?



— Oui, certes ; tous les produits qui sortent de notre pays sont visités à la frontière par les douaniers de la nation chez laquelle ils doivent entrer et presque tous paient un droit d'entrée. Cet impôt de douane sert à alimenter le budget de la nation qui admet les marchandises.



Bureau de la douane.

— Alors nous avons aussi une douane à nos frontières ? demande Jacques.

— Parfaitement. Enfin il y a encore le *transit*, qui est le commerce des marchandises venant de l'étranger et traversant notre pays pour aller à une autre destination. Les vins d'Espagne, par exemple, qui traversent la France pour aller en Suisse, passent en *transit*.

— Pour résumer, dit Jacques, enchanté d'avoir appris toutes ces choses dont il entendait souvent parler sans les comprendre, il y a le *commerce intérieur*, le *commerce extérieur*, l'*importation*, l'*exportation* et le *transit*.

### LII. — Le rang que le commerce allemand occupe dans le monde. — Annexions et colonies allemandes.

L'ambition démesurée et l'orgueil sans bornes sont les plus sûrs agents de la ruine d'une nation.

— A présent, reprit Jean, lorsque nous apprécierons le commerce des diverses nations européennes, nous n'envisa-

gerons que le commerce *spécial* de chacune d'elles ; c'est-à-dire des *importations* destinées à la seule consommation de ce pays et des *exportations* constituées par les seuls produits originaires de ce pays. Tu n'as pas oublié, Jacques, quelle est la nation qui tient le premier rang dans le monde pour son commerce *spécial*, sa marine marchande et sa marine de guerre ?

— Oh ! non, Jean, je ne l'ai pas oublié, c'est notre vaillante alliée l'Angleterre.

— Je me souviens aussi, dit Adèle, que la petite Belgique tient le septième rang dans le monde pour son commerce.

— Oui, pour son commerce, mais pas pour sa marine. Eh bien, apprenons à présent que la nation qui vient après l'Angleterre pour le commerce et aussi pour la marine, c'est l'Allemagne. Elle occupe le deuxième rang dans le monde. C'est Guillaume II qui a créé la marine allemande. C'est lui qui a doté l'Allemagne de colonies, que, d'ailleurs, nous sommes en train de lui enlever.

— Oui, oui, dit Adèle, notamment Kiao-tchéou, d'où les Japonais ont chassé les Allemands. Ce nom barbare m'est resté dans l'esprit ainsi que le souvenir de la place où il est inscrit sur la carte.

— L'Allemagne a aussi conquis par la force et annexé en 1864 une partie de territoire appartenant au Danemark et en a formé la province prussienne de Slesvig-Holstein.

— Comme elle a conquis notre Alsace-Lorraine, s'écrie Jacques.

— Parfaitement. Elle a aussi conquis et annexé une partie de la Pologne qui désire vivement lui échapper.

— Toujours comme notre Alsace, reprend Adèle. Je vois que l'Allemagne ne se lasse pas d'annexer.

— Elle est insatiable depuis que, de pauvre qu'elle était, elle est devenue riche, et que par sa fortune et son commerce elle occupe le second rang dans le monde, tandis que, par son organisation militaire toujours si menaçante, elle effraie l'Europe et permet à son kaiser de se poser en arbitre du monde.

— Il était temps que cela finît, observe André. L'affreuse guerre, que l'Allemagne nous a déclarée pour augmenter sa

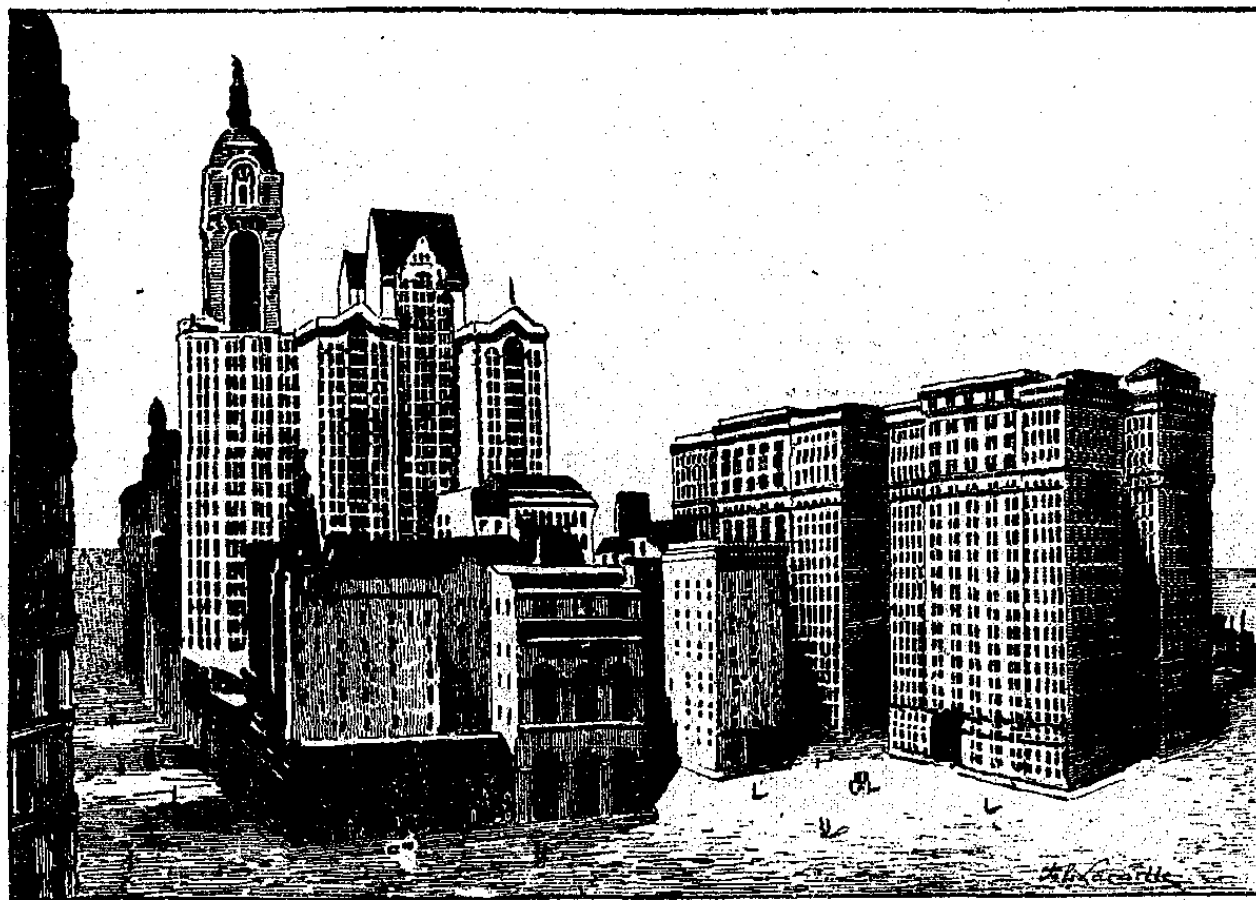
puissance va servir au moins à nous débarrasser de ce militarisme à outrance qui était devenu un danger pour toute l'Europe.

LIII. — Le boycottage des produits du monde entier par l'Allemagne.

Profitons de certains conseils allemands.

— En même temps que l'Allemagne annexe ses voisins, dit Jean, elle s'implante chez les autres peuples. A cette heure, plus de quatorze millions d'Allemands sont installés aux États-Unis.

— Et qu'y sont-ils allés faire? s'écrie Julien.



New-York (4 767 000 habitants), la plus importante ville des États-Unis, port sur l'océan Atlantique à l'embouchure de l'Hudson, grand fleuve des États-Unis. New-York est en relations continues avec l'Europe entière.

— Ils sont allés y faire fortune, mon père. Et, tout en faisant fortune, ils se sont fait naturaliser en masse afin de pouvoir exercer leur influence aux États-Unis. Américains de nom, ils jouissent de tous les droits politiques accordés aux citoyens américains. Allemands de cœur, ils sont les agents de l'Allemagne. A cette heure, ils usent de tous les moyens, principalement de la presse, pour disposer l'opinion

américaine en leur faveur. Des journaux, écrits par eux, remplis de mensonges sur la guerre, sont, par leurs soins, distribués partout. Seulement ces mensonges finissent toujours par être découverts et de plus en plus l'Allemagne perd la confiance. D'ailleurs son commerce est prospère en ce libre pays des États-Unis. Profitant des leçons du kaiser, qui sait s'occuper dans les moindres détails aussi bien du commerce que des plus importantes questions de la politique, les Allemands ont introduit avec eux tous leurs produits. Ils en font un usage exclusif et peu à peu s'efforcent, par une grande réclame, d'en généraliser l'emploi de tous les côtés. Pour nous édifier sur leurs façons d'agir, Jacques va nous lire un petit factum de leur composition que mon ancien camarade, Toby, après l'avoir lu dans le *Times*, voulut bien me traduire.

Jean chercha un papier dans son carnet, et, le présentant à Jacques, il expliqua que ces quelques lignes, imprimées à des milliers et des milliers d'exemplaires, sont depuis fort longtemps répandues en Allemagne, où chacun s'en pénètre et obéit ponctuellement à ces dix commandements.

Jacques prit le papier, et d'une voix nette et claire en fit la lecture :

« 1° Quand vous faites des dépenses, il faut d'abord et avant tout que vous vous souveniez des intérêts de vos compatriotes.

» 2° N'oubliez jamais que c'est votre patrie à vous qui souffre quand vous achetez un article de provenance étrangère.

» 3° Ne dépensez jamais rien sans que les Allemands seuls en profitent.

» 4° Ne profanez jamais une usine allemande en y employant des machines de provenance étrangère.

» 5° Ne permettez jamais que des aliments étrangers soient servis à votre table.

» 6° Ecrivez sur du papier allemand avec une plume allemande et servez-vous d'un buvard allemand.

» 7° Seuls la farine allemande, les fruits allemands et la bière allemande peuvent donner à votre corps la vraie force allemande.

» 8° Employez uniquement des étoffes allemandes pour

vos habits et des chapeaux allemands pour votre tête.

» 9° Si vous n'aimez pas le café-malt allemand, servez-vous alors du café des colonies allemandes.

» 10° Aucune flatterie étrangère ne doit jamais faire fléchir votre volonté. Soyez convaincu jusqu'au fond de votre âme que seuls les produits allemands sont dignes des citoyens allemands de la patrie allemande (Deutsches Vaterland). »

— Oh ! oh ! s'écria le grand-père, mais c'est le boycottage des produits du monde entier qui est conseillé là.

— Profitons de leurs conseils, disent les ménagères de la Grand'Land, faisons pour leurs marchandises ce qu'ils veulent faire pour celles des autres nations et jamais plus n'achetons de conserves allemandes, Liebig ou autres, ni de pâtes, ni de quoi que ce soit.

— Josette, s'écrient Jacques et Adèle, fais bien attention de ne jamais nous acheter de papier allemand, ni de plumes allemandes ; nous voulons écrire sur de bon papier français ou anglais avec de bonnes plumes françaises.

André déclare qu'il vérifiera désormais les machines agricoles pour exclure rigoureusement toutes celles qui seraient d'une origine douteuse.

— Quant à la bière, dit Jean-Joseph, nous n'en buvons pas ; mais les eaux minérales allemandes resteront pour compte aux pharmaciens qui auront le triste courage d'en vendre encore.

Ainsi fut adoptée à la Grand'Land la résolution unanime que jamais plus un seul produit allemand n'y serait toléré.

#### LIV. — L'Autriche-Hongrie. — Sa superficie. — Sa population.

Un empire composé de peuples hostiles entre eux porte en lui-même les éléments de sa destruction.

— Occupons-nous à présent de l'Autriche-Hongrie, continue le jeune officier. Adèle, cherche cette contrée sur la carte et dis-nous ce que tu remarques.

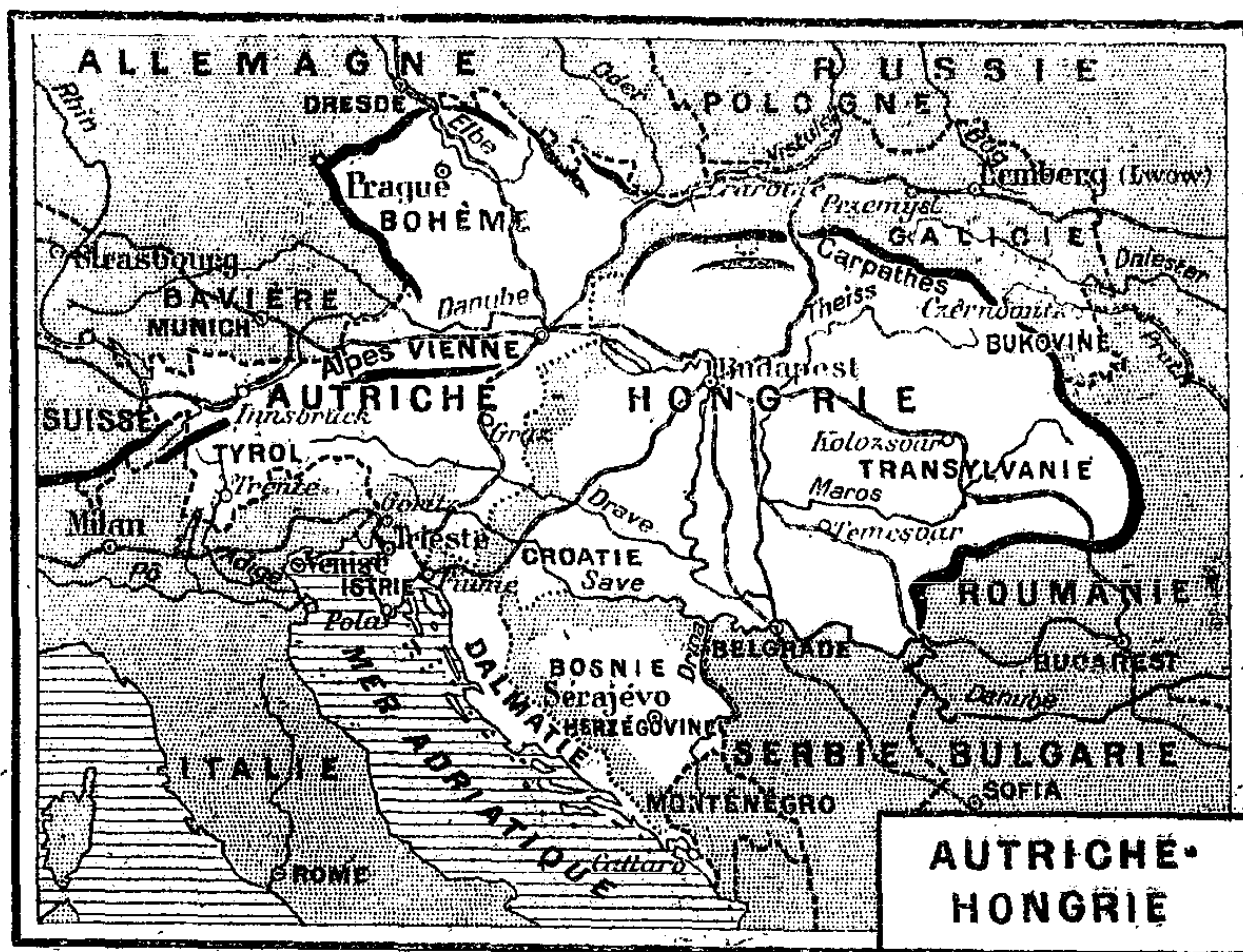
— D'abord, observe la petite, elle me paraît très grande.

— Tu ne te trompes pas, Adèle, la superficie de l'Autriche-Hongrie est de 676000 kilomètres carrés.

— Alors, demande Jacques, ce pays est plus grand que l'Allemagne?

— Oui, répond Adèle, mais il est plus petit que la Russie, je pense qu'il occupe le deuxième rang en Europe pour la superficie.

— Très bien, approuve Jean. Quant au chiffre de sa population, 51 millions à peu près, il dépasse celui de l'Angleterre. L'Autriche-Hongrie occupe le troisième rang pour la population et le quatrième rang pour la puissance militaire.



— Mais, remarque Jacques, l'Angleterre a 144 habitants par kilomètre carré, et, sa superficie étant beaucoup moindre que celle de l'Autriche-Hongrie, cette dernière doit être en réalité moins peuplée que les Iles-Britanniques.

— Très bien raisonné, Jacques. L'Autriche-Hongrie, bien qu'elle occupe le deuxième rang pour sa population, n'a que 76 habitants par kilomètre carré.

— Ah! ah! dit Jacques, plus qu'en France, puisque nous n'en avons que 74.

— Adèle, continue à nous faire part de tes observations en face de la carte.



— Je vois, reprend la petite fille, que cet empire a l'air divisé en deux parties : d'un côté, il y a écrit *Autriche*, de l'autre côté *Hongrie*.

— Précisément. Ces deux parties, l'Autriche et la Hongrie, ont chacune un gouvernement à part pour l'intérieur. Elles n'ont en commun que les finances, l'armée et la politique étrangère. Adèle, observes-tu encore quelque autre chose ?

— Oui, dit l'enfant. Je vois en Autriche et en Hongrie des noms de pays divers : Croatie, Transylvanie, Galicie, Bosnie,



TRIESTE. — Ville de 229 000 habitants et port sur l'Adriatique.

Herzégovine, Dalmatie, enfin beaucoup de noms et de divisions sur la carte comme s'il s'agissait de pays différents.

— Ta réflexion est juste, Adèle. Les 51 millions d'habitants de l'Autriche-Hongrie appartiennent à des peuples très divers. Il y a d'abord 20 millions et demi de Slaves.

— Mais alors, observe Jacques, presque la moitié de la population est Slave, c'est-à-dire de la race russe ?

— Précisément. Il y a encore beaucoup d'Israélites, trois millions de Roumains, presque un million d'Italiens. Bref on ne compte que onze à douze millions d'Allemands, soit un



peu plus du quart de la population, et dix millions de Hongrois, à peu près le cinquième.

— Comment cela se fait-il? demande Jacques.

— C'est que l'Autriche-Hongrie a réalisé la grandeur de son empire par des annexions. Récemment encore, en 1908, elle s'est emparée de la Bosnie et de l'Herzégovine. Le kaiser allemand ayant approuvé l'Autriche, les nations européennes, dans la crainte de déclencher une guerre et malgré l'indignation qu'elles éprouvaient, laissèrent l'Autriche accomplir cette spoliation.

— Et les peuples annexés, dit Jacques, sont-ils satisfaits?

— Nullement. Tous aspirent à s'évader; mais l'Autriche et la Hongrie se sont partagé la tâche de maintenir en respect ces peuples étrangers. L'Autriche, dont la capitale est Vienne, a la garde des Slaves du nord et des Italiens. La Hongrie, dont la capitale est Budapest, surveille les Slaves du sud et les Roumains.

Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur cette carte de l'Autriche actuelle. N'en doutons pas, elle sera radicalement changée après la défaite complète de l'Allemagne et de l'Autriche. Vous apprendrez alors à l'école, mes enfants, sur une carte nouvelle où les peuples opprimés auront repris leurs droits, l'histoire et la géographie de ce qui restera de l'empire austro-hongrois. Disons seulement que le commerce de l'Autriche-Hongrie n'arrive qu'au huitième rang dans le monde.

— Au-dessous de la Belgique, observe Jacques, puisque celle-ci tient le septième rang.

— Parfaitement. Sa marine marchande n'occupe que le treizième rang et ses lignes de chemin de fer n'ont un développement que de 47000 kilomètres, tandis que celles de l'Allemagne en ont un de 63000 kilomètres.

#### LV. — Empire ottoman. — Sa population. — Sa capitale.

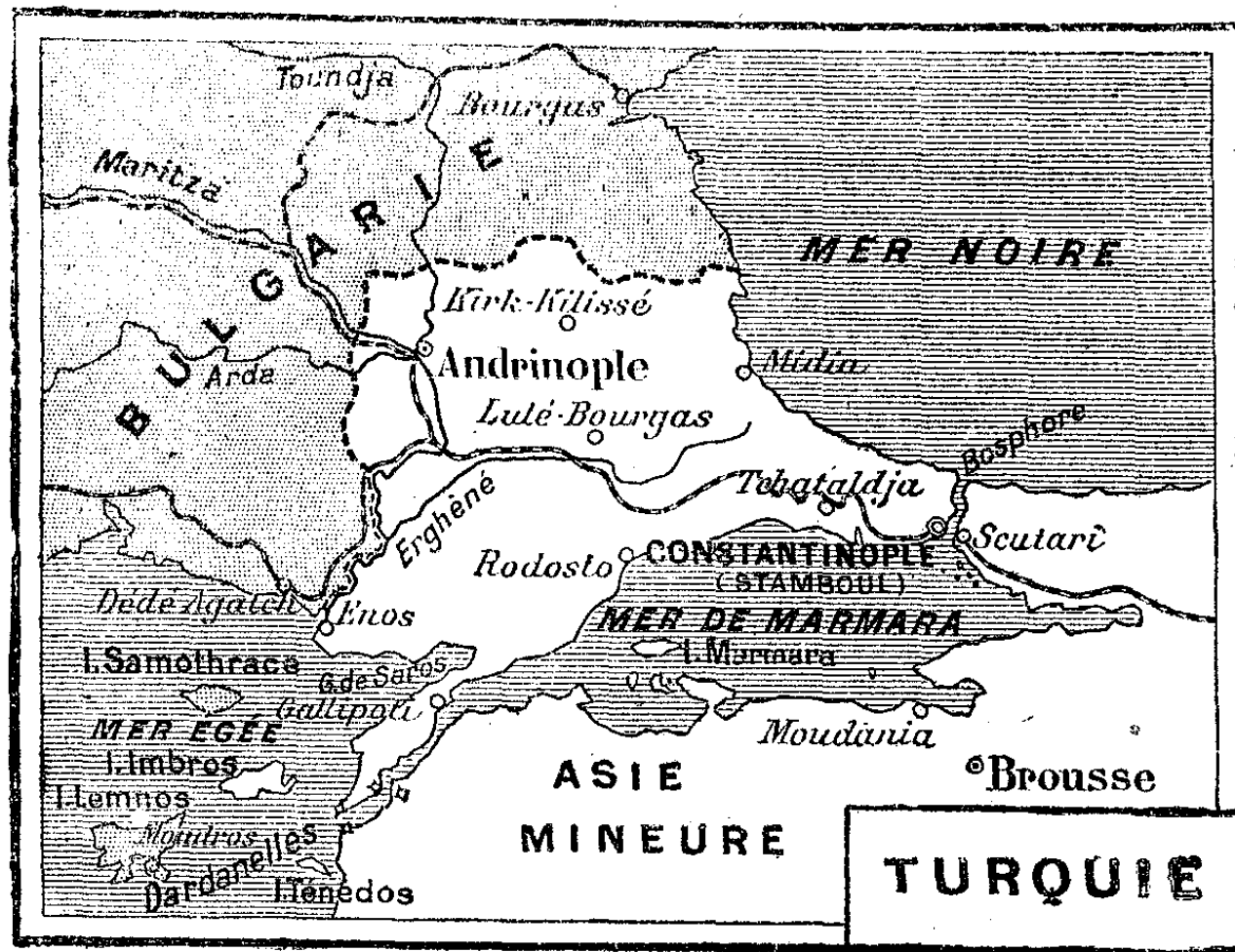
La justice parfois est lente à venir. Rassurons-nous, elle arrive quand même.

Il nous reste encore à parler de la Turquie, dit Jean, Turquie d'Europe et Turquie d'Asie, appelée aussi Empire otto-

man. Cet empire, qui s'est allié contre nous avec l'Allemagne et l'Autriche, est constitué, sans unité géographique, par des possessions en Europe et en Asie. En ce moment, cet empire ne compte plus que 20 000 000 d'habitants et a perdu ses possessions tributaires ou vassales.

— Qu'est-ce que cela veut dire « tributaires ou vassales » ? demande Adèle.

— Un État tributaire est celui qui paie un impôt à un autre État. Ainsi, l'île de Samos, sur la côte d'Asie, jadis tribu-



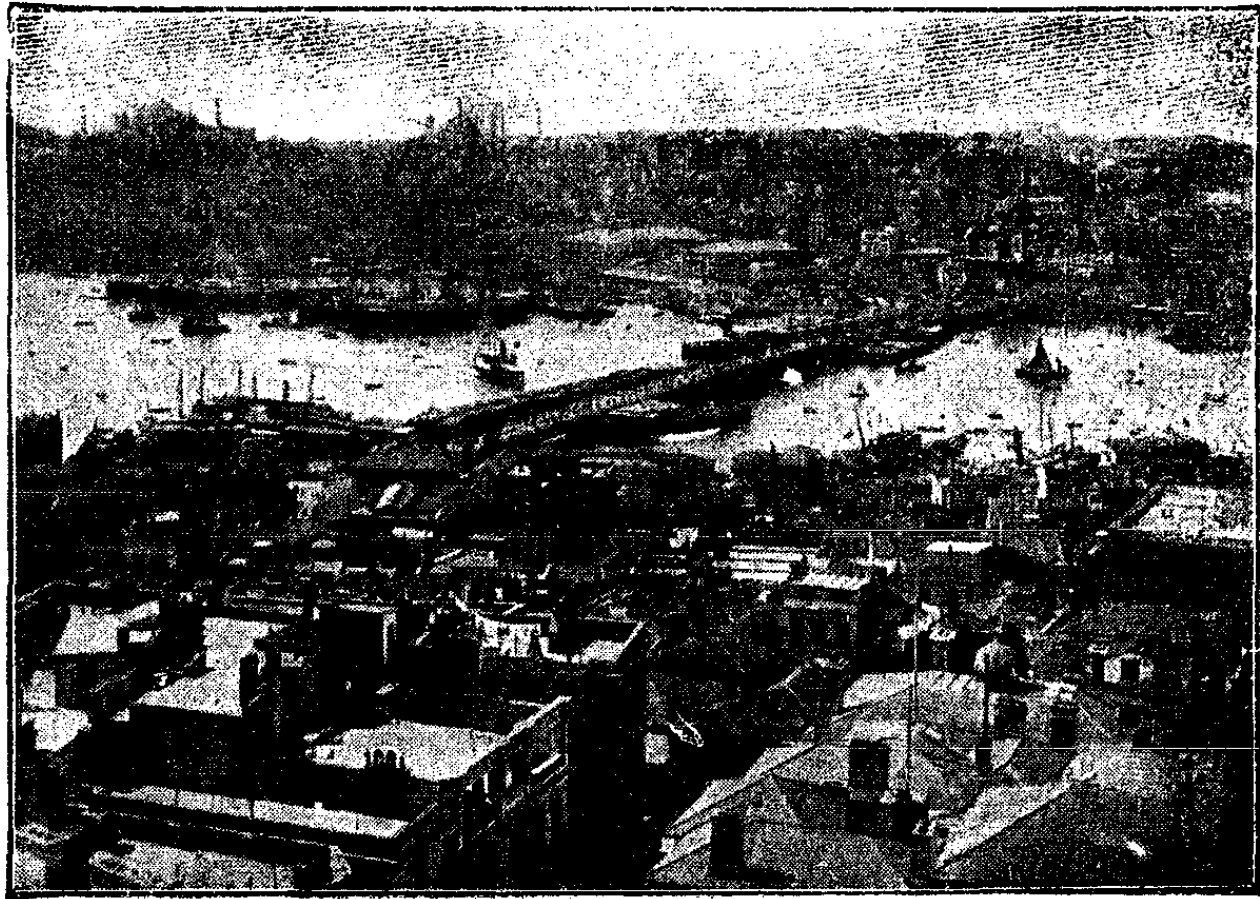
taire de la Turquie, appartient à la Grèce depuis le traité de Londres (1913).

— Je la vois, dit Adèle, elle est bien petite.

— Enfin, reprend Jean, une nation vassale est celle qui rend à une autre nation un hommage de foi et d'obéissance. Le sultan d'Égypte ou khédive a été longtemps le vassal de la Turquie. Il est maintenant dégagé de ce vasselage et s'est placé sous le protectorat de l'Angleterre. En réalité, presque tous les pays sous la dépendance de la Turquie cherchent depuis longtemps à échapper au gouvernement du Sultan ou Pacha, souverain et maître absolu de l'Empire ottoman. Au

nom de ce Sultan, et depuis bien des années, des massacres en masse ont si souvent été commis sur d'inoffensives populations chrétiennes soumises à la Turquie par la force, que l'indignation de l'Europe dut se traduire par des menaces au Sultan, menaces d'ailleurs qui restèrent inefficaces la plupart du temps.

— Mais, Jean, s'écrie la petite Adèle fort indignée, pourquoi les grandes puissances se sont-elles contentées de menacer la Turquie au lieu de la mettre une bonne fois dans l'impuissance de recommencer ?



VUE DE CONSTANTINOPLE.

— C'est, répond Jean, la crainte d'une guerre générale qui a jusqu'ici empêché les grandes puissances de réaliser leurs menaces, surtout depuis que le kaiser s'étant déclaré l'ami de la Turquie a toujours feint d'ignorer ses infamies. Mais à présent que l'Allemagne et l'Autriche n'ont pas craint d'assumer la responsabilité de cette guerre européenne et que la Turquie s'est jointe à ces deux puissances, le sort de l'Empire ottoman devra se régler lui aussi à la signature de la paix. Nous ferons donc pour la Turquie ce que nous avons fait pour l'Autriche-Hongrie, nous ne dirons d'elle que quelques mots. Plus tard, sur la carte nouvelle de l'Europe,

vous apprendrez le sort de tous ces peuples depuis si longtemps asservis. Adèle, cherche la Turquie sur la carte et trouve la capitale de l'Empire turc, Constantinople.

— Voici, dit Adèle. Cette ville est située près d'un petit détroit qui fait communiquer la mer Noire et la mer de Marmara; mais je ne vois pas le nom de ce détroit.

— On l'appelle le Bosphore, répond Jean, ou encore le détroit de Constantinople. La ville de Constantinople est désignée aussi sous le nom turc de Stamboul. C'est une grande ville de 940000 habitants, située dans un admirable paysage, avec un port sur le Bosphore. Les richesses minières de la Turquie sont grandes, mais presque inexploitées, et l'agriculture est fort négligée.

— A présent, dit le grand-père, nous pouvons conclure de plus en plus, mes enfants, que nos trois ennemis se sont alliés contre nous dans un même but de conquête et d'injustice; que tous les trois ont ramené la guerre aux procédés les plus atroces des anciens âges; qu'ils se sont déshonorés aux yeux du monde et méritent également le nom honteux de *barbares*.

**LVI. — Les neutres. — Le Luxembourg. — Les frontières de la Suisse. — Salines. — Victor Hugo. — Quinet. — Rouget de l'Isle.**

Notre langue française est très belle. Elle compte un nombre considérable de grands écrivains. Montrons-nous dignes de notre nom de Français en parlant correctement une langue admirée dans le monde entier.

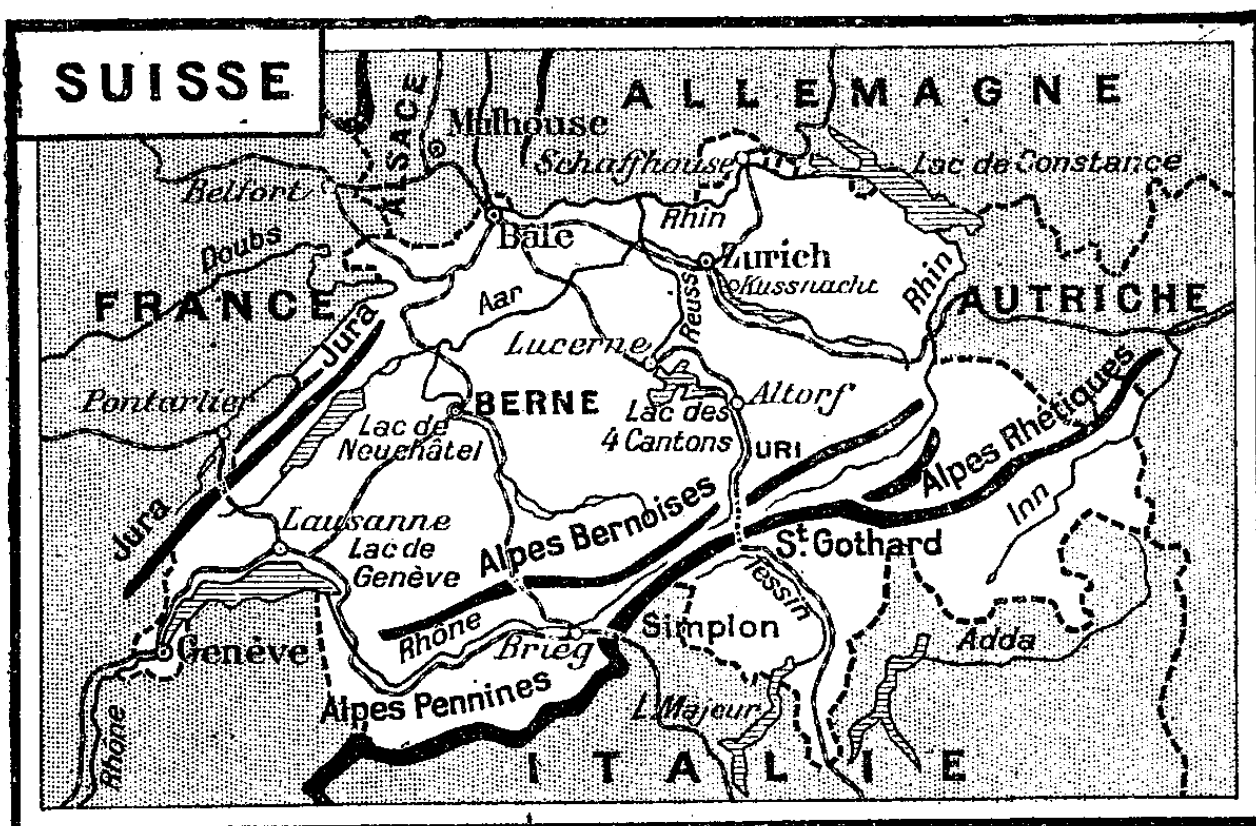
— Adèle, te souviens-tu des explications que je vous ai données sur les neutres?

— Oui, Jean. Les États neutres sont ceux qui, en cas de guerre, ne prennent parti ni pour l'un, ni pour l'autre des combattants. Tu nous as appris aussi qu'il y a deux espèces de neutres, ceux qui ne sont neutres que par leur volonté et qui peuvent sortir de leur neutralité s'ils trouvent bon de le faire; et ceux qui n'en peuvent jamais sortir parce qu'ils se sont engagés par un traité à la garder toujours et même à la défendre si on essaie de la violer.

— Très bien, Adèle. A ton tour, Jacques. Cite-moi les nations qui, en Europe, sont de par leurs engagements obligées à rester neutres.

— Il y en a trois, dit le petit garçon : 1° la Belgique, qui a été écrasée par l'Allemagne pour avoir tenu ses engagements et défendu sa neutralité; 2° le Luxembourg, dont tu ne nous as pas encore parlé; 3° la Suisse. Tous les autres États européens sont neutres par leur seule volonté.

— Eh bien, disons quelques mots du Luxembourg. Ce petit État, dont la population n'atteint pas le chiffre de 300 000 habitants, a, par la voix de sa reine, protesté pour la forme contre le passage des Allemands. Ceux-ci ont passé outre et franchi le Luxembourg qui touche à notre dépar-



tement de Meurthe-et-Moselle. L'influence allemande se fait sentir dans le Luxembourg où tous les chemins de fer appartiennent à l'Allemagne; malgré cela, la langue française est la langue officielle du Luxembourg. Il nous reste maintenant

à parler de la Suisse. Adèle, cherche ce pays sur la carte.

— Je le vois, répond Adèle, il sert de frontière au territoire de Belfort.

— Sais-tu quelque chose sur Belfort?

— Oh oui! J'ai appris à l'école qu'en 1870 les Allemands n'ont pu s'en emparer. La ville de Belfort est une place forte qui s'est défendue héroïquement.

— En mémoire de cette défense, reprit Jean, un monument en grès des Vosges a été élevé à Belfort. Dans ce bloc de pierre un lion a été sculpté par un statuaire français, Bartholdi, né à Colmar. Où est situé Colmar? demande Jean à Adèle.

— En Alsace, dit l'enfant, c'est l'ancien chef-lieu du département du Haut-Rhin.

— C'est bien, Adèle, continue à nous exposer les frontières de la Suisse.

— La Suisse sert encore de frontières à nos départements du Doubs, du Jura, de l'Ain et de la Haute-Savoie. Enfin elle nous sépare de l'Autriche et de l'Allemagne.

— Jacques, cite-nous les chefs-lieux des quatre départements français qu'Adèle



Victor Hugo (1802-1885), né à Besançon, est le plus grand des poètes français du dix-neuvième siècle. Il s'illustra dans tous les genres. Dès l'âge de 20 ans la splendeur de son génie poétique se révéla dans ses *Odes et ballades*. Son œuvre dramatique est considérable. Il n'avait que 28 ans lorsque son chef-d'œuvre *Hernani* lui acquit la célébrité. Ses romans sont connus dans le monde entier. Gloire de la France, il fut pendant sa longue vie le champion de l'honneur, de la justice, de l'idéal, des malheureux et des faibles.

vient de nommer, et ajoute ce que tu sais d'important sur ces villes diverses.

Jacques est très content d'être interrogé, car il aime beaucoup la France, il s'applique à bien savoir ce qui concerne



son pays et il est toujours le premier à l'école sur ce point.

— Le chef-lieu du Doubs est Besançon, répond-il. Besançon est une place forte...

Adèle s'écrie : — C'est à Besançon qu'est né Victor Hugo dont j'ai appris à l'école les beaux vers :

Gloire à notre France immortelle !

— C'est bien, Adèle. Continue, Jacques.

— Le chef-lieu du Jura est Lons-le-Saunier, dit Jacques. Il y a des mines de sel gemme dans le département.

— Connais-tu un homme célèbre né à Lons-le-Saunier,



ROUGET DE L'ISLE, officier du génie, auteur de la *Marseillaise*, né à Lons-le-Saunier (1760-1836). Dans ce tableau, le peintre de Pils (1815) représente le jeune soldat, chantant pour la première fois la *Marseillaise* chez Dietrich, maire de Strasbourg.

dont le nom est devenu illustre pour l'hymne patriotique qu'il a composé ?

Jacques ne sait pas, Adèle vient à son aide.

— Mais c'est Rouget de l'Isle, l'auteur de la *Marseillaise* (paroles et musique), que nos soldats chantent en partant sur le front.

— Très bien. Allons, Jacques, reprends.

— Le chef-lieu du département de l'Ain est Bourg, dit Jacques, et cette fois je sais qu'Edgar Quinet est né à Bourg.



Ce fut un historien et un philosophe grand ami de la liberté. Enfin le chef-lieu de la Haute-Savoie est Annecy, sur le lac du même nom.

— Je vous félicite tous les deux, dit Jean. Il y a plaisir à vous enseigner quelque chose. Vous êtes attentifs et vous vous souvenez. De plus, vous savez bien vous exprimer, ce qui est très important et rare chez les enfants de votre âge.

Jacques et Adèle rougirent de joie en recevant ces éloges ; mais, tous les deux, spontanément, se précipitèrent vers Josette :

— C'est elle, s'écrièrent-ils, c'est Josette qu'il faut féliciter, elle, qui, patiemment, nous aide à apprendre nos leçons, nous interroge, et, quand nous lui répondons, nous fait refaire chacune de nos phrases jusqu'à ce qu'elle soit correcte.

Ce fut le tour de Josette de rougir un peu. Un sourire heureux passa sur tous les visages de cette famille très unie, où chacun contribuait au bonheur de tous, et, par sa bonne volonté, adoucissait le souvenir des horreurs de la guerre.

**LVII. — Les neutres. — La Suisse. — Sa superficie. — Sa population. — Guillaume Tell.**

Lutter pour la liberté de son pays sans autre ambition que de le rendre libre, quel noble but !

— La superficie de la Suisse, dit Jean, est de 41 324 kilomètres carrés. Cette contrée est l'une des plus montagneuses de l'Europe. Les Alpes centrales en occupent la plus grande partie. Elles en font l'une des plus curieuses contrées du monde par leurs glaciers, leurs lacs admirables et leurs hautes forêts de sapins ; mais d'autre part elles rendent inhabitables et stériles plus du quart de la superficie de la Suisse.

— La Suisse n'est pas très peuplée alors, demande Jacques.

— La population de la Suisse n'atteint pas 4 millions d'habitants, mais relativement à la partie de territoire habitable elle est nombreuse. Elle a 91 habitants par kilomètre carré.

— Que cela doit être beau à parcourir, ces hautes montagnes avec tant de glaciers ! s'écrie Adèle.

— Oh ! quel plaisir j'aurais à grimper jusqu'à leur sommet ! s'écrie Jacques.

— Ce plaisir est très dangereux, Jacques. On ne se hasarde pas seul sur les glaciers; il faut toujours prendre des guides parmi les gens du pays. La montagne, vois-tu, est comme la mer, très belle, mais périlleuse.

— Alors, dit Adèle, les montagnards doivent ressembler aux marins, ils sont sans doute robustes et braves.

— Précisément. Habités aux grandes fatigues, aux intempéries de la montagne, ils acquièrent à la fois l'audace pour affronter le péril, l'adresse et le sang-froid nécessaires pour n'y pas succomber. Si leurs forces physiques se développent dans ces exercices, leur force morale s'augmente aussi, et la juste fierté qu'ils éprouvent à vaincre les résistances sauvages de la nature, les a disposés de tout temps à ne pas accepter le joug de la servitude. Leur histoire est une lutte pour la liberté, ils ont su la conquérir malgré tout. Le grand héros de la Suisse, héros dont la vie est entourée d'une légende, est un montagnard, qui fut un des chefs de la révolution suisse en 1307 : Guillaume Tell.

— Oh ! Jean, parle-nous de Guillaume Tell !

— Volontiers. Au commencement du quatorzième siècle, la Suisse était asservie à l'Autriche. Les gouverneurs autrichiens, tous plus arrogants les uns que les autres, étaient pour la population un objet de crainte et de haine universelles. L'un d'eux, Gessler, fit élever au bout d'une perche, sur la place publique d'Altorf (chef-lieu de canton d'Uri), le chapeau du duc d'Autriche et ordonna à tous les habitants qui passeraient sur la place d'aller, sous peine d'emprisonnement, saluer ce chapeau. Tell passa devant, mais ne s'humilia point à faire la salutation obligatoire. Il fut arrêté. Gessler, ayant appris que Tell était le plus habile et le plus brave archer de la Suisse, voulut se donner le spectacle de son épouvante. Par un raffinement de cruauté, dit la légende, il fit placer une pomme sur la tête du jeune fils de Tell, et s'adressant avec mépris au père de l'enfant : « Tu portes des armes, paysan, comme un seigneur; eh bien, abats cette pomme et je te rends ta liberté et celle de ton fils, sinon vous mourrez tous les deux. » Le rude et fier montagnard se tait. Il ne veut point donner à Gessler la joie de lui montrer l'angoisse atroce qui l'étreint. Il s'approche de son enfant, il

lui recommande de ne pas faire un mouvement; le petit, brave comme son père, dit qu'il ne bougera pas. Alors, sans doute, Tell qui était un homme pieux, comme les habitants de son canton, se réconforta en faisant en son âme appel à la justice divine. Les battements indignés de son cœur s'apaisèrent. Pourquoi trembler? Le bon droit n'est-il pas de



STATUE DE GUILLAUME TELL.  
Œuvre d'A. Mercier, sculpteur français, auteur de *Quand même!*

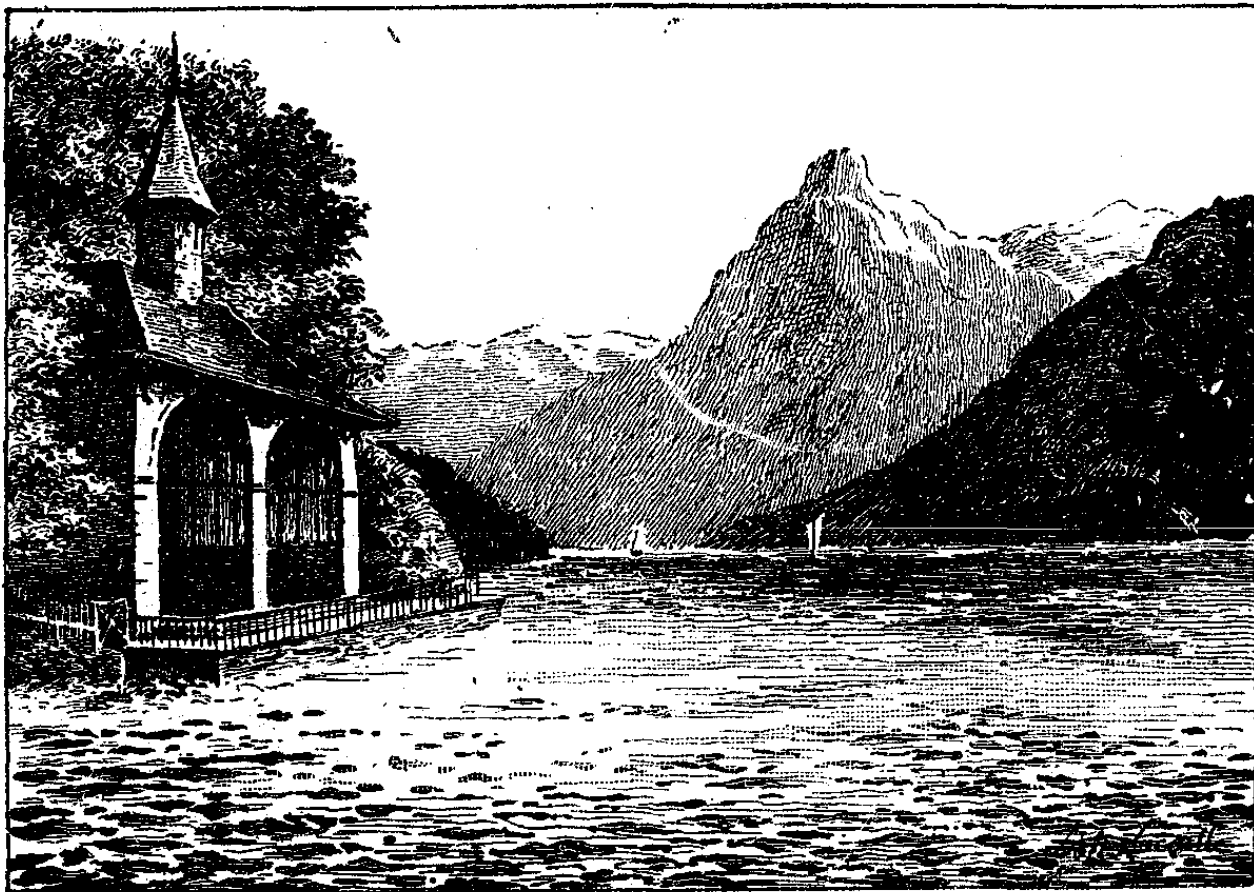
son côté? Et lui, Tell, n'est-il pas le plus habile archer de son pays? Il saisit l'arc et avec une indomptable énergie vise la pomme placée sur la tête blonde de son fils; la pomme touchée juste au milieu s'abat devant la population délirante de fierté et d'admiration. Ce triomphe exaspère Gessler, et déloyalement, au lieu de rendre la liberté à Tell, il décide qu'il va l'emmener en captivité à son château de Kussnacht. La prison à Kussnacht, on sait ce que c'est. Tell est perdu. L'indignation du peuple gronde; mais Gessler n'en tient compte. Suivi du prisonnier enchaîné, il monte en barque pour traverser le lac; alors une tempête violente s'élève, le pilote maladroît ne réussit plus à diriger l'embarcation, mais Tell est aussi habile à manier le gouvernail qu'à lancer les flèches. Gessler, effrayé par la tempête, ordonne d'enlever les chaînes du cap-

tif et lui enjoint de conduire la barque. Le héros, d'un mouvement nerveux, pousse la barque vers le rivage, puis, arrivé au but, il la repousse du pied, tandis que d'un bond il s'élanche sur la plate-forme que les Suisses, depuis cette époque, appellent le *saut de Tell*. Une fois libre, Tell s'associe à d'autres compatriotes, la révolution éclate, il en devient l'un des chefs, et la délivrance du pays en fut la suite.

— Oh! s'écrient Jacques et Adèle, que ce récit est intéressant! Mais dis-nous, Jean, ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas.

— Personne, mes enfants, ne pourrait à cette heure nous

dire ce que l'imagination populaire a ajouté à la vérité. Seulement on reconnaît toujours dans les légendes l'état d'âme des époques où elles sont nées. Dans celle-ci nous trouvons une peinture expressive de l'oppression sous laquelle était écrasé un peuple honnête, religieux, mais amoureux de la liberté. Le héros qui va consacrer sa vie à combattre cette oppression doit échapper miraculeusement à toutes les épreuves. La tempête elle-même lui viendra en aide. Les compatriotes de cet homme l'ont paré de toutes les qualités physiques et morales de la race : la fierté, le courage indomptable



LAC DES QUATRE-CANTONS. — La chapelle de Guillaume Tell.

et rude du montagnard, la confiance dans son droit, la force et l'audace réfléchies. Pas d'autre ambition que celle d'être un homme libre. Ce type énergique et loyal est une très belle conception du caractère du peuple suisse. Bien des artistes s'en sont inspirés. Un des grands musiciens de l'Italie, Rossini, lui a consacré son opéra le plus illustre, *Guillaume Tell*. Partout en Suisse on retrouve le souvenir du héros. Sur une place de Lausanne, un monument en marbre blanc signé d'un de nos grands statuaires français, Antonin Mercié, est élevé à Guillaume Tell. A l'extrémité du lac des Quatre-Cantons, à l'endroit où Tell sauta de la barque et atteignit le rivage, les

Suisses érigèrent une chapelle en l'honneur du héros, trente ans après sa mort. Quatre-vingts compatriotes qui l'avaient *personnellement* connu assistèrent pieusement à la consécration du monument. Lorsque cette chapelle tomba en ruines, il en fut élevé une autre pour la remplacer. C'est celle que les étrangers viennent voir à l'extrémité du lac.

**LXIII. — Les neutres. — La Suisse. — Son commerce. — Son armée. — Ses villes principales. — Patriotisme du peuple suisse.**

Ce qui fait la force d'un pays, ce qui le rend invincible et lui permet de conserver fièrement son indépendance, c'est l'union sacrée de tous ses enfants.

— Grand frère, dit Adèle, tout ce que tu nous as raconté sur Guillaume Tell était si intéressant que je n'aurais jamais voulu t'interrompre; mais, à présent que le beau récit est fini, je voudrais bien te questionner sur des choses que je n'ai pas comprises.

— Parle, Adèle.

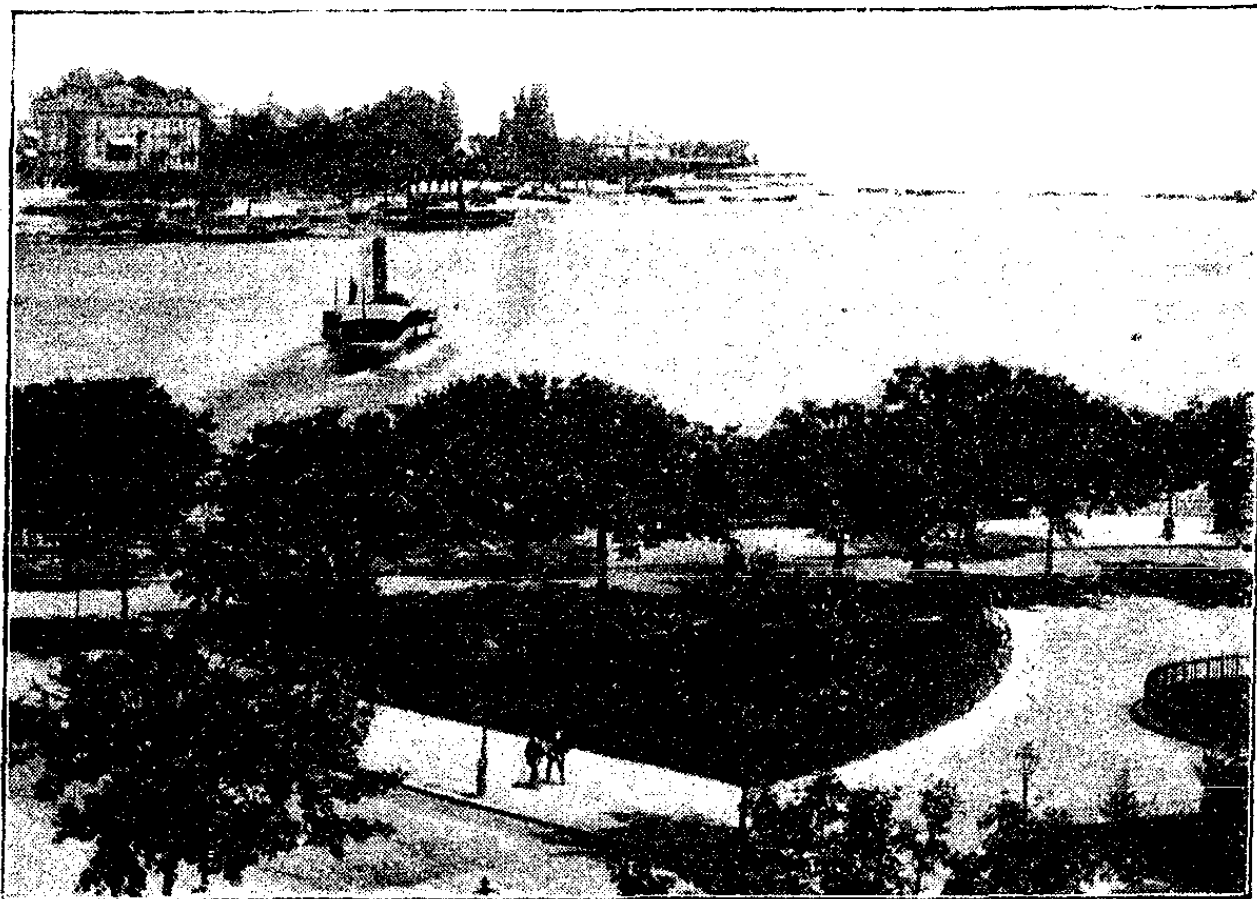
— Eh bien, Jean, tu nous as dit que c'était à Altorf, chef-lieu du canton d'Uri, que Gessler gouvernait. Je vois sur la carte *Uri*; il y a certainement d'autres cantons en Suisse, mais qu'est-ce que tous ces cantons?

— J'allais précisément vous en parler. La Suisse est une *Confédération*, ce qui veut dire l'union de plusieurs États qui, tout en se gouvernant librement chacun, se soumettent tous à un même pouvoir général. La Confédération suisse est composée de 25 cantons qui forment pour ainsi dire 25 petites républiques, car ce ne sont ni des princes, ni des ducs héréditaires qui sont à leur tête, mais des citoyens élus par elles et renouvelables. Chacune de ces petites républiques indépendantes se soumet respectueusement à un gouvernement central qui réside à Berne, capitale politique de la Confédération suisse, ville industrielle et commerçante où l'on parle allemand.

— Confédération suisse? dit Jacques. La Suisse ne s'appelle donc pas une république?

— La Suisse est une république fédérative, composée d'États fédérés, comme je viens de te l'expliquer, et qui a à

sa tête un Président. Petite république très sage, très laborieuse, où l'instruction à tous les degrés est très répandue et dont les habitants, malgré leurs montagnes improductives, malgré leur éloignement de toutes les mers, réussissent à faire un commerce de plus de trois milliards avec l'étranger. Les villes importantes de la Suisse sont Zurich et Genève. Zurich est sur le lac du même nom ; on y parle allemand. C'est une ville de grande industrie, où l'on construit beaucoup de machines. Genève, sur le très beau lac du même



LAC DE GENÈVE.

nom, est une ville savante et industrielle tout ensemble, où l'on parle français. Le commerce de l'horlogerie y est très important.

— La Suisse a-t-elle une belle armée ? dit Jacques.

— Elle peut mettre 240000 hommes sous les armes en cas de guerre, car elle a le souci de garder l'inviolabilité de ses frontières, puisqu'elle a signé le traité de neutralité à la Haye.

— Et en temps de paix ?

— En temps de paix, tous les soldats rentrent chez eux. L'État ne les convoque qu'une fois l'an pendant quelques semaines pour faire des manœuvres. Ce genre d'armée s'appelle des milices.

— Est-ce que ces soldats-là savent bien leur métier en si peu de temps? s'informe Jacques, toujours occupé des choses de la guerre.

— Mon ami, les jeunes gens de la Suisse de 17 à 20 ans sont tous exercés, chaque dimanche, sans quitter leurs foyers, aux travaux militaires. Tous d'ailleurs font partie des sociétés de tir et de gymnastique. Ce sont, en général, des tireurs et des gymnastes exceptionnels. Ils n'ont pas beaucoup de choses à apprendre, quand on les appelle pour les manœuvres, qui ne durent que 40 à 50 jours chaque année. Les Suisses, quoique d'humeur pacifique, ont de tout temps fait des soldats solides et de premier ordre.

— Jean, demande Adèle, on parle donc plusieurs langues en Suisse?

— Les deux tiers à peu près de la population parlent allemand, un tiers parle français, et sur la frontière de l'Italie dans quelques villes on parle italien. Ces différences de langage n'altèrent en rien l'union parfaite de tous les cantons, car cette union est fondée sur un même sentiment, l'amour de la patrie. Nulle part le patriotisme n'est plus développé que chez ce peuple très instruit, très épris de la liberté. Nulle part on n'a, comme en Suisse, la conscience qu'une nation désunie ne peut garder son indépendance et devient forcément la proie des voisins ambitieux : le sentiment très vif de cette vérité maintient entre tous l'harmonie la plus complète.

— Voilà une nation que j'aime beaucoup, dit Adèle.

— Tu as grandement raison de l'aimer, Adèle. La Suisse a des traditions d'humanité qui ont fait d'elle, depuis la guerre, la providence de nos malheureux prisonniers et celle des populations arrachées à nos départements envahis et transportées en Allemagne dans des camps de concentration. Elle s'est ingéniée à servir de trait d'union entre eux et nous, pour leur faire passer des secours de toute sorte et des nouvelles de France.

L'émotion gagnait Jean en songeant à ces malheureux captifs au nombre desquels était son frère aîné Denis et son cousin Joseph. Il se tut. Ce silence pesait lourdement sur tous les cœurs de cette pauvre famille, où se réveillait une



tristesse semblable. Mais, en même temps, une pensée de reconnaissance monta vers le pays généreux qui, lui aussi, ému par tant de douleurs, s'efforce de les secourir.

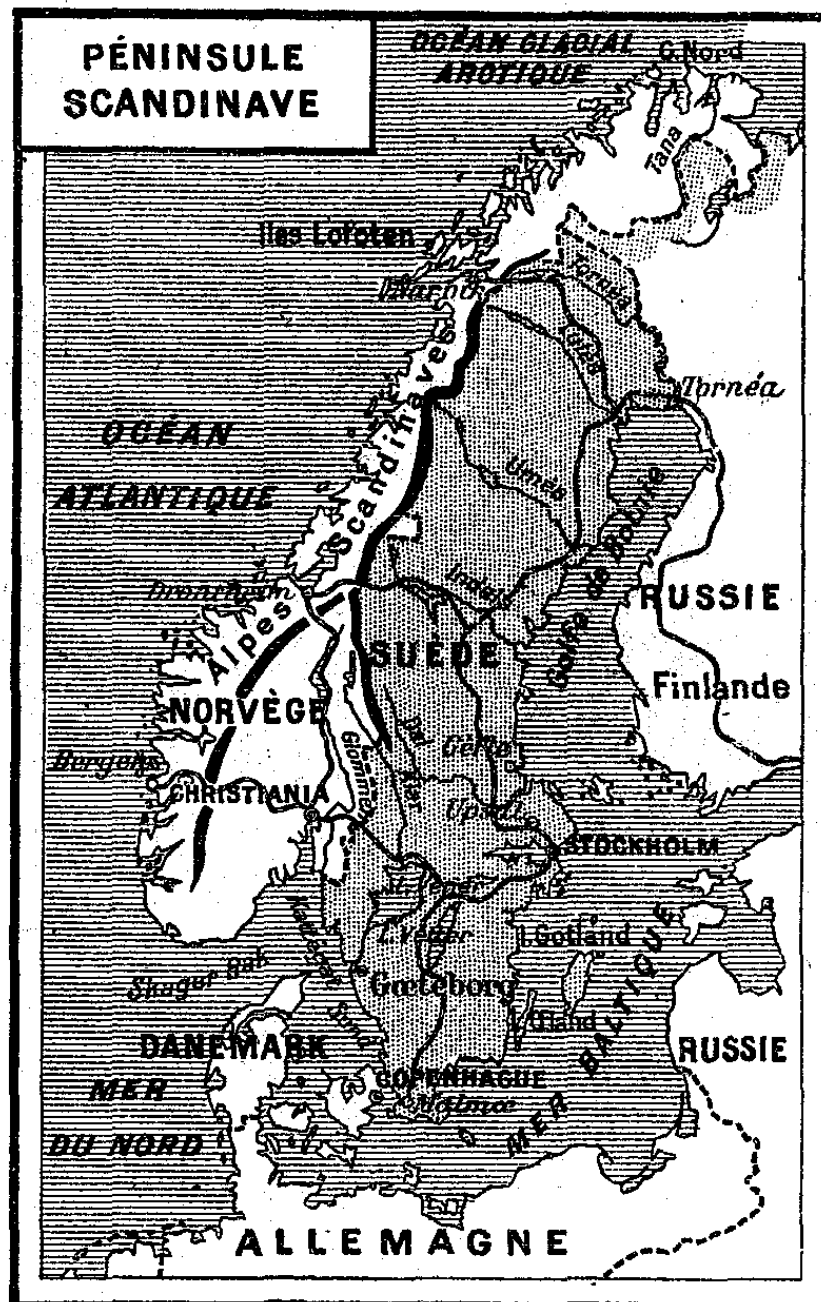
LIX. — Les neutres. — Scandinavie. — Norvège. — Fiords. — Gulf-Stream.

Appliquons-nous à l'étude pendant que nous sommes à l'école. Écoutons attentivement les leçons du maître qui essaie, avec tant de dévouement, de nous communiquer ce qu'il a de meilleur en lui : son savoir et sa sagesse.

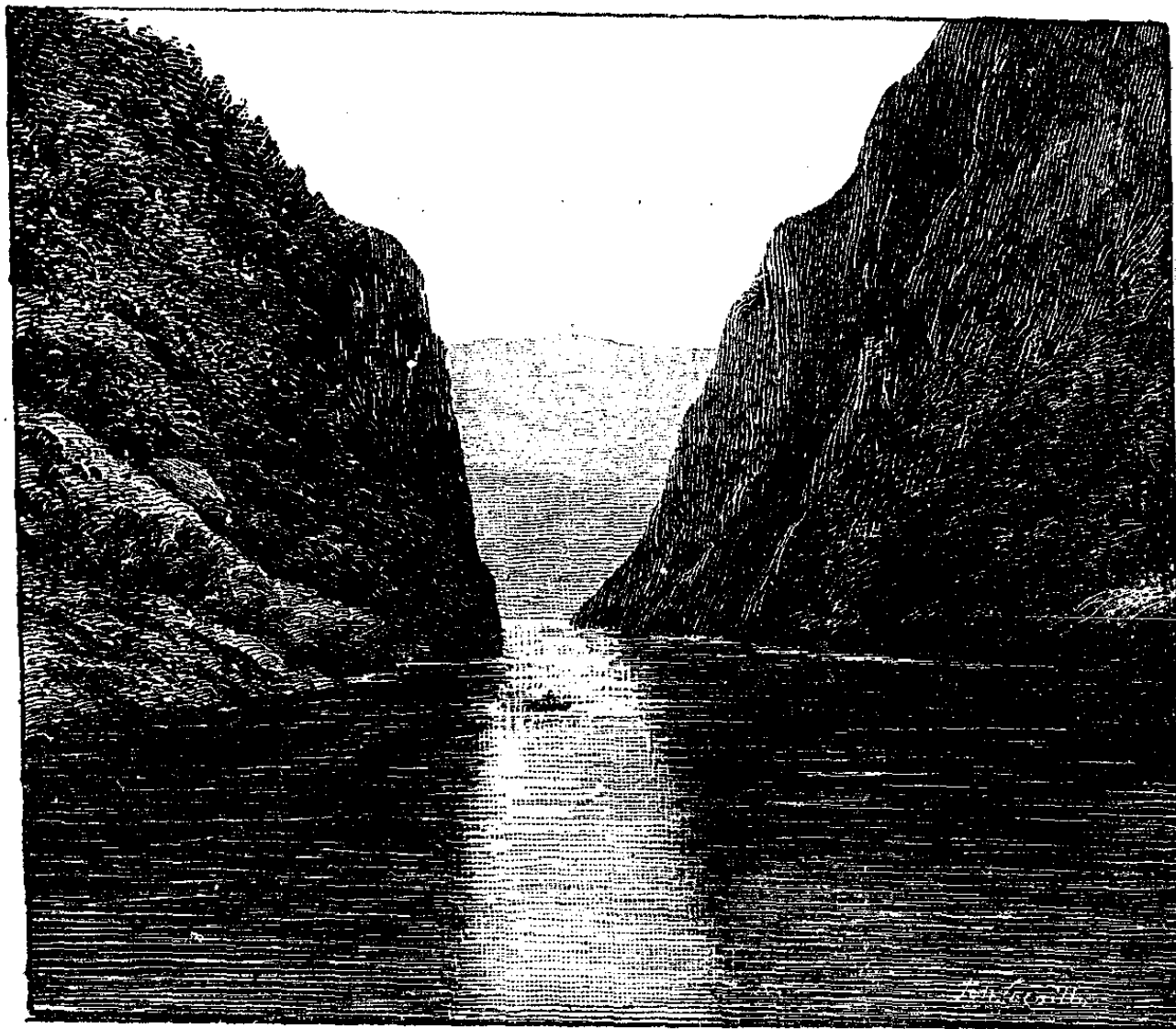
— Adèle, regarde au nord de l'Europe, ne vois-tu pas deux contrées, la Suède et la Norvège?

— Oui, Jean, dit la petite, et si d'un coup d'œil j'en fais le tour je vois que ces deux pays forment une presqu'île, car la mer les entoure partout, sauf à l'est, où ils ont la Russie pour frontière.

— Eh bien, on donne à cette presqu'île le nom de Scandinavie. Généralement aussi on lui ajoute le Danemark, habité par des peuples de même origine. Ces trois royaumes forment les pays scandinaves. Ils se sont déclarés neutres au commencement de la guerre actuelle. Adèle, fais-nous tes observations sur les côtes de la Norvège.



— Je remarque d'abord, répond l'enfant, beaucoup de petites îles le long de la côte qui est découpée comme une dentelle. Je vois aussi que la mer s'enfonce dans le pays par des fentes très étroites et très longues qui ne ressemblent pas aux golfes ordinaires. D'autre part, ces fentes ne sont



Un fiord de Norvège.

point des embouchures de fleuves, elles sont fermées. Je ne sais donc quel nom leur donner.

— Ce sont des fiords. La beauté des fiords de la Norvège est célèbre dans le monde entier.

— Oh ! Jean, explique-nous cela.

— Imaginez-vous, dit Jean, des passages étroits, sinueux, longs parfois de 100 kilomètres, où la mer s'enfonce entre des murailles de terrains et de roches, dont la hauteur atteint souvent 300 mètres. Ces hauteurs sont couvertes de merveilleuses forêts de sapins qui descendent parfois jusqu'au rivage et aussi d'énormes champs de glace. Ce sont les glaciers qui ont creusé à l'air libre les fiords de la Norvège,

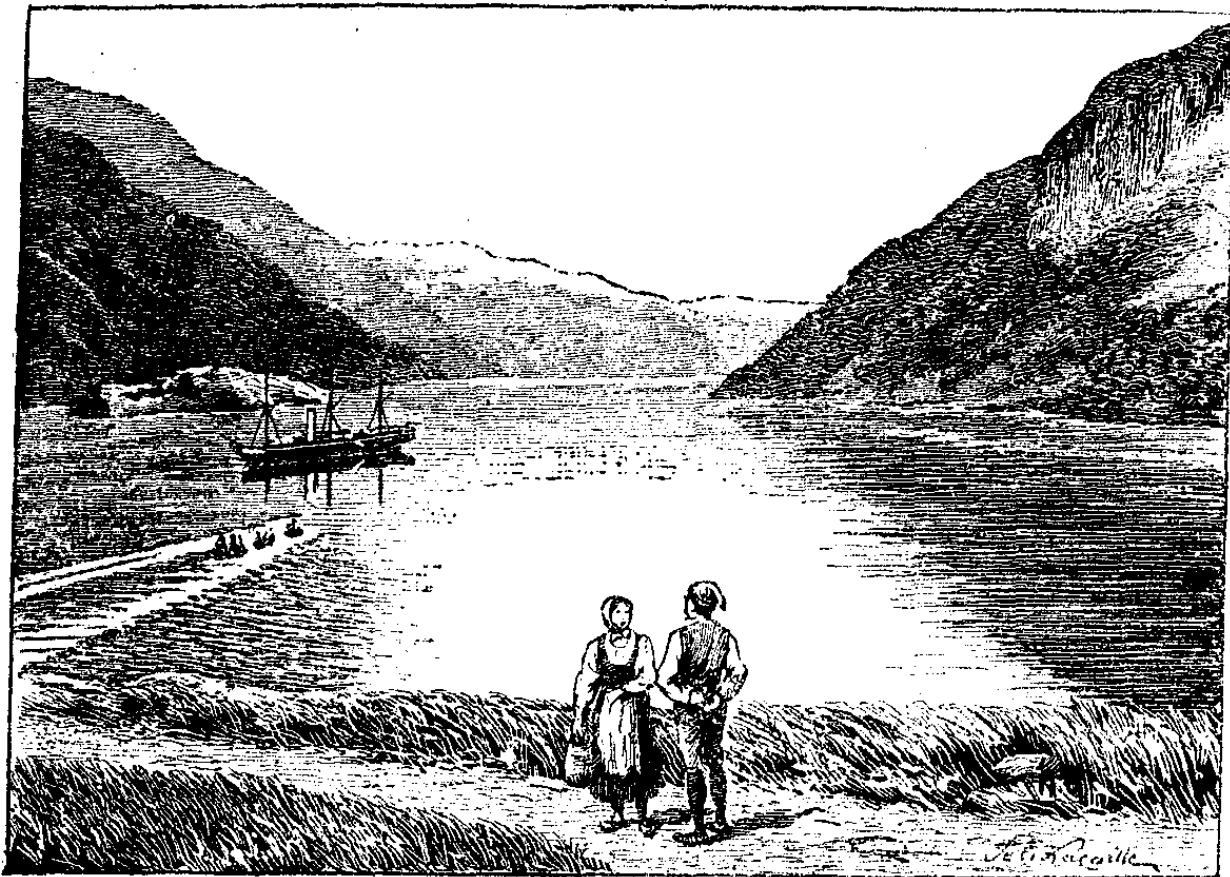
vallées profondes où la mer a pénétré par un lent abaissement du rivage.

— Alors, demande Jacques, les navires se promènent dans ces immenses corridors ?

— Précisément.

— La Norvège est un pays bien froid, n'est-ce pas, Jean ? dit Adèle.

— Certes ; mais un courant chaud de l'Atlantique, le



Entrée d'un fiord.

Gulf-Stream, réchauffe les côtes de la Norvège et la rend habitable.

— Il y a donc des courants d'eau chaude dans la mer ? demande Adèle.

— Oui. C'est un navigateur espagnol qui en fit la découverte au commencement du seizième siècle. Depuis on les a étudiés et on connaît leur direction, leur largeur, leur vitesse. Celle du Gulf-Stream est de 6 à 7 kilomètres par heure. Sa couleur bleu foncé le fait reconnaître.

— Oh ! que cela est étonnant, s'écrie Jacques, et se tournant vers M. Guillaume : — Grand-père, dit-il, toi qui as tant voyagé sur mer, tu ne nous en avais pas parlé.

— C'est que l'occasion ne s'en était pas présentée. Et puis,

mes enfants, je n'ai pas reçu l'éducation de mon petit-fils Jean. J'ignore bien des choses que j'aurais aimé à connaître et qu'il a apprises ; aussi, voyez comme je l'écoute avec plaisir ! De mon temps, les écoles ne ressemblaient guère à celles d'aujourd'hui. Vous êtes plus heureux que nous ne l'avons été. Profitez donc de tout votre cœur des bonnes heures que vous passez à l'école ; bien employées, elles feront de vous des Français qui contribueront à la grandeur de leur pays.

— Et aussi de bonnes Françaises, ajoute Adèle, qui ne veut pas que les femmes soient oubliées.

— Oui, ma petite-fille, approuve le grand-père, et la tâche des Françaises n'est pas moindre. C'est sur les genoux de leur mère que les tout petits apprennent déjà à aimer leur patrie.

**LX. — Les neutres. — La Norvège. — Sa population. — Caractère du peuple norvégien — Son commerce. — Christiania.**

Combien un peuple doit être fier, quand on peut dire de lui que sa loyauté et son honnêteté sont proverbiales dans le monde entier.

— La superficie de la Norvège est de 322 900 kilomètres carrés.

— Alors, s'écrie Jacques, qui consulte un tout petit cahier que Josette lui a fait et dont il se sert comme d'un carnet pour inscrire des notes, alors la Norvège est plus grande que l'Angleterre ?

— Oui, mais elle a bien peu de terres habitables et cultivables. Les glaciers et les montagnes occupent une grande partie du sol. De plus, la température excessivement froide à l'intérieur du pays, où la douceur du Gulf-Stream ne se fait plus sentir, empêche le développement de la culture. La population s'élève seulement au chiffre de 2 390 000 habitants, soit 7 habitants par kilomètre carré.

— Ce n'est pas beaucoup, remarque Adèle, mais peut-être que les habitants de ce rude pays, dont la côte est si longue, sont de hardis marins.

— Oui, dit Jean. Ce sont les descendants des anciens Normands, et ils ont gardé l'audace de leurs ancêtres. Habités aux dangers dès l'enfance, ils sont non seulement

d'infatigables pêcheurs et d'excellents marins, mais aussi de robustes bûcherons, d'actifs montagnards. Chaussés de skis, sorte de patins en bois, ils parcourent rapidement les pentes glacées de leurs montagnes. Ils savent exploiter leurs vastes forêts qui produisent des bois de première qualité. Ils ont des mines de fer et de nickel dont ils tirent parti, et la mer leur fournit une quantité de poissons de toute sorte. Adèle, cherche la ville de Christiania qui est la capitale de la Norvège.

— La voici, dit la petite, elle est au fond d'un fiord. Ce doit être un port, n'est-ce pas, Jean?



Skieur norvégien descendant les pentes glacées de la montagne.

— Précisément. Elle a 242000 habitants, une université, un observatoire, où l'on prend des notes sur ces contrées boréales si peu connues. C'est à Christiania qu'est né Nansen, célèbre naturaliste. Il a exploré le Groenland et les mers arctiques et, le premier, il a atteint une latitude très rapprochée du pôle Nord. Christiania fait un grand commerce de bois et d'huile. Adèle, peux-tu me dire quelles sont les différentes huiles que tu connais?

— Mais je n'en connais que deux, répond Adèle. Nous avons à la maison de l'huile pour la salade et de l'huile à brûler. Je n'en sais pas plus long.

— Et l'huile de foie de morue, s'écrie Jacques. Je ne l'oublie pas, moi. Elle me paraissait si mauvaise, lorsqu'on m'en faisait boire, quand j'étais petit!

— Eh bien, dit Jean, résumons : il y a des huiles *végétales* extraites de végétaux : olives, noix, faines (fruits du hêtre), œillette (nom vulgaire du pavot cultivé dont on tire une huile qu'on désigne parfois sous le nom de petite huile d'olive), lin (l'huile de lin, qui sèche vite, est employée pour la peinture), colza (espèce de chou cultivé surtout dans le nord de la France, l'huile de colza est une bonne huile à brûler). Il y a aussi l'huile *animale* extraite des phoques, baleines et autres. Phoques et baleines abondent dans les mers polaires. Les Norvégiens se livrent à cette pêche, qui n'est pas toujours sans dangers. Enfin il y a aussi les huiles *minérales* de pétrole.

— Oh ! je me souviens, reprend Adèle, que la Russie a d'abondantes nappes de pétrole.

— Eh bien, savez-vous par quel moyen l'Allemagne a réussi à se procurer la dynamite, qui lui manquait pour fabriquer les puissants explosifs dont elle se sert ?

Chacun regarda Jean d'un air interrogateur.

— C'est la petite et innocente fleur bleue du lin, dont la graine produit de l'huile, qui a été la pourvoyeuse de ses massacres.

— Oh ! comment cela ?

— L'Allemagne a acheté en Hollande des quantités considérables d'huile de lin. Par des procédés chimiques elle a réussi à obtenir la glycérine que cette huile contient, avec cette glycérine elle a fabriqué la nitro-glycérine, puis la dynamite.

— S'en doutait-on en France ?

— Non. L'huile de lin, n'étant pas considérée comme contrebande de guerre, était exportée librement. C'est la quantité considérable de cette exportation qui a éveillé les soupçons et nous a mis sur la voie.

Tout le monde est ému. Jean s'arrête, ému lui aussi. Enfin Jacques revient le premier à la Norvège.

— Et l'armée de la Norvège ? dit-il.

— Elle n'est que de 80000 hommes sur pied de guerre. Le peuple norvégien est plus ami de la paix que des aventures

guerrières. Il est laborieux, très instruit, d'une loyauté et d'une honnêteté appréciées dans le monde entier. Gouverné par un roi, il n'en a pas moins des institutions démocratiques, auxquelles il tient beaucoup. Le commerce de la Norvège est considérable. Sa marine marchande occupe le quatrième rang dans le monde.

**LXI. — Les neutres. — La Suède. — Sa population. — Son commerce.**

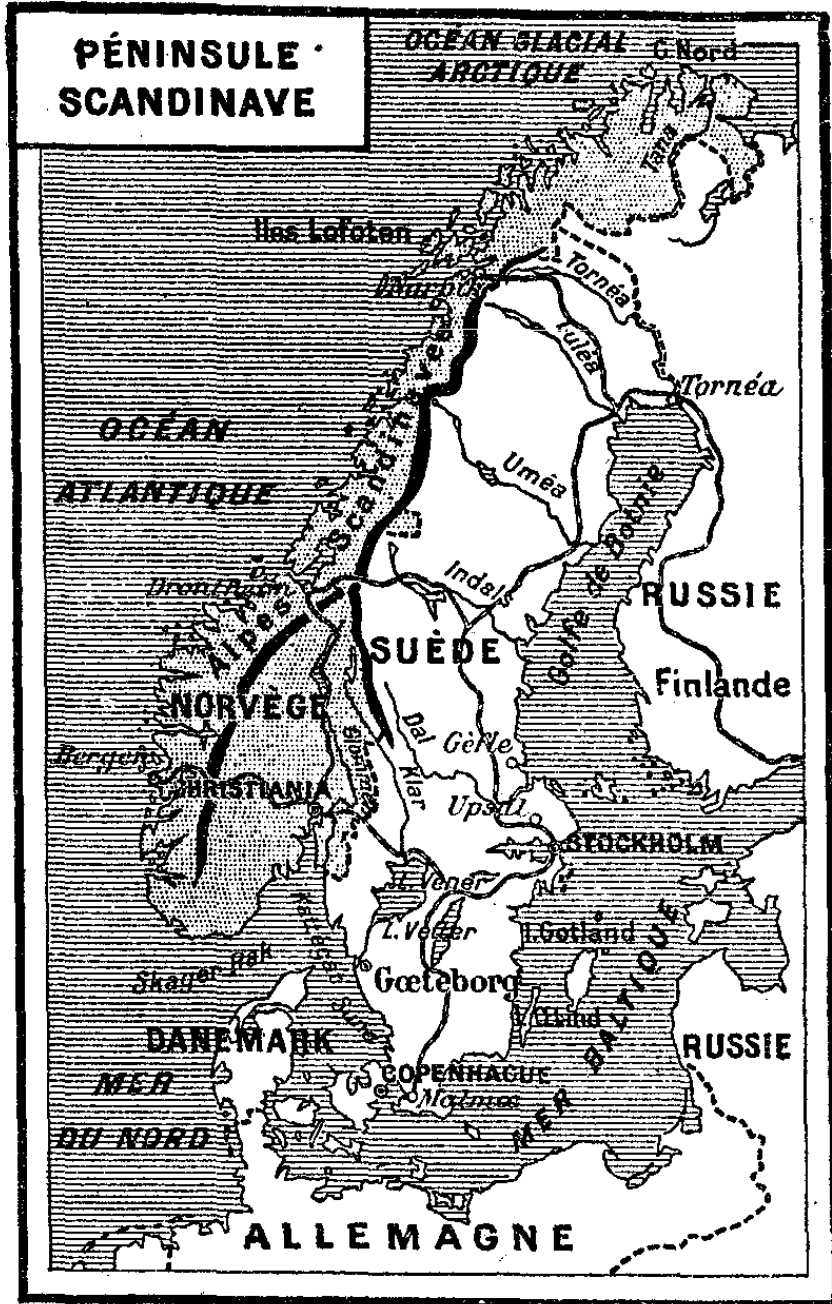
Rien n'est plus facile que de se laisser aller à l'abâtardissement par l'alcool. Rien n'est plus difficile et plus long que de relever une race abâtardie.

— Adèle, montre-nous la Suède sur la carte et fais-nous part de tes remarques.

— La Suède, dit Adèle, me paraît plus grande que la Norvège. Sa côte n'est pas trouée de fiords comme celle de la Norvège, mais à l'intérieur des terres elle a beaucoup de lacs. Au sud, ils sont très grands. Au centre et au nord, ils sont étroits comme les fiords norvégiens.

— Tes observations sont exactes, Adèle. La superficie de la Suède dépasse celle de la Norvège d'un quart à peu près. Elle a 448 000 kilomètres carrés.

Sa population est presque le double de celle de la Nor-





vège. Elle atteint 5600000 habitants, ce qui lui donne 13 habitants par kilomètre carré.

— Est-ce que les Suédois ont une grande marine marchande? demande Jacques.

— La marine marchande de la Suède tient le 9<sup>e</sup> rang dans le monde, tandis que celle de la Norvège tient le...? Achève, Jacques.

— Le 4<sup>e</sup> rang, dit le petit garçon.

— La capitale de la Suède est Stockholm, port militaire et port de commerce.



VUE DE STOCKHOLM.

La Suède est un pays agricole. Elle possède d'immenses et très belles forêts. Elle a des mines de fer renommé. Son commerce extérieur est florissant. Longtemps la Suède et la Norvège ne formèrent qu'un seul royaume. Elles se sont séparées depuis 1905, mais à l'amiable, en peuples civilisés. Les Suédois, comme les Norvégiens, sont très instruits. Le peuple suédois, chez lequel le fléau de l'alcoolisme sévissait d'une façon effrayante, a su l'enrayer. Il a, le premier, donné à l'Europe l'exemple de ce que peut faire la volonté. Il y a soixante ans, la consommation de l'alcool était en Suède de 23 litres par habitant, chiffre monstrueux

qu'aucune nation n'a encore atteint. Ce peuple d'une race si forte tombait dans l'abâtardissement, menaçait de s'éteindre, car les alcooliques ont un penchant naturel à augmenter sans cesse la dose de liqueurs ou d'eau-de-vie qu'ils consomment et en conséquence ils augmentent leur abrutissement. Le gouvernement s'en émut, il fit peu à peu fermer les cabarets. On instruisit la jeunesse du péril qui menaçait la nation, on fit appel à son courage. Malheureusement le mal déjà accompli était terrible, car les pauvres enfants des alcooliques, innocents des fautes de leurs pères, en supportent, hélas ! les conséquences. Ils naissent maladifs, faibles d'esprit, sans volonté, destinés à toutes les misères. On remplaça les cabarets par des instituts d'hygiène, de gymnastique, de massage destinés à relever les forces de la jeunesse et à les conserver. Il n'a pas fallu moins de soixante ans d'efforts pour faire tomber ce chiffre de 23 litres à 3 litres, qui, il faut l'espérer, arrivera à zéro.

#### LXII. — Le danger de l'alcoolisme.

Toutes les nations de l'Europe luttent victorieusement contre l'alcoolisme. La France seule ne conjure pas ce danger. La consommation de l'alcool s'accroît chez elle alors qu'elle diminue partout.

Adèle et Jacques étaient fort impressionnés par ce qu'ils venaient d'entendre sur les dangers de l'alcoolisme, aussitôt leurs jeunes cœurs si pleins de l'amour de la patrie furent en émoi.

— Et en France, Jean, demanda Adèle, sait-on le chiffre de la consommation de l'alcool ?

— Certes, dit le jeune officier, et le danger est d'autant plus grand que ce chiffre, au lieu de décroître, augmente chaque année. En 1830, il était de un litre, en 1908 il montait à cinq litres, et depuis il augmente encore. Dans ces cinq litres il s'agit d'alcool pur à 100 degrés, sans compter le vin et la bière qui renferment eux-mêmes de l'alcool.

— Quel malheur ! s'écria Jacques. Mais dis-nous, Jean, est-ce que les autres nations de l'Europe, dont tu nous as parlé, courent le même danger que nous ?

— Les nations du Nord, répond Jean, s'adonnent plus généralement à la boisson que celles du Midi. Le froid les excite à essayer de se réchauffer en buvant, ce qui est une erreur absolue. Donc, le nord de l'Europe s'alcoolisait volontiers, mais de tous les côtés on a senti le péril, on s'est mis à lutter contre ce mortel ennemi. L'alcoolisme diminue partout, sauf en France.

Jacques poussa un gros soupir. — En Angleterre, que se passe-t-il? demanda le petit garçon.

— L'Angleterre, en sept ans, a réussi à diminuer de moitié sa consommation d'alcool. Elle était de quatre litres, elle est tombée à deux litres, et elle baissera encore; car on fait en Angleterre une lutte acharnée à l'alcoolisme par des conférences de toute sorte, des ligues de tempérance dont les membres prêchent d'exemple et tâchent d'attirer à elles le plus d'adhérents possible.

— Alors, observa Adèle, voilà encore l'Angleterre qui nous distance. Parmi les nations que nous avons étudiées avec toi, Jean, est-ce donc celle où l'on boit le moins d'alcool?

— Non, la Norvège, depuis sept ans, a abaissé à un litre son chiffre, qui était de huit litres.

— Courageuse Norvège! dit Jacques. Ainsi elle a chaque année diminué d'un litre sa consommation, et pour ce progrès elle tient le premier rang. Bravo!

— Et la Suisse? demanda Adèle.

— La Suisse, en sept ans a abaissé de deux litres sa consommation. Elle atteignait le chiffre cinq, elle n'est plus qu'à trois.

— C'est un litre de plus que l'Angleterre, remarqua Adèle. L'Angleterre tient le deuxième rang après la Norvège, et la Suisse, le troisième rang après l'Angleterre.

— Et l'Allemagne? demanda Jacques.

— L'Allemagne a abaissé de quatre litres sa consommation qui était de huit litres.

— Quoi! dit Jacques, elle a fait ce progrès en avant, alors que nous, loin de nous corriger, nous reculons. On y boit un litre de moins par habitant que chez nous! L'Allemagne occupe le quatrième rang. Oh! que cela m'humilie. Jean, je suis sûr que si tous les Français savaient cela, ils voudraient

travailler à détruire l'alcoolisme en France comme on y travaille partout, même en Allemagne.

— Tu as raison, mon bon petit Jacques, approuva l'officier content de l'enthousiasme de l'enfant, il faut que tous, avec énergie, nous combattons ce danger. Le gouvernement militaire en ce moment sévit le plus possible contre les cabarets. Lorsque, la guerre finie, nous aurons reconquis l'indépendance de la patrie, n'oublions pas l'autre mortel ennemi qui nous menace. Il suffit de *vouloir, voulons*. Soyons, comme les Anglais, des hommes de *haute volonté*. Souvenez-vous de Toby, dont je vous ai parlé.

— Eh bien, dit Jacques, je ne suis qu'un enfant, mais je veux faire quelque chose. Je vais écrire sur mon petit cahier, qui me sert de carnet, tous les chiffres que tu nous as donnés. Ces chiffres-là, je vais les savoir par cœur, et je m'en irai les apprenant à tous mes camarades, qui les rediront chez eux. Oh ! je voudrais que tout le monde sache que notre belle France, même délivrée des Allemands, n'en reste pas moins blessée par la vilaine passion de boire, et que tous nous devons la combattre.

LXIII. — Les neutres. — Le Danemark. — Sa population. —  
Le canal de Kiel.

Un petit pays, s'il est très instruit, peut tenir une belle place dans le monde.

— Adèle, dit Jean, cherche le Danemark sur la carte et rappelle-nous le nom des pays parmi lesquels nous l'avons rangé.

— Le Danemark fait partie des pays scandinaves, répond Adèle. Il me paraît bien petit comparativement à la Suède et à la Norvège. Je vois sur la carte qu'il se compose d'une presqu'île, le Jutland, rattaché au Slesvig-Holstein.

— Slesvig-Holstein, dit Jacques, je me souviens de ce nom. C'est celui du pays que l'Allemagne a arraché au Danemark et dont elle a fait une province prussienne.

— Très bien, Jacques. Adèle, continue tes observations.

— Je vois aussi, reprend la petite, deux îles danoises. Sur la plus grande, Seeland, il y a une ville inscrite en lettres très

grosses : Copenhague, je pense que ce doit être la capitale.

— Tout cela est bien raisonné, Adèle. Copenhague est la capitale du Danemark. Elle a 462000 habitants. C'est à la fois un port militaire et un port marchand. La superficie du Danemark est un peu plus grande que celle de la Belgique, un peu inférieure à celle de la Suisse; elle a 40368 kilo-

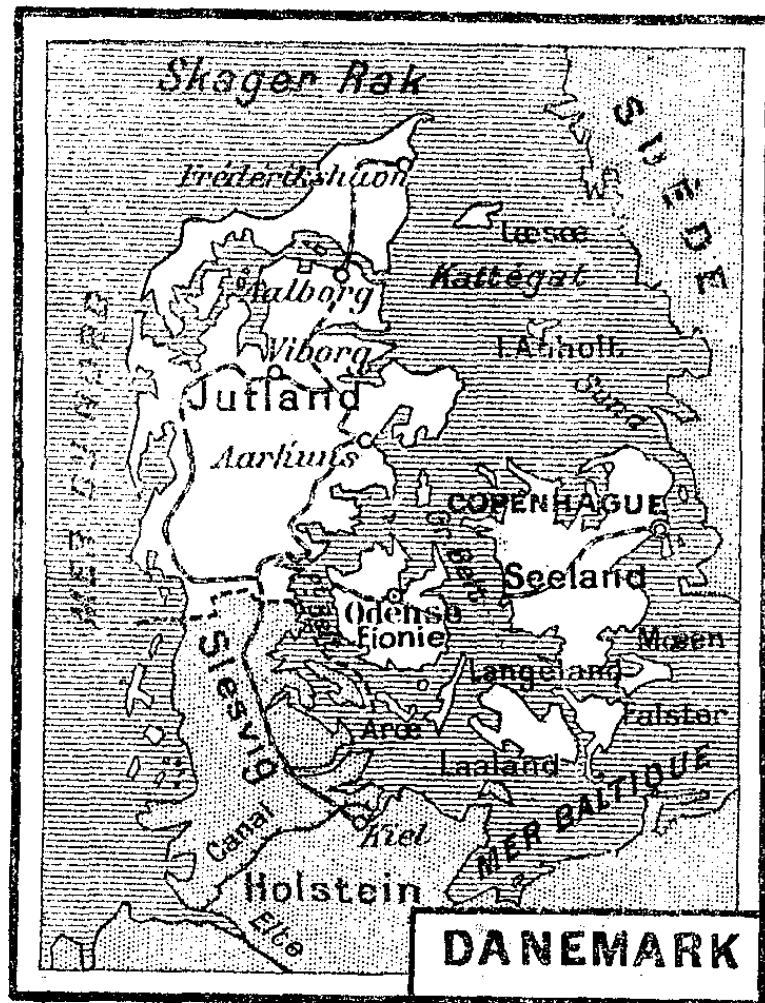
mètres carrés. Sa population est de 2775000 habitants.

— Alors, observe Jacques, la Suisse, quoique plus petite, a un million d'habitants de plus que le Danemark. Jean, veux-tu nous dire combien le Danemark compte d'habitants par kilomètre carré, demande le petit garçon qui semble avoir un goût particulier pour la statistique.

Le Danemark a 69 habitants par kilomètre carré, est-il répondu à Jacques qui

en prend note; puis il regarde la carte : — Je vois, dit-il, le détroit du Sund non loin de Copenhague. C'est ce détroit par lequel la flotte russe ne peut s'aventurer en ce moment, ainsi que tu nous l'as appris, Jean, en nous parlant de la Russie; mais, ajoute notre petit homme qui décidément veut faire de la stratégie, si le Danemark, au lieu de rester neutre, barrait le détroit à la flotte allemande, l'Allemagne ne se trouverait-elle pas embarrassée?

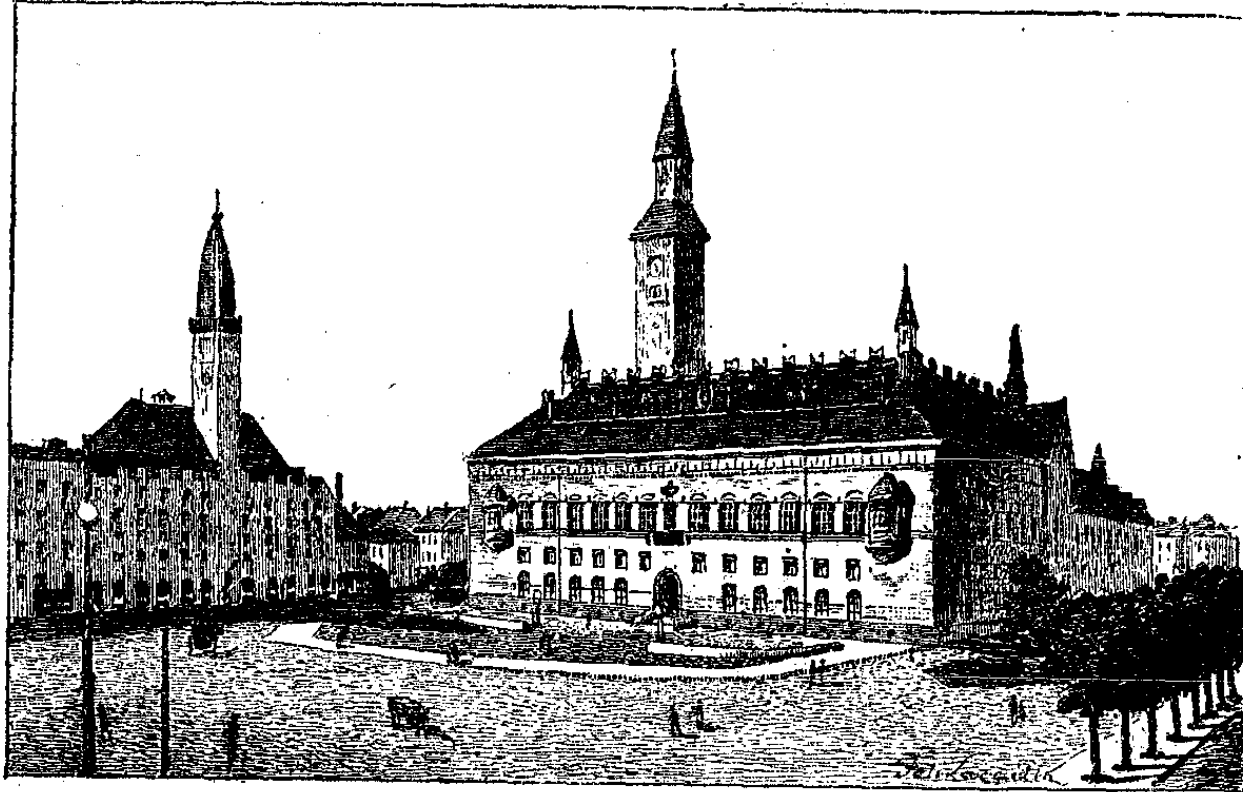
— Je te ferai remarquer, Jacques, que le petit Danemark serait plus vite écrasé encore que la Belgique; d'autre part, le kaiser a prévu même ce cas, et il a fait construire sur le territoire du Slesvig-Holstein un canal qui part de Kiel, traverse le Slesvig et aboutit à la mer du Nord. Regarde la



carte. La flotte allemande traverse ce canal qui lui appartient et arrive ainsi très vite de la Baltique à la mer du Nord. Le Sund lui est inutile.

— Ces gens-là ont tout prévu, dit Jacques, très mécontent.

— Le Danemark, reprend Jean, est un pays agricole. On y élève du bétail. Les agriculteurs, très instruits, ont perfectionné leurs laiteries, ils fabriquent du beurre excellent. Ils en exportent en Angleterre où il est très apprécié. La population des côtes danoises se livre avec ardeur à la pêche. Le Danemark a aussi quelques colonies. Le peuple danois cherche un dédommagement de l'amoindrissement de son



COPENHAGUE. — Copenhague, dont le nom danois veut dire : port des marchands, est la capitale du Danemark (462 000 hab.). Elle est située sur la côte de l'île de Seeland. Elle est fortifiée ; elle a un port militaire et marchand sur le Sund.

territoire et des pertes matérielles qui en résultent pour lui en augmentant sa valeur morale et intellectuelle. L'instruction atteint, dans toutes les classes de la société, un niveau qu'on ne rencontre pas ailleurs. Copenhague a des établissements scientifiques et des sociétés savantes qui lui font le plus grand honneur. C'est près de Copenhague qu'est né Thorwaldsen, très illustre sculpteur.

— Et l'alcoolisme, demande Jacques, le Danemark y a-t-il échappé ?

— Comme les pays scandinaves, il avait malheureusement atteint un chiffre très élevé : dix litres par habitant. Mais, comme ses voisins, il s'efforce de remonter le courant. En sept ans ce chiffre est tombé à sept litres. C'est encore énorme, mais il continuera à décroître, car les efforts sont grands.

LXIV. — Andersen, poète et romancier danois.

Un simple conte, s'il est bien fait, nous donne, en nous récréant, une leçon morale que nous n'oublierons plus.

— Nous ne quitterons pas le Danemark, dit Jean, sans faire connaissance avec un auteur danois célèbre. Il a écrit de jolis contes pour les enfants de son pays. Josette désire que vous en connaissiez au moins un.

— Oh ! quel bonheur, s'écrie Adèle, nous aimons tant les contes.

Jacques saute de plaisir, et tous les deux se rapprochent de Josette qui tient le livre à la main.

— Jacques commencera la lecture, dit Josette, puis Adèle continuera, car le conte est long.

— Nous ne le trouverons jamais trop long, affirmèrent les deux enfants, et nous allons nous appliquer à le bien lire.

— Expliquons d'abord quelques mots. Savez-vous ce que c'est qu'un *chambellan* ? Non. Eh bien, c'est un officier chargé de tout ce qui concerne la chambre d'un prince. Et un *conseiller de justice*, devinez-vous ?

— Un conseiller, explique Jacques, c'est celui qui fait partie d'un conseil. Ainsi les conseillers municipaux sont les membres du conseil municipal. Alors il y a peut-être des conseils de justice au Danemark, et ceux qui en font partie sont des conseillers de justice.

— Très bien raisonné. Vous saurez qu'un *pourpoint* c'est un vêtement d'homme du quinzième siècle ; et les souliers à la *poulaine*, des chaussures de la même époque.

— Oh ! j'en ai vu, dit Adèle. Il y en a pour enseigne à la boutique du cordonnier, et ces souliers ont une grande pointe recourbée tout à fait drôle.

— Quant à la *topographie* d'une ville, c'est le dessin de cette ville. Jacques, sais-tu ce que c'est qu'une maison en *torchis* ?



— Oui, Josette, c'est notre ouvrier maçon qui me l'a expliqué. Il a fait une sorte de cabane en torchis pour les animaux. Cela se construit avec un mortier de terre grasse et de paille hachée.

— Adèle, tu ne comprends pas sans doute ce que veulent dire ces mots : *parler une langue hétéroclite*.

— Oh ! si, Josette, on m'a souvent adressé cette phrase à l'école, et je comprenais alors que mon langage s'écartait des règles de la grammaire et n'avait plus de rapport avec elles.

— Quel est l'*art divin* découvert par Gutenberg ?

— C'est l'imprimerie, s'écrie Jacques.

— Et l'*hydromel* ?

— C'est une boisson que les anciens faisaient avec de l'eau et du miel. M. l'instituteur nous l'a appris.

— Allons, dit Josette, je vois que vous commencez à savoir le sens d'un plus grand nombre de mots. C'est un réel progrès. Pour bien exprimer ce que l'on veut dire, il faut enrichir sans cesse sa mémoire de mots nouveaux et en posséder le sens très exact.

LXV. — Conte danois (1). — Les galoches du bonheur.  
Le commencement.

Pourquoi dénigrer le temps où nous vivons et lui opposer sans cesse un passé que nous nous plaisons à embellir sans en avoir connu les ennuis ?

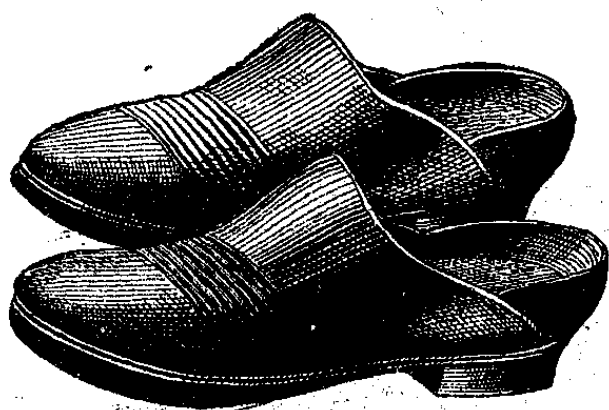
« Dans une maison à Copenhague s'était réunie chez un *chambellan* de Sa Majesté une société fort nombreuse et distinguée ; les hôtes avaient engagé tout ce beau monde pour être en retour aussi invités quelquefois. La moitié était déjà groupée autour des tables de jeu ; l'autre moitié attendait que la dame de la maison eût prononcé le mot sacramentel : qu'allons-nous bien faire ?

» Dans l'intervalle on causait de choses et d'autres ; la conversation vint à rouler sur le moyen âge. Les uns disaient que cette époque avait été bien plus pittoresque, plus mouvementée, beaucoup plus intéressante que nos temps modernes. Le *conseiller de justice* Knap était de cet avis et il

(1) Extrait des *Souliers rouges et autres Contes* d'Andersen, traduction Grégoire et Moland. Garnier frères, éditeurs.

soutenait son opinion avec tant de feu et d'animation que la dame de la maison se rangea tout de suite de son parti, et tous deux ils se mirent à battre en brèche la fameuse dissertation où OErstedt, le célèbre physicien, comparant les temps anciens et modernes, donne la préférence à notre siècle. Parmi les différentes phases du temps passé, c'était le quinzième siècle que le conseiller de justice affectionnait surtout, et il déclara que jamais le Danemark n'avait été aussi heureux que sous le règne du roi Jean.

» On continua à discuter, à pérorer sur ce sujet jusqu'à ce que le domestique vint apporter le journal du soir ; on se tut pour écouter lire les nouvelles ; mais il n'y en avait aucune d'intéressante. Ce qu'on fit ensuite ne mérite pas non plus d'être raconté ; passons donc dans le vestibule, où se trouvaient les manteaux, les cannes, les galoches des invités. Là se tenaient deux filles, l'une vieille, l'autre jeune ; au



Une paire de galoches.

premier abord, on aurait supposé que c'étaient des femmes de chambre, venues pour accompagner leurs maîtresses au retour. Mais en les considérant d'un peu plus près, on s'apercevait vite que ce n'étaient pas des domestiques, ni même des personnes ordinaires ; elles

avaient la peau trop fine, leurs traits étaient bien trop nobles ; jusqu'à la coupe de leurs vêtements, qui était particulière et pleine de distinction.

» C'étaient en effet deux fées ; l'une, la jeune, était chargée de distribuer les menues faveurs du bonheur. Autant elle était gaie et avenante, autant la vieille avait l'air sombre et rébarbatif ; c'était la fée du souci.

« — Vous ne savez pas, dit la fée du bonheur, c'est aujourd'hui ma fête ; en l'honneur de quoi on m'a confié la mission particulière d'apporter au genre humain une paire de galoches qui ont une propriété merveilleuse. Celui qui les met se trouve à l'instant même transporté au milieu de la période de l'histoire pour laquelle il a une préférence ; tout ce qui l'entoure, tout ce qu'il voit, est de son époque de prédilection.

» Attention ; on va bientôt sortir du salon ; je m'en vais placer les galoches en évidence ; il y en aura toujours un qui les prendra pour les siennes, et ce sera aujourd'hui son jour de bonheur, puisque ses souhaits seront accomplis. »

LXVI. — Les aventures du conseiller de justice.

Le simple pavage des rues, leur éclairage la nuit ; le pont sur lequel nous traversons le fleuve, la rivière ou le canal ; la voiture qui nous transporte quand nous sommes las : que de bienfaits auxquels nous ne pensons jamais parce qu'ils ne nous font jamais défaut.

« Les invités commençaient à se retirer. Le conseiller de justice Knap quitta le salon un des premiers ; il était enchanté des belles et éloquentes choses qu'il avait dites en faveur de sa chère époque du roi Jean, et il était tout absorbé dans des réflexions sur ces temps mémorables, lorsqu'il eut à chercher ses galoches ; aussi se trompa-t-il, et il prit celles du Bonheur ; il descendit l'escalier, sortit de la maison et se trouva dans la rue d'Oestergade.

» Mais, comme par la vertu des galoches il était transporté à l'époque du roi Jean, il eut aussitôt à patagner au milieu de la boue et des flaques d'eau ; dans ce temps-là, en effet, les rues n'étaient pas encore pavées.

« — Quelle horreur ! s'écria le conseiller ; je n'avais pas remarqué en venant que la rue fût si boueuse. Et voilà qu'on a éteint toutes les lanternes, et je ne peux plus trouver le trottoir. »

« Il faisait, en effet, noir comme dans un four ; il y avait



Un homme vêtu en costume du quinzième siècle : pourpoint, souliers à la poulaine, chapeau pointu.

un fort brouillard. Après avoir marché un peu, le conseiller rencontra une lanterne qui éclairait faiblement une figure de Madone. Il s'arrêta un instant, fort surpris à la vue de cette statue de la Vierge avec l'enfant Jésus : c'était la première qu'il aperçût en dehors d'une maison de Copenhague.

« — C'est là sans doute, se dit-il, la boutique d'un marchand de curiosités; il aura exposé cette statue comme enseigne et il aura oublié de la rentrer. »

» Deux hommes vêtus de *pourpoints*, de chapeaux pointus et portant des souliers à *la poulaine*, passèrent à côté de lui.



Un tableau du célèbre peintre hollandais Rembrandt : la ronde de nuit.

« — Tiens, pensa-t-il, je ne savais pas qu'il y eût ce soir quelque part un bal masqué. Ils sont joliment bien costumés ces deux-là. »

» Tout à coup retentit une fanfare de fifres et de tambours; un cortège s'avancait précédé de gens habillés comme les deux premiers et portant des torches allumées. Une troupe de gens d'armes, tout bardés de fer, les uns portant des arbalètes, les autres brandissant des masses d'armes, entouraient leur chef qui, lui, était vêtu comme un ecclésiastique. Le conseiller demanda à un passant d'où venaient donc tous ces masques.

« — Mais, lui répondit l'autre, vous ne reconnaissez donc pas Monseigneur l'évêque de Seeland.

» — Mon Dieu, mon Dieu, se dit le conseiller en secouant la tête, l'évêque a-t-il donc perdu l'esprit? Mais non, ce ne peut pas être lui. C'est une mascarade. »

» Méditant sur les choses étranges qui venaient de passer devant ses yeux, il avança tout droit le long de la rue d'Østergade; lorsqu'il se crut arrivé au pont qui mène à la place du château, il s'arrêta. Pas la moindre trace d'un pont quelconque. Il y avait cependant un cours d'eau; pendant qu'il restait là tout perplexe, deux hommes, manœuvrant une nacelle, abordèrent près de lui et l'un d'eux lui demanda :

« — Votre Seigneurie veut-elle que nous la conduisions sur le Holm?

» — Sur le Holm? répondit le conseiller, ne sachant plus que penser et ne songeant guère à la *topographie* de la ville au quinzième siècle. Mais non, je veux aller vers Christianshavn, dans la petite Torvegade. »

» Les deux hommes le regardèrent avec de grands yeux comme une bête curieuse.

« — Montrez-moi seulement, reprit-il, où est le pont. C'est une indignité d'avoir éteint les lanternes avant minuit; dès demain j'irai porter ma plainte à la police. Et quelle boue donc! on se croirait au milieu d'un marécage. »

» Les hommes lui répondirent quelques phrases, mais il n'en comprit que trois ou quatre mots.

« — Je n'entends pas votre affreux patois de Bornholm », dit-il à la fin avec impatience, et il les laissa là.

» Il suivit le bord de l'eau, mais sans parvenir à rencontrer le pont; il n'y avait même pas de garde-fou.

« — C'est un vrai scandale, s'écria-t-il tout haut, que la façon dont l'administration de la ville entretient ces lieux. J'en dirai certes un mot au bourgmestre. J'ai bien raison de soutenir que de nos jours tout va de mal en pis. Allons, il faudra bien que je prenne un fiacre, si je veux rentrer chez moi... »

» Le voilà en quête d'une voiture; il arpente diverses rues, manquant plusieurs fois de se casser le cou; mais de fiacre, pas la moindre trace.

« — Il ne me reste qu'une ressource, se dit-il, c'est de retourner d'où je viens; là il y a, je le sais, une station de voitures, et je pourrai enfin arriver à bon port. »

» Il regagna comme il put l'OEstergade, et il était arrivé presque au bout, lorsque la lune, perçant les nuages, vint éclairer la scène.

« — Mon Dieu, s'écria-t-il, quel est cet échafaudage qu'on a élevé ici? »

» C'était la grande porte qui, au quinzième siècle, fermait la rue d'OEstergade. En tournant et en virant il finit par arriver à l'emplacement qu'il cherchait; mais alors ce n'était qu'un vaste pré; par-ci par-là apparaissaient quelques broussailles et à travers la prairie coulait un large canal; sur l'autre bord on apercevait quelques misérables cabanes en bois où logeaient les matelots des navires hollandais.

« — Ou bien je suis la victime de la fée Morgane, la dupe d'un mirage, se dit le conseiller tout consterné, ou bien je suis tout simplement ivre. Jamais je n'ai vu endroit pareil dans tout Copenhague. »

» Et, revenant sur ses pas, il se mit à examiner les maisons d'un peu plus près; la plupart n'étaient qu'en bois ou en *torchis*, et beaucoup étaient recouvertes de chaume.

« — Voyons, se dit-il, de plus en plus alarmé et en scôtant, qu'est-ce que j'ai en fin de compte. Je n'ai pourtant bu que deux verres de punch; le fait est que je ne le supporte pas bien; aussi quelle idée de ne pas nous donner du thé, qui ne vous trouble pas l'esprit. Il faudra que j'en fasse l'observation à M<sup>me</sup> la chambellane. Que faire? Je vais retourner chez elle, et avouer ce qui m'arrive et que je me trouve indisposé. Ce sera quelque peu ridicule; mais je ne puis cependant pas errer toute la nuit dans les rues. Pourvu qu'on soit encore levé! »

» Et il se mit à la recherche de la maison où il venait de passer la soirée; jamais il ne put la retrouver. »

## LXVII. — Suite des aventures du conseiller de justice.

Echanger des pensées avec des gens assez instruits pour les comprendre, établit entre tous une sorte de communion fraternelle, à quelque degré de l'échelle sociale que nous soyons placés. Ne le pouvoir faire nous isole comme si nous ne parlions pas la même langue.

« — C'est décidément affreux, pensa-t-il. Je suis absolument égaré. Ce n'est pas du tout ici l'OEstergade. On n'aperçoit pas un seul magasin; ce sont toutes baraques et masures. Ce serait cependant par ici que devrait se trouver la maison du chambellan. Tiens, en voilà une où j'aperçois de la lumière; à tout hasard je vais entrer et demander mon chemin; tout seul je ne le trouverai jamais; je vois double pour la première fois de ma vie. »

» Il poussa une porte entre-bâillée et entra dans une assez grande salle; de grosses poutres traversaient le plafond: c'était une auberge où l'on donnait à boire. Une société assez nombreuse était réunie là; des marins, des bourgeois, deux savants, chacun ayant devant lui un énorme pot de bière, discourent avec animation; ils ne firent aucune attention au brave conseiller.

« — Je vous demande mille pardons, dit-il à la maîtresse de la maison. Je suis tout à fait mal à mon aise et je me suis égaré. N'auriez-vous pas l'extrême bonté de me faire chercher un fiacre pour que je puisse regagner Christianshavn, où je demeure. »

» La femme le regarda de la tête aux pieds, secouant la tête; puis elle lui adressa la parole en allemand, mais en allemand assez *hétéroclite*. Le conseiller, supposant qu'elle ne comprenait pas le danois, répéta sa demande en haut allemand. La brave hôtesse, le voyant habillé d'une façon si différente des autres, et entendant ce langage dont elle ne saisissait que quelques mots, s'imagina que c'était un étranger; elle vit bien qu'il était tout dérangé: elle lui apporta un verre d'eau fraîche pour l'aider à se remettre; le breuvage avait un goût de saumure, et cependant la femme était allée le puiser à la fontaine.

» Le conseiller prit sa tête entre ses mains, respira forte-

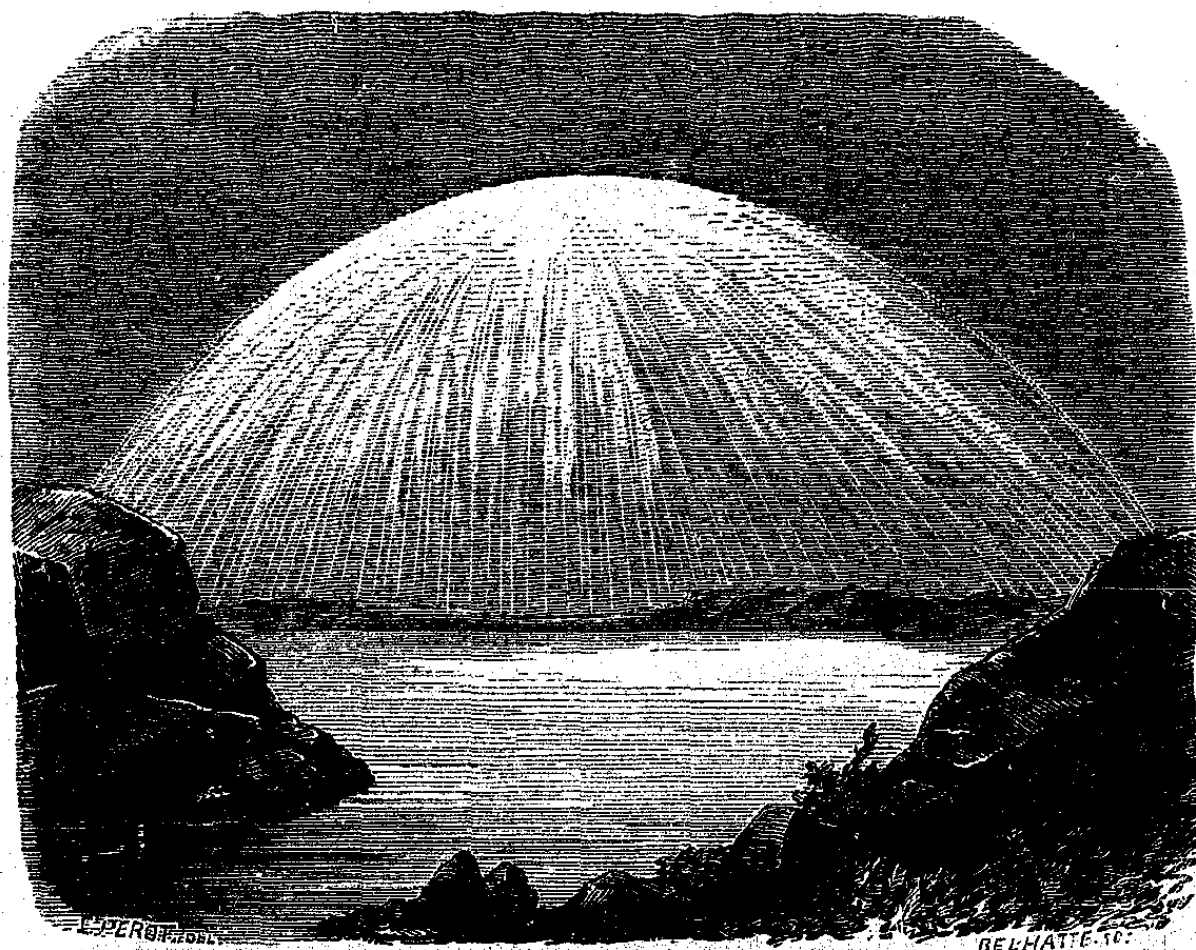


ment, et se mit à méditer sur toutes les étrangetés au milieu desquelles il se débattait depuis plus d'une heure.

» Ne trouvant aucune explication, il releva les yeux et aperçut que l'hôtesse rangeait un grand morceau de papier.

« — Est-ce le numéro d'aujourd'hui du *Soir*? » dit-il machinalement.

» La femme le considéra d'un air ahuri, ne comprenant



L'AURORÉ BORÉALE, ou lumière polaire, se montre fréquemment dans les pays voisins du pôle nord (Sibérie, Laponie, Norvège, Islande). C'est, le plus souvent, une sorte d'immense arc enflammé qui s'élève au-dessus de l'horizon. L'aurore boréale est produite par l'électricité.

pas ce qu'il disait; elle lui tendit cependant le papier : c'était une gravure sur bois représentant un phénomène céleste, qui, disait le titre, avait été récemment aperçu à Cologne.

« — Mais c'est une très vieille gravure, dit le conseiller, qui était collectionneur, et qui, à la vue de cette curiosité qu'il savait fort rare, sortit de son état de stupeur. Comment vous êtes-vous procuré cette gravure, qu'un amateur de mes amis cherche depuis de longues années? Le sujet est fort intéressant; à l'époque où la chose s'est passée, on n'a pu expliquer le phénomène; on sait maintenant que c'était une aurore boréale, produite très probablement par des courants d'électricité. »

» Les gens qui étaient assis à côté de lui et qui avaient continué à ne tenir aucun compte de lui l'examinèrent d'un air étonné en entendant ses paroles ; l'un d'eux se levant, et ôtant respectueusement son chapeau, lui dit :

« — Vous êtes, certes, un fort savant homme, monsieur.

» — Oh ! mon Dieu non, répondit le conseiller ; j'ai seulement une instruction générale, et j'en sais assez pour pouvoir parler un peu de tout ce dont on cause dans la conversation entre gens d'éducation.

» — *Modestia* est une rare vertu, dit l'autre en faisant bien résonner le mot latin, dont il se servait avec emphase.

» — Oserai-je vous demander avec qui j'ai l'honneur de parler ? dit le conseiller.

» — Je suis *baccalaureus* ès Ecriture sainte », répliqua l'autre.

» La réponse ne surprit pas le conseiller ; les vêtements de l'individu lui semblaient convenir à sa profession.

« C'est sans doute quelque vieux maître d'école à l'esprit biscornu, pensa-t-il, comme on en rencontre encore dans les villages écartés du fond du Jutland. »

« — Si cela vous convient de continuer la conversation, reprit le bachelier, j'en serai charmé. Vous me semblez fort versé dans les anciens auteurs.

» — Oui, répondit le conseiller, j'estime beaucoup leurs écrits, mais je ne dédaigne pas les livres modernes quand ils traitent de matières utiles. En revanche, je ne fais guère de cas des histoires banales et vulgaires où l'on nous dépeint la réalité de ce monde que nous connaissons et qui déjà nous ennuie suffisamment.

» — Quelles sont ces histoires ? demanda l'étudiant.

» — Les nouveaux romans, dont on nous accable, répondit le conseiller.

» — Vous êtes bien sévère, dit le bachelier, il y en a de fort amusants et qui sont pleins de traits d'esprit. A la cour, on s'en régale ; le roi aime surtout un des plus récents qui traite du roi Arthur et de la Table ronde. Ces jours-ci encore, Sa Majesté en a cité plusieurs plaisants passages en les approuvant fort.

» — Je ne le connais pas du tout, dit le conseiller ; en

effet, il doit être tout nouveau, c'est sans doute Heilberg qui l'a publié.

» — Non, reprit le bachelier, il n'a pas paru chez Heilberg, mais chez Godfred von Gehmen.

» — Ah! c'est là l'auteur, dit le conseiller; je ne savais pas qu'il y eût encore en Danemark des personnes portant ce vieux nom du premier imprimeur danois.

» — En effet, c'est le premier qui ait fait connaître dans notre pays l'*art divin* découvert par Gutenberg », dit le bachelier.

» Jusque-là, la conversation se soutenait, mais ensuite elle marcha moins bien. Le conseiller trouvait le bachelier par trop ignorant des plus simples éléments des sciences; et le bachelier, par contre, trouvait les propositions du conseiller hardies à l'excès et frisant l'hérésie. Ils s'évertuaient à se faire comprendre; de temps à autre, le bachelier s'exprimait entièrement en latin, la langue universelle des savants; mais cela ne les avançait guère.

#### LXVIII. — Fin des aventures du conseiller de justice.

Une société composée d'ivrognes et de gens grossiers est le milieu le plus pénible qui se puisse rencontrer.

« — Eh bien, allez-vous mieux maintenant? » dit l'hôtesse en tirant par la manche le conseiller qui, entraîné par le feu de la conversation, avait fini par s'acclimater un peu au milieu des choses bizarres qui l'entouraient.

» — Dieu du ciel! dit-il se rappelant tout ce qui venait de se passer. Où suis-je? »

» Il se sentait pris de vertige.

« — Allons, buvons! s'écria un marin. Servez-nous de l'*hydromel* et de la bière de Brême. Et vous allez trinquer avec nous! » ajouta-t-il en frappant sur l'épaule du conseiller.

» Deux filles apparurent; elles portaient d'immenses bonnets pointus. Elles remplirent les verres à la ronde, puis saluèrent la société et se retirèrent.

« — Quel est cet atroce breuvage? » se dit le conseiller après avoir porté ses lèvres à son verre. Il ne voulut plus boire; mais les autres insistèrent tant, avec des compli-

ments si cérémonieux, qu'il fut forcé de vider son verre. Bientôt l'un des assistants déclara qu'il se sentait pris d'une douce ivresse; tout le monde se mit à parler à la fois. Le conseiller, d'une voix lamentable, supplia qu'on allât lui chercher un fiacre. L'autre savant, qui était docteur, entendant ce mot, dit que c'était du moscovite.

» Quant au conseiller, il se sentait de plus en plus malheureux; jamais il ne s'était trouvé dans une société aussi mal composée.

« — On dirait des sauvages, des païens! pensa-t-il. Il est temps de m'esquiver. Sans cela, quand ils vont être tous pris de boisson, gare les coups! »

» Il se glissa doucement sous la table, croyant pouvoir gagner inaperçu la porte. Il était près de réussir, lorsque le bachelier le vit s'enfuir; il en avertit les autres qui coururent le saisir pour le ramener à table et lui faire avaler une seconde rasade. Il se démena avec fureur et, au milieu de la lutte, les fameuses galoches quittèrent ses pieds, et tout le charme cessa aussitôt.

» Le conseiller vit distinctement en face de lui une belle lanterne bien allumée et éclairant un superbe édifice. Il se trouvait dans la rue d'Østergade; il reconnut les magnifiques magasins, les belles maisons de rentier. Il se trouva assis sur les marches de l'escalier de l'une d'elles, le nez contre la porte; en face était assis le veilleur de nuit qui dormait profondément.

« — Dieu de miséricorde, se dit le conseiller, pourvu que personne ne m'ait aperçu étendu ici et dormant. Mais quel singulier rêve j'ai eu! C'est affreux, combien deux verres de punch peuvent déranger un honnête homme. »

» Quelques instants après, il se trouvait dans un fiacre qui le ramena à sa maison dans Christianshavn. En chemin, il pensa à toutes les peines et les angoisses qu'il venait d'éprouver, et il se félicita de vivre à notre époque qui, malgré tous ses défauts, se dit-il, vaut encore mieux que le temps du roi Jean, qu'il avait jusqu'ici tant vanté, n'ayant pas encore vécu au milieu de la barbarie de ce règne fameux. »

— Oh! dit Adèle en fermant le livre, voilà un conte qui m'a bien amusée.

— Cela ne m'étonne pas, répond le grand-père, tout vieux que je suis, j'y ai pris plaisir comme un enfant. Mais il ne suffit pas de s'amuser, tirons profit de cette récréation et dites-nous, mes enfants, ce que vous avez conclu de tout cela. Voyons, Jacques, commence.

— J'ai trouvé, observe Jacques, que M. le Conseiller de justice faisait ce que je fais souvent; il parlait étourdiment de ce qu'il ne connaissait pas. Il avait grand tort de vanter le bonheur du quinzième siècle sans songer en quoi consistait ce bonheur-là.

— Et M<sup>me</sup> la Chambellane, qui lui donnait raison simplement parce qu'il parlait avec autorité, n'était pas plus sage que lui, dit Adèle, car elle ne réfléchissait pas davantage.

— Cela fait, ajoute Jacques, qu'on s'amuse beaucoup de voir ce pauvre conseiller si désolé en face des mésaventures que lui réserve une époque qu'il a tant vantée.

— Et les gens du quinzième siècle qui lui paraissaient si grossiers et si ignorants auprès de ceux du vingtième siècle! Quelle leçon ils lui donnent.

— Êt vous concluez?...

— Oh! Jean, qu'il ne faut pas mépriser le temps où l'on vit, répond Adèle, mais en voir les bons côtés pour supporter les mauvais.

— Voilà qui est très bien. Et toi, Jacques?

— Moi je conclus que je veux me corriger de mes défauts, puisque je les trouve si ridicules chez les autres.

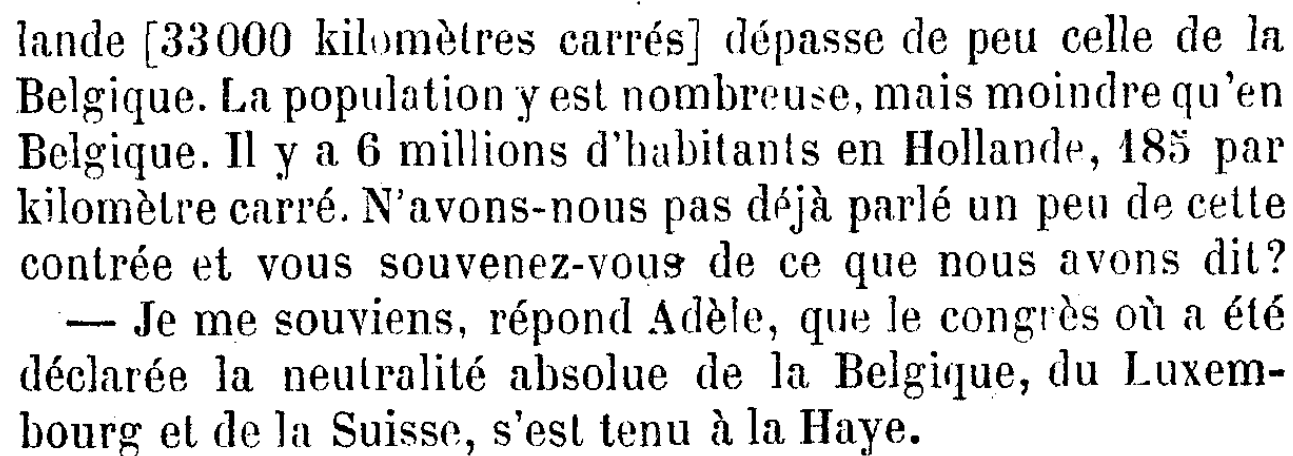
— A la bonne heure, dit Jean. Vous méritez qu'on vous fasse faire des lectures amusantes, puisque vous savez en tirer parti.

**LXIX. — Les neutres. — La Hollande. — Ses digues. — Son commerce. — Ses colonies. — Ses peintres célèbres.**

De quelles merveilles sont capables le courage patient et la volonté énergique d'un peuple.

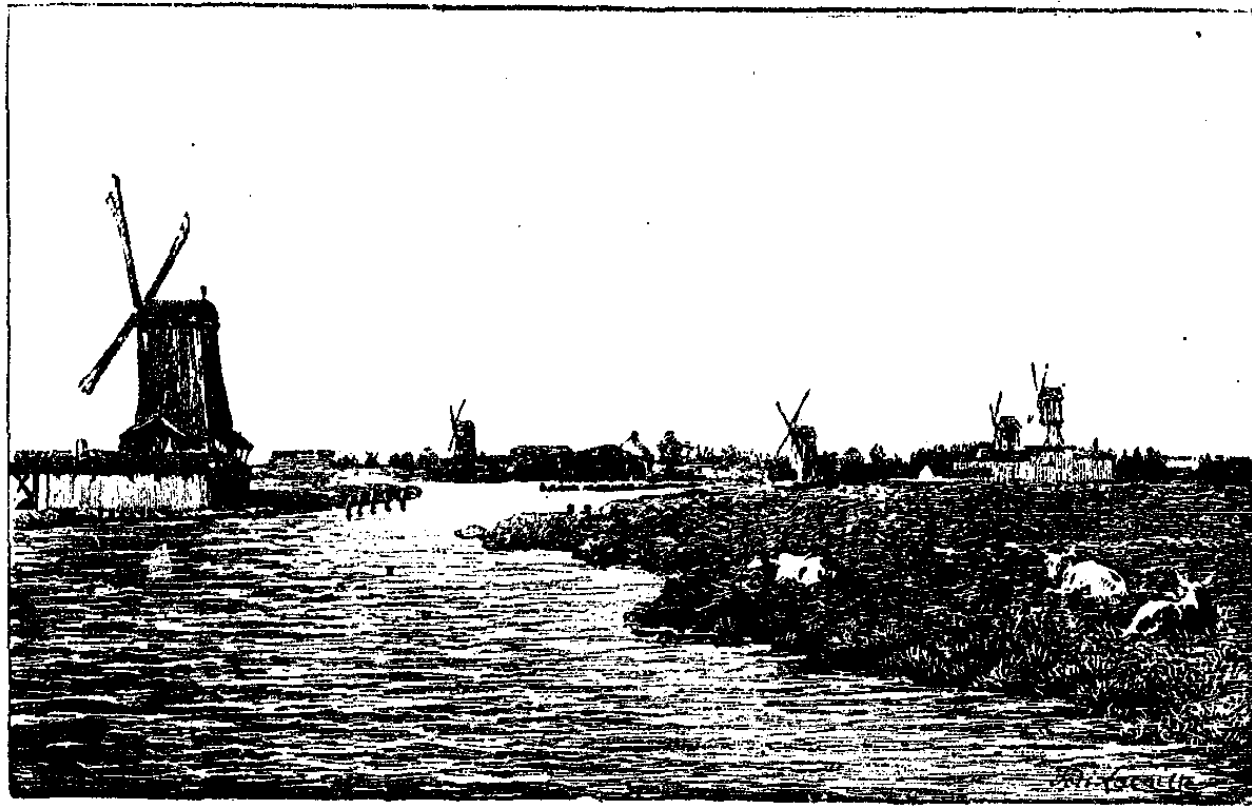
— Parlons maintenant de la Hollande, qui est désignée aussi sous le nom de Pays-Bas. Adèle, dit le jeune officier, cherche cette contrée sur la carte et indique-nous ses frontières.

— Tout cela est exact, reprit Jean. La superficie de la Hol-



— Moi, dit Jacques, je me souviens encore que c'est en Hollande que Pierre le Grand vint travailler comme ouvrier dans les chantiers de la marine, cela me fait supposer que la marine hollandaise devait être de premier ordre.

— Tu ne te trompes pas, Jacques. A l'époque de Pierre le Grand la marine hollandaise était la première du monde. Depuis elle s'est laissé distancer, elle n'occupe plus que le onzième rang. Les Pays-Bas forment une région très plate,



Un polder de Hollande.

très basse, toujours menacée de l'invasion de la mer par les hautes marées, car son sol est en grande partie au-dessous de leur niveau. Des digues immenses, merveille de travail et de courage humain, servent de protection à la Hollande contre le péril continuel de la mer. La zone déprimée en arrière des digues a été desséchée au prix d'efforts extraordinaires ; cette zone s'appelle les *polders*. Arrachée à la mer, elle est couverte de champs fertiles où d'abondantes récoltes se succèdent et permettent d'élever une grande quantité de bétail. Les fromages de Hollande procurent à ce pays une exportation de plus de 43 millions.

— Oh ! s'écrie Jacques, c'est très bon le fromage de Hollande, mais j'ignorais quelles peines on a dû se donner là-bas pour créer les prairies qui nourrissent les vaches laitières.



— Une partie du golfe du Zuyderzée, continue Jean, sera prochainement enlevée à la mer et donnée à l'agriculture.

— Voilà un peuple bien courageux, observe Adèle. Décidément ceux qui sont toujours en lutte avec le danger deviennent plus hardis que les autres. Il me semble que moi, j'aurais grand'peur derrière ces digues les jours de forte tempête.

— Si tu étais née en Hollande, Adèle, tu te serais habituée à ce péril. Le peuple hollandais, très énergique, très patient, très amoureux de son indépendance, regarde la mer comme sa meilleure alliée contre les invasions de ses voisins.

— Comment cela ? demande Jacques.

— Ecoute, tu vas comprendre. Amsterdam, ville de 588 000 habitants, port très commerçant, peut, en temps de guerre, inonder tout le pays au moyen de ses écluses. Cette ville usa de ce moyen sous Louis XIV et obligea le roi à renoncer à ses idées de conquête.

— Que voilà un peuple heureux, s'écrie Jacques, puisqu'il peut empêcher l'ennemi d'envahir !

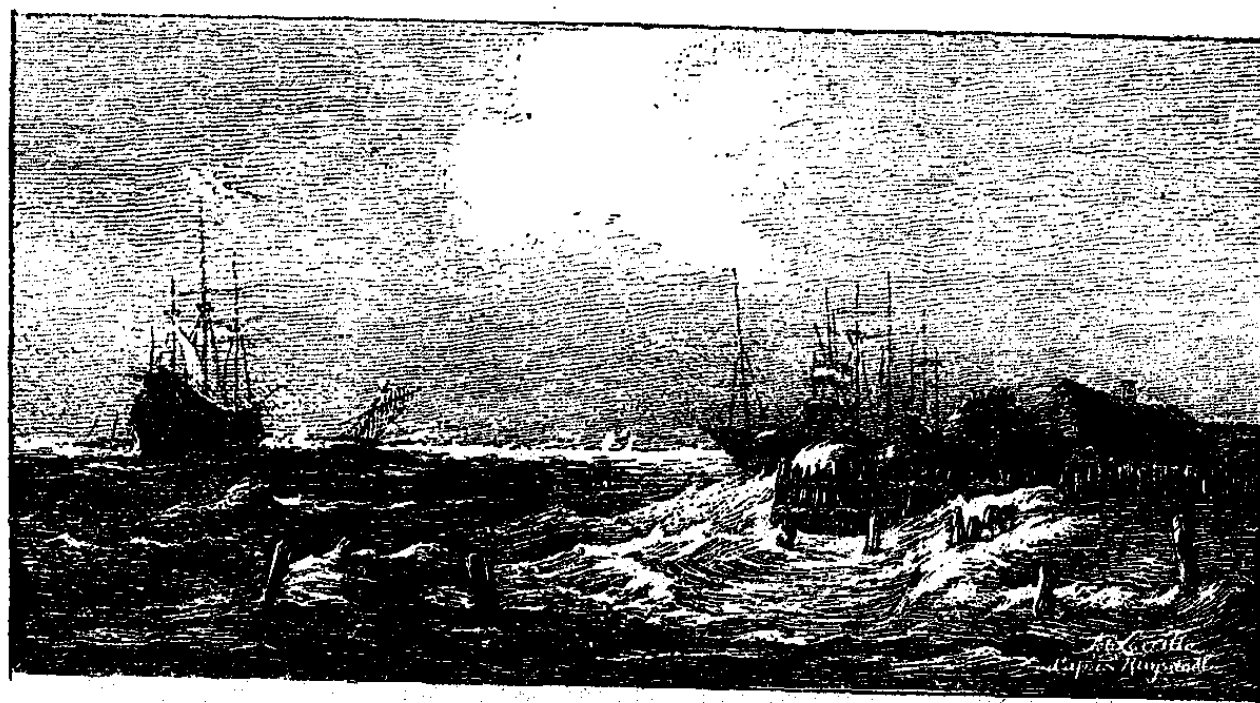
— Remarquons cependant, Jacques, qu'en 1796, la gelée ayant formé une route solide sur les eaux, un général français, Pichegru, put s'introduire avec ses hussards et s'emparer de la flotte hollandaise enfermée par les glaces. La troisième ville importante des Pays-Bas est Rotterdam [447 000 habitants], premier port de la Hollande et sixième port du monde. Le commerce de la Hollande égale presque celui de la France.

— D'où provient ce magnifique commerce ? s'informe Adèle.

— La principale industrie de la Hollande est la construction des navires, mais elle doit sa grande fortune à ses colonies qui sont très florissantes et ont une population de 38 millions d'habitants. La plus riche de ses possessions est l'île de Java, dans la Malaisie. Très fertile, elle produit en abondance café, thé, sucre, riz et toutes les denrées coloniales que la Hollande exporte dans le monde entier. Les principales voies de communication en Hollande sont les canaux, qui sillonnent le pays. La plupart sont construits au-dessus du sol et fermés par des murs en maçonnerie. En hiver, ils deviennent des routes de glace où la population circule avec des patins.

— Voilà un pays qui ne ressemble pas aux autres, dit Adèle. Oh ! Jean, que tous ces détails sont intéressants ! C'est comme si nous avions fait le voyage.

— Ajoutons encore que les Hollandais ont eu des peintres



Une tempête sur le bord des digues de Hollande. — Tableau de Ruysdaël.

célèbres dont les œuvres sont admirées du monde entier. Parmi les plus connus, il y a Ruysdaël, que ses paysages placent dans les premiers rangs, et Rembrandt, dont les portraits sont inimitables.

**LXX. — Péninsule balkanique. — Roumanie. — Bulgarie. — Serbie. — Albanie. — Monténégro. — Grèce.**

Tous ces peuples, longtemps asservis, rêvent de leur indépendance.

— Le voyage sur la carte que nous allons faire dans la péninsule (grande presqu'île) balkanique, dit le jeune officier, est fort important. Il s'agit de connaître des peuples que leur situation amènera, il faut l'espérer, à abandonner leur neutralité pour se ranger au nombre de nos alliés.

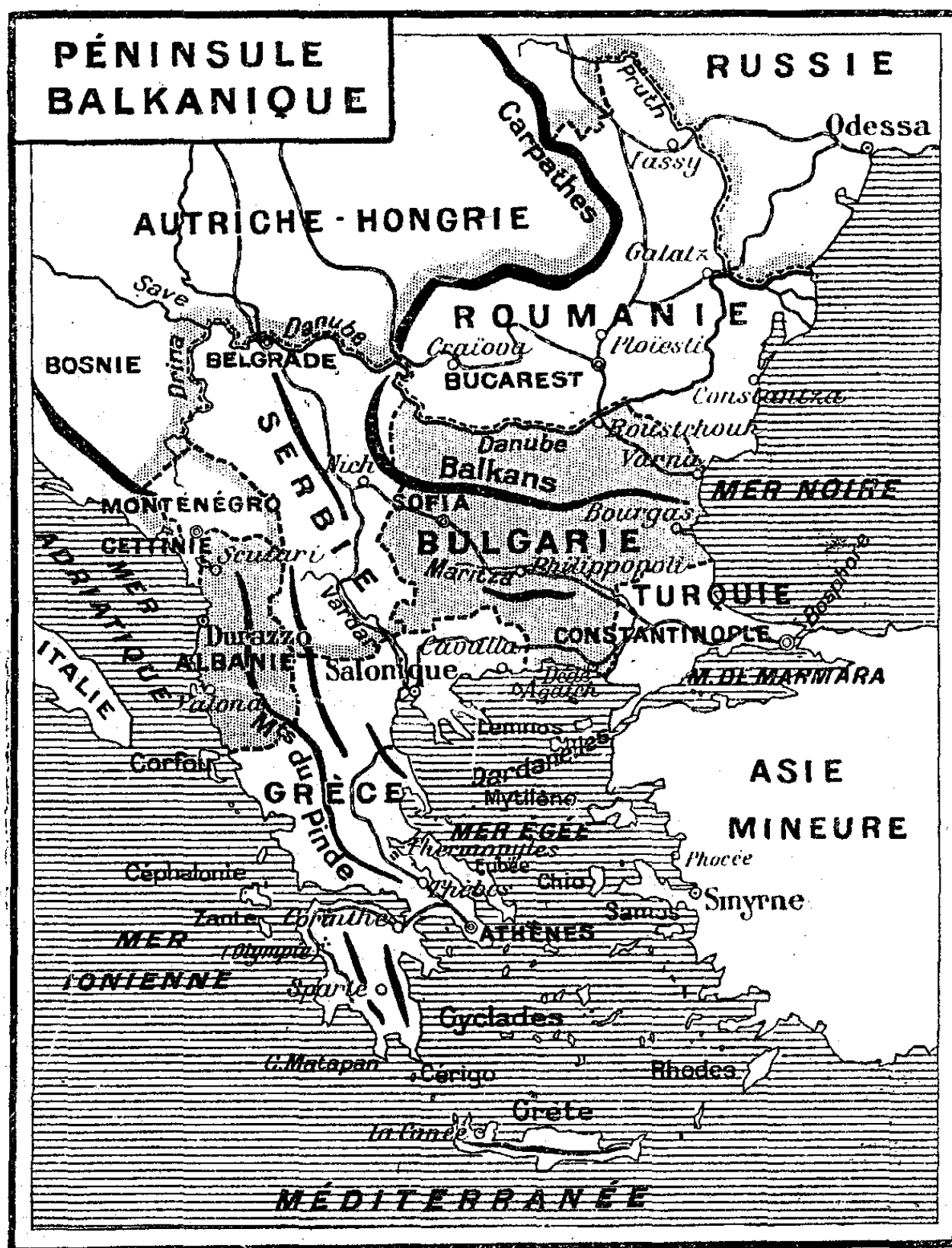
— Quel bonheur, s'écrie Jacques, je vais bien écouter et bien retenir leurs noms.

— Voyons, Adèle, faisons connaissance avec ces peuples et dis-nous entre quelles mers la péninsule balkanique est comprise.

— Je vois, répond Adèle, d'un côté la mer Noire et la

mer Egée, de l'autre, la mer Ionienne et la mer Adriatique.

— Bien. Maintenant cherchons les six États qui, sans compter la Turquie, composent la péninsule balkanique.



— J'en vois un, dit Adèle, que nous connaissons déjà et qui est notre allié, la *Serbie*.

— Remonte un peu au nord-est de la Serbie.

— Il y a la *Roumanie*, reprend l'enfant, cela fait deux. Au sud de la Roumanie je vois la *Bulgarie*, cela fait trois ; au

sud de la Bulgarie je trouve la *Grèce*. Enfin proche de la Grèce et de la Serbie, l'*Albanie*, ce qui fait cinq, et enfin le vaillant petit État, le *Monténégro*, notre allié, qui fait le sixième.

— Nous y sommes. Sachons d'abord qu'il y a deux ans, en 1912, les Bulgares, les Grecs, les Serbes et les Monténégrins ont déclaré la guerre à la Turquie. Victorieux, ils lui arrachèrent un certain nombre de parties de leur territoire que la Turquie détenait depuis longtemps. La carte de la péninsule balkanique fut alors remaniée; mais ces peuples aspirent encore à reconquérir les autres territoires que l'Autriche leur a enlevés depuis longtemps et ceux que la Turquie détient toujours. En s'alliant avec nous contre l'Autriche-Hongrie ils auraient, la guerre finie, la satisfaction de reprendre les frontières qu'ils convoitent. Espérons qu'ils se décideront.

— Mais qui les retient? dit Jacques, qui ne veut jamais voir d'obstacles.

— Ils veulent, avant d'intervenir, s'entendre entre eux et aussi avec les puissances alliées afin qu'il n'y ait pas de déceptions. Il y en eut après la guerre de 1912, les menées allemandes semèrent la division entre ces peuples qui avaient si vaillamment combattu ensemble; la Bulgarie fut mécontente, et, sur les conseils de l'Autriche, attaqua trahisonnellement ses alliés de la veille. Il s'agit de les réconcilier dans un même but. Cela est difficile. Vous pensez bien d'ailleurs que l'Allemagne ne reste pas inactive, elle fait tous ses efforts pour brouiller les cartes et retenir ces peuples de son côté. Malgré cela, espérons.

— Oui, oui, dit la petite Adèle, espérons. Le bon droit et l'honneur doivent toujours triompher.

LXXI. — La Roumanie. — L'Albanie. — La Bulgarie. —  
La Grèce.

Ne l'oublions jamais, un peuple n'est fort qu'à une seule condition, l'union de tous. Offrir à la patrie le sacrifice de sa vie est beau, mais cela ne suffit pas pour rendre la patrie invincible. Il lui faut encore le sacrifice de nos rancunes et l'union sacrée de tous les citoyens.

— La *Roumanie*, continue Jean, ne prit point part à la guerre de 1912 contre la Turquie, dont nous venons de

parler. Elle souhaiterait à cette heure obtenir la Transylvanie que l'Autriche-Hongrie détient : la population, qui est roumaine, souhaiterait fort aussi retourner à la Roumanie. La superficie de la Roumanie est à peu près égale au quart de la France. Elle a 7 600 000 habitants.

— Alors, dit Jacques, elle est proportionnellement moins peuplée que la France ?

— Oui, elle n'a que 54 habitants par kilomètre carré. Le peuple roumain, de race robuste, est occupé d'agriculture avant tout. La Roumanie exporte beaucoup de blé. Elle possède aussi des nappes de pétrole.

— Les Roumains sont-ils instruits ? demande Jacques.

— Certainement. Leur culture est très française. Leur capitale est Bucarest, qui a 338 000 habitants. Passons maintenant à la *Bulgarie*. Cette contrée est également un pays agricole. Elle a 4 766 000 habitants, sa capitale est Sofia. La Bulgarie désire, elle aussi, des rectifications de frontière, elle est de plus très ambitieuse. L'*Albanie*, leur voisine et celle des Serbes, est composée d'un peuple de races différentes. Longtemps gouvernée par la Turquie, convoitée par l'Autriche, en proie à l'anarchie, elle semble destinée, elle-même, à un démembrement prochain.

Reste la *Grèce*, la plus importante de ces nations par son passé plein de gloire, ses souvenirs historiques et ses monuments antiques admirables. Sa capitale est Athènes, qui a 167 000 habitants. La France y a fondé une École, l'École française d'Athènes où vont se perfectionner dans la langue, l'histoire, l'archéologie grecques de jeunes professeurs français, déjà docteurs ou agrégés des lettres, de philosophie, d'histoire ou de grammaire.

— Qu'est-ce que c'est que l'*archéologie* ? s'informe Adèle.

— C'est la science des monuments et des arts de l'antiquité.

— La Grèce est-elle très peuplée ? demande Jacques.

— Elle a 4 250 000 habitants, 37 par kilomètre carré. Son industrie est nulle, mais son commerce est assez actif. Elle possède des mines d'argent. Elle exporte le minerai de ses mines, les olives, les raisins secs de Corinthe qui ont une grande réputation, des vins et des éponges. Elle a quelques colonies.

— Jean, demande Adèle, puisque le passé de la Grèce fut beau, veux-tu nous en parler ?

— Ce petit pays d'espace si restreint, répond Jean, a la gloire d'avoir produit un très grand nombre d'hommes illustres dans tous les genres à une époque où l'Europe

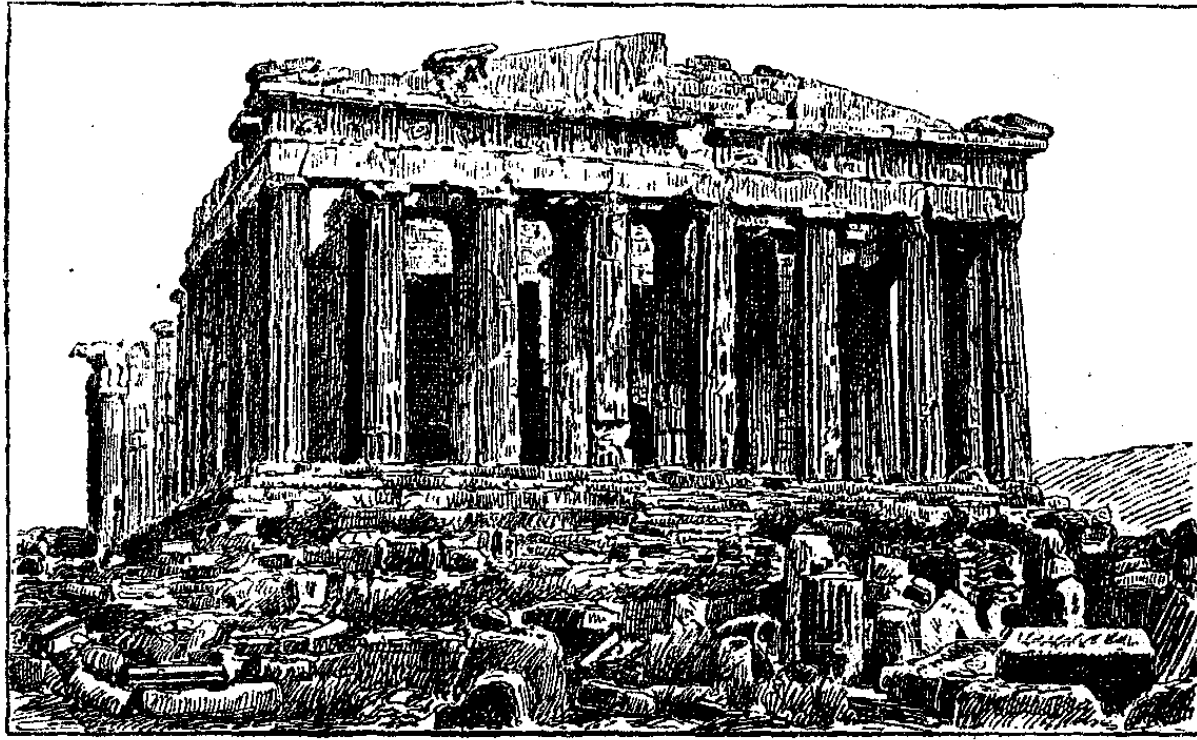


entière vivait dans la barbarie. Onze cents ans avant l'ère chrétienne, Homère, ou d'autres poètes, avaient composé l'*Iliade* et l'*Odyssée* que nous admirons encore, car les Grecs excellaient dans la poésie. Ils appelaient leur pays l'Hellade et se désignaient eux-mêmes sous le nom d'Hellènes. La Grèce était composée d'une multitude de petites cités qui se gouvernaient à leur gré, toutes adoraient les mêmes dieux, toutes parlaient la même langue et avaient le même amour

de l'indépendance ; malheureusement toutes se jalousaient et étaient ennemies les unes des autres.

— Oh ! Jean, je devine que ce fut leur perte, s'écrie Jacques d'un ton désolé.

— Tu ne te trompes pas, mon ami. Ces imprévoyantes cités, continuellement en guerre pour s'imposer par la force la suprématie de leurs volontés, ne réussirent qu'à s'épuiser. Unies en un seul faisceau, elles eussent été fortes ; désunies,



Les ruines du Parthénon.

elles furent, elles si éprises de leur liberté, la proie des peuples ambitieux. En dépit de leurs inimitiés, les Grecs de tous les pays se réunissaient à Olympie tous les quatre ans pour des concours. Courses à pied, lutttes, courses de chars, de chevaux. Les vainqueurs recevaient une couronne d'olivier et étaient comblés d'honneurs. La plus grande ambition d'un Grec était d'être couronné à Olympie. Le génie des Hellènes, doué d'une souplesse merveilleuse, triompha avec une égale aisance dans tous les arts et dans tous les travaux. Partout et toujours ils eurent le culte de la beauté idéale. Ce culte fit leur grandeur, il inspira leurs artistes, — sculpteurs, architectes, — leurs poètes, leurs philosophes, leurs historiens, leurs orateurs. Les plus belles œuvres des penseurs illus-



tres de la Grèce remontent au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Elles excitent encore l'admiration du monde entier.

LXXII. — **Légendes de la Grèce ancienne. —  
Ses hommes illustres.**

La seule politique digne de ce nom c'est la justice.  
(SOCRATE.)

— Dans toute l'histoire de la Grèce, continue Jean, on rencontre des traits d'héroïsme et de noblesse. Si la légende les a embellis ou créés, il n'en demeure pas moins vrai que le peuple chez lequel naquirent ces légendes les inventa selon son idéal.



— Jean, demande la petite Adèle, raconte-nous quelques-unes de ces légendes; comme nous ne les oublierons pas, elles nous aideront à retenir les autres choses plus difficiles.

— En voici une fort ancienne qui nous indiquera quel bel enthousiasme les Grecs avaient pour la poésie et la musique. Orphée, dit la légende, chantait en s'accompagnant de la lyre. Ses chants étaient si beaux que ceux qui les avaient

**SOCRATE.** — Célèbre philosophe né à Athènes en 470 avant J.-C. Se distingua par son courage dans plusieurs guerres où il sauva la vie à deux hommes célèbres, Alcibiade et Xénophon. Socrate créa la science morale, il enseigna la philosophie sur les places, au camp des soldats, dans les salles de banquet. C'était un des Athéniens les plus tempérants et les plus endurcis; il s'en allait par les temps très froids avec son manteau usé pour tout vêtement, les pieds nus sur la glace. Son enseignement lui fit de nombreux ennemis. Accusé de pousser au mépris des dieux, il fut condamné à boire la ciguë. Il prit la coupe avec calme, porta le poison à ses lèvres en souriant, consola ses amis qui pleuraient et mourut en leur parlant des plus hautes vérités morales. Ses plus célèbres disciples furent Platon et Xénophon.

entendus suivaient le poète pour les entendre encore. Les bêtes sauvages elles-mêmes sortaient de leurs tanières et se couchaient aux pieds d'Orphée, vaincues par le charme de

ses accents. Enfin les arbres de la forêt, les âpres rochers se mettaient en marche pour aller écouter le divin musicien et la grande voix de la mer apaisait ses tempêtes pour entendre la lyre du poète...

Jean s'arrêta pour regarder son petit auditoire.

— Oh ! s'écrie Jacques, c'est un bien joli conte. On aimerait à entendre une aussi belle musique.

— N'y devines-tu pas un symbole ?

Jacques et Adèle réfléchissaient. Adèle, timidement, répondit :

— Peut-être cela veut-il dire que les belles choses sont capables d'impressionner les cœurs les plus sauvages ?

— C'est très bien, Adèle.

— Oh ! Jean, raconte-nous encore d'autres récits grecs.

— Eh bien, nous allons laisser les temps fabuleux pour arriver au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Un roi des Mèdes, Xerxès, avait résolu de conquérir la Grèce, il écrivit à Léonidas, roi de Sparte : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai la domination de la Grèce. »

Léonidas répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. »

— Oh ! dit Jacques, c'est beau, cela !

Jean reprit : — Léonidas mourut en effet, et les Grecs qui combattaient avec lui moururent aussi jusqu'au dernier en défendant le défilé des Thermopyles. On éleva un monument, un lion en pierre, à l'endroit où les derniers défenseurs tombèrent, et on mit cette inscription : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » On éleva un autre monument où furent ensevelis les Grecs tués dans cette guerre, avec cette inscription : — « Ici, 4000 Péloponésiens ont combattu 3 millions d'hommes. »

— J'aime ces Grecs si braves.

— Ils ne furent pas seulement braves, Jacques, ils aimèrent la justice. Vers la fin d'une guerre, Thémistocle vint dire au peuple assemblé qu'il avait conçu un projet très avantageux, mais qu'il ne pouvait le révéler en public. Le peuple déclara qu'il fallait le communiquer à Aristide. Thémistocle exposa son projet, qui consistait à brûler tous les vaisseaux alliés réunis alors dans le port d'Athènes, de sorte

qu'après cet incendie Athènes serait la seule à posséder une flotte. Aristide revint vers le peuple et dit : — « Le projet serait avantageux, mais très injuste. » Le peuple le rejeta sans vouloir même le connaître, estimant que le respect de la justice devait passer avant tous les intérêts.

— Jean, Jean, s'écria Adèle enthousiasmée, ces Grecs furent en effet de bien grands hommes, mais nos alliés, les Belges et les Anglais, et nos chers soldats ne leur sont pas inférieurs.

— Tu as raison, Adèle, et voilà une bonne réflexion. Dès le sixième siècle avant l'ère chrétienne, ils eurent des *Sages* qui réfléchissaient sur la vie humaine pendant que le peuple courait à ses affaires ; ces Sages résumaient leurs réflexions dans des sentences qui instruisaient leurs concitoyens. En voici quelques-unes : — « Ne dis rien de faux. — Ne fais pas ce qu'il te déplaît de voir faire par les autres. — La vraie liberté c'est une conscience pure. — La plus belle propriété est la sagesse. » Au cinquième siècle, des philosophes célèbres, Aristote, Socrate, Platon, illustrèrent la Grèce. Leur philosophie excite encore l'admiration des penseurs du monde entier. Même avant cette époque, les Grecs connurent les mathématiques pures, l'algèbre, la mécanique, la géométrie, l'astronomie. Ils eurent des médecins célèbres, des orateurs, des historiens. Les merveilles de la sculpture et de l'architecture grecques sont étudiées de nos jours par nos plus grands artistes et leur servent de modèle. Un peuple doué d'un tel génie n'aurait pas dû perdre son indépendance. Mais la désunion des cités grecques prépara leur servitude. Les Romains conquièrent la Grèce en l'an 146 avant Jésus-Christ.

**LXXIII. — Esprit commercial des anciens Grecs. — Leurs colonies. — Marseille. — Un grand homme de Marseille : Pierre Puget.**

« Nul bien sans peine. »  
(Maxime de Pierre Puget.)

— Le culte de l'idéal, dit Jean, n'empêcha point le peuple grec d'avoir au plus haut degré l'intelligence du commerce et le génie des affaires. Hardis marins, leurs navires les

conduisaient partout. Habités à la fatigue par les exercices physiques, habitués aussi à une extrême sobriété, ils supportaient plus facilement que d'autres les mésaventures des voyages sur mer, et ces mésaventures devaient être nombreuses, puisqu'ils ne connaissaient pas la boussole. Ils fondèrent longtemps avant l'ère chrétienne, du huitième au cinquième siècle, des colonies chez tous les peuples méditerranéens, leur apportant ainsi les produits de leur civilisation. En Russie méridionale on a retrouvé, dans les tombeaux des princes barbares, des objets d'art venus de la Grèce et surtout des vases d'argent ciselés d'une admirable beauté. Notre ville de Marseille elle-même a été fondée par une colonie grecque 600 ans avant Jésus-Christ.

— Quoi! s'écrie Jacques, les Grecs sont venus jusque-là?

— Oui, et voici la légende. Euxenos, un jeune Phocéén [Phocée était une grande cité grecque de l'Asie Mineure], ayant été poussé par la tempête avec son navire sur la côte gauloise, aborda à l'est du Rhône. Le roi de ce pays le reçut amicalement et l'invita à un grand festin qu'il donnait pour le mariage de sa fille. L'usage voulait que ce fût la jeune fille qui choisît elle-même parmi les invités celui qu'elle désirait épouser et qu'elle indiquât son choix en offrant une coupe pleine de vin au jeune homme. A la fin du repas, la fille du roi présenta la coupe à Euxenos, et le roi, l'ayant accepté pour gendre, lui fit don du territoire où il avait débarqué. Euxenos y bâtit une ville qui devint Marseille. Jacques, dis-moi ce que tu sais sur Marseille.

— C'est la deuxième ville de France, répond Jacques, elle a plus d'un demi-million d'habitants. C'est le premier port de France et le septième port de commerce du monde.

— Adèle, connais-tu quelque grand homme né à Marseille?



Un vase grec.

— Je connais Puget, dit Adèle, un grand sculpteur dont la devise était : « Nul bien sans peine. » Il avait fait graver cette devise dans son atelier.

— Jean, demande Jacques, est-ce que les Grecs continuent à donner au monde des hommes illustres comme ceux dont tu nous as parlé ?

— Les Grecs, en perdant leur indépendance, ont vu dé-



LES PORTS DE MARSEILLE. — Marseille a plusieurs ports. Les plus importants sont le port *vieux*, qui peut contenir 1200 navires, et le port de la *Joliette* plus grand encore, et que représente cette gravure. Le commerce des ports de Marseille s'élève à deux milliards.

cliner les qualités de leur race. Mais ils ont gardé un trop légitime orgueil de leur passé pour ne pas désirer voir renaître, avec leur liberté, le génie de leurs ancêtres. Ce génie, fait de beauté et d'idéal, absolument opposé à la culture germanique, trouverait son appui dans l'alliance avec les peuples latins. Espérons qu'ils vont le comprendre et qu'ils se rangeront de notre côté à cette heure grave où l'Europe lutte contre la barbarie allemande.

## LXXIV. — Une récompense accordée à Jacques et à Adèle pour leur application à l'école.

Entendre raconter de nobles actions, c'est le plus noble des plaisirs.

Josette arrive avec un cahier à la main. Ainsi que Jean l'en avait priée, elle a copié des fragments de la tragédie d'*Antigone*. A titre de récompense pour l'application de Jacques et d'Adèle qui ont été les premiers à l'école, elle a promis de lire elle-même ces fragments, et tout le monde à la Grand'Land se fait une fête de l'écouter, car Josette lit merveilleusement bien.

Avant de commencer, elle donne aux enfants les explications nécessaires pour qu'ils puissent s'intéresser à l'action.

— Adèle, dit-elle, tu sais ce que c'est qu'une *traduction*?

— Oui, Josette. C'est transposer un ouvrage d'une langue dans une autre.

— C'est cela. Souviens-toi aussi qu'une *tragédie* est un assez long poème en vers, représentant une action émouvante et terrible qui se passe entre des personnages illustres. La tragédie d'*Antigone* que nous allons lire a été écrite par Sophocle plus de 400 ans avant l'ère chrétienne.

— Alors, dit Jacques, voilà plus de 2315 ans que cette tragédie a été composée?



SOPHOCLE. — Célèbre poète tragique de la Grèce, né à Colone, bourg voisin d'Athènes, 500 ans avant J.-C. Composait une grande quantité de pièces. Il ne nous en est resté que sept qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre. Sa gloire est d'avoir placé le principe de l'action dans la volonté humaine et non dans la fatalité des événements. Il eut une belle et féconde vieillesse. Octogénaire, il produisit encore plus d'un chef-d'œuvre. Accusé d'être devenu incapable de diriger sa maison, il se présenta devant le tribunal auquel on demandait de l'interdire et il récita l'un des plus beaux morceaux de sa dernière œuvre. L'auditoire transporté d'admiration applaudit le grand homme.

— Précisément. Elle est regardée comme un chef-d'œuvre. Elle excita à Athènes un tel enthousiasme que le peuple ne se contenta pas d'offrir à Sophocle la couronne d'olivier, prix du concours, il le nomma stratège, c'est-à-dire principal magistrat du pays. Il n'y avait que dix stratèges à Athènes. La tragédie d'*Antigone* a été traduite en vers français et adaptée, c'est-à-dire appropriée à nos usages modernes, par Paul Meurice et Auguste Vacquerie (1), deux

de nos littérateurs bien connus; elle fut jouée au Théâtre-Français pour la première fois en 1844.

L'héroïne Antigone et sa sœur Ismène, orphelines toutes les deux, ont été recueillies par le roi de Thèbes, Créon, leur oncle. Elles avaient deux frères, Étéocle et Polynice, qui combattaient tous les deux dans des armées différentes et se sont entre-tués. Les lois religieuses de la Grèce à cette époque exigeaient que certaines prescriptions fussent remplies si l'on voulait que l'âme des défunts pût descendre en paix aux demeures des morts. Si le corps n'était pas enterré avec les rites prescrits, l'âme du malheureux errait perpétuellement désolée sans pouvoir rejoindre l'asile où tous les siens l'attendaient. C'était la volonté de Zeus, le plus puissant des Dieux



Une nymphe grecque.  
(Musée du Louvre.)

que la Grèce adorait. Le roi Créon, furieux contre Polynice, l'un des deux frères, parce qu'il avait combattu contre lui, vient de défendre, sous les peines les plus terribles, de lui rendre les devoirs funèbres, afin qu'il demeure éternellement exilé du séjour des morts. Dans le prologue que nous allons lire, c'est-à-dire la première partie de la pièce, Antigone apprend à sa sœur Ismène ce qu'elle a résolu de faire.

Ces explications données, Josette commence la lecture.

(1) Calmann-Lévy, éditeurs.



LXXV. — Fragment de la tragédie d'*Antigone* de Sophocle.

Trahir son devoir, n'est-ce pas la pire trahison ?

## PROLOGUE

ANTIGONE, ISMÈNE.

C'est la nuit, la nuit finissante, transparente et claire. Antigone sort par la porte du palais, portant sur l'épaule un vase d'airain qu'elle dépose. Elle s'avance avec précaution, jette sur la porte royale un regard craintif, va s'assurer du côté de la ville si tout est bien désert, puis revient et contemple la campagne au loin avec un geste douloureux. Elle rentre alors et reparait bientôt tenant par la main Ismène, sa sœur.

ANTIGONE.

Par l'édit proclamé sur nos deux frères morts,  
Juste pour l'un, pour l'autre implacable, — le corps  
Respecté d'Étéocle aura sa sépulture ;  
Mais Polynice, abject et rejeté, pâture  
Et régal pour la faim du chien et du corbeau,  
Reste là-bas gisant sans pleurs et sans tombeau.  
Voilà ce que Créon le magnanime exige  
De toi comme de moi, — comme de moi, te dis-je !

ISMÈNE.

Est-ce possible ?

ANTIGONE.

Il va venir dans un moment  
Dire sa volonté devant tous hautement ;  
Et, si quelque rebelle y résiste, intrépide,  
Dans la ville à l'instant le peuple le lapide.

ISMÈNE.

Oh ! l'effroyable arrêt !

ANTIGONE.

Tu sais tout. A présent  
Vois si tu veux prouver ou démentir ton sang.

ISMÈNE.

Que pourrais-je devant une telle menace ?

ANTIGONE.

Enfin, vas-tu m'aider ?

ISMÈNE.

Mais que veux-tu qu'on fasse?

ANTIGONE.

Enseveliras-tu Polynice avec moi?

ISMÈNE.

Quoi! tu l'enterrerais malgré l'ordre du roi?

ANTIGONE.

C'est mon frère! et le tien, quoique tu le renies.

Moi, je ne trahis pas.

ISMÈNE.

Mais nous serons punies!

Créon a tous les droits qu'un roi peut réclamer.

ANTIGONE.

Non! il n'a pas le droit de m'empêcher d'aimer!

ISMÈNE.

. . . . .

Pour moi, j'atteste ici ceux qui règnent sous terre

Que ma faute envers eux est tout involontaire,

Mais je courbe le front sous la nécessité

Et cède aux rois marchant dans leur autorité.

ANTIGONE.

Je ne te presse pas. Tu m'offrirais ton aide,

Je ne l'accepterais que d'une âme assez tiède.

Fais ce qui te convient. Moi, je vais le couvrir

De terre, et ce serait ma gloire d'en mourir!

Et je m'irais étendre auprès de ce mort, chère

A celui qui m'est cher! J'ai moins longtemps à plaire

— Puisque la terre un jour nous doit recevoir tous —

A ceux qui sont dessus qu'à ceux qui sont dessous.

ISMÈNE.

J'honore aussi les morts, mais n'ai point l'âme altière

Et ne saurais lutter contre la ville entière.

ANTIGONE.

Prends ce prétexte. Moi j'irai, je donnerai

A mon cher mort les pleurs et le tertre sacré.

ISMÈNE.

. . . . .

Quelle ardeur! quand mon sang se fige dans mes veines!

ANTIGONE.

Oui, je veux plaire à ceux qu'il sied de contenter.

ISMÈNE.

Bien, si tu réussis. Mais c'est par trop tenter,  
Et l'on doit se garder de vouloir l'impossible.

ANTIGONE.

On fait tout ce qu'on peut. Après, on est paisible.

*(Ismène fait un mouvement pour retenir sa sœur.)*

Silence! ou je te hais, et le mort te maudit!

Si je meurs pour avoir enfreint l'horrible édit,

C'est une fin superbe à laquelle j'aspire!

ISMÈNE, *la regardant s'éloigner.*

Va, grand cœur insensé! Je te blâme — et t'admire!

#### LXXVI. — Second fragment de la tragédie d'Antigone.

O le noble amour celui qui consiste à aimer la justice plus que sa vie!

#### DEUXIÈME ÉPISODE

*Explications :* Antigone, en quittant Ismène, est allée de grand matin dans la plaine chercher le cadavre de son frère. Elle lui a rendu, selon les rites religieux, tous les devoirs funéraires. Rentrée de bonne heure au palais, personne ne l'a soupçonnée. Mais le roi a appris que le corps de Polynice avait été recouvert de terre par quelqu'un que nul n'a vu. Furieux, il ordonne à des gardes d'aller déterrer le cadavre, puis de se tenir cachés et d'attendre pour découvrir le coupable. S'ils reparaissent devant lui sans amener l'inconnu qui a osé contrevenir aux ordres du roi, ils périront dans les plus affreux supplices. Les gardes ont obéi, ils ramènent à Créon Antigone, revenue une seconde fois vers le lieu où son frère reposait. Le garde fait son récit.

LE GARDIEN.

. . . . . Tremblants de ta colère,  
Nous sommes allés vite au corps, et, pour te plaire,  
Nous en avons ôté la poussière avec soin.  
Puis sur une hauteur, afin de voir au loin,  
Nous nous sommes assis. . . . .

. . . . . En relevant la tête  
On vit la jeune fille. Elle pleurait, criait,  
Comme le pauvre oiseau qui retrouve, inquiet,

Son petit nid sanglant et vide de couvée.  
C'est ainsi qu'en voyant la poussière enlevée,  
Elle éclate en sanglots, dénonce aux justes Dieux  
Le sacrilège; puis, toute à ses soins pieux,  
De ses mains elle apporte en hâte de la terre,  
Et, d'un vase d'airain versant l'eau salulaire,  
Par trois libations elle honore le corps.  
Nous nous précipitons et je l'arrête alors.

*(Le garde se retire.)*

CRÉON, à Antigone.

Toi, toi qui tiens ton front vers la terre abattu,  
Convienst-tu de ton acte ou bien t'en défends-tu?

ANTIGONE.

J'en conviens et ne veux nullement m'en défendre.

CRÉON.

. . . . . Tu connaissais, dis-moi,  
Ma loi de ce matin?

ANTIGONE.

Je connaissais ta loi.

Pouvais-je l'ignorer? elle était publiée.

CRÉON.

Et tu t'en es ainsi sans crainte déliée?

ANTIGONE.

Ce n'est pas Zeus qui me l'a faite, ce n'est pas  
La Justice, qui siège auprès des Dieux d'en bas.  
Ton édit est d'un homme; a-t-il un tel mérite  
Qu'il soit supérieur à la loi non écrite?  
Loi des dieux! qui s'impose au mortel le plus fier;  
Car ce n'est pas la loi d'aujourd'hui ni d'hier,  
Qu'un instant abolit comme un instant la fonde,  
Mais l'éternelle loi plus vieille que le monde!  
Je n'y veux pas manquer pour un ordre odieux  
Et, de peur d'un mortel, mécontenter les Dieux.

. . . . .  
Si j'avais accepté que le fils de ma mère  
Allât sans sépulture errer au sombre bord,  
Voilà ce qui m'eût fait pleurer, mais non ma mort.  
Il te semble insensé qu'à des morts on s'immole?

Soit. Je penserai, moi, qu'un fou me juge folle.

Ma parole te blesse? Allons! délivre-t'en!  
Vite! délivre-nous l'un de l'autre, tyran!

CRÉON.

Voilà pour le supplice une ardeur méritoire!

ANTIGONE.

Ah! c'est que le supplice est cette fois la gloire!  
On va dire de moi, grâce à toi : Celle-ci  
Est morte pour avoir fait son devoir. — Merci!

LXXVII. — **Troisième fragment de la tragédie d'Antigone.**

Mourir pour avoir rempli son devoir, quelle mort héroïque!

QUATRIÈME ÉPISODE.

*Explications :* Au moment où Antigone interrogée par le roi lui répondait avec tant de noblesse, Ismène est arrivée. Pleine de regrets à la pensée d'avoir abandonné sa sœur, elle déclare à Créon qu'elle veut partager le sort d'Antigone, car elle partage tous ses sentiments. Puis elle le supplie de pardonner à Antigone qui est la fiancée du propre fils de Créon, elle l'implore au nom de ce fils; mais Créon toujours furieux ordonne d'emprisonner les deux sœurs. Plus tard, il relâche Ismène pour laisser retomber toute sa colère sur Antigone. Elle sera enfermée vivante dans un souterrain dont la porte murée ne s'ouvrira plus. Les gardes la conduisent au supplice, auquel Créon assiste lui-même en compagnie des personnages de sa cour.

ANTIGONE *s'avance, enveloppée d'un long voile.*

Vous me voyez marcher, vieux amis de mon père,  
Dans mon dernier chemin  
Et je fais mes adieux à la douce lumière  
Qui vous luira demain.

Dans un rocher murée! oh! quelle mort cruelle!

Moi, qui n'ai pas vingt ans!

Tombeau! mon lit de noce! O couche souterraine  
Où la mort pour la nuit éternelle m'entraîne!

Mais, en partant, j'emporte entre autres cet espoir

Que mon père sera content de me revoir,  
 Et toi, ma mère, et toi, chère tête d'un frère!  
 Mes mains vous ont payé le tribut funéraire,  
 L'eau pure et les honneurs, et c'est pour avoir mis  
 La terre nécessaire à tes mânes amis,  
 Mon frère, qu'aujourd'hui j'ai cette récompense.  
 Je faisais mon devoir pour tout homme qui pense.  
 Un frère! c'est un bien unique et précieux  
 Qu'eux-mêmes ne pourraient vous redonner les Dieux :

Eh bien, c'est pour l'honneur qu'alors je t'ai rendu  
 Que Créon m'a trouvée à ce point criminelle.

Créon furieux ordonne aux gardes de la faire taire. Ils l'emmenent et la poussent dans le souterrain. Les ouvriers scellent la porte qui ne devra plus s'ouvrir.

La tragédie ne finit pas là. Plus tard le fiancé de la jeune fille, le fils de Créon, connaissant le supplice d'Antigone, se rend au souterrain, il descelle la porte et, pris d'un horrible désespoir en trouvant morte sa noble fiancée, il se perce de son glaive et succombe près d'elle. La femme de Créon, en apprenant la mort de son fils et la barbarie de son mari, meurt à son tour de désespoir, et Créon, en proie aux regrets inutiles et aux remords, reste accablé sous la malédiction des Dieux.

Josette se tut. Il y eut un silence. Elle regarda Jacques, l'interrogeant des yeux.

— Oh! Josette, dit Jacques très simplement, comme c'est beau le courage! Mais je comprends qu'il faut quelquefois en avoir beaucoup, beaucoup, pour faire son devoir.

Josette, toujours silencieuse, regarda alors Adèle, et les yeux de Josette semblaient demander à l'enfant : — Comprends-tu d'où venait à Antigone tout ce courage?

Adèle, un peu timide, à mots entrecoupés, répond :

— Antigone aimait tant son frère, comment eût-elle pu vivre avec la pensée que, par sa faute, il serait à jamais malheureux!

— C'est bien, Adèle, dit Josette, et elle demanda à la petite :

— N'avons-nous pas eu dans notre pays à nous une jeune fille héroïque, une simple paysanne, qui aima sa patrie à ce point de ne pouvoir vivre avec la pensée que cette patrie

deviendrait la proie de l'étranger et qui mourut, d'une mort affreuse à vingt ans, pour avoir sauvé la France?

— Oui, oui, Josette, s'écrie Adèle, c'est Jeanne d'Arc. A l'école on nous a raconté sa vie, on nous a appris à l'admirer.

— Plus que jamais en ce moment, conclut Josette, il nous faut songer à elle, et comme elle, en notre cœur, ne pas consentir à ce qu'une parcelle de notre chère France puisse rester aux mains de l'étranger.

**LXXVIII. — L'Italie. — Sa population. — Sobriété italienne. — Richesses minérales de l'Italie. — Son agriculture. — Sa marine marchande. — Ses colonies.**

Apprenons à connaître les peuples qui nous entourent, afin de les aimer et de nous faire aimer d'eux.

— Parlons de l'Italie, dit Jean. Ce pays a eu, comme la Grèce, un passé très glorieux. Comme la Grèce aussi, il a connu des heures tristes. Nous allons nous occuper d'abord de sa situation actuelle.

— Est-ce que l'Italie est aussi grande que la France? demande Jacques.

— Non. Sa superficie est de 286680 kilomètres carrés, elle est un peu supérieure à la moitié de celle de la France. Malgré cela, la population de l'Italie arrive à peu près au même chiffre que la nôtre. Elle a 36000000 d'habitants, la France 39000000, soit 125 habitants par kilomètre carré, la France 74 seulement.

Jacques n'est pas content. Il n'est jamais content d'apercevoir une infériorité quelconque de son pays vis-à-vis des autres nations.

— Et l'alcoolisme? s'écrie-t-il.

— Oh! Jacques, là encore il faut t'incliner. La sobriété est grande en Italie. Dans l'espace de sept ans l'Italie a ramené le chiffre de 0<sup>l</sup>,65 par habitant à 0<sup>l</sup>,35 et elle l'abaissera à zéro, j'imagine. Voilà qui est beau. Adèle, regarde la carte et fais-nous part de tes impressions.

— L'Italie, dit Adèle, est une très grande presqu'île. Il me semble qu'elle a la forme d'une botte. J'aperçois à la pointe de cette botte une île teintée de la même couleur. Elle doit



appartenir à l'Italie, c'est la Sicile. Je vois une seconde île au sud de la Corse, la Sardaigne, qui doit être italienne également. Au nord, les Alpes séparent l'Italie de la France, de la Suisse et de l'Autriche. A l'est, la mer Adriatique lui sert de limite; au sud, c'est la mer Ionienne et à l'ouest la mer Tyrrhénienne formées par la Méditerranée.

— C'est très bien, reprend Jean. L'Italie a des richesses



minérales dont l'exploitation ne fait encore que commencer. Elle possède les plus beaux marbres, ceux de Carrare, connus dès l'antiquité. Elle n'a pas de combustible minéral, ce qui a retardé son industrie; malgré cela, cette industrie est en voie de développement.

— Et l'agriculture? demande Adèle.

— L'agriculture tient une très belle place en Italie. Il y a dans le nord de l'Italie des plaines d'une fertilité merveilleuse. L'Italie occupe le deuxième rang en Europe pour la culture de la vigne.

— Et le premier rang, dit Jacques, c'est la France qui le mérite, n'est-ce pas ?

— Oui, mais l'Italie passe au premier rang pour l'élevage du ver à soie. Elle exporte plus de soie grège que la Chine elle-même. Vous savez que c'est de la Chine qu'ont été rapportés les premiers vers à soie et les plants du mûrier dont la feuille sert à la nourriture de ces vers ?

— On nous l'a appris à l'école, répond Adèle, mais je ne sais pas ce que c'est que la *soie grège*.

— C'est la soie telle qu'elle est au sortir du cocon. Cette soie est le produit principal de l'Italie, il s'élève presque à 5 millions de kilogrammes, huit fois plus que nous n'en obtenons en France.

— L'Italie a beaucoup de côtes, dit Adèle, elle a sans doute eu de tout temps une population de marins comme la Grèce ?

— Non. Les côtes de l'Italie ne possèdent pas autant de ports naturels que la Grèce et sont moins propres à la navigation ; son sol, au contraire, se prête admirablement à toutes les cultures ; aussi l'Italie fut, pendant longtemps, seulement un pays agricole. Maintenant elle a développé sa marine. La marine de l'Italie tient le septième rang dans le monde, bien que son commerce ne tienne que le neuvième. Jacques, rappelle-nous quelle est la marine marchande qui tient le premier rang dans le monde ?

— C'est celle de l'Angleterre, Jean.

— Et celle qui tient le second rang ?

— La marine allemande.

— Et le troisième ?

— Cela, tu ne nous l'as pas dit, Jean.

— Eh bien, c'est la marine des États-Unis. Les États-Unis tiennent également le troisième rang dans le monde pour le commerce. Et le quatrième rang, à qui appartient-il ?

— Oh ! c'est à la Norvège, s'écrie Adèle, la Norvège qui a de si jolis fiords ; et c'est notre France qui tient le cinquième rang ; mais qui donc occupe le sixième rang ?

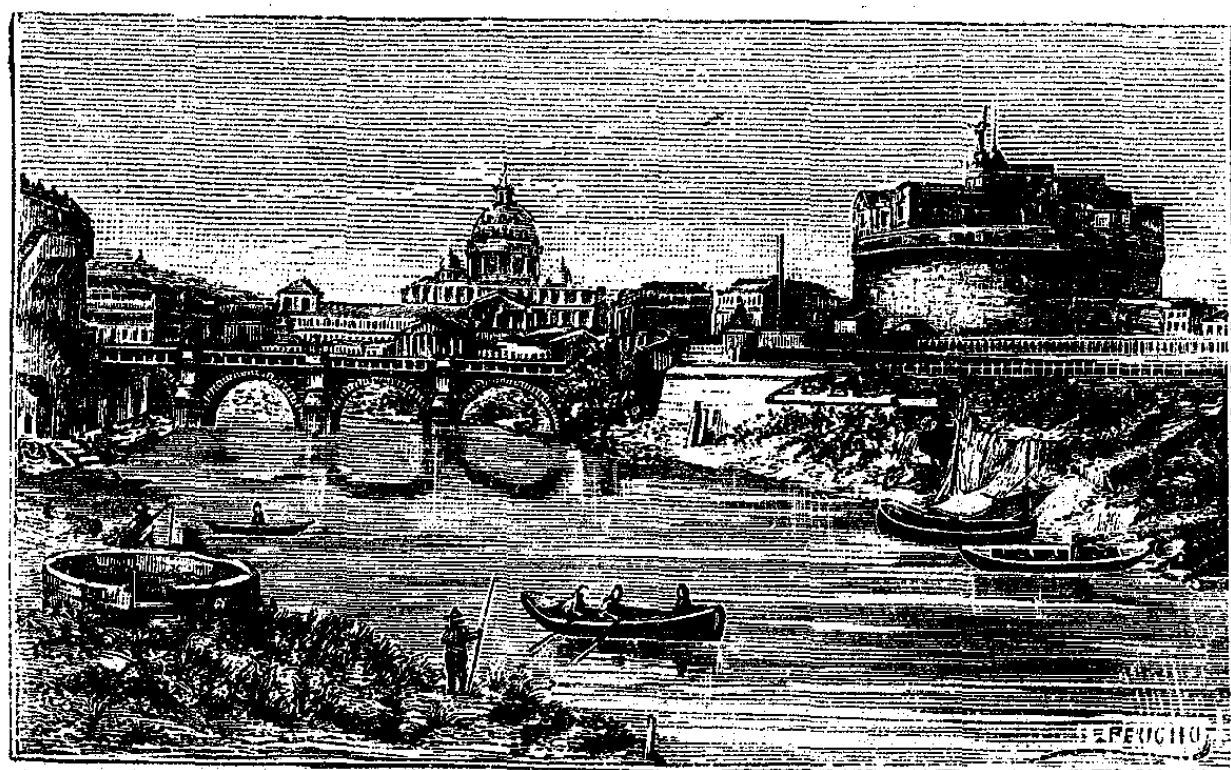
— C'est l'Espagne, dont nous n'avons pas encore parlé, mais que nous allons parcourir quand nous aurons quitté l'Italie. L'Italie possède depuis quelques années sur la côte d'Afrique une colonie appelée à un grand développement, la

Libye : c'est la Tripolitaine, voisine de notre Tunisie. L'Italie a encore deux autres colonies sur la côte d'Afrique.

**LXXIX. — L'Italie. — Rome. — Les antiquités latines. — Nos Ecoles à Rome. — Ce qu'on appelle les races latines.**

N'ignorons pas d'où nous viennent nos trésors intellectuels : l'amour de la justice, du droit, de l'idéal. Restons-leur fidèles, car nous leur devons notre grandeur.

— Adèle, jetons de nouveau un coup d'œil sur la carte et visitons les principales villes de l'Italie. Cherchons d'abord



ROME. — Capitale de l'Italie, 540 000 habitants, sur le Tibre. Résidence du roi au Quirinal. Siège du gouvernement. Résidence du pape au Vatican.

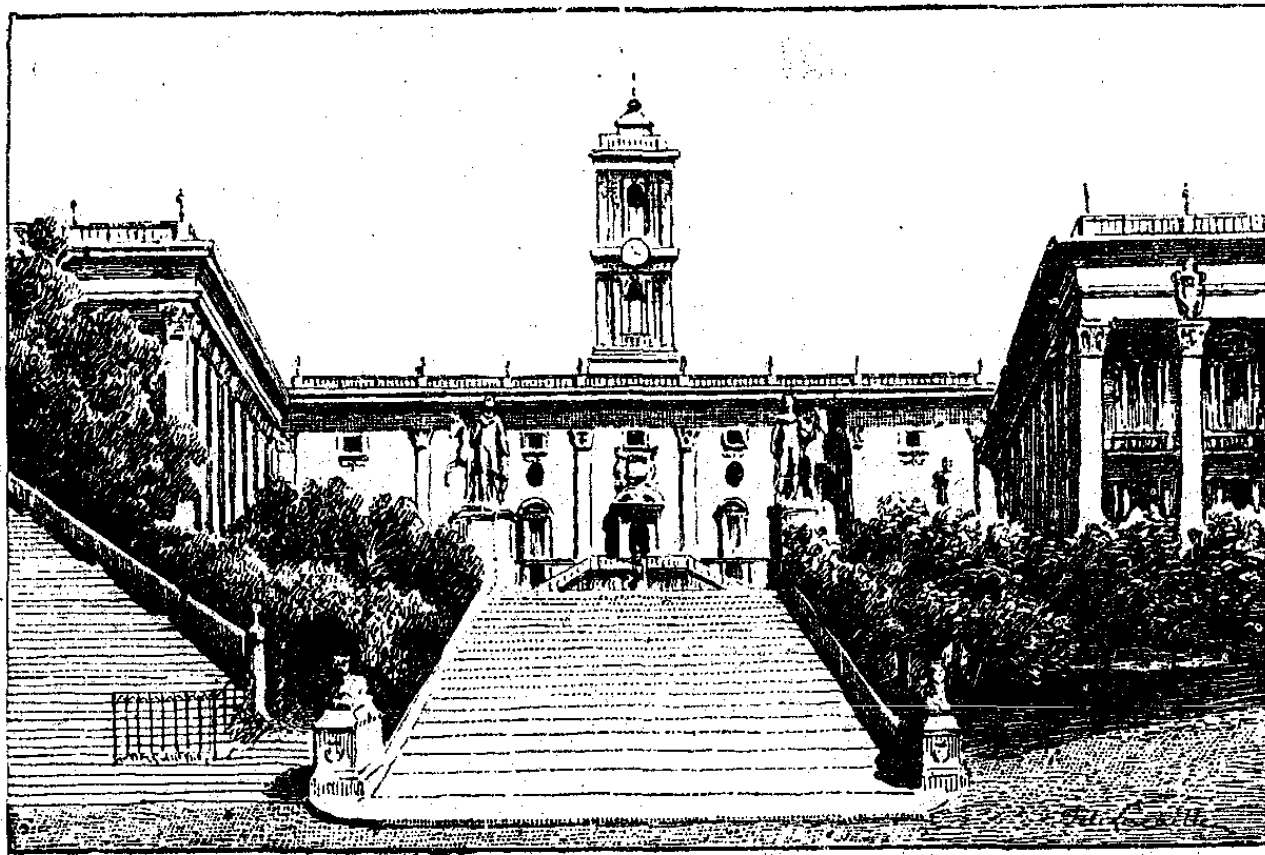
la capitale, Rome. Elle est la résidence du roi, qui demeure au Quirinal, et le siège du gouvernement. Le pape habite aussi à Rome, au Vatican.

— J'aperçois Rome, dit Adèle, elle est située sur un grand fleuve, le Tibre.

— C'est cela. Rome a 540 000 habitants. Elle a été pendant de longs siècles la capitale du plus grand empire du monde. Elle est célèbre par la beauté de ses monuments et les chefs-d'œuvre d'art qu'elle renferme, notamment ceux de Michel-Ange, l'un des plus grands artistes qui aient jamais existé, de Raphaël, célèbre peintre et sculpteur, et de beaucoup d'autres. La France a, à Rome, deux grandes Ecoles.

L'une, l'École de Rome ou Académie de France, occupe la villa Médicis; les architectes, sculpteurs, peintres, graveurs et musiciens qui ont obtenu le grand prix de Rome y sont admis pendant trois ans. L'autre est l'École française de Rome, fondée au palais Farnèse. Elle est, pour l'étude des antiquités latines, ce qu'est l'École d'Athènes pour les antiquités grecques.

— Jean, demande Adèle, qu'est-ce que c'est que les *anti-*



Le palais du Sénat à Rome, dessin de Michel-Ange. — Michel-Ange est l'un des plus grands artistes qui aient existé. Il fut à la fois peintre, sculpteur et poète, et vécut à la fin du quinzième siècle.

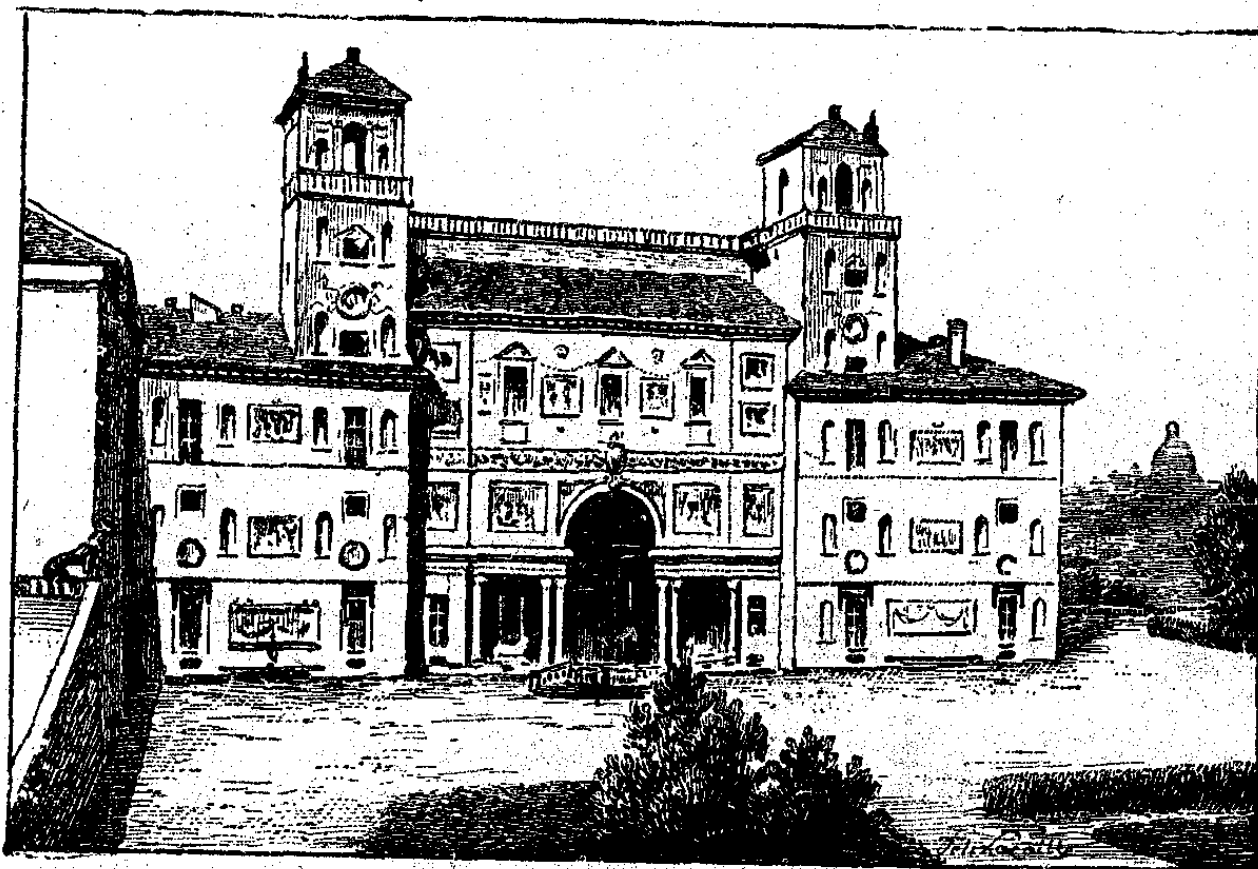
*quités latines* dont tu parles et les *racés latines* dont j'entends quelquefois parler?

— Les latins, dit Jean, étaient les habitants du Latium, ancienne région de l'Italie où Rome fut fondée. Leur langue, la langue romaine, était la langue latine; les anciens Romains n'avaient pas de littérature, ils vivaient plutôt en peuple barbare qu'en peuple civilisé. La conquête de la Grèce fut pour eux le commencement de la civilisation. Les Romains s'éprirent des arts de la Grèce, de sa littérature, de ses philosophes, de ses savants. Les jeunes Romains de bonne famille allèrent en Grèce s'y instruire et apprendre la langue des Hellènes; d'autres firent venir des professeurs grecs pour recevoir leurs leçons. Tous prirent la littérature grecque pour

modèle, traduisirent les écrivains grecs, les imitèrent, adoptèrent leurs idées, étudièrent leur façon de les exprimer et arrivèrent ensuite à écrire en latin des œuvres personnelles et non des imitations. La littérature latine était née.

— Alors, conclut Adèle, qui n'oubliait pas les légendes, la poésie grecque a eu le pouvoir d'Orphée, elle a attiré vers elle tous ceux qui l'ont connue.

— Oui, répond Jean, les vainqueurs furent conquis par le



VILLA MÉDICIS. — Académie de France à Rome.

génie idéal du peuple qu'ils avaient enchaîné et ils devinrent les propagateurs de ce génie dans le monde entier, dont ils étaient les conquérants et les maîtres. On désigna bientôt dans l'empire romain sous le nom de *barbares* les peuples qui ne connaissaient ni le latin, ni le grec. La Gaule et l'Espagne adoptèrent vite les mœurs, la langue et la civilisation romaines. Si beaucoup de peuples soumis continuèrent encore à parler leurs anciennes langues, ils ne s'en servirent jamais pour écrire. On n'écrivait à cette époque qu'en latin ou en grec. Ceux qui habitaient l'Orient adoptèrent le grec, ceux qui vivaient en Occident écrivirent en latin. Deux siècles après la prise d'Athènes, les plus célèbres écrivains ne venaient déjà plus de la seule Italie, mais aussi de la Gaule

et de l'Espagne. On désigne sous le nom de peuples latins les peuples européens qui habitaient les rivages de la Méditerranée et s'imprégnèrent de la civilisation latine. On appelle les *antiquités latines*, les œuvres des premiers siècles de l'empire romain, manuscrits, architecture, monuments de cette époque.

— *Manuscrits?* dit Adèle d'un ton interrogateur.

— Mais oui, répond Jean, tu sais bien que l'imprimerie n'était pas inventée et que les livres écrits à la main s'appelaient des *manuscrits*; ceux qui existent encore ont un prix inestimable. Ajoutons que la lecture devint, à l'époque dont nous venons de parler, un délassement si recherché qu'il se forma un commerce de livres. Une foule de copistes transcrivaient les œuvres des écrivains grecs et latins, et les acheteurs ne manquaient pas.

#### LXXX. — L'Italie. — Naples. — L'éruption du Vésuve. — Pompéi.

Quelles tragédies sont comparables à celles que les forces aveugles de la nature accomplissent, et que l'homme serait petit s'il n'avait l'intelligence qui lutte contre elles et l'amour du beau qui charme les courts instants de sa vie!

— Si nous quittons Rome et descendons la côte italienne vers le sud, nous rencontrons Naples, premier port de l'Italie situé dans un golfe admirable formé par la mer Tyrrhénienne, à quelques kilomètres du Vésuve. Naples a 678000 habitants.

— Oh! Jean, s'écrie Adèle, raconte-nous quelque chose sur le Vésuve, je sais que c'est un volcan, il doit avoir une histoire.

— Eh bien, parlons de la grande éruption du Vésuve qui eut lieu au mois d'août de l'an 79 de l'ère chrétienne. Elle dura plusieurs jours pendant lesquels le volcan vomit sans interruption des gaz enflammés, des pierres en fusion qu'on appelle laves et qui coulaient comme des torrents de feu dans la campagne. Il y eut une pluie de cendres brûlantes tellement considérable, que le ciel en était obscurci et que trois villes voisines du Vésuve, Herculaneum,



Pompéi et Stabies, furent entièrement ensevelies sous l'amoncellement de ces cendres. L'éruption finie, la contrée devint déserte. Le temps acheva d'effacer toute trace de ces villes, et pendant dix-sept siècles elles demeurèrent oubliées sous leur tombeau. En 1748, un paysan, en défrichant le sol, trouva des statues. On commença des fouilles qui continuent encore. On a déblayé les deux cinquièmes de la ville de Pompéi. Les maisons sont debout jusqu'au premier



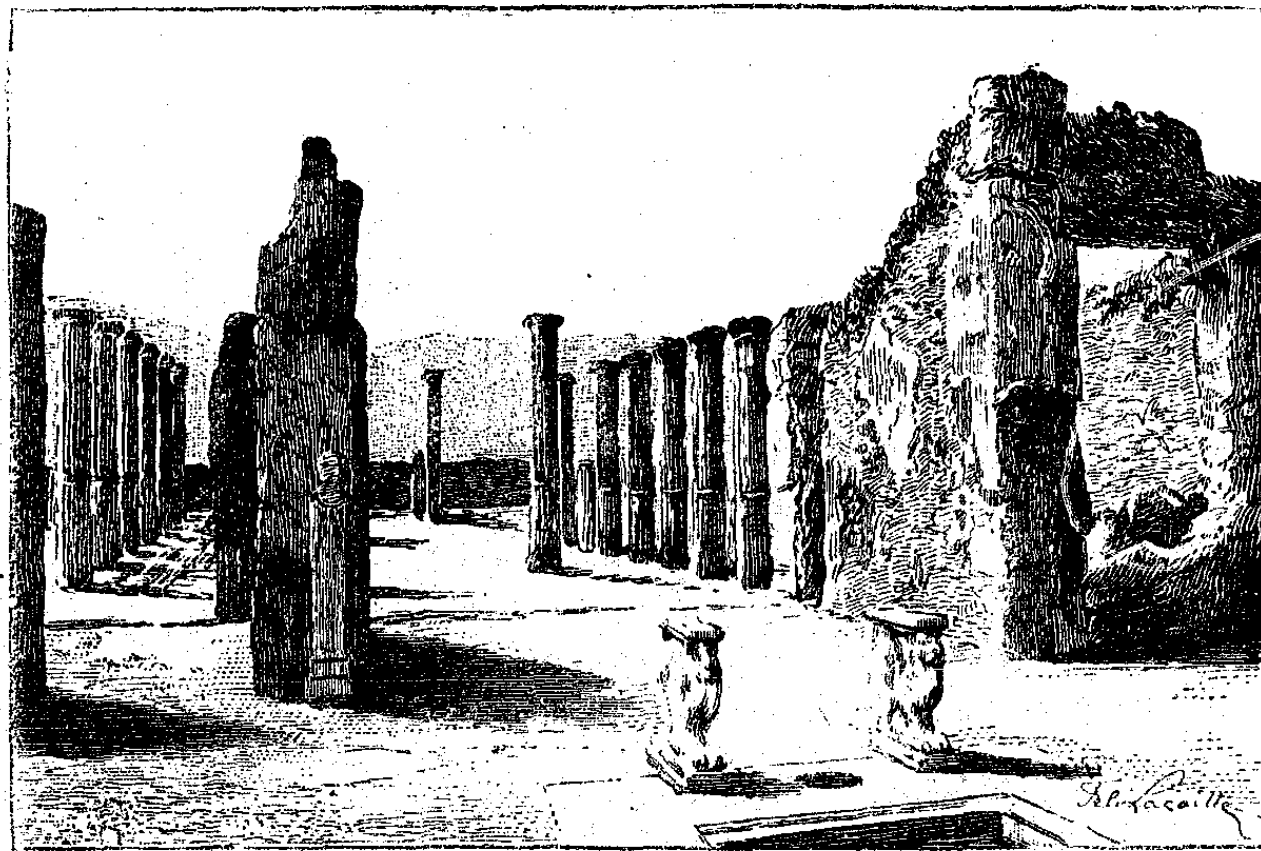
La Baie de Naples et le Vésuve.

étage et parfaitement conservées. Ensevelie vivante, à l'improviste, en pleine activité, débarrassée maintenant de son linceul de cendres, cette ville présente un tableau unique au monde, celui de la vie romaine il y a dix-huit cents ans. Rues, places, théâtres, édifices ressuscitent à nos yeux. Dans les caves d'une villa on a retrouvé les *amphores* de la dernière vendange; chez un banquier, un coffre contenant ses tablettes, ses quittances; chez un boulanger, les pains placés dans le four pour être cuits. Sur le pavé des rues on peut voir la trace des chars qui passèrent il y a dix-huit cents ans. Enfin une quantité considérable de choses précieuses, statues, peintures, bronzes, vases, bijoux, meubles de prix chez les



riches; ustensiles, outils de travail chez les pauvres, ont été retrouvés dans un état de conservation parfaite. Ils nous racontent ce que ces disparus d'autrefois aimèrent. Les peintures murales sont également très belles, et les savants ont eu là matière aux plus intéressantes études sur l'existence à cette époque.

— Est-ce que Pompéi était une grande ville? demande Jacques.



Maison de Cornelius Rufus, à Pompéi.

— Non. Elle avait 30000 habitants seulement.

— Et que devinrent-ils?

— La plupart purent s'enfuir; environ deux mille qui s'attardèrent, sans doute pour emporter ce qu'ils avaient de plus précieux, périrent, et on a retrouvé nombre de cadavres. Un naturaliste célèbre de cette époque, Pline l'Ancien, mourut victime de sa curiosité scientifique. Alors que tous fuyaient, il voulut s'approcher pour contempler le phénomène, il tomba asphyxié et les cendres brûlantes recouvrirent son corps.

— Oh! Jean, s'écrie Adèle, voilà une histoire saisissante et plus extraordinaire que tous les contes de fées.

— Et le Vésuve, demande encore Jacques, est-ce qu'il n'a plus eu de nouvelle éruption depuis cette époque?

— On en a compté plus de cinquante, mais elles n'ont

plus atteint des proportions très considérables. On a construit un *funiculaire* sur la montagne et on peut ainsi s'approcher assez près du cratère. On a planté des vignes sur les terrains environnants et elles fournissent un vin très renommé.

LXXXI. — L'Italie. — Florence. — Venise. — Les pays italiens encore soumis à l'Autriche-Hongrie.

Que Rome se réveille demain dans le soleil de sa nécessité et pousse le cri de son droit, le cri de sa justice, le cri de sa revendication à toutes les terres qui attendent opprimées sous la barbarie.  
(Gabriele D'ANNUNZIO.)

— Continuons, reprit Jean, à nous occuper de quelques-unes des villes de l'Italie. Florence, moins peuplée que Naples, n'a que 233 000 habitants, mais elle est si riche en œuvres d'art, elle a produit tant de peintres et de sculpteurs célèbres qu'on l'a surnommée l'Athènes de l'Italie. Venise est un port sur le golfe de ce nom, au fond de la mer Adriatique. Cette ville a 160 000 habitants. Elle est bâtie sur *pilotis*.

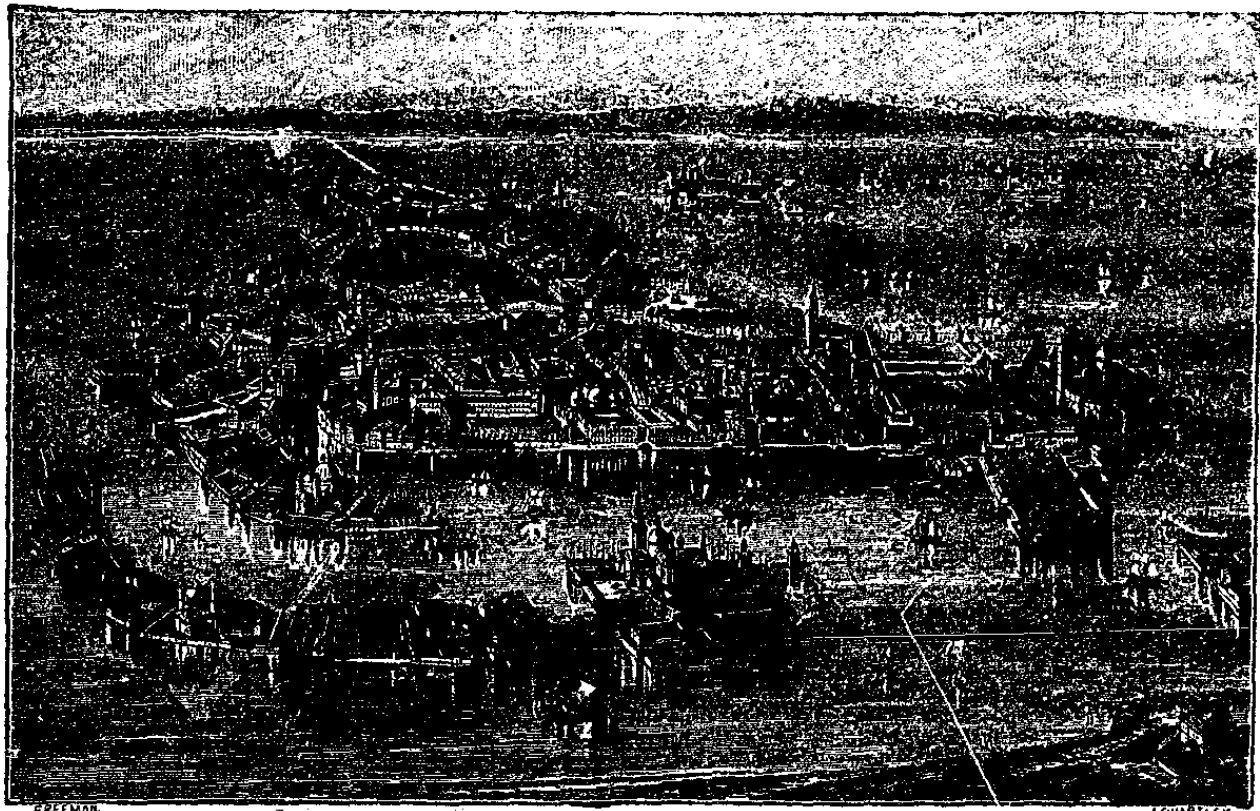
— Qu'est-ce que cela veut dire, Jean ? demande Adèle.

— Un *pilot* est un pieu que l'on enfonce dans l'eau ou sur un terrain peu solide pour établir dessus les fondations d'un édifice. L'ensemble de ces pieux est ce qu'on appelle *pilotis*. Venise est bâtie sur des lagunes, c'est-à-dire un espace de mer peu profond et voisin de la côte. Elle offre cette particularité d'être entourée d'eau comme une île et d'avoir pour rues des canaux sur lesquels on passe en gondole pour aller d'un point à un autre.

— Oh ! Jean, s'écrie Adèle, que c'est singulier ! Alors il n'y a ni chevaux, ni voitures ?

— Ni chevaux, ni voitures, ni tramways ; l'eau partout, à part le très beau pont du Rialto, quelques rues étroites et quelques quais. Chez les gens riches, la gondole attend au bas de l'escalier dont les dernières marches plongent dans l'eau. Venise fut longtemps une république très prospère ; on l'a surnommée la reine de l'Adriatique. La Vénétie, territoire de cette république, a eu le malheur d'être annexée à l'Autriche, en 1814. Elle a fait retour à l'Italie après un demi-siècle, en 1866. Enfin, parlons encore de Milan, qui a

600 000 habitants et qui est située dans la plaine très fertile du Pô. C'est la ville la plus industrielle de l'Italie. Elle était la capitale de la Lombardie. La Lombardie fut annexée à l'Autriche en 1814, en même temps que la Vénétie, sous le nom de Royaume Lombard-Vénitien. La Lombardie fut reconquise par l'Italie, aidée de la France, en 1859. Maintenant, Adèle, regarde au nord de l'Italie entre la Lombardie et la Vénétie, et dis-nous le nom de la contrée que tu aperçois.



VUE DE VENISE.

— C'est le Tyrol, pays de montagnes, répond Adèle, et j'y vois la ville de Trente.

— Eh bien, le Trentin appartient encore à l'Autriche-Hongrie, il était autrefois italien et on y parle la langue italienne. Passons à présent à l'est de la Vénétie, nous rencontrons Trieste, ville autrefois italienne que l'Autriche détient. Si, comme nous l'espérons, l'Italie renonce à sa neutralité et se range de notre côté, nous aiderons à reconquérir ces pays qui désirent vivement lui être rendus (1).

— Je pense, déclare Jacques, qu'elle s'y décidera et j'ai déjà pour elle beaucoup de sympathie.

(1) Les prévisions du jeune officier, pendant son congé du mois de janvier, se sont réalisées. L'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche le 21 mai 1915, et le 30 novembre elle a signé le *Pacte de Londres* par lequel les alliés s'engagent à ne pas faire de paix séparée.

— Elle la mérite à tous les points de vue, mon ami, car c'est un beau et noble pays. Le peuple italien, très intelligent, très laborieux, est aussi très patriote, très fier de son ancienne gloire.

LXXXII. — Quelques réflexions sur le style des grands écrivains.

En lisant souvent ceux qui ont bien écrit, on s'accoutume à bien parler et à exprimer simplement et noblement ce que l'on pense.

(VOLTAIRE.)

Josette était arrivée avec un cahier à la main ; s'adressant à Jacques et à Adèle, elle leur dit : — Jean désire que je vous lise quelques pages écrites par un illustre poète italien, d'Annunzio, ami de la France et grand partisan de l'entrée



GABRIELE D'ANNUNZIO, célèbre poète et romancier italien. Son style élégant, coloré, très brillant, le place en première ligne. Né en 1864 à Francavilla al mare Chieti.

de l'Italie dans notre conflit contre l'Allemagne. Ces pages sont très belles, mais peut-être un peu élevées pour vos jeunes esprits ; néanmoins Jean espère qu'avec beaucoup d'attention vous comprendrez la valeur descriptive de ces lignes, sinon tout entière, au moins en partie. Leur beauté réside dans le style de l'écrivain.

— Qu'est-ce que c'est, Josette, que le *style* de l'écrivain ?

— Le *style* d'un écrivain, répond Josette, c'est une façon d'écrire qui n'appartient qu'à lui. Est-ce que vous n'avez pas remarqué la différence qu'il y a entre la manière dont Carlyle s'exprime en parlant de Shakespeare et celle de Maeterlinck en nous dépeignant les abeilles, et aussi celle d'Andersen en nous racontant les aventures du conseiller de justice ?

Les deux enfants se regardèrent étonnés : — Non, dirent-ils.

— Peut-être sans vous en douter avez-vous pensé quelque

chose. Souvenez-vous de ce qui a pu vous surprendre en lisant Carlyle.

Après avoir réfléchi, Jacques dit : — Je me souviens que j'ai été étonné de voir que Carlyle, après nous avoir parlé du génie de Shakespeare, mettait en comparaison la richesse et la valeur des Indes pour demander aux Anglais ce qu'il vaudrait mieux pour eux : de n'avoir pas eu Shakespeare ou de n'avoir pas eu l'Empire des Indes.

— Tu vois bien, Jacques, que tu as observé quelque chose. Et toi, Adèle?

— Moi, je n'ai rien observé, mais Jean nous a fait remarquer la phrase dans laquelle Carlyle affirmait que c'était le génie même de la race anglaise qui, depuis trois cents ans, parlait dans les livres de Shakespeare et qui, dans mille ans d'ici, parlerait encore au monde entier.

— Eh bien, explique Josette, Carlyle a exprimé ses pensées originales, c'est-à-dire neuves, dans un style tout aussi original. Et Maeterlinck?

— Oh! reprend Adèle, il parle des abeilles comme si c'étaient de petites personnes humaines et ce qu'il raconte des fleurs, dont elles se nourrissent, du grand espace bleu, où elles ont peur de s'envoler, tout enfin est si joli qu'on se met aussitôt à aimer les abeilles, les fleurs, la lumière, si bien que ces choses demeurent désormais dans la mémoire.

— C'est cela, Adèle, tu as goûté le style poétique et personnel de Maeterlinck. Et Andersen?

— Ici, répond Jacques, ce n'est pas la même chose du tout. Andersen a une façon de se moquer des sottises des gens tout à fait amusante.

— Quant à Victor Hugo, s'écrie Adèle, ses vers sur notre *France immortelle*, sur *Ceux qui sont morts pour elle*, me font l'effet, quand je les récite, d'une belle musique que j'entendrais, et, malgré moi, le cœur me bat plus vite.

— Vous voyez, mes enfants, conclut Josette, que sans vous en douter vous avez subi le charme particulier de chacun des grands écrivains, dont nous avons lu quelques pages. Lire, c'est penser en compagnie de celui qui a écrit le livre que nous tenons entre nos mains. Quand cet auteur est un homme de génie, il fait passer un peu de son génie en nous-

mêmes. Lisons donc beaucoup, mais choisissons nos lectures avec le même soin que nous apportons à choisir nos amis. Ecoutez bien ce conseil donné dans un recueil de contes indiens. *L'Hitopadésa* : « En fréquentant les inférieurs, on diminue son intelligence; en fréquentant ses égaux, on reste leur égal; la fréquentation d'hommes supérieurs nous mène seule à la supériorité. »

— *L'Hitopadésa*, répète Jacques, eh bien! je vais encore écrire ce nom-là et ce conseil sur mon carnet, tu veux bien, Josette?

— Certainement, Jacques, et, puisque tu aimes les citations, en voici une autre, de Shakespeare, dont Carlyle nous a si bien parlé : « La sagesse et la sottise sont contagieuses et s'attrapent comme des maladies. Que les hommes prennent donc bien garde à la compagnie qu'ils fréquentent (1). »

#### LXXXIII.— Explications avant une lecture.

Notre langue française est très riche d'expressions variées; la bien parler est une façon d'honorer notre pays. Appliquons-nous à apprendre le sens précis de tous les mots dont nous nous servons, et n'employons jamais de mots incorrects. Ainsi nous parlerons avec dignité et nous comprendrons le langage des grands écrivains.

— Et maintenant, reprend Josette, revenons à notre lecture. Avant de la faire, rendons-nous compte des mots que vous pourriez ne pas comprendre et expliquons-les. Vous devinez qu'une *agitation étrange, presque fébrile*, cela veut dire une agitation extraordinaire ressemblant à celle de la fièvre. Sais-tu, Adèle, ce que c'est qu'une *éminence*?

— Oui, Josette, c'est une élévation de terrain.

— Et une éminence qui a *la forme longue et noble d'une vague*, te représentes-tu ce que c'est?

Adèle réfléchit : — Des vagues? J'en ai vu dans des images, cela s'élève avec, tout en haut, une écume blanche.

— C'est très bien, approuve Josette. Apprenons aussi qu'une chose *puérile* est une chose sans conséquence, une sorte d'enfantillage. Et *les vertèbres*? Vous ne savez pas? Eh bien, ce sont les petits os qui forment notre colonne vertébrale; la

---

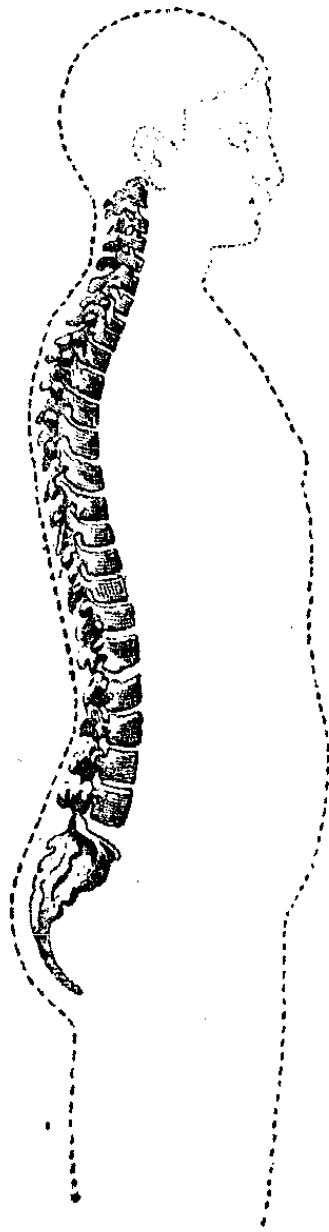
(1) SHAKESPEARE (tiré de *Henri IV*).

colonne vertébrale est pour ainsi dire la charpente de notre corps. Un pays qui a des *vertèbres de roche*, cela signifie que ce pays a une sorte d'ossature, de charpente intérieure formée de rochers. Jacques, sais-tu ce que c'est qu'un *acte spontané* ?

Jacques ne sait pas. — Eh bien, explique Josette, c'est une action que l'on fait de soi-même, d'un premier mouvement. Si ton plus jeune frère tombe, tu t'élances *spontanément* pour le relever ; s'il s'est fait mal, s'il pleure, tu le prends dans tes bras, tu le consoles avec des mots *spontanés* que tu n'as même pas besoin de chercher parce que tu aimes ton jeune frère, et, *généreusement*, tu lui fais *largesse de toi-même*, c'est-à-dire don de tout ce que tu trouves en ton cœur pour remonter son courage. D'Annunzio a magnifiquement exprimé cela par deux belles phrases ; quand il parle de ses amis malades et comme refroidis par la tristesse : « *je les réchauffais de ma flamme* », c'est-à-dire de la chaleur de mon enthousiasme. Comprends-tu, Jacques, et toi aussi, Adèle ?

— Oui, Josette, répondent les deux enfants, nous comprenons.

— Le poète ajoute encore : « *je les abreuvais de mon vin* », il compare ses actes, ses paroles à un vin généreux qui relève les forces d'un malade. Plus tard, ayant placé dans la voiture tant de fleurs qu'ils en étaient entourés de tous les côtés, il s'écrie : « *Nous étions plongés dans un bain de printemps* », vous comprenez qu'il s'agit de ces fleurs précoces qui sont un don du printemps et qui les en-



La colonne vertébrale est composée d'une quantité d'os qui ressemblent à des anneaux placés les uns au-dessus des autres. Ces sortes d'anneaux s'appellent les *vertèbres*, ils forment un conduit, le *canal vertébral*, qui renferme la *moelle épinière* d'où partent le nombre incalculable des *nerfs*. La *colonne vertébrale* soutient le *crâne* et forme avec celui-ci et les os des membres la charpente du corps humain, c'est-à-dire le *squelette*.



veloppent, qui les baignent pour ainsi dire de leurs parfums.

— Oui, Josette, je me représente cela. Mais alors de quelles choses va nous parler d'Annunzio?

— Des douceurs de l'amitié et de la tristesse d'être seul.

LXXXIV. — Quelques pages d'un grand poète italien,  
Gabriele d'Annunzio, sur les douceurs de l'amitié (1).

*Explications :* Après bien des années, l'auteur de ce récit revient seul au pays qu'il habita jadis ; il y a laissé des camarades d'enfance de son âge et il se fait un plaisir de les revoir. Ils sont venus à sa rencontre, mais tous les deux sont malades et tristes. Le malheur s'est abattu sur leur famille et le découragement les accable ; l'auteur essaie de les faire sortir de leurs pensées lugubres en les entraînant à goûter les joies du printemps, du printemps d'Italie, si prodigue de fleurs.

I

« J'eus un mouvement de joie sincère lorsque, sur la route de Rebusa, je reconnus Odon et Antonello Montaga qui, ayant su l'heure de mon arrivée, venaient à ma rencontre.

» L'un et l'autre me semblaient envahis d'une *agitation étrange, presque fébrile* ; ils avaient l'aspect de deux prisonniers malades qui seraient sortis à l'instant même de leur prison, comme d'un rêve opprimant, troublés, égarés et comme enivrés par le premier contact avec la vie extérieure ; ils commençaient à me faire peine et à m'inquiéter.

» — Comme ici le printemps est précoce ! m'exclamai-je, par besoin de consoler ces deux amis affligés et de me consoler moi-même. En février, vous voyez les premières fleurs.

» — Où sont les fleurs ? demanda Antonello avec son pénible sourire.

» — Les voici ! m'écriai-je, avec un vif mouvement de plaisir.

» Et j'indiquai du doigt une file d'amandiers, sur une *éminence* qui avait la *forme longue et noble d'une vague*.

» — Elles sont sur ton domaine, dit Odon.

» — Regarde, regarde ! Une autre file, là-bas ! m'écriai-je en apercevant un second nuage de fleurs, argentin et léger. Tu ne vois pas, Antonello ?

---

(1) Pages extraites des *Vierges au rocher*, d'Annunzio. Traduction de G. Hérelle. Calmann-Lévy, édit.

» Il regardait moins les amandiers que ma personne, souriant d'un sourire craintif et étonné, s'émerveillant peut-être de la *puérile* allégresse qu'avait soudain excitée en moi la vue des premières fleurs. Mais quel plus joyeux accueil aurait pu me faire cette terre que mon père avait aimée? Quel plus aimable spectacle de fête aurait pu m'offrir ce robuste pays aux *vertèbres de roche*?

» — Regarde combien il y en a! continuai-je, me laissant aller à ce plaisir si nouveau avec d'autant plus d'abandon que déjà je sentais la possibilité d'en reverser au moins une partie dans ces pauvres âmes closes. Je suis heureux, Odon, que ces fleurs soient miennes.

» — Arrête! ordonnai-je au cocher en me levant brusquement, frappé d'une subite pensée qui me donna une joie singulière. Descendons, entrons dans le champ. Je veux que vous rapportiez chez vous une botte de branches fleuries.

» Odon et Antonello se regardèrent, un peu confus, un peu souriants, presque timides, comme devant un fait inopiné et extraordinaire qui les eût en même temps effrayés et remplis d'une sensation délicieuse. Ils m'avaient montré leur mal, révélé leur peine, parlé de la triste prison d'où ils venaient de sortir et où ils allaient rentrer. Et voilà que, sur la route ouverte, je les invitais à reconnaître et à fêter le printemps : le printemps qu'ils avaient oublié, qu'ils semblaient revoir pour la première fois depuis de longues années et qu'ils considéraient avec un mélange de crainte et d'allégresse, comme un miracle.

» — Descendons.

» Je ne me sentais plus las; au contraire, je sentais en moi l'habituelle abondance de vie et cette exaltation que donnent à l'âme les actes *spontanés de générosité*. Je faisais *largesse de moi-même* à ces deux indigents, je les *réchauffais de ma flamme*, je les *abreuvais de mon vin*. Déjà dans leurs yeux qui me regardaient presque continuellement, je lisais une sorte de soumission et d'abandon plein de confiance. Déjà ils m'appartenaient l'un et l'autre, et je pouvais sans faillir exercer sur eux ma bienfaisance et ma domination.

» — Qu'attends-tu? Tu ne descends pas? demandai-je à

Antonello qui, la jambe avancée sur le marchepied, semblait hésiter comme devant un péril.

» Il avait encore son sourire contraint. Il fit un effort visible pour mettre pied à terre; il vacilla comme s'il se fût trompé dans le calcul de la hauteur; et ses premiers pas furent sautillants et mal assurés. Je l'aidai à franchir la trouée de la haie. Lorsqu'il sentit céder les mottes de terre, il s'arrêta et, tourné vers les arbres en fleurs, il respira avec force, recueillit dans ses yeux clairs toute cette belle apparence, en resta comme ébloui.

» Je lui dis, en le touchant au bras :

» — Tu n'avais plus mémoire de ces choses.

LXXXV. — Suite des fragments de pages  
de Gabriele d'Annunzio.

L'amitié est faite de douceur et de force. Sans mesure elle communique cette douceur et cette force à ceux auxquels elle se dévoue.

II

« Un paysan arrivait en courant.

» — Coupe les plus belles branches, lui dis-je.

» A chaque coup, les corolles les moins tenaces tombaient en neige sur le sol.

» Je présentai une branche à Antonello :

» — Regarde, lui dis-je. As-tu jamais vu quelque chose de plus délicat et de plus frais?

» Il leva sa débile main féminine et, du bout des doigts, toucha une corolle. Son geste était celui du malade ou du convalescent qui touche une chose vivante avec la vague illusion que, dans le contact, elle lui laissera quelque parcelle de sa vitalité, comme les papillons laissent la poussière (labile) de leurs ailes. Et, avec une mélancolie presque tendre dans son pénible sourire, il se tourna vers son frère :

» — Tu vois, Odon? Nous avons oublié, nous ne savions plus...

» Comme la serpe résonnait encore, il se tourna vers l'amandier qui gémissait sous les coups.

» — Nous ne pourrons jamais nous charger de tant de branches, dit Antonello.

» — Je vous ferai ramener par la voiture avec votre charge.

» Bientôt, nous roulâmes vers Rebursa.

» Nous étions *plongés dans un bain de printemps*. Les branches d'amandier encombraient la voiture : nous en avions derrière les épaules, nous en avions sur les genoux.

» — Après des années et des années de silence et d'oubli, dit Antonello, nous t'avons revu aujourd'hui pour la première fois ; et déjà il nous semble que sans toi nous ne pourrions plus vivre.

» Ces affectueuses paroles, il les prononçait avec la simplicité et avec la candeur que conservent les hommes solitaires, non habitués aux feintes de la vie commune. Je sentais déjà qu'ils m'aimaient et que je les aimais, et qu'entre nous la grande lacune des années se comblait tout à coup. Pourquoi mon âme s'inclinait-elle avec tant de pitié vers ces deux vaincus, se montrait-elle si impatiente de verser sa richesse sur cette pauvreté ?

» — Nous nous verrons très souvent, dis-je après une pause, pour répondre à leurs bonnes paroles.

» Nous nous quittâmes. Ma maison se dressait devant moi avec ses quatre tours de pierre, encore belle et forte.

» Mais mon âme se serra d'une angoisse que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps, lorsque je mis le pied sur le seuil jonché de myrtes et de lauriers, où nulle voix chère ne me donnait la bienvenue en m'appelant par mon nom. Les images de mes morts m'apparurent au bas de l'escalier et me contemplèrent avec des yeux éteints, sans un geste, sans un signe et sans un sourire.

» Alors, par la pensée, je suivis du regard, longuement, longuement, sur la route, la voiture qui emportait les deux pauvres malades presque ensevelis sous les fleurs. »

LXXXVI. — Les neutres. — L'Espagne. — Sa superficie. —  
Sa population. — Son commerce.

Quelle que fut plus tard l'ingratitude du gouvernement espagnol envers Colomb, on lui doit cependant d'avoir été le seul en Europe qui ait consenti à faire les frais d'une expédition que l'ignorance de l'époque regardait comme une folie.

— Nous voici bientôt, dit Jean, à la fin de notre voyage en Europe. Examinons la grande péninsule placée au sud-ouest de la France. Adèle, que remarques-tu?

— Cette péninsule, répond Adèle, renferme deux pays :



l'Espagne et le Portugal. L'Espagne est séparée de la France par les Pyrénées, de l'Afrique par le détroit de Gibraltar. À l'ouest elle est bornée par le Portugal. Deux mers baignent ses côtes : au nord-ouest et au sud-ouest, l'Océan Atlantique;

à l'est et au sud-est, la Méditerranée.

— La superficie de l'Espagne, en comprenant les îles Baléares et les Canaries qui lui appartiennent, est de 504550 kilomètres carrés.

— Presque autant que la France, remarque Jacques. Et sa population, Jean?

— 19950000 habitants, 40 habitants par kilomètre carré. Ne triomphe pas pour cela, Jacques, la population espagnole s'accroît rapidement, tandis que la nôtre est stationnaire.

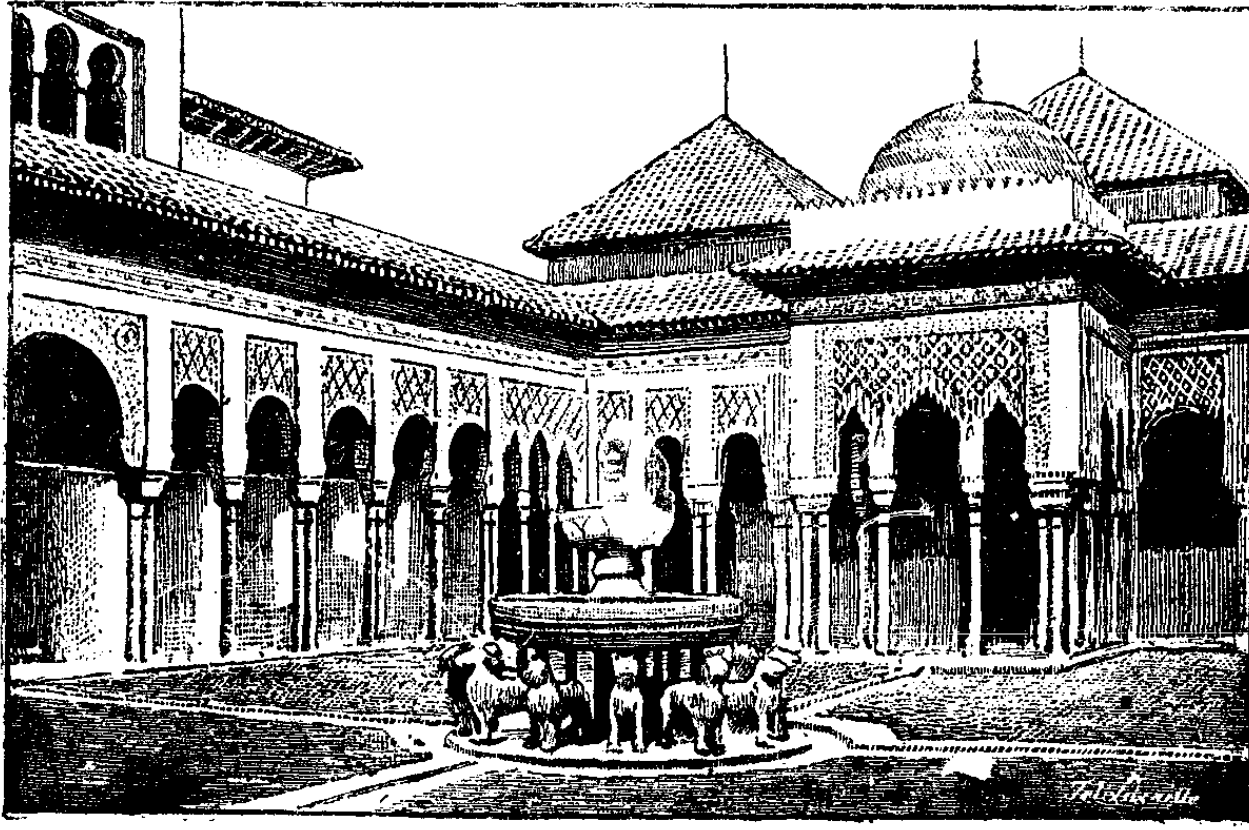
— Et l'alcoolisme? reprend Jacques.

— L'Espagne est un pays très sobre, aussi les statisticiens ne se sont pas préoccupés de lui. L'Espagne tint autrefois une grande place dans le monde pour la richesse de ses

colonies. C'est l'Espagne qui consentit à fournir à Christophe Colomb une flotte pour aller à la découverte de l'Amérique.

— Est-ce que Christophe Colomb était Espagnol ? demande Adèle.

— Non. C'était un Génois. Gênes est un grand port de commerce italien. Gênes n'eut pas confiance dans le génie de Christophe Colomb, elle lui refusa les moyens de faire une exploration et les découvertes profitèrent à l'Espagne.



Palais de l'Alhambra à Grenade.

L'Espagne, à cette heure, a perdu toutes ses colonies d'Amérique, mais la langue espagnole continue à y être parlée.

— Cette langue vient-elle du latin comme la nôtre, s'informe Adèle ?

— Oui, elle est dérivée du latin, mélangée de quelques mots arabes et allemands, elle est, après la langue anglaise et la langue russe, la plus répandue dans le monde. La capitale de l'Espagne est Madrid (600 000 habitants). Parmi les autres villes célèbres pour leurs monuments, il y a Grenade (80 000 habitants). Elle a un très beau palais musulman, l'Alhambra.

— Musulman ? répète Jacques étonné.

— Oui, les Arabes conquièrent et occupèrent longtemps

l'Espagne, mais les Espagnols ne se résignèrent jamais à la servitude. Ils réussirent à les chasser en 1492. Le peuple espagnol a des qualités de premier ordre : le sentiment de l'honneur poussé à un haut degré et un patriotisme ardent.

— Alors, dit Jacques, voilà un peuple que j'aime beaucoup sans le connaître. Puisqu'il a le sentiment de l'honneur, il est incapable de manquer à sa signature et il ne saurait approuver ceux qui traitent leurs engagements de chiffons de papier.

— Ce peuple est aussi très généreux, intrépide, intelligent et sérieux. Lorsque l'instruction, trop longtemps négligée, mais dont on s'occupe à présent, se sera répandue à flots en Espagne, cette nation saura faire valoir ses richesses qui sont grandes. Elle possède des mines nombreuses ; du temps des Romains elles étaient très productives, elles le redeviendront lorsqu'elles seront mieux exploitées. L'Espagne fait un grand commerce d'oranges, de raisins secs et de vins. Sa marine marchande est prospère.

#### LXXXVII. — La découverte de l'Amérique. — Christophe Colomb.

La parole du calomniateur est comme le charbon : quand elle ne brûle pas, elle noircit.

(Proverbe espagnol.)

— Jean, demande Adèle, veux-tu nous raconter l'histoire de Christophe Colomb, je suis sûre qu'elle doit être bien intéressante.

— Volontiers, car nous y puiserons un enseignement précieux : la haine de la calomnie et l'horreur de l'ingratitude. Ainsi que je vous l'ai dit, Colomb naquit à Gênes. Il fit des études à l'université de Pavie. A quatorze ans, il entra dans la marine génoise. Comme c'était un travailleur et qu'il sentait, quoique bien jeune, le prix de l'éducation, il entreprit de continuer la sienne tout en naviguant sur les diverses côtes de la Méditerranée. Il se perfectionna dans les mathématiques, l'astronomie, la géographie et la cosmographie.

Jacques interroge : — Jean, qu'est-ce que la *cosmographie* ?



— Tu as appris en classe, Jacques, que la terre n'est pas immobile?

— Oh! oui, répond le petit garçon, je sais que la terre tourne sur elle-même, je sais encore qu'elle tourne autour du soleil et que la lune tourne autour de la terre.

— Eh bien, Jacques, la *cosmographie* est la science qui s'occupe des mouvements astronomiques de la terre, des astres. Ces mouvements obéissent à des lois; ces lois, la cosmographie les recherche et les étudie. Donc, Colomb, par tous les moyens possibles, poursuivait ses études. Vers l'âge de trente ans il se lia à Lisbonne avec un marin très expert dans l'art de la navigation, il épousa sa fille et il hérita des plans, cartes et observations de son beau-père. Après bien des études, des lectures, des réflexions, il fut persuadé qu'il existait de vastes terres, dont les hommes de son époque ignoraient l'existence. Il dressa le plan d'un voyage de découverte, le porta à sa patrie et lui demanda des navires pour aller à la recherche de ce monde inconnu dont son esprit était hanté. Refusé, il s'adressa à l'Espagne. Elle mit huit ans à se décider.

— Huit ans! s'écrie Adèle. Que fit-il pendant tant d'années?

— Il tenta la fortune auprès des autres nations, mais sans succès. Il souffrit de la misère, car il était pauvre; des railleries, car chacun le traitait de visionnaire; d'autre part, il travaillait pour démontrer à ceux qui avaient mission de l'interroger la certitude de ses calculs. Enfin on lui accorda trois navires et il partit de Palos de la Fronteira, au nord-ouest de Cadix, sur l'océan Atlantique, le 3 août 1492. La traversée dura presque deux mois et demi et fut pleine de péripéties. Son équipage, effrayé d'une si longue absence, effrayé de se trouver dans des parages inconnus, se mutina plusieurs fois; ne voulant plus avancer, les révoltés résolurent de tuer Colomb. Colomb lutta avec la plus intrépide énergie, il déploya l'éloquence du désespoir pour les décider à continuer la route; cette route au bout de laquelle son génie était sûr de trouver le succès. On raconte qu'il les supplia de lui accorder encore trois jours. Ils y consentirent non sans peine, et ce fut à l'aurore du troisième jour qu'on aperçut la terre. On aborda à l'île de San Salvador, puis à Cuba et à Haïti. Colomb revint alors

en Espagne, on lui décerna le titre de vice-roi des pays découverts et d'amiral. Il fit une seconde expédition où il reconnut une quantité de nouvelles îles, parmi lesquelles la Guadeloupe et la Martinique qui nous appartiennent actuellement. Son frère fonda la ville de Saint-Domingue, qui de nos jours est la capitale de la république dominicaine d'Haïti. Pendant ce temps, quelques Espagnols que Colomb avait punis pour leurs révoltes étaient rentrés pleins de haine en Espagne. Ils y répandirent les calomnies les plus violentes sur Colomb; celui-ci en étant informé revint aussitôt, se justifia et fut comblé de nouvelles faveurs. Il fit alors un troisième voyage. Cette fois, il aborda le continent et longea la côte de l'Amérique méridionale. Mais ses ennemis n'avaient pas désarmé. En l'absence de Colomb, ils recommencèrent de nouvelles accusations. Le roi envoya un émissaire qui arrêta Colomb, s'empara de ses biens et le fit ramener captif. Ainsi on vit cette chose inouïe, l'homme à qui l'Espagne devait un monde revenait chargé de chaînes.

— Oh! dit Adèle, est-ce possible?

— Tout est possible à la calomnie et au mensonge. Pourtant il se produisit un tel mouvement d'indignation que les ennemis de Colomb durent céder; on rendit la liberté au captif, mais on ne lui rendit pas ses titres.

LXXXVIII. — La découverte de l'Amérique. —  
Christophe Colomb (*suite*).

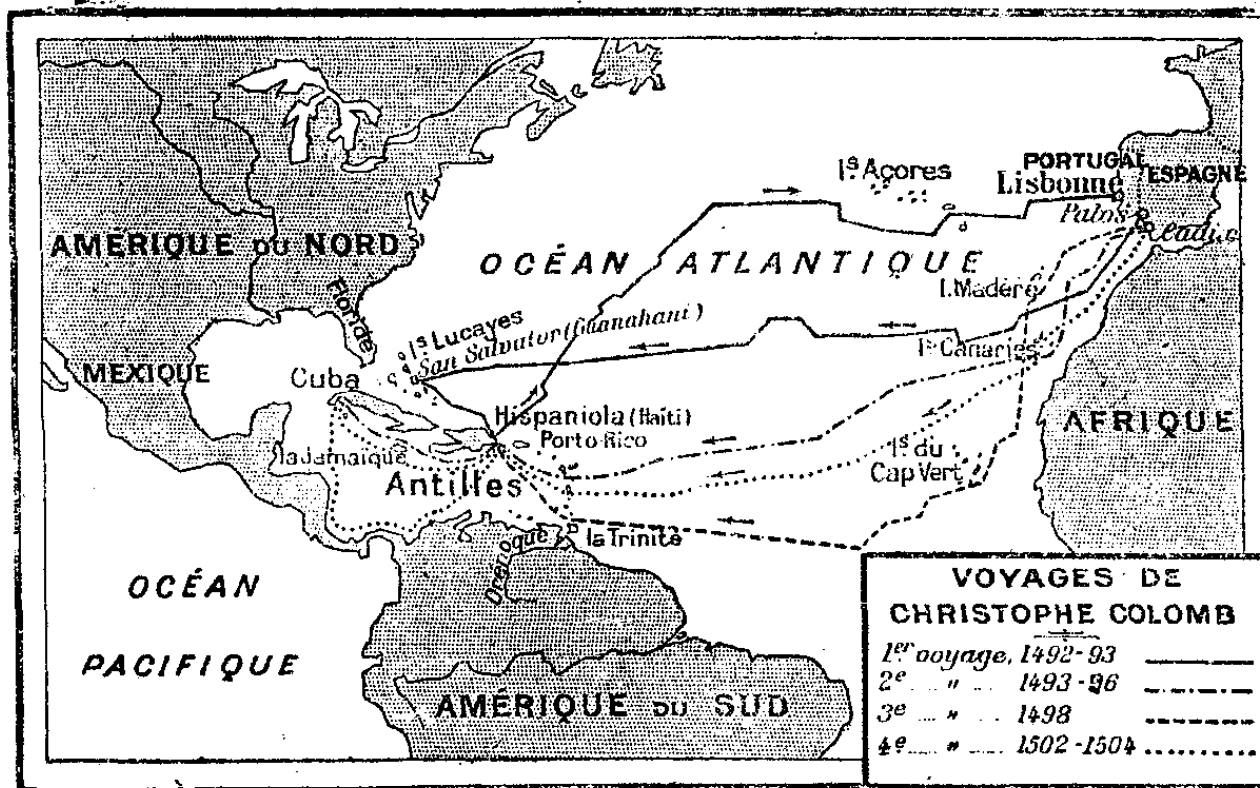
Le cœur de l'ingrat ressemble au désert, qui boit avidement la pluie du ciel, l'engloutit et ne produit rien.

(Proverbe arabe.)

— A partir de ce jour, dit Jean, Colomb connut les amertumes de l'ingratitude. Il devint à la mode de dénigrer, de contester les mérites de sa découverte. On raconte que Colomb assista à un repas chez un grand d'Espagne; les grands d'Espagne sont les plus hauts dignitaires de la cour, ils ont le droit de rester la tête couverte devant le roi. A ce repas, quelques beaux esprits ne manquèrent point de lui servir leurs railleries habituelles : — « Rien n'était plus simple. » — « Tout le monde s'en fût avisé. » — « Il n'y

avait qu'à y penser. » — Colomb, tranquillement, saisit un œuf et invita les beaux parleurs à le faire tenir debout sur l'une de ses deux extrémités. Chacun essaya, personne n'y parvint. A son tour Colomb prit l'œuf, frappa légèrement l'un des deux bouts de la coquille sur son assiette et l'œuf se tint en équilibre. De nouveau on s'écria que ce n'était pas bien difficile. — Evidemment, dit Colomb, mais qui s'en est avisé ?

— Oh ! Jean, s'écrie Adèle, c'est bien amusant cette his-



toire, le prochain œuf que l'on me donnera pour dîner, je veux, moi aussi, le faire tenir debout.

— Si je vous ai raconté cette anecdote, continue le jeune lieutenant, c'est qu'elle a donné naissance à une allusion devenue commune. A propos d'une chose qu'on n'arrive pas à faire et qui paraît facile ensuite, vous entendrez peut-être dire : « C'était l'œuf de Colomb », et vous comprendrez.

— Certainement, répond Jacques, je comprendrai et cela me fera plaisir. Mais l'histoire n'est pas finie, je t'en prie, Jean, achève.

Le jeune lieutenant reprit : — Ce fut à grand'peine que Colomb obtint de faire un quatrième voyage. Il découvrit une nouvelle côte, mais repoussé d'Haïti par ses anciens compagnons, malade, mourant de faim, il dut implorer le secours des indigènes. Ceux-ci ne voulaient rien lui donner.

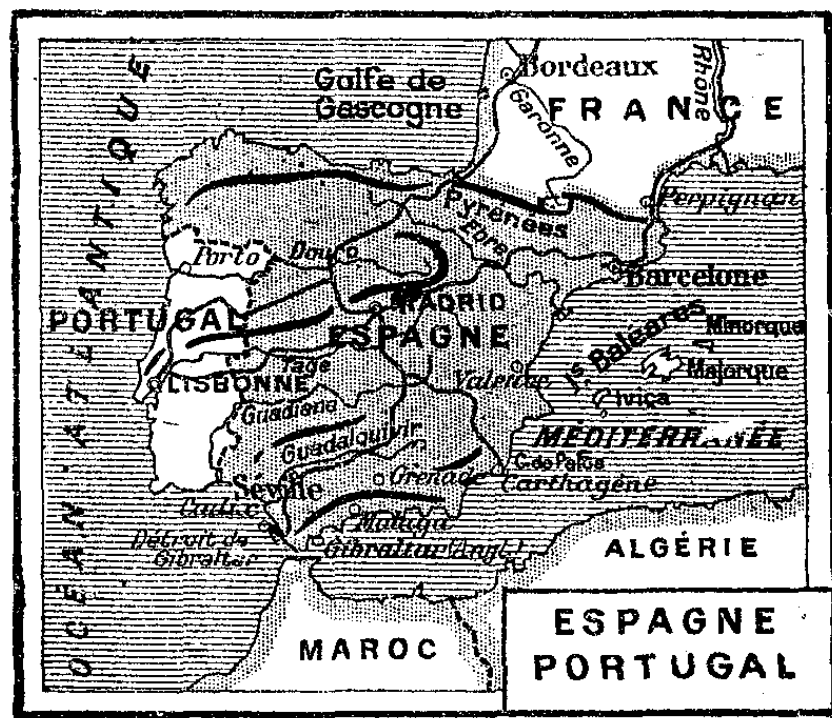
mais Colomb était assez instruit pour prévoir les éclipses, il leur annonça un jour que le soleil allait disparaître. Lorsque l'éclipse se produisit, les indigènes furent frappés d'une sorte d'admiration religieuse, ils lui fournirent les vivres dont il avait besoin. Colomb put revenir en Espagne. Malheureusement la reine, qui l'avait toujours protégé, était morte; le roi l'abandonna. Le grand homme mourut de misère et de chagrin, et le nouveau monde qu'il avait découvert ne porta pas même son nom.

— Comme cela est triste, dit Jacques. Mais d'où est venu à l'Amérique le nom qu'on lui a donné?

— C'est celui d'un pilote de Colomb, un Florentin, Améric Vespuce, qui se rendit plusieurs fois dans le nouveau monde après la découverte faite par Colomb. Cette injustice révoltante dure encore, mais elle a mal illustré celui qui voulut usurper la gloire de Colomb. Quand on veut parler de quelqu'un qui s'approprie le bénéfice d'une invention qu'il n'a point faite, c'est à ce Florentin qu'on le compare.

#### LXXXIX. — Les neutres. — Le Portugal.

Un vœu de réussite, rien qu'un vœu, cela vous semble peu de chose? Non. La sympathie que l'on sent avec soi est une aide morale.



— Le Portugal, reprit Jean, a pour limites, comme nous venons de le voir, à l'est et au nord l'Espagne, à l'ouest et au sud l'océan Atlantique. Sa superficie est de 8700 kilomètres carrés. Sa population est de 5 millions et demi d'habitants, 62 habi-

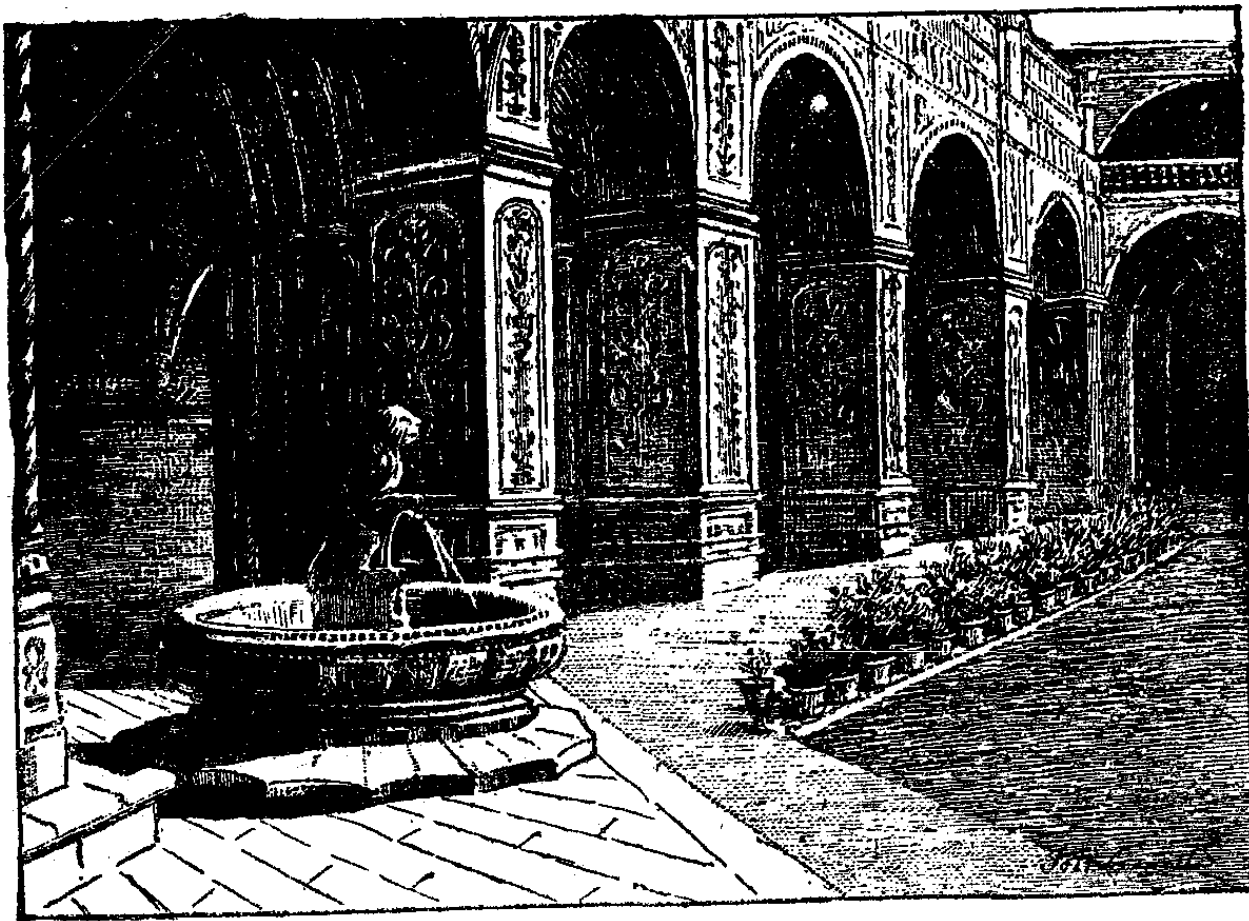
tants par kilomètre carré.

— Je vois que le Portugal est plus peuplé que l'Espagne,

remarque Jacques. Il doit, je pense, ne pas être atteint par l'alcoolisme puisque les peuples méridionaux sont sobres.

— En effet, les peuples du midi, en général, sont d'une grande sobriété. Les populations musulmanes aussi, car leur religion leur interdit même le vin.

— Voilà qui est parfait, dit le petit garçon ; chez nous, nous faisons ainsi, puisque nous ne goûtons jamais au vin.



Fontaine célèbre des Hiéronymites à Lisbonne.

— La capitale de la République portugaise est Lisbonne, continue Jean. Adèle, indique-nous sa place ?

— Je la vois, répond l'enfant, elle est située à l'embouchure du Tage. Ce doit être un port.

— Précisément. Elle a un port et une rade superbes sur l'océan Atlantique. Elle est placée dans une situation admirable, entourée d'une végétation splendide. Elle a 435 000 habitants. Les Portugais ont été jadis de hardis navigateurs et de grands commerçants. Actuellement le commerce et l'industrie sont peu actifs en Portugal. L'instruction, comme en Espagne, a besoin d'être développée. La République portugaise nous a envoyé, ainsi qu'à nos alliés, les vœux qu'elle forme pour notre victoire complète sur l'impérialisme allemand.

## XC. — Jean va rejoindre le front.

« Famille nombreuse, patrie puissante ! »  
« Où diminue la population, diminue la force. »  
(Proverbes.)

Trois semaines déjà se sont écoulées depuis l'arrivée de Jean à la Grand'Lande. Sa vigueur est revenue, il est décidé à retourner prendre sa place à la frontière et à ne pas profiter du mois entier de congé qui lui a été accordé. Timidement sa mère a essayé de lui dire que son devoir ne l'obligeait à partir qu'à la fin du mois. Jean l'a embrassée avec tendresse, et, à demi-voix, très doucement : — Si ton fils veut faire un peu plus que son devoir, ne dois-tu pas être contente?... La mère a essuyé ses yeux humides : — Sois béni, mon brave Jean, a-t-elle dit, et elle s'est tue.

La valise du jeune sous-lieutenant est remplie des chauds lainages que les mains de sa grand'mère, de sa mère et de Josette ont confectionnés. Il doit partir le soir même. Comme c'est un jeudi, M. Marty, l'instituteur, est libre, Jean veut aller lui serrer la main.

Il fait froid, mais beau. Jacques et Adèle sont conviés à la promenade. Josette les accompagne, prenant sur son bras le dernier-né d'André, le seul fils qui lui reste à présent que ses trois aînés ont été tués à la frontière. Chacun gâte un peu ce beau bambin de deux ans, consolation du père et de la mère. De son côté, Adèle a pris par la main son petit frère âgé de cinq ans, Jacques son jeune frère âgé de six ans, et la petite famille s'achemine vers l'école.

La gaieté inconsciente des enfants enlève à la promenade ce qu'elle a de tragique : si cet adieu de Jean allait être le dernier ? Si, comme les autres, il ne devait plus revenir?... Cette pensée oppresse les cœurs des habitants de la Grand'Lande. Pendant les quelques semaines qui se sont écoulées, Jean est devenu de plus en plus cher à tous ; la possibilité que ce noble jeune homme puisse tomber sous une balle prussienne semble révoltante, chacun se tait pour n'attrister personne, chacun s'efforce de chasser cette vision d'angoisse, mais elle revient quand même, implacable.

Quelle belle famille ! ne purent s'empêcher de dire ceux qui voyaient passer nos jeunes amis.

Et vraiment ils n'avaient pas tort, tant ces frais visages, très intelligents, respiraient aussi la santé et la force. Elevés au milieu de l'air pur des champs, dans une ferme bien tenue où la propreté est minutieuse, ces cinq jeunes enfants sont superbes. Quant à Josette, elle est admirable de fraîcheur et de robustesse. Jean lui-même a repris au foyer paternel l'allure vaillante des anciens jours, si bien que M. Marty, en allant à leur rencontre, ne put s'empêcher de les féliciter.

— Cinq beaux garçons encore ! s'écrie-t-il. Josette, gentiment, ajouta : — Et nos deux prisonniers qui reviendront, monsieur Marty, cela fait sept. Trois dans chaque famille, sauf chez mon pauvre oncle André où nous n'avons plus que ce bel enfant, et Josette posa le petit garçon par terre en l'envoyant dire bonjour à M. l'instituteur.

M. Marty souleva le bébé dans ses bras : — Alors, lui dit-il, il faudra ressembler à ton père et valoir à toi seul trois hommes pour le courage et pour l'intelligence, n'est-ce pas ?

Le bambin, que le visage bienveillant de l'instituteur mettait en confiance, répondit aussitôt sans bien comprendre ce qu'on demandait de lui : — Oui, oui, monsieur !

Et l'on ne put s'empêcher de rire de son assurance.

On se promena ensuite quelques minutes dans la cour de l'école. Josette demanda à M. Marty la permission de venir lui emprunter le dimanche le *Journal Officiel* pour se mettre au courant des nouvelles les plus importantes de la guerre, afin qu'elle pût continuer en l'absence de Jean à renseigner toute la famille. L'autorisation fut accordée de grand cœur, et M. Marty ajouta : — Vous savez, Josette, ne m'épargnez pas. Je serai heureux, en l'absence de Jean, de vous donner mes conseils pour la préparation de votre certificat d'aptitude pédagogique. Venez me trouver, comptez sur moi, apportez-moi vos devoirs. Vous me ferez toujours plaisir.



## XCI. — L'hygiène conservatrice de la santé.

« Je laisse après moi trois grands médecins qui préviennent plus de maladies que je n'en ai guéri : l'exercice, l'eau et la sobriété. »

(BOERHAAVE, célèbre médecin hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle.)

On continua pendant quelques instants encore de se promener dans la cour de l'école, en devisant avec gaieté pour ne pas attrister les adieux.

— Oui vraiment, répétait M. Marty, vos trois familles font honneur à l'hygiène que vos parents ont su établir à la Grand'Landé. Il n'y a pas dans le pays une maison aussi propre, une maison où on fasse un usage de l'eau aussi abondant que chez vous.

— Le fait est, répond Jean en souriant, que, non seulement l'eau est notre boisson à tous, mais nous la dépensons à profusion pour les soins de propreté et nous nous en trouvons à merveille, monsieur Marty. Nous ne sommes jamais malades, ni les uns, ni les autres.

— On s'en aperçoit, dit l'aimable instituteur. Ah ! Jean, je me souviens encore de l'étonnement que causa, à l'arrivée de votre grand-père dans le pays, le soin méticuleux qu'il prit aussitôt pour entretenir la propreté dans votre ferme, la propreté des animaux eux-mêmes, la propreté sur tous les points. Il déclarait qu'il voulait partout autour de lui de l'air pur, comme en pleine mer. Quand vint l'été, ce fut une autre surprise plus grande encore lorsqu'on vit M. Guillaume, exigeant que les enfants sachent tous nager, s'en aller de bon matin à la rivière voisine, accompagné de Julien votre père, de votre oncle André et du jeune Jean-Joseph, leur donner une leçon de natation jusqu'à ce qu'ils fussent de parfaits nageurs. Il en agit ainsi pour ses trois petites filles. Plus tard on a fait la même chose pour vous. Bref, mes enfants, la Grand'Landé est devenue proverbiale dans le canton.

— Oh ! monsieur l'instituteur, s'écrie Jacques avec enthousiasme, c'est si bon de se baigner et de nager !

— Et moi, ajoute Adèle, je suis si contente de pouvoir traverser la rivière aussi vite que Jacques !

— Je vous approuve, mes enfants, reprit M. Marty, les

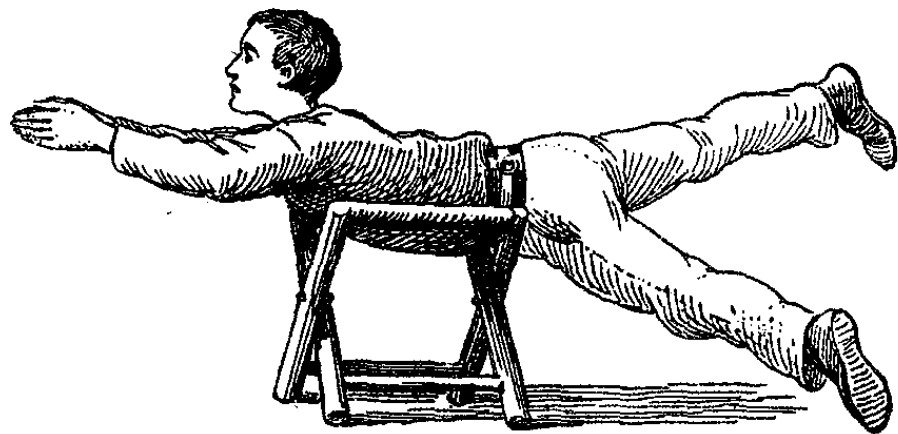
exercices physiques développent la force et l'agilité. L'air pur conserve la santé et la sobriété l'augmente.

— La sobriété, dit Jean, est de règle chez nous. Nous avons appris à préférer aux vins et aux liqueurs la bonne eau fraîche de notre source, les fruits succulents, qui, par nos soins, abondent dans notre verger, le lait parfumé de nos vaches, si proprement tenues. Et nos mères savent

nous préparer, avec les légumes du jardin, les mets les plus

sains et les plus agréables.

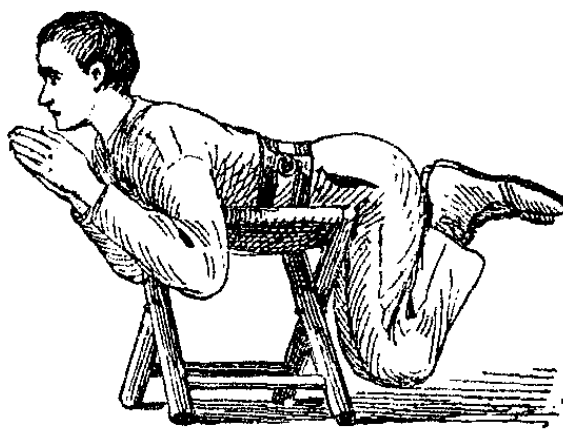
— Résultat, conclut M. Marty, désignant Adèle, Jacques et les jeunes bébés : enfants superbes et forts; et se



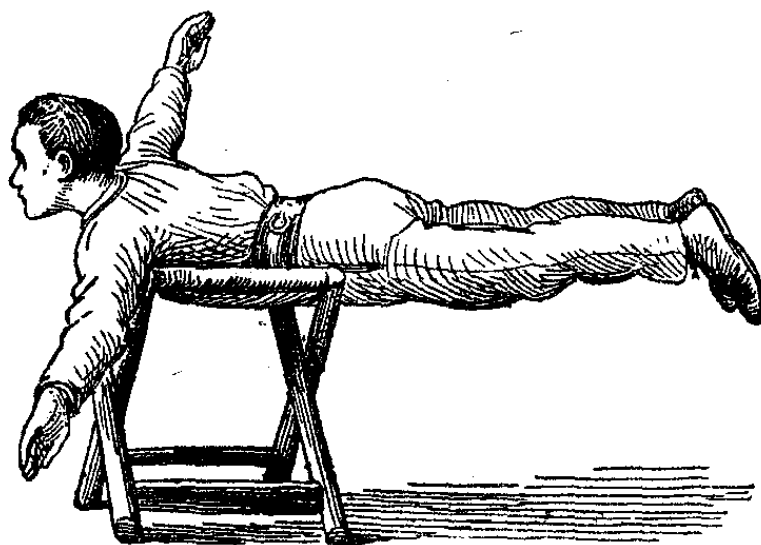
Dans la seconde position, il lance en même temps les mains jointes en avant, les jambes écartées en arrière.

tournant vers Josette et Jean, — jeunes gens robustes,

souples et vaillants, avec un teint où se devine la richesse d'un sang très pur. Si bien, mes amis, que vos trois familles, tant éprouvées par cette horrible guerre, n'en excitent pas moins l'envie de bien d'autres. Dans les foyers où il n'y avait qu'un fils et où il ne reste plus rien, on est inconsolable : — « Je ne sais plus



NATATION. — Les trois positions du nageur. Dans la première position, le nageur ramène près de sa poitrine ses bras, avec les mains jointes, et il ploie les jambes, le tout pour se préparer à lancer à la fois bras et jambes.



Dans la troisième position, il ramène en arrière ses mains écartées en chassant l'eau, la paume en dehors, et il rapproche les jambes pour se préparer à un nouveau mouvement en avant.

pourquoi je vis, me disait désespérément un de nos gros propriétaires dont l'unique héritier est mort. » — « Mon pauvre ami, lui ai-je répondu, puisque vous n'avez plus d'enfant, adoptez quelques malheureux orphelins de la guerre, faites-en de bons cultivateurs et laissez-leur votre bien sous deux conditions expresses : la première, qu'ils combattent l'alcoolisme de tout leur pouvoir ; la seconde, qu'ils auront une nombreuse famille. S'ils ne remplissent pas ces deux conditions, ne leur laissez que l'usufruit. »

— Qu'a-t-il répondu ? demande Jean en souriant.

— Il a haussé les épaules en me disant que j'étais toujours aussi original que d'usage ; mais, comme lui-même ne hait point les idées excentriques, il est parfaitement de force à suivre mon conseil. Allons, Jean, mon brave Jean, au revoir, au revoir ! — Et, plus ému qu'il ne voulait le paraître, le vieil instituteur embrassa son ancien élève avec une tendresse toute paternelle.

#### **XCII. — Les nouvelles des prisonniers. L'aide bienfaisante de la Suisse.**

Espoir et persévérance inébranlables, telle doit être notre devise.

Depuis le départ de Jean, il y a un vide à la Grand'Landé que rien ne semble devoir combler. Les enfants eux-mêmes poussent souvent de gros soupirs dont la signification n'échappe à personne. Josette n'est pas la moins angoissée, mais elle a promis à Jean d'avoir du courage pour tout le monde, et Josette a un cœur vaillant, digne de son fiancé. Elle donne l'exemple d'une activité si infatigable, que les plus accablés se sentent entraînés par son exemple. Elle trouve au besoin un mot très gai, et elle ramène le sourire sur les visages.

Jean d'ailleurs envoie fréquemment de ses nouvelles. « Il se porte bien. » — « Il est plein d'entrain. » — « Il faut être patient. » — « La victoire ne peut nous échapper. » — Et en lisant ses lettres tous les courages se relèvent. Jacques et Adèle écrivent souvent au jeune sous-lieutenant. Jacques lui a exprimé le contentement qu'il éprouve de comprendre

quelque chose aux opérations des Dardanelles commencées vers la fin de février, Adèle aussi. Nos deux écoliers n'ont pas oublié les leçons sur l'importance de ce détroit, et ils suivent avec intérêt cette nouvelle phase de la lutte.

Josette, qui se renseigne sur la guerre chaque dimanche chez M. Marty, transmet les informations à tous.

Enfin une grande joie est arrivée. Par l'entremise d'une Commission organisée en Suisse pour le soulagement des prisonniers, on a pu obtenir des nouvelles des deux captifs. Ils vont bien, la chance a voulu qu'ils ne fussent point séparés. Comme ils n'ont point l'habitude de fumer, comme ils ont celle de boire de l'eau, ils ne souffrent ni de la privation du tabac, ni de celle du vin ; mais le froid les éprouve beaucoup, et aussitôt les mains maternelles, qui ne cessent de tricoter chaque soir, font en hâte de gros paquets de laines. C'est encore la Suisse, la bienfaisante Suisse, qui se charge d'obtenir la distribution du précieux secours. Jacques et Adèle bénissent la patrie de Guillaume Tell qu'ils sont si fiers de connaître et ils transmettent, dans leurs lettres à Jean, toutes ces nouvelles heureuses.

Ainsi les mois, les tristes mois de la guerre, passent l'un après l'autre sans altérer l'espoir ni la persévérance de tous.

**XCH. — Quelques explications à propos des sous-marins.  
La composition de l'air pur et la respiration.**

*L'air pur conserve la vie et la santé. Entretienons toujours autour de nous la pureté de l'air que nous respirons.*

De temps à autre, Josette fait le dimanche soir des lectures instructives. Elle s'est souvenue qu'il y a dix ans, lorsque l'excellent ami M. Gertal vint à la Grand'Land, il avait offert deux bonnes photographies de sous-marins.

— Grand-père, a-t-elle demandé, voulez-vous m'aider à donner à Jacques quelques explications sur les sous-marins dont vous avez de si belles photographies ?

M. Guillaume, nous le savons, aime à parler des choses de la mer ; il est allé chercher les précieuses photographies et les a posées sur la table. Jacques et Adèle se sont approchés pendant que le grand-père a mis ses lunettes.

— Parle, Josette, dit-il, je suis sûr que tu vas faire de bonne besogne et j'aurai plaisir à t'écouter.

Josette commence : — Vous savez déjà, explique-t-elle aux deux enfants, qu'un sous-marin peut à volonté flotter à la surface ou naviguer sous l'eau, de façon à n'être ni vu, ni entendu par les bateaux qui passent au-dessus de lui ou à côté. Pour pouvoir naviguer sous les eaux à quelques mètres de profondeur ou, au besoin, plonger profondément, il faut avant tout que le bateau soit bien *étanche*, c'est-à-dire que pas une goutte d'eau n'y puisse pénétrer. Cette condition réalisée empêche d'autre part l'air de se renouveler. Il faut donc, à l'intérieur, avoir une provision d'air, propre à la respiration, et suffisante pour que les hommes qui y seront enfermés n'y meurent pas asphyxiés. Sais-tu comment est composé l'air pur, Adèle? Non. Eh bien, il est formé presque entièrement de deux gaz, l'oxygène qui entretient la vie, et l'azote qui ne l'entretient pas. Si tu n'avais à respirer qu'une certaine quantité d'air qui ne se renouvellerait point, lorsque tu aurais eu épuisé l'oxygène contenu dans cet air, tu mourrais. De même, pour produire du feu, il faut de l'air et c'est l'oxygène de cet air qui entretient la combustion; quand il n'y en a plus, le feu s'éteint.

— Oh! oh! remarque Jacques, je vois que ce doit être bien difficile d'organiser l'existence dans cette sorte de boîte close qu'est un sous-marin.

— Certes, reprend Josette. Mais il y a encore une difficulté à laquelle tu ne songes pas. Avez-vous observé ce qui se passe quand vous respirez? Non. Alors observez-le, l'un et l'autre. Placez votre main à très peu de distance de votre bouche, respirez fortement. Que se passe-t-il?

— Il y a deux mouvements, dit Adèle. Pendant le premier mouvement, je sens l'air qui entre dans ma bouche, pendant le second, je sens sur ma main de l'air chaud qui sort de ma bouche.

— Et bien, Adèle, cet air chaud que tu exhalas de ton corps n'est plus propre à la vie, il est à peu près privé d'oxygène et chargé d'un gaz nouveau, l'acide carbonique; ce gaz, impropre à la respiration, impropre à la combustion, vicie l'air qui l'entoure.

— L'acide carbonique, demande M. Guillaume s'adressant à Jacques, est-ce que tu n'en as pas entendu parler à nos voisins lorsqu'ils font la vendange?

— Oh oui, grand-père, dit Jacques, c'est celui qui s'échappe des cuves où le vin fermente, et il est dangereux de s'approcher sans précaution de ces cuves.

— Qu'est-ce qu'on fait pour s'assurer que la cuve n'est pas dangereuse?

— On y place une bougie allumée, répond Jacques; si la bougie s'éteint, c'est qu'il y a danger... Tiens, tiens! s'écrie vivement le petit garçon, je comprends pourquoi, c'est qu'il n'y a sans doute plus d'oxygène. Où l'oxygène manque, la flamme s'éteint; où l'oxygène manque, l'homme meurt, n'est-ce pas, Josette?

— Parfaitement, conclut-elle. Ces explications préalables données, nous pouvons nous occuper des sous-marins.

#### XCIV. — Les sous-marins.

Les sous-marins ont été inventés et perfectionnés par des Français.

— Examinons nos deux photographies de sous-marins, reprend Josette. Quelle forme ont ces bâtiments?

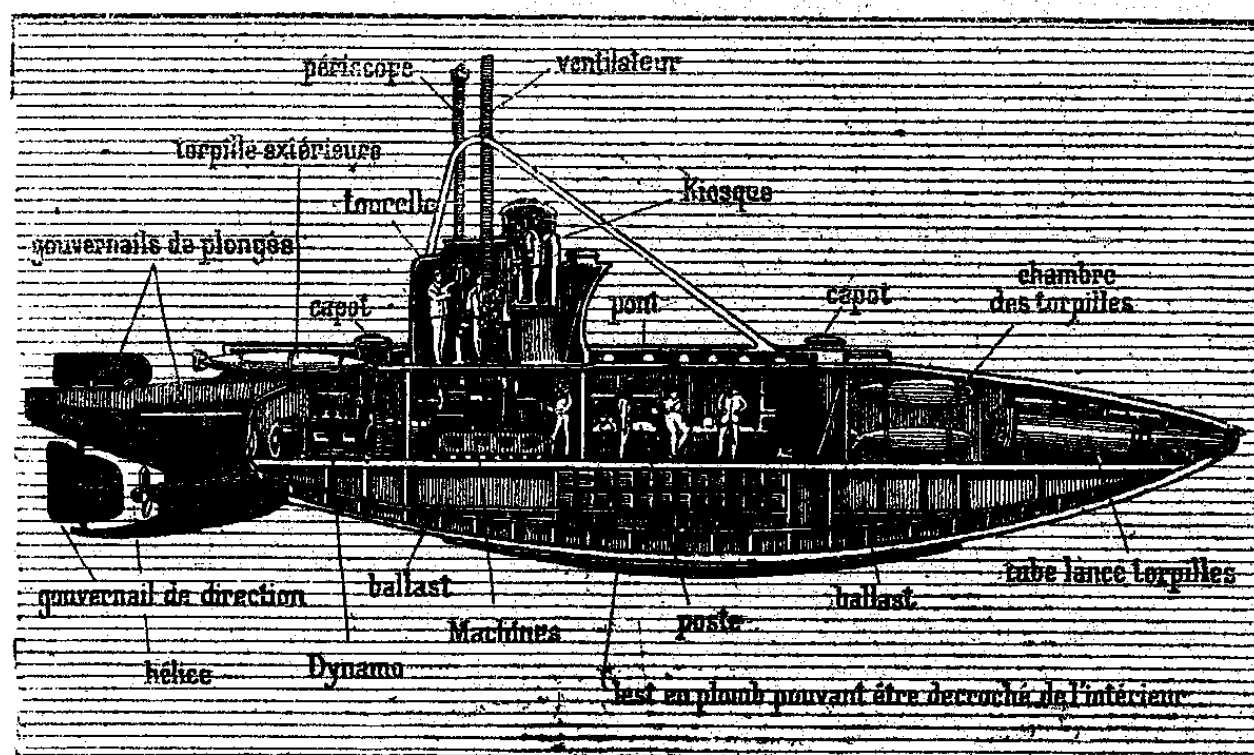
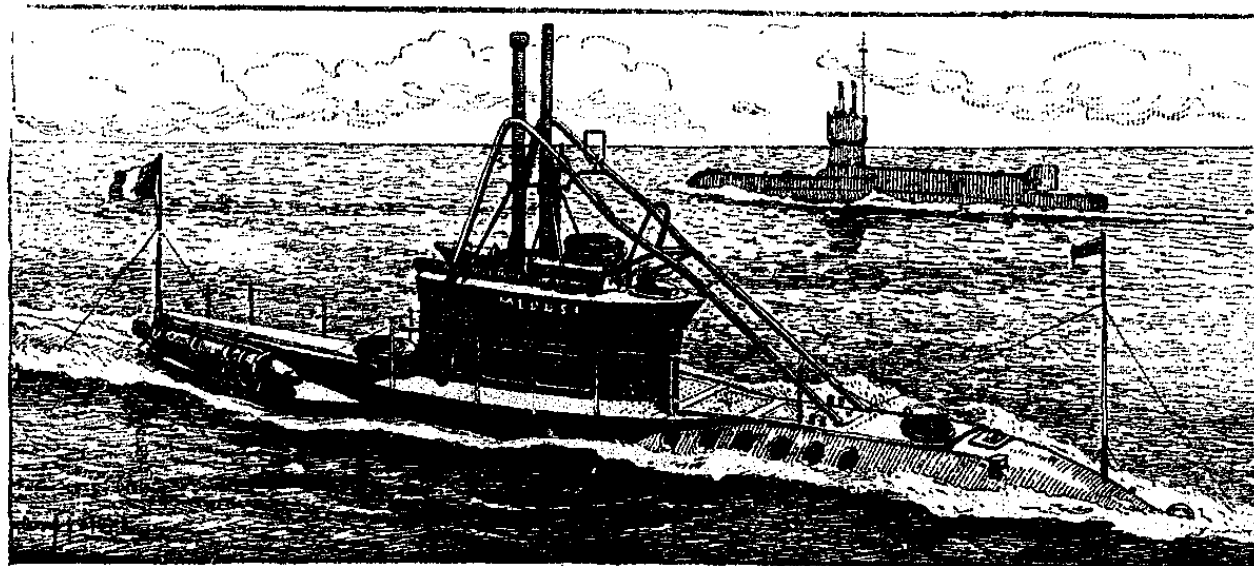
Adèle s'écrie : — Ils ressemblent au fuseau de grand'mère.

— C'est exact, dit Josette. Regardons la seconde photographie, c'est une coupe de sous-marin qui nous en montre l'intérieur. Ce sous-marin a un moteur électrique appelé *dynamo*. Regardez et lisez, le nom est sous la gravure. Dans le fond du bateau sont les accumulateurs qui emmagasinent sur des plaques une provision d'énergie. Cette provision sert à fournir de l'électricité au moteur. Le moteur met en mouvement l'*hélice*, que vous voyez à l'arrière du bateau et qui lui sert comme de nageoires. Certains sous-marins ont, en outre, des moteurs à pétrole qui font mouvoir le bâtiment pendant la marche en surface. En plongée, les gaz que ces moteurs laissent échapper vicieraient l'air respirable, et on a alors recours à l'électricité. A l'avant se trouve la *chambre des torpilles*, la voyez-vous?

— Oui, Josette, répondent les enfants, nous la voyons et nous voyons aussi *le tube lance-torpilles*.

— Je pense, ajoute Jacques, qu'on introduit les torpilles dans le tube pour les lancer contre les navires ennemis.

— C'est cela même, reprend Josette. Dans le milieu du



Les sous-marins.

sous-marin se trouve *le poste* des hommes qui le dirigent, ainsi qu'un réservoir d'air pour entretenir sous l'eau la respiration. Les sous-marins ont plusieurs gouvernails. Devines-tu pourquoi, Jacques?

Jacques regarde son grand-père afin de recevoir un mot qui l'aide à trouver, et grand-père dit : — Est-ce que le sous-marin a la direction uniforme des autres bateaux ?.



— J'y suis, s'écrie Jacques, c'est pour pouvoir, non seulement se diriger vers la droite, ou la gauche, mais encore descendre ou remonter.

— Regarde encore sous le bateau, ne vois-tu pas écrit : *lest en plomb*? C'est une charge de plomb. En cas d'accident pendant la plongée, il est décroché et le bâtiment brusquement allégé remonte à la surface. Vois encore à la partie supérieure une sorte de tuyau qui sort du sous-marin et s'élève verticalement.

— Oui, oui, répond Jacques, et je lis : *périscopes*. Qu'est-ce que c'est?

— Le périscopes est un tube optique dont il est possible de maintenir l'extrémité au-dessus du niveau de la mer. Le pilote peut ainsi voir à la surface et diriger le bâtiment.

— Oh! Josette, que cela m'intéresse, moi qui aime tant les bateaux.

— Moi aussi, dit Adèle. Il semble vraiment que nous ayons visité le sous-marin. Comme tout cela est bien organisé! Néanmoins, il doit être dur de vivre enfermé dans cette boîte et de plonger profondément sous les vagues!

— Oui certes, répond Josette, et nous allons nous en rendre compte en lisant une relation très instructive, donnée par un journal américain, et dans laquelle se trouvent des détails d'un grand intérêt. C'est M. Marty qui a eu l'obligeance de me la prêter. Jacques, puisque la navigation t'intéresse tant, applique-toi à lire avec intelligence.

Jacques, enchanté, promet de s'appliquer; il prend le cahier et commence.

#### XCV. — La vie à bord des sous-marins allemands.

Le soldat allemand se bat bien parce qu'il obéit. Le soldat français se bat parce qu'il le veut et qu'il sait pourquoi il le veut. C'est pour les mêmes principes que combattent et tombent côte à côte aujourd'hui le prêtre, l'instituteur, le riche aussi bien que le prolétaire, c'est pour le droit des peuples, pour le respect des faibles, pour la justice outragée, pour la liberté humaine.

(Paul PAINLEVÉ, membre de l'Institut, député de Paris, ministre de l'Instruction publique.)

« Quand nous sommes dans le voisinage de l'ennemi, raconte un sous-lieutenant allemand, ou bien quand les

conditions de la température le rendent nécessaire, nous plongeons. D'abord, nous fermons toutes les ouvertures et nous pompons l'air jusqu'à une certaine pression pour nous approvisionner. J'observe le baromètre pendant plusieurs minutes pour voir si la pression baisse ou non. Quand tout est bien à bord, ce qui signifie aussi que le bateau est bien *étanche*, nous descendons. En courant sous la mer, c'est un silence de mort dans le bateau : le moteur électrique marche sans bruit, car on ne doit pas nous entendre et l'eau conduit bien le son. Mais si on ne nous entend pas, nous, nous entendons, si bien que nous saisissons le bruit de l'hélice d'un navire passant au-dessus ou près de nous.

» Nous gouvernons absolument à l'aide de la carte et du compas. Comme l'air s'échauffe, il devient pauvre, les odeurs de l'huile de la machine s'y mêlent. L'atmosphère est terrible. Une envie de dormir insurmontable prend souvent les nouveaux embarqués, qui font appel à toute leur volonté pour se tenir éveillés. J'ai eu des hommes qui ne mangeaient pas pendant les trois premiers jours de leur embarquement, parce qu'ils ne se décidaient pas à prendre le temps du repas sur le temps du sommeil. Les affirmations qu'il n'y a pas de mal de mer sur les sous-marins ne sont pas vraies. Quand il y a mauvais temps ou que nous sommes à proximité de l'ennemi, nous restons longtemps en plongée, si bien que l'air devient extraordinairement mauvais. Chaque homme, excepté ceux qui sont de service, reçoit l'ordre de se coucher, de rester absolument tranquille, ne faisant que les manœuvres indispensables, car tous les mouvements amènent les poumons à absorber de l'oxygène, et l'oxygène doit être ménagé comme l'homme assoiffé dans un désert s'efforce de n'absorber sa dernière goutte d'eau que le plus tard possible.

» Il ne peut être fait aucun feu, parce que le feu brûle de l'oxygène, et la puissance électrique des accumulateurs est trop précieuse pour être gaspillée pour la cuisine.

» Nous mangeons froid pendant nos croisières. Il n'y a ni cuisine, ni salle à manger dans nos bateaux. Nos logements sont si étroits que l'on a à peine la place nécessaire pour étendre ses jambes, et cependant chacun doit rester

dispos. Avec la fatigue terrible des nerfs, je suis resté assis ou debout pendant huit heures, les yeux collés au périscopes jusqu'à ce que ma vue et ma tête soient en pleine souffrance.

» Depuis le *blocus* de l'Angleterre, cette vie éprouve effroyablement les nerfs; tous les hommes ne peuvent la supporter. »

La lecture finie, lecture qui avait paru bien intéressante, Jacques demanda quelques explications :

— Josette, dit-il, qu'est-ce que le *blocus* de l'Angleterre dont parle cet Allemand?

— Ce *blocus*, répondit Josette, est un essai de l'Allemagne pour ruiner le commerce de l'Angleterre, pour l'empêcher de se ravitailler d'armes et de munitions par ses nombreux navires. Au lieu d'envoyer la flotte allemande se mesurer avec la flotte anglaise, l'Allemagne préfère la guerre sournoise des sous-marins et essaie de torpiller les bâtiments anglais. Si cette guerre se faisait loyalement, en observant les règles imposées et acceptées par tous les peuples civilisés, il n'y aurait rien à dire. Malheureusement, sur mer, comme sur terre, l'Allemagne viole tous les traités.

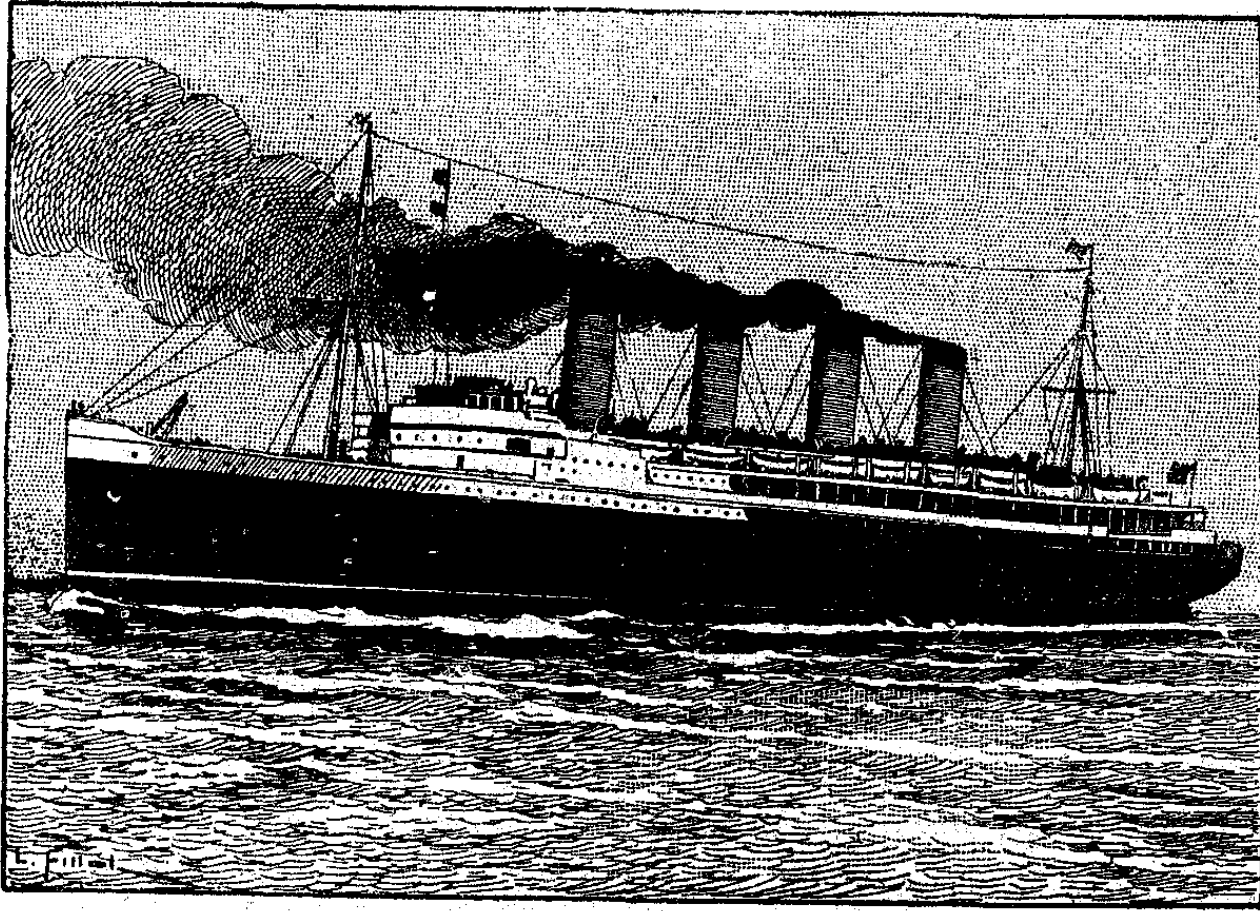
De même qu'elle emploie des gaz asphyxiants contre nos soldats, contrairement à toutes les lois, de même elle torpille, quand elle le peut, tous les navires qu'elle rencontre, même ceux qui ne sont pas armés, tels les paquebots-poste qui font le transport de passagers, qui n'ont pas de contrebande de guerre et conséquemment doivent rester en dehors de toutes les attaques. En voici un exemple, — et Josette sortit un papier de sa poche, — exemple qui excite l'indignation du monde entier. A ton tour, Adèle, lis-nous cette relation dont les détails ont été extraits par M. Marty de divers journaux anglais bien informés. Imite Jacques, dont la voix claire a donné à sa lecture sur les sous-marins beaucoup d'intérêt.

Adèle, pleine d'émulation, prend le cahier et commence.

XCVI. — Une page d'histoire contemporaine. — Le torpillage du *Lusitania*.

« La guerre finie, n'en oubliez pas les leçons. »  
(Lord CURZON.)

« Le vendredi 7 mai, le paquebot-poste anglais, le *Lusitania*, venant de New-York et faisant route pour Liverpool,



LE LUSITANIA. — Ce magnifique paquebot avait 245 mètres de longueur, quatre machines-turbines d'une puissance de 70 000 chevaux. Il brûlait presque une tonne de charbon par minute. Quand son équipage et le nombre des passagers étaient au complet, il avait à bord 3 250 personnes, c'est-à-dire une population égale à celle d'une petite ville.

se trouvait sur la côte sud de l'Irlande. Il contenait environ 1 900 passagers y compris les hommes d'équipage.

» A 2 heures de l'après-midi un sous-marin allemand, sans avertissement d'aucune sorte, a torpillé et coulé le *Lusitania*, froidement, cruellement. Sur les 1 900 passagers, 760 ont pu être sauvés. C'est donc l'assassinat de 1 140 créatures humaines absolument innocentes, et appartenant à toutes les nationalités, qui a été commis avec préméditation par les ordres du kaiser et du gouvernement allemand.

» Au nombre des victimes on compte beaucoup de femmes et d'enfants, 150 Américains, quelques-uns appartenant à

la plus haute société, notamment M. Alfred G. Vanderbilt, dont la fortune est proverbiale. Il se rendait en Europe pour équiper à ses frais des automobiles sanitaires pour les Alliés.

» Le temps était beau, la mer était calme. Il n'y eut point de panique. Tous les survivants sont unanimes à rendre hommage au sang-froid admirable dont firent preuve les passagers et les marins en montant dans les chaloupes. Tous aidèrent les femmes et les enfants à passer les premiers dans chaque canot. M. Vanderbilt, qui ne savait



Jeune femme dans les flots tenant son enfant pressé contre elle.

pas nager, offrit sa ceinture de sauvetage à une dame âgée qu'il voyait au désespoir. Chacun rivalisa d'héroïsme en face de cette lâche agression. Malgré cela, le sauvetage fut extrêmement difficile. La forte inclinaison du bateau empêcha d'utiliser une grande partie des chaloupes, et, lorsque le bâtiment s'abîma dans les flots, il se produisit un énorme remous qui aspira et engloutit les cinq dernières embarcations. Tous ceux qui n'avaient pu y trouver place sautèrent à la mer au moment où le transatlantique disparaissait; la plupart furent entraînés dans le remous, d'autres tâchèrent de s'accrocher aux épaves flottantes, espérant s'y maintenir jusqu'à la venue des bateaux de secours. Ceux-ci avaient été mandés par le poste de télégraphie sans fil du

*Lusitania* au moment où il fut torpillé; mais, la catastrophe n'ayant duré que vingt minutes, les bateaux n'eurent pas le temps d'arriver; ils recueillirent plus de morts que de vivants.

» C'est à Queenstown, port au sud de l'Irlande, que les survivants, malades ou blessés, furent soignés. C'est là que les victimes furent déposées pour qu'on pût venir les reconnaître. Et ce spectacle indescriptible produisait une indignation sans bornes. Parmi les cadavres retrouvés flottant sur l'eau, on a pu voir deux malheureux petits bambins étroitement enlacés; une jeune mère serrant sur son sein son enfant de trois ans; une autre, pressant sur sa poitrine un bébé de cinq mois. Rien n'avait pu disjoindre ces pauvres bras maternels, bien frêles pourtant; mais l'amour les avait rendus plus forts que la mort.

» Le honteux et lâche torpillage du *Lusitania* a été fêté à Berlin comme une victoire. Le kaiser a accordé une demi-journée de congé aux écoliers allemands pour honorer cet acte de sauvagerie. A Vienne, les mêmes réjouissances ont eu lieu, et l'empereur François-Joseph a envoyé ses félicitations au kaiser.

» C'est à Queenstown que les dépositions des survivants ont été reçues par le coroner [procureur du roi]. Le capitaine du bateau, Turner, et les deux premiers officiers ont donné toutes les indications désirées par la justice. Les autorités anglaises ont établi le procès avec le soin le plus consciencieux, et voici le verdict rendu par le jury de Queenstown :

*« Ce crime effroyable viole le droit des gens et les conventions de tous les civilisés. Nous portons donc contre les officiers du sous-marin allemand, contre l'empereur et le gouvernement de l'Allemagne, qui leur en ont donné l'ordre, l'accusation d'assassinat en bloc. »*

La lecture d'Adèle avait produit une sorte de consternation. L'idée de réjouissances publiques pour célébrer le forfait semblait dépasser l'horreur du forfait lui-même.

— Comment, s'écrièrent Jacques et Adèle, comment les écoliers allemands et autrichiens ont-ils pu se réjouir d'une pareille nouvelle?

— Mes enfants, répond le grand-père, voyez combien Jean

avait raison de nous dire que la nation allemande a l'esprit dévoyé dès l'enfance ! Dès l'enfance, le sens moral de ce peuple est faussé ; que de générations passeront avant que la conscience de ces gens-là soit capable de se redresser ! Admirez en revanche comment l'Angleterre a su mettre les choses au point. Avec sang-froid, elle a établi le procès du crime, elle a cité à la barre de son tribunal comme de vulgaires malfaiteurs le kaiser et son gouvernement. Cette sanction de la justice anglaise est très belle dans son émouvante simplicité, et ce sera une noble page dans l'histoire de ce temps-ci.

#### XCVII. — L'Italie déclare la guerre à l'Autriche.

Nous te saluons, noble Italie ! Tu as choisi la seule place digne de toi en te rangeant du côté du droit et de l'honneur.

Le 25 mai, Jacques et Adèle accoururent tout à fait joyeux de l'école. Dès qu'ils aperçurent M. Guillaume qui ramenait à l'étable le nombreux troupeau de vaches et de jeunes poulains, ils coururent vers lui, s'écriant tout essoufflés : — Grand-père, grand-père, l'Italie est enfin avec nous, elle a déclaré la guerre à l'Autriche. C'était écrit à la craie sur le tableau de l'école.

— Bonne nouvelle, cela, mes enfants, répond le vieillard. Un pays aussi noble se devait à lui-même de rompre les liens qui l'attachaient aux parjures envahisseurs de la Belgique, aux massacreurs de femmes et d'enfants.

— Que Jean va être content, là-bas, sur le front ! dit Jacques.

— Courons annoncer cela à Josette, reprit Adèle.

Et nos deux écoliers se mirent à la recherche de Josette. Très occupée des examens qu'elle devait passer dans six semaines, la jeune fille travaillait près de la fenêtre de la grande salle. Comme un ouragan ils se précipitèrent vers elle. Tous les deux à la fois lui narrèrent ce qu'ils savaient.

Ce fut le tour de Josette de se réjouir : — Sans doute, dit-elle, cette vaillante décision de l'Italie va rendre la guerre moins longue.

— Et la guerre finie, Jean reviendra, nos prisonniers



aussi, s'écrièrent les deux enfants, et, avec l'enthousiasme de leur âge, ils repartirent porter la nouvelle à leurs autres parents.

Mai est le moment où le travail commence à devenir pressant à la ferme. André, la faux à la main, coupait de la luzerne pour nourrir le bétail.

Julien, depuis la mort de l'oncle Frantz, le remplace pour les soins du potager et du verger. Aidé de Jean-Joseph, il était en train d'arroser, car la journée avait été chaude.

Quelques-unes des femmes emplissaient les corbeilles de légumes pour les porter de bonne heure le lendemain à la petite ville voisine. Les plus expérimentées, à la laiterie, préparaient du beurre, du fromage; d'autres enfin s'occupaient des jeunes couvées. Partout, régnaient l'ordre et l'activité; seulement le travail se faisait jadis en chantant, à présent les tristesses de la guerre ont laissé leur empreinte sur tous les visages et la tâche semble devenue plus lourde. La joie des deux écoliers répandit partout sa bonne chaleur, la journée s'acheva dans un réconfort d'espérance.

#### XCVIII. — Les succès de nos aviateurs.

Les difficultés sont faites pour être surmontées.  
(Lord Ch. BERESFORD, amiral anglais.)

Le 28 mai ce fut une autre bonne nouvelle, et celle-là fut apportée par Josette qui était allée chercher un de ses devoirs remis à M. Marty.

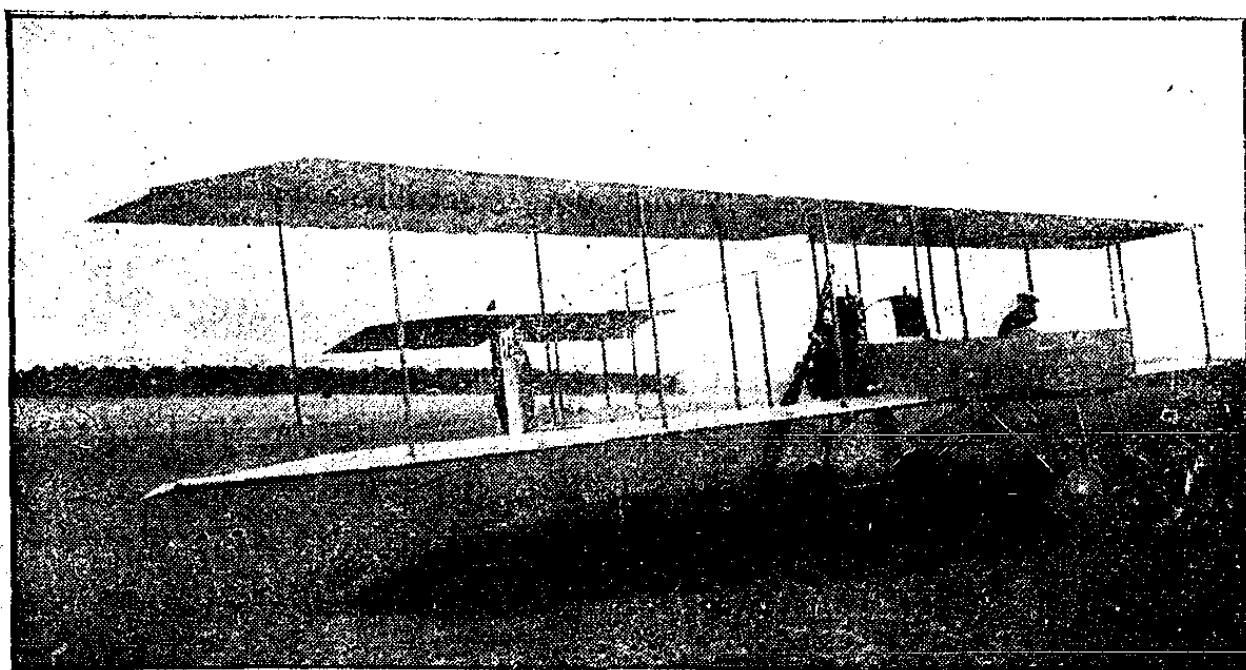
Nos avions, au nombre de dix-huit, avaient, la veille, pris l'air à 3 heures du matin, et, avec une habileté et un courage prodigieux, constitué le plus beau fait d'armes aérien qui eût encore été accompli.

— Ce n'était pas, vous le devinez, dit Josette, des villes inoffensives ou des ambulances que nos hardis aviateurs sont allés bombarder, mais la plus considérable fabrique d'explosifs de l'Allemagne, les usines de Ludwigshafen et leur importante annexe située à 3 kilomètres plus loin, à Oppau. Nos avions lancèrent 47 obus de 90 et 2 de 155 sur les usines de Ludwigshafen. Sur celles d'Oppau ils envoyèrent 36 obus de 90. Tous ces obus lancés atteignirent leur but.

Trois foyers d'énormes fusées jaunes se voyaient à Ludwigs-hafen et de grandes masses de fumée recouvraient bientôt aussi celles d'Oppau. L'alerte avait été terrible en Allemagne, aussi nos appareils furent-ils vigoureusement canonnés, néanmoins ils sont tous rentrés, sauf un. D'après les pilotes, cet appareil, atteint sans doute par les projectiles allemands, a été forcé d'atterrir, mais l'équipage a brûlé l'avion pour ne pas le laisser aux mains de l'ennemi.

— Les braves gens ! s'écrièrent tous nos amis de la Grand'Land.

— C'est la guerre loyale cela, mes enfants, observe le



Un aéroplane.

grand-père. Aller détruire des explosifs destinés à anéantir des armées françaises, quelle belle entreprise, et combien dangereuse !

— Et combien difficile aussi, grand-père, fait remarquer Josette. Partis à 3 heures du matin ils arrivèrent à 6 heures ; donc pour se rendre, trois longues heures de route aérienne, c'est-à-dire de lutte contre vents et nuages, autant pour revenir et une demi-heure de bataille pour lancer les obus en dépit de la canonnade furieuse de l'ennemi. Voilà une belle randonnée !

— Josette, dit impétueusement Jacques, je pense qu'ils recommenceront bientôt.

— Tout ce qu'il est possible de faire, Jacques, sois assuré

que nous le faisons. Nos avions survolent le front allemand pour indiquer à nos artilleurs les points précis où ils doivent attaquer. Chaque jour nos usines réparent les dommages causés aux avions et en construisent de nouveaux. Le corps des aviateurs s'augmente de recrues qui s'exercent dans les camps d'aviation. Ce temps, si bien employé, nous semble long à nous qui sommes éloignés du centre périlleux de cette activité. Mais si chacun accomplit son devoir là-bas, accomplissons le nôtre, ici, nous. Attendons avec fermeté, aussi inébranlablement et aussi longtemps qu'il le faudra, le succès final; le succès du droit, de la justice et de l'honneur.

XCIX. — Jean est blessé. — Résolution de Josette.

C'est un beau courage, celui du pauvre paysan, qui, sans une plainte, accepte la privation morale la plus dure.

Il faisait très beau le dimanche soir 30 mai, la journée avait eu presque la chaleur d'un jour d'été. Les habitants de la Grand'Land, réunis devant la porte de la maison ombragée par la vigne déjà touffue, devisaient. Les enfants jouaient dans la cour de la ferme sous les yeux de leurs parents. Fox aboya. La porte à claire-voie de la vaste cour s'ouvrit, le facteur s'avança vers M<sup>me</sup> Julien Volden, lui remit une lettre d'un hôpital militaire, et, discrètement, s'en alla.

Tremblante, la mère de Jean déchira l'enveloppe. Comme les jours sont longs en mai, elle essaya de lire, mais l'émotion brouilla ses yeux de larmes, elle ne put achever; elle passa le papier à Josette assise près d'elle : — Lis, dit-elle.

D'une voix étranglée, Josette lut : « Hôpital auxiliaire de L..., Paris. — Madame, votre fils, dont la conduite a été héroïque, est blessé au bras gauche et à la jambe droite, blessures nécessitant une amputation mais facilement guérissables. Malheureusement une hémorragie très abondante sur le champ de bataille a compliqué la situation. Je crois, madame, que votre présence serait agréable au malade dont l'épuisement est extrême. »

Un silence lugubre suivit cette lecture que Josette avait

faite très lentement, pesant chacun des mots pour bien en saisir la valeur. Quelque temps elle resta immobile, les yeux fixes, absorbée dans une profonde réflexion, puis elle se leva vivement, s'approcha de M. Guillaume, et, d'une voix très douce, mais résolue : — Grand-père, dit-elle, vous avez eu la bonté de mettre de côté une somme que vous désirez m'offrir le jour de mon mariage, voulez-vous me permettre d'employer cette somme à accompagner ma tante à Paris ? Si Jean se guérit, je vous assure qu'il ne regrettera pas cet argent. Si nous perdions Jean, je n'aurais plus besoin de dot.

D'une main tremblante elle entraîna le grand-père à l'écart ; des yeux elle appelait son père. Jean-Joseph s'approcha. On les vit causer tous les trois quelque temps, puis le grand-père attira sa petite-fille dans ses bras, Jean-Joseph à son tour l'embrassa avec émotion, et tous les deux s'écrièrent : — Va, mon enfant, et hâte-toi.

On se hâta, en effet. Il y avait un express qui devait passer dans une heure, on avait le temps d'arriver à la gare.

Le grand-père apporta à Josette une enveloppe renfermant des billets de banque, elle la dissimula dans son corsage, fit rapidement un petit paquet des choses indispensables, rangea le tout dans un panier en osier fin, œuvre de son père, aida M<sup>me</sup> Volden à s'habiller, car la pauvre mère était si désarmée qu'elle ne savait trop ce qu'elle faisait, puis elle saisit le panier d'une main, de l'autre deux manteaux pour la nuit, et d'une voix consolante par sa douceur : — Courage, dit-elle, partons vite.

Toute la famille regardait ces apprêts dans une sorte de consternation, chacun enviait, les larmes aux yeux, le bonheur de Josette qui allait revoir le cher blessé. Le père de Jean, le pauvre Julien, aurait tant voulu partir, lui aussi, mais le grand-père lui avait dit avec tendresse : — Il vaut mieux rester, Julien, le voyage coûtera gros. J'ai donné nos économies complètes à tous pour sauver ton fils.

Julien affolé se doutait qu'on lui cachait quelque chose, mais la générosité du grand-père, pas plus que sa sagesse, ne faisaient un doute pour personne. Puisqu'il jugeait la dépense impossible, c'est qu'elle l'était, il fallait se résigner : Julien se résigna. Il accompagna les deux femmes à la gare,

les embrassa, les réconforta et revint seul, plus triste que la mort.

Oh ! la noble, la vaillante soumission que celle du père de famille qui supporte en silence la privation la plus dure, celle de ne pas revoir son fils, peut-être mourant, pour faire face aux besoins de tous les siens.

### C. — Josette relève le courage de Jean.

Consoler un blessé, ranimer sa vaillance au moment d'une amputation, est-il, pour une femme, une mission plus noble ?

Les deux voyageuses installées dans un wagon de dames seules passèrent cette nuit d'angoisse appuyées l'une sur l'autre, la plus jeune encourageant la plus âgée.

Suivant les indications qu'elles avaient reçues, elles prirent à l'arrivée une voiture qui les conduisit à travers ce grand Paris qu'elles ignoraient et les déposa à l'hôpital indiqué par la lettre. Le concierge reçut le panier et les manteaux des arrivantes. Une infirmière les introduisit dans la salle des blessés, et, pendant qu'elles suivaient à pas très ralentis la longue file des lits blancs, l'infirmière les mit en quelques mots au courant de la situation. La terrible hémorragie qui avait épuisé le jeune sous-lieutenant avant qu'on ait pu l'emporter hors du champ de bataille, empêchait de l'amputer de l'avant-bras gauche à moitié broyé par un obus, et de réduire la fracture de la jambe droite, et pourtant il y avait urgence. Mais comment opérer un blessé tombé dans un tel anéantissement ? L'infirmière s'arrêta devant le lit où Jean était étendu, livide, haletant, les yeux clos dans cette sorte de demi-sommeil qui précède la mort de ceux que l'épuisement emporte.

M<sup>me</sup> Volden se pencha vers lui, retenant ses larmes. Le baiser maternel l'éveilla, il entr'ouvrit les yeux, reconnut sa mère, reconnut Josette, leur sourit, et, accablé, sembla se rendormir.

— Où est le docteur ? demanda Josette à l'infirmière.

— Le voici qui arrive, répondit-elle.

Josette s'élança au-devant de lui, suppliante : — Docteur, je suis la fiancée du jeune officier qui se meurt là, dit-elle.

Je sais qu'on peut, par la transfusion du sang, sauver un malade dans cet état. J'apporte le mien, docteur, voyez, je suis forte, je n'ai jamais été malade, s'il faut un spécialiste pour faire cette opération délicate, de grâce, envoyez-en chercher un bien vite. Je suis venue avec les économies de nos trois familles, — et elle tira de son corsage l'enveloppe du grand-père. — Si cela ne suffit pas, reprit-elle, nous nous engageons tous, et nous sommes nombreux, docteur, à payer le reste plus tard sur notre travail, mais je vous en conjure, sauvons-le, hâtons-nous.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit le docteur, j'ai fait plusieurs fois l'opération dont vous me parlez avec plein succès, je la ferai, cette fois encore, avec le même bonheur, je l'espère. Quant à être payé, jamais. Ici, nous travaillons pour la France et pour l'honneur. Seulement, vous avez raison, il faut se hâter.

Le visage de Josette était devenu radieux en écoutant les assurances de succès que le docteur lui donnait.

— Que faut-il faire ? demande-t-elle.

— Vous pencher près de lui, puis à mi-voix, en quelques mots pour ne pas le fatiguer, dites-lui ce que votre cœur vous suggérera, redonnez-lui l'espoir qui, vraisemblablement, l'a quitté : l'espérance aide le malade à guérir. Enfin consolez-le de la perte de son bras.

La jeune fille retourna près du lit, elle s'inclina vers son fiancé et d'une voix très douce, et par phrases courtes, entrecoupées : — Jean, dit-elle, te sachant si épuisé j'ai songé à la transfusion du sang... Vite, je suis venue t'apporter un peu du mien... t'apporter la vie... tu vas guérir... le docteur l'affirme.

Le pauvre blessé écoutait cette voix chère qui le ranimait, et comme dans un rêve il pensait : — Quoi ! ce serait possible cela ? Je guérirais ! Déjà mon sacrifice à la patrie était fait et Josette me parle de vivre encore !

Vaguement dans son cerveau affaibli l'espérance joyeuse s'éleva. Sur les lèvres si pâles un pâle sourire s'ébaucha, mais aussitôt une pensée lugubre étendit son voile sur cet horizon de bonheur. Il se vit guéri, mais infirme. Adieu sa belle jeunesse active. Il sera infirme, infirme toujours, tou-

jours. Il referma les yeux désespérément. Josette devinait sa pensée sans qu'il l'eût exprimée, elle y répondit par les seules paroles qui pouvaient avoir prise sur cette âme vaillante.

Lentement, plus doucement encore, comme si elle lui eût mesuré un cordial très énergique : — Cher blessé, notre orgueil à tous, partout où nous irons désormais, ton irréparable blessure sera le vivant exemple du courage et de la grandeur morale des soldats de la France. Quel noble enseignement que celui-là !

Les yeux clos se rouvrirent cherchant ceux de la jeune fille. La voix presque éteinte retrouva une note héroïque :

— Tu as raison, Josette, arrière les lâches regrets. Par amour pour la France, par reconnaissance pour toi, je saurai accepter gaiement la perte de mon bras, celle de ma jambe s'il le faut.

#### CI. — La transfusion du sang.

Qu'elles sont belles les découvertes de la science quand elles sauvent des vies humaines !

Le docteur était revenu avec l'infirmière. On disposa tout ce qui était nécessaire pour la réussite de l'opération. Le bras gauche de Josette fut dépouillé de sa manche, on la fit s'étendre toute habillée sur le bord du lit du blessé. Le docteur, avec une piqure à la cocaïne, insensibilisa l'avant-bras de chacun des deux jeunes gens, puis, par une autre opération très délicate, aboucha l'artère incisée de la jeune fille à la veine incisée de Jean. Au moyen d'une couture faite avec une aiguille d'acier aussi fine qu'un cheveu, les parois des deux sections furent réunies et le sang venant de l'artère de Josette s'écoula dans la veine du blessé à raison d'un litre par demi-heure.

M<sup>me</sup> Volden assistait à l'opération avec une émotion indicible. Au commencement, la belle tête de Jean d'une pâleur inouïe faisait contraste avec le frais visage de Josette éblouissant de santé, épanoui dans un sourire de triomphe où se lisait la joie de pouvoir rendre la vie au mourant ; mais peu à peu, à mesure que la transfusion s'opérait, l'incarnat



s'effaçait des lèvres et des joues de la jeune fille, un angoissement très douloureux remplaçait la vivacité de sa belle jeunesse; seul, l'inaltérable et fier sourire, expression d'une pensée plus forte que la souffrance, persistait quand même.

D'autre part, Jean se ranimait, le sang de Josette commençait à courir dans ses veines et ses forces renaissaient de toutes celles que perdait l'héroïque jeune fille et qu'elle lui donnait avec un si beau sourire.

La mère de Jean, témoin à la fois du miracle scientifique et du miracle de tendresse, ne put retenir son élan d'admiration reconnaissante : — Josette, ma Josette, s'écria-t-elle, toi qui me rends mon fils, il me semble qu'à présent je t'aimerai plus que lui-même.

Le docteur, gaiement, répliqua : — Vous les marierez en septembre, madame, et vous ne voudrez plus savoir lequel de ces deux enfants est le vôtre.

Quand l'opération fut achevée, Josette fut portée sur un lit de repos, et lorsque les forces de Jean furent jugées suffisantes on l'endormit pour l'amputation. Il fut possible de lui conserver sa jambe et d'en réduire la fracture; on amputa le bras gauche jusqu'au coude, et, comme l'opération n'alla point sans une nouvelle hémorragie, Josette de nouveau ramenée donna son bras pendant une demi-heure pour rendre à Jean le litre de sang qu'il lui fallait.

Le tout achevé dans des conditions parfaites, on transporta Josette épuisée prendre un long repos. Jean, de son côté, fut invité à dormir.

Huit jours après, M<sup>me</sup> Volden quittait Paris avec Josette. On laissait Jean dans le meilleur état possible, il devait revenir à la Grand'Landé dès qu'il pourrait se servir de sa jambe et que son bras serait cicatrisé.

Le docteur, quoique blasé sur les opérations, avait été ému par celle-ci. Il ne put s'empêcher de féliciter Jean.

— Je sais l'héroïsme que vous avez déployé sur le front, mon jeune officier, héroïsme que vous avez failli payer de votre vie et que vous payez de votre bras; malgré ce bras de moins vous êtes, je vous assure, un homme particulièrement heureux, et beaucoup peuvent envier votre sort, car

vous avez rencontré l'idéal de la femme, l'idéal de la mère pour vos enfants : une âme d'élite dans un corps aussi sain que vigoureux.

## CII. — Le retour à la Grand'Lande.

Les grands cœurs seuls comprennent tout le bonheur qu'il y a à être bon.  
(SOPHOCLE, *Philoctète*.)

A la Grand'Lande, on avait su, par une lettre de M<sup>me</sup> Vol-den, tout ce qui s'était passé à l'hôpital. La joie était si grande de savoir Jean hors de danger qu'on acceptait vaillamment la tristesse de l'amputation. Quant à Josette, on ne pouvait plus parler d'elle sans une sorte d'attendrissement mêlé de fierté.

— Voyez, mes enfants, avait dit à tous le grand-père, quel exemple de réflexion et de décision Josette nous a donné. Les quelques lignes si brèves de la lettre qu'elle avait lues avec tant d'attention, lui ont suffi pour comprendre le danger qui menaçait Jean. Ce danger bien compris, elle s'est souvenue d'avoir lu un récit de guérison opéré dans un cas semblable par la transfusion du sang. En une seconde sa résolution a été prise, elle m'a supplié, ainsi que son père, de la laisser partir et de lui permettre d'emporter, — pour payer un docteur capable de faire l'opération, — les économies que nous avions faites pour elle. Non seulement je les lui ai données, mais j'y ai joint les nôtres à tous, pensant que vous ne les lui refuseriez pas pour sauver Jean. Néanmoins le projet nous semblait si hardi, à son père et à moi, que nous avons attendu le succès pour vous en parler : il nous paraissait trop dur de vous donner une espérance pour vous la retirer ensuite.

— Père, s'écrièrent Julien et André en se jetant dans les bras du vieillard, comme toujours, vous avez été aussi bon que généreux ; et s'approchant du père de Josette :

— Jean-Joseph, notre frère, que tu dois être fier de ta fille. Qu'elle est vaillante, et que nous l'aimons !

Jean-Joseph, très ému, ne put s'empêcher de faire un retour vers le passé, comme d'ailleurs cela lui arrivait souvent :

— Vous souvenez-vous, leur dit-il, de l'incendie de la ferme d'Auvergne, où, il y a de cela quarante-quatre ans, vous m'avez arraché à la mort, moi, pauvre orphelin que vous connaissiez à peine? Je ne l'oublierai jamais et je suis fier aujourd'hui que ma Josette ait donné son sang si gentiment pour sauver notre Jean. Vous voyez, elle sera digne de la famille.

— Ah! s'écria la bonne aïeule M<sup>me</sup> Guillaume, je le crois bien, Josette et Jean sont aussi braves l'un que l'autre, savants et studieux l'un comme l'autre. Je suis transportée de joie à la pensée qu'à mon âge j'aurai encore le bonheur de leur voir fonder une famille.

Ainsi chacun se réjouissait de l'arrivée de nos voyageuses. L'accueil qui leur fut fait, vous le devinez. Le visage de Josette était radieux, mais très pâle encore. Toutes les mamans de la Grand'Lande s'ingéniaient à chercher le moyen de lui rendre ses forces au plus vite.

— Il a été convenu avec le docteur de Paris, dit M<sup>me</sup> Volden, que Josette passerait toutes ses journées au grand air, et il ne lui a été permis de travailler à ses examens qu'à la condition d'entremêler ce travail intellectuel avec d'autres occupations physiques pas trop fatigantes.

Et Josette de rire. — J'irai sarcler les mauvaises herbes du potager, je cueillerai les salades et je les rangerai dans les corbeilles avec les autres légumes destinés à être vendus au marché.

Adèle et Jacques se précipitèrent vers elle :

— Et nous serons si attentifs à tes leçons, Josette, assurent-ils, que nous ne te fatiguerons plus, et pour te satisfaire nous tâcherons d'avoir de bien bonnes notes à l'école.

### CIII. — Les secours aux blessés militaires.

Quand nous rentrerons dans notre pays, nous apprendrons à nos femmes que nous avons vu en France une merveille incomparable : la douceur des Françaises aux lits de nos blessés.

(Paroles d'un chef marocain.)

Quelque temps après ce jour, heureux entre tous pour nos amis, Jacques et Adèle, voyant M<sup>me</sup> Volden occupée à réparer quelques vêtements, s'approchèrent d'elle. C'était un

jeudi, il commençait à pleuvoir, ils vinrent s'asseoir tranquillement à ses côtés, près de la fenêtre.

— Maman, demanda Adèle, tu arrives de Paris, tu y as vécu plus d'une semaine, si tu voulais nous parler de cette grande ville, si peu que ce soit, nous serions bien contents, Jacques et moi.

— Mes enfants, répondit la mère d'Adèle, les jours passés à Paris ont été pour moi des jours d'angoisse, je ne quittais mon fils que pour m'occuper de Josette. Ce que j'ai vu de la grande cité c'est le vaste hôpital où notre Jean est resté et où il est soigné comme les autres, avec un dévouement que rien ne lasse.

— Alors, maman, parle-nous des hôpitaux, des infirmières. Jean fut sauvé ainsi que le jeune Anglais Toby par l'une d'elles, tout ce qui les concerne va nous intéresser.

— Eh bien, reprit M<sup>me</sup> Volden, sois heureuse, Adèle, le spectacle de leur activité à Paris est réconfortant. Les sociétés de la Croix-Rouge sont nombreuses et rivalisent d'ardeur. Je vais vous entretenir de la seule que j'ai vue à l'œuvre, la plus ancienne, la *Société de secours aux blessés militaires* dont le siège social est à Paris, rue François I<sup>er</sup>. Savez-vous combien elle emploie d'infirmières? 22000.

— Mais c'est toute une armée! s'écrie Jacques.

— Oui, une armée qui panse les plaies, qui console, qui guérit, qui fait aimer la France à nos troupes indigènes.

— *Indigènes*, dit Adèle, qu'est-ce que cela signifie?

Jacques, très heureux de le savoir, répond : — Ce sont les troupes de nos colonies. M. Marty nous en a parlé à l'école. Nous avons des nègres dans nos rangs, les Sénégalais; des Marocains, des Tunisiens, des Algériens, tous plus braves les uns que les autres.

— Aussi, continue M<sup>me</sup> Volden, y en a-t-il beaucoup de blessés dans nos hôpitaux, et nos infirmières racontent qu'ils sont plus touchés qu'on ne saurait le dire de se voir soignés, choyés, gâtés par elles. Elles répètent toutes le joli mot du Sénégalais protestant contre le nom d'indigène après l'amputation de son bras : — Moi, pas indigène, moi Français, moi donné mon bras pour la France.

— Oh! c'est bien, cela, s'écrie Adèle, et je suis contente

de voir qu'ils aiment notre chère France. Je commence à comprendre combien il faut de lits, de médecins et d'infirmières pour tant de monde.

— Depuis les huit premiers mois de la guerre, reprend M<sup>me</sup> Volden, la société de secours dont nous parlons a dépensé plus de 21 millions pour nos soldats.

— Mais où trouve-t-elle tant d'argent? demande Adèle.

— Les femmes qui en font partie sont nombreuses et lui en envoient. De l'étranger il lui en arrive aussi. L'Angleterre, les États-Unis, le Japon, témoins de son dévouement, lui ont fait des dons magnifiques. L'infirmière qui soigne notre Jean m'a dit que leur société assure le fonctionnement de 778 hôpitaux auxiliaires, ce qui représente 70000 lits. De plus, elle a établi des postes de secours, des cantines de gare qui distribuent des repas aux malades et aux blessés. L'une de ces cantines a offert à elle seule 175000 repas. Enfin de tous les côtés la société expédie de la lingerie et de chauds lainages. Les autres associations, *les Femmes de France*, *les Dames françaises*, font de même.

Jacques, qui aime la statistique, est enthousiasmé, il a pris son carnet pour mentionner ces chiffres.

— Ma tante, s'écrie-t-il, voilà de quoi répondre à ceux qui prétendent que les infirmières font plus d'embarras que de besogne.

— Jacques, reprend M<sup>me</sup> Volden, ceux qui parlent ainsi sont très coupables. Il se peut qu'il y ait eu quelques personnes qui soient restées au-dessous de leur tâche, mais qu'est-ce que cela comparé à l'œuvre du grand nombre et au magnifique résultat obtenu? Songe que dans la société dont je te parle, plus de vingt dames infirmières ont déjà payé leur dévouement de leur vie. Quelques-unes ont été tuées ou blessées dans des bombardements, d'autres ont contracté, au chevet des soldats atteints de maladies contagieuses, des affections dont elles sont mortes; plusieurs, quoique s'étant guéries, sont restées infirmes, par exemple celles qui ont attrapé des ophtalmies pernicieuses et sont devenues aveugles. Aussi, et ce n'est que justice, beaucoup ont été décorées pour le courage qu'elles ont montré dans des circonstances très difficiles. Enfin n'oublions pas qu'il en est

de même dans les autres associations, bien que je ne puisse vous donner des chiffres à l'appui.

— Maman, conclut Adèle, me voilà tout à fait fière d'apprendre que tant de femmes françaises, dans la mesure de leurs forces, savent faire honneur à leur pays comme le font leurs maris, leurs enfants et leurs frères.

#### CIV. — Le Métropolitain. — Les occupations du ménage.

Par sa tendresse inépuisable, la mère rend le foyer de la famille attrayant au père et aux enfants. C'est la mère qui prépare ou surveille le repas qui réconforte, c'est elle dont les soins empressés font oublier la fatigue, elle dont les paroles délassent et dont le sourire de bonté relève les courages et donne du bonheur à tous.

— Ma tante, reprend Jacques avec insistance, vous n'avez donc pas eu, en dehors de l'hôpital, même une seule course à faire qui vous ait permis de parcourir Paris?

A cette question, M<sup>me</sup> Volden, dont les doigts faisaient rapidement passer l'aiguille à travers l'étoffe, s'arrêta un instant. La demande du petit garçon réveillait un souvenir oublié.

— Si, dit-elle, une seule fois j'ai traversé tout Paris, mais c'était sous la terre.

— Sous la terre! Comment cela, maman? Oh! racontez-nous cette course, supplie Adèle.

— Je le veux bien, reprend M<sup>me</sup> Volden. Ce que j'y ai vu vous instruira. Et d'abord vous saurez qu'il y a à Paris un chemin de fer souterrain dont les rails parcourent des tunnels profondément creusés sous la capitale. Ce chemin de fer électrique s'appelle le *Métropolitain*.

— Jacques s'émerveille : — Mais à quoi sert ce chemin de fer sous la terre?

— Il rend beaucoup de services, mon ami, il conduit rapidement les voyageurs d'une extrémité de Paris à l'autre sans gêner la circulation des voitures et des piétons dans les rues, et le trajet coûte si peu de chose, que tous, pauvres ou riches, s'en servent volontiers.

— Mais, réplique Jacques, à l'école, M. Marty nous a dit que la Seine traverse Paris et qu'il y a ainsi une partie de la

capitale sur la rive droite, l'autre partie sur la rive gauche, et des ponts magnifiques pour passer d'une rive à l'autre. Comment fait le chemin de fer, lui, sous la terre?

— Eh bien, répond M<sup>me</sup> Volden, il passe sous la Seine, tout simplement.

— Quoi, maman, s'écrie Adèle transportée d'admiration, tu as passé en chemin de fer sous le grand fleuve qu'est la Seine! Comme il doit faire noir dans des tunnels creusés à de telles profondeurs?

— Ils sont éclairés à l'électricité, explique M<sup>me</sup> Volden, et les wagons aussi. Les murs sont garnis de faïence brillante où se reflète la lumière, enfin les trains se succèdent toutes les cinq minutes. Ceux qui veulent les prendre trouvent aux stations, dans les rues ou sur les places, un escalier sur lequel est écrit d'un côté *Entrée*. Ils descendent et arrivent au tunnel. Ceux qui reviennent remontent l'escalier de l'autre côté où est écrit *Sortie* et ils se retrouvent dans la rue où ils désiraient arriver.



LE MÉTROPOLITAIN. — *Métropolitain* signifie : chemin de fer traversant la capitale. La capitale d'un pays est désignée aussi sous le nom de *métropole* (ville mère). Paris est la métropole de la France.

Tout en parlant, M<sup>me</sup> Volden n'avait pas cessé de coudre, car elle ne perdait jamais une minute, et, en bonne ménagère qu'elle était, elle n'oubliait pas non plus le dîner qui cuisait sur le fourneau. Elle s'interrompit donc pour aller ranimer le feu, car il menaçait de s'éteindre, elle écrasa dans la passoire des pommes de terre bien cuites et les ajouta à la soupe qui bouillait dans la grande marmite, elle jeta un coup d'œil à la casserole où mijotait un bon plat de viande, bref, loin de négliger ses devoirs habituels, elle y apportait un soin plus minutieux à présent que Josette affaiblie avait besoin d'une nourriture réconfortante. L'excellente mère de Jean pensait que la tendresse de la femme doit se manifester par les soins



qu'elle apporte à entretenir la santé de sa famille, à réparer, par une alimentation saine et agréable, les forces de ceux qu'elle aime : — Quel plus beau devoir, disait-elle à sa petite Adèle, quelle science plus utile pourrai-je t'enseigner?... Et la fillette, de tout son cœur, pour apprendre, suivait avec attention ce que faisait sa mère.

Pendant ce temps, Jacques, son carnet à la main, y ajoutait des notes sur tout ce qu'il venait d'entendre.

#### CV. — Un voyage en Métropolitain.

Quel respect, quelle reconnaissance ne devons-nous pas montrer, partout et toujours, à ceux qui ont été blessés en défendant la patrie !

Quand M<sup>me</sup> Volden revint s'asseoir, elle reprit :

— Lorsque je descendis, je trouvai sur la voie une véritable foule de gens qui attendaient le train, et il paraît qu'il en est presque toujours ainsi. Dès que les wagons arrivèrent, chacun se précipita pour s'y installer. Je fis comme tout le monde et j'eus la chance de trouver une place vide, une seule, car de plus lestes m'avaient devancée, si bien que beaucoup de gens restèrent debout. Un peu ahurie par tant de choses nouvelles pour moi, l'esprit toujours préoccupé de Jean et de Josette dont je ne m'éloignais qu'à regret, je n'apportais d'abord qu'une vague attention à ce qui m'entourait ; peu à peu cependant je finis par observer mes voisins. Un petit garçon de ton âge, Jacques, était assis à côté de moi, en face une vieille servante près de laquelle se tenait une enfant de cinq à six ans. Dans l'allée qui sépare les banquettes, parmi les gens restés debout, j'aperçus un jeune soldat convalescent appuyé sur des béquilles. Il avait grand'peine à se maintenir en équilibre, car le train marchait vite et des secousses brusques se produisaient. La pauvre figure du blessé était pâle, elle me rappelait celle de mon fils ; sans doute était-il très las, car des gouttes de sueur perlaient sur son front : il souffrait d'être debout, je le devinais et je résolus aussitôt de lui offrir ma place.

— Oh ! maman, dit Adèle émue en embrassant sa mère, tu es toujours meilleure que tout le monde, toi, tu as vite

compris ce qu'il fallait faire alors que, dans cette foule, personne n'y songeait.

— Ne te presse pas de juger, ma fille, quelqu'un de plus vif que moi me devança... Et M<sup>me</sup> Volden, sans achever sa phrase, regarda Jacques.

Impétueusement, Jacques s'écria : — Je devine, ma tante, ce fut le petit garçon de mon âge qui vous devança, et, sans le connaître, voilà que je l'aime de tout mon cœur.

— Oui, mon Jacques, reprit M<sup>me</sup> Volden, ce fut cet enfant. Il se pencha résolument vers la vieille servante : « Nanon, ne vois-tu pas que ce soldat devrait être à ma place ? » Nanon, silencieuse, inclina la tête en signe d'assentiment et l'enfant s'élança vers le jeune blessé. Respectueusement il ôta le chapeau dont il était coiffé et le tint à la main : « Monsieur, dit-il, en indiquant la banquette avec un gentil sourire, il y a là une place vide. » — « Merci, mon jeune boy-scout », répondit le soldat, et s'aidant de ses béquilles il vint s'asseoir près de moi.

— Oh ! je suis comme Jacques, s'écria Adèle, moi aussi j'aime cet enfant inconnu ; mais pourquoi le soldat l'appela-t-il *boy-scout* ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Pas plus que toi, ma fille, continua M<sup>me</sup> Volden, je ne compris ce mot, mais je n'osai interroger personne. La servante, très taciturne, n'avait pas ouvert la bouche. Le soldat fatigué essuyait son front, tout heureux de se reposer ; restait la fillette de cinq ou six ans, la sœur du jeune boy-scout, sans doute ; avec des yeux étincelants de fierté elle regardait son frère debout dans l'allée et ne faisait nulle attention à moi. Le grand Paris ne ressemble pas à nos campagnes, mes enfants, ses deux millions sept cent mille habitants peuvent se rencontrer sans cesse et rester toujours indifférents les uns aux autres. Pour tout ce monde qui m'était si sympathique je demeurais une étrangère. Le train nous emportait tous, j'arrivai à destination sans avoir prononcé une parole.

CVI. — Une dernière leçon donnée par Josette. —  
Les boy-scouts.

Chaque enfant de la France devrait pouvoir dire : — Depuis que je suis au monde j'ai appris à aimer ma patrie et à la servir fidèlement, en paix comme en guerre.

En ce moment, Josette et les habitants de la Grand'Landre rentrèrent à la ferme, car l'heure du repas était venue. Pendant que les jeunes filles préparaient le couvert et que

M<sup>me</sup> Volden versait le potage dans les assiettes, Jacques s'approcha de sa sœur :

— Josette, demande-t-il, tu sais ce que c'est qu'un *boy-scout*, n'est-ce pas, et tu nous l'expliqueras après le dîner?

— Oui, à l'hôpital, je me suis renseignée au sujet de cette association de jeunes gens.

Le repas achevé, on permit à Josette de faire exceptionnellement une dernière leçon aux enfants, car il avait été convenu, pour ménager les forces de la jeune fille, qu'elle ne s'occuperait plus que de ses examens.

— *Boy-scout*, explique-t-elle, est un nom anglais composé de deux mots : *boy*, qui veut dire garçon, et *scout*, qui

signifie éclaireur. C'est à l'imitation de l'Angleterre qu'il s'est formé dans notre pays une société de *boy-scouts* français appelée *Éclaireurs de France*.

— Alors, remarque Adèle, le jeune garçon qui offrit sa place au soldat dans le Métropolitain faisait partie de cette société, quoiqu'il ne fût pas plus âgé que Jacques?

— Certainement, car c'est à partir de onze ans qu'on peut y être admis à titre de *novice*, mais il faut, bien entendu, avoir une autorisation écrite de ses parents et pouvoir passer convenablement le premier examen.

— Est-ce qu'il est difficile, cet examen? s'informe Jacques.

— Non, répond Josette, et elle ajoute : si tu veux, je vais



Un jeune boy-scout.

te le faire passer. Nous jugerons ainsi des progrès que tu as accomplis depuis six mois et de l'idée que tu t'es formée des devoirs qui incombent aux enfants de la France.

La proposition fut accueillie avec entrain par tout le monde.

— Avance-toi, Jacques, tiens-toi debout et bien droit, commande Josette. Notre grand-père, notre père, notre oncle André et notre oncle Julien voudront bien représenter les personnages importants, membres du Comité, qui doivent recevoir le serment du *novice* et l'interroger.

— Un serment, dit Jacques, lequel?

— Prends ce papier, répond Josette, et lis d'une voix ferme et haute ce qui y est écrit, ce que tu devrais savoir par cœur et prononcer de toute ton âme, si tu te présentais réellement.

Jacques lut alors avec un accent très ferme qui fit plaisir à entendre :

*Je promets sur mon honneur :*

*D'agir en toute circonstance comme un homme conscient de ses devoirs, loyal et généreux ;*

*D'aimer ma patrie et de la servir fidèlement, en paix comme en guerre ;*

*D'obéir au Code de l'Éclaireur.*

Le grand-père, que le ton pénétré de l'enfant rend heureux, lui dit : — Tu as compris ce que tu viens de lire, Jacques, je le vois, néanmoins il faut nous l'expliquer. Un serment est une chose grave, il n'a de valeur que si on en saisit bien la portée.

Jacques, d'un ton réfléchi, répond :

— Grand-père, les devoirs auxquels ce serment engage me semblent ceux que tu nous as toujours enseignés. Être en toute circonstance loyal, c'est-à-dire plein de droiture et de sincérité ; généreux, c'est-à-dire faire le bien avec largesse, sans réserve. Aimer sa patrie et la servir fidèlement, est-ce que toutes ces choses très belles ne sont pas celles que tu nous as appris à aimer depuis que nous sommes au monde?

Le grand-père se sent ému : — Cela est vrai, répond-il. Eh bien, lis à présent le *Code de l'Éclaireur* auquel le jeune

boy-scout doit obéir, et donne-nous aussitôt l'explication de chacun des articles.

### CVII. — Le code des Éclaireurs de France.

La fidélité à la parole donnée, le sentiment des responsabilités qu'elle éveille, font comprendre aux jeunes garçons la notion chevaleresque de l'honneur.

Jacques lit :

#### *Code de l'Éclaireur.*

1. *La parole d'un Éclaireur est sacrée. Il met son honneur au-dessus de tout, même au-dessus de sa propre vie.*

— Grand-père, c'est pour une parole donnée que la Belgique résiste. C'est pour le triomphe de l'honneur que l'Angleterre est venue à son secours et au nôtre et que nous nous battons tous. En face de tels exemples, j'ai appris ce qu'il y a de beau à tenir inflexiblement sa parole.

— Bien, mon fils, approuve Jean-Joseph, continue.  
L'enfant reprend :

2. *L'Éclaireur sait obéir. Il comprend que la discipline est une nécessité d'intérêt général.*

— Cela, dit Jacques, notre instituteur, M. Marty, nous le répète sans cesse, et je fais tous mes efforts pour devenir obéissant.

3. *L'Éclaireur est un homme d'initiative.*

— L'initiative, explique le petit garçon, je crois que cela consiste à agir de soi-même, spontanément, et le jeune boy-scout qui offrit sa place au soldat fit un acte d'initiative, personne ne le lui ayant inspiré, et aussi d'obéissance en prenant avis de la vieille Nanon à laquelle, sans doute, il était confié.

— Brayo, mon Jacques, s'écrie M<sup>me</sup> Volden, rien ne t'a échappé.

Jacques est heureux, il continue :

4. *L'Éclaireur prend en toute circonstance la responsabilité de ses actes.*

Ici, l'enfant s'arrête un peu embarrassé. Au bout d'un instant, il reprend : — Se déclarer *responsable*, c'est sans doute accepter toutes les conséquences de ses actions ?

— Précisément, répond Josette, et elle ajoute : en conséquence, l'Éclaireur, qui doit être un homme d'initiative et qui, en même temps, se sait responsable, ne doit pas agir légèrement. Il doit être *réfléchi*.

Jacques reprend :

5. *L'Éclaireur est courtois et loyal envers tous.*

— La *courtoisie*, c'est la politesse, la déférence. J'ai été étonné de voir combien, d'après le récit de ma tante, le jeune boy-scout fut courtois. Tout le temps du dîner j'y ai pensé. Je comprenais que je n'aurais pas su m'exprimer aussi bien, moi. J'aurais dit : « Voulez-vous prendre ma place », ou bien : « Je vous offre ma place ». Lui, au lieu de se mettre en avant, s'est tenu discrètement à l'écart et a donné avec beaucoup de respect une simple indication : « Il y a une place vide, monsieur. »

— C'est très bien observé, Jacques, remarque son oncle Julien. L'observation est l'une des qualités maîtresses de l'Éclaireur.

Jacques sourit de plaisir et reprend sa lecture :

6. *L'Éclaireur considère tous les autres Éclaireurs comme ses frères, sans distinction de classe sociale.*

L'enfant s'arrête : *classe sociale*?... dit-il d'un ton interrogateur en regardant Josette. Celle-ci répond aussitôt :

— L'Association des Éclaireurs de France est ouverte aux Français de toutes conditions sociales, paysans, ouvriers, bourgeois, pauvres ou riches; aux Français de toutes les croyances, catholiques ou protestants, israélites ou libres penseurs et musulmans dans nos colonies, enfin à toutes les opinions. Une fois Éclaireurs, ces jeunes garçons sont, comme ils le seront plus tard à l'armée, tous frères, tous montrent le même respect pour les croyances diverses de

leurs camarades. La franchise et la loyauté étant les qualités caractéristiques de l'Éclaireur, ils estiment que chacun d'eux, en quelque circonstance que ce soit, doit agir conformément à ses convictions.

— Je vois, ajoute André, que cette société est une œuvre d'union sociale. Elle a un but très élevé.

— Oui, mon oncle, aussi par respect pour tous, il est rigoureusement interdit de parler politique ou religion.

Jacques reprend :

7. *L'Éclaireur est généreux et vaillant, toujours prêt à se porter à l'aide des faibles, même au péril de sa vie.*

Le grand-père dit, en regardant Jacques : — Je connais un petit garçon qui sait nager et qui, l'été dernier, a fait œuvre d'Éclaireur en sauvant un de ses camarades qui se noyait.

Tout le monde se tourne vers Jacques avec un bon sourire, et Jacques ému rougit en entendant rappeler l'acte courageux qu'il avait accompli, et dont il ne parlait jamais ; il reprend :

8. *L'Éclaireur fait chaque jour une bonne action, si modeste soit-elle.*

— Oh ! je veux faire de même, s'écrie-t-il.

9. *L'Éclaireur aime les animaux et s'oppose à toute cruauté à leur égard.*

— Nous avons, près de toi, grand-père, appris à aimer non seulement les animaux de la ferme, mais aussi les oiseaux qui l'égaient et nous respectons leurs nids.

10. *L'Éclaireur est toujours gai, enthousiaste, et cherche le bon côté de toute chose.*

— Cela, c'est facile, tout le monde chez nous fait ainsi.

11. *L'Éclaireur est économe et respectueux du bien d'autrui.*

— Oh ! cela encore, observe Jacques, nous a été enseigné ici par nos parents depuis le bas âge.



**12. L'Éclaireur a le souci constant de sa dignité et du respect de soi-même.**

— Oui, explique Jacques, ce souci, je le comprends. Maman m'a toujours répété qu'il ne fallait jamais rien faire, ni rien penser dont on eût à rougir devant les autres.

— Allons, Jacques, conclut Josette, si tu avais pu dire par cœur devant le Comité chargé de ton examen ce que tu nous as si bien lu et si bien expliqué, tu aurais été reçu *novice*. On t'eût remis l'insigne de l'Éclaireur qui fait partie, ainsi qu'une petite cocarde tricolore, de l'uniforme des boy-scouts. L'uniforme est obligatoire et aussi une cotisation de 1 franc chaque année.

**CVIII. — Les exercices des Éclaireurs de France.**

Le but du scoutisme est d'exciter les jeunes gens à devenir de bons citoyens agissant avec énergie, loyauté et décision dans toutes les circonstances de la vie.

Les Éclaireurs de France.

— Une fois Éclaireur, que fait-on? demande Jacques qui ne se lasse point d'interroger.

— Le dimanche, lui répond Josette, les boy-scouts, par troupe et sous la direction d'un chef, exécutent de longues promenades dans la campagne et s'exercent ainsi à la marche. Exercice utile pour de jeunes écoliers des villes dont l'existence est trop sédentaire. On leur enseigne à observer attentivement les lieux où ils passent, de façon à les reconnaître plus tard sans hésitation, et par-dessus tout on veille à ce qu'ils n'oublient jamais de pratiquer entre eux les règlements d'honneur auxquels ils ont promis d'obéir. Enfin ils se livrent à des jeux pour développer leur force. Courses sur un seul pied, à pieds joints, en arrière, en transportant un camarade.

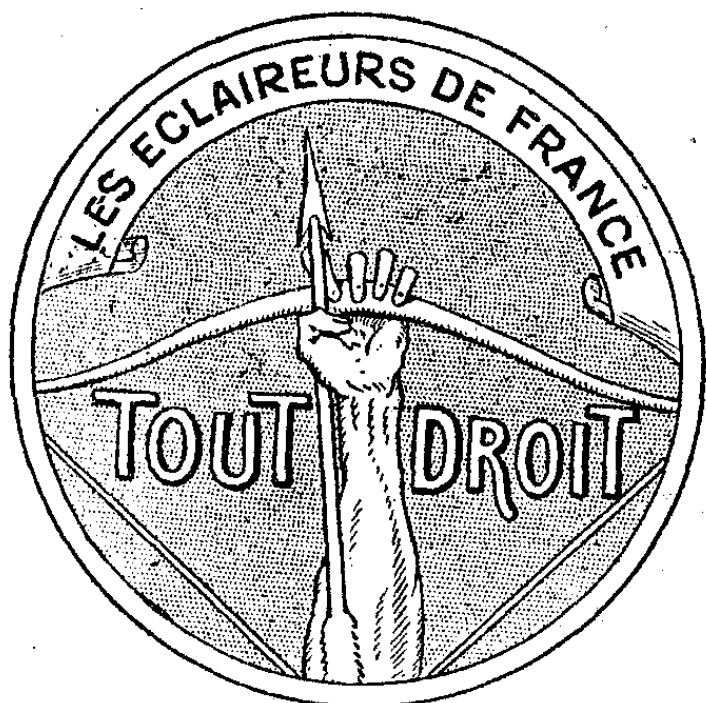
— Voilà qui est tout à fait amusant, dit Jacques. Souvent avec Adèle nous faisons ces exercices, et mon petit frère Pierre cherche déjà à nous imiter.

— Pendant les vacances, continue Josette, les promenades peuvent se prolonger plusieurs jours. La troupe va camper en forêt ou au bord d'une rivière, avec l'autorisation du

maire de l'endroit. Là, elle s'exerce, comme si elle était aux colonies, à nager, à construire une butte, un abri, une tente, un pont rustique, à faire du feu et préparer les repas au grand air. Ces séjours à l'air libre, très sains par conséquent, et amusants aussi, fortifient les jeunes gens et les habituent à préférer les plaisirs de la campagne à ceux des villes, où le café, les cabarets jouent souvent un trop grand

rôle. Ils deviennent aussi très débrouillards, sachant tout faire.

— Je vois, remarque Jacques, que, sans y penser, j'apprends ces choses-là à notre ferme. J'ai aidé papa à construire un abri pour garantir notre rucher de la pluie et du froid. Je l'ai aidé aussi à faire un pont rustique pour traverser le ruisseau qui coule chez nous et où papa a planté une oseraie. Enfin, je sais très bien allumer du feu dans les champs pour y faire cuire des marrons et des pommes de terre.



INSIGNE DE L'ÉCLAIREUR.

Il est en métal et représente un arc tendu avec une flèche prête à partir. Ce symbole est l'image d'un esprit tendu vers la poursuite d'un idéal de force et de courage.

La devise «*Tout droit*» exprime non seulement la décision de la volonté, la fermeté du maintien et de la démarche, mais encore la droiture et la loyauté du caractère.

Josette sourit à ce dernier détail et reprend : — Ajoutons à tous tes talents que notre père, qui a fait son service dans la cavalerie, t'enseigne à monter à cheval, à atteler la jument à la charrette et à la conduire. Petit-fils d'un marin, tu commences à diriger une embarcation le dimanche sur la rivière voisine, tu apprends à lire la boussole avec un ancien pilote, notre grand-père. Au gymnase de l'école, tu n'es pas un mauvais élève. Enfin notre oncle André, autrefois ouvrier serrurier, a installé un petit atelier à la ferme où il t'enseigne l'essentiel de son métier. Tu seras bientôt, comme tes frères et cousins plus âgés, aussi savant qu'un Éclaireur de 2<sup>e</sup> classe.

— J'en suis bien étonné, dit Jacques, et bien reconnaissant à nos parents. Je m'aperçois que chez nous, sans y songer, nous faisons tous les métiers. Notre ferme remplace pour nous la société d'Éclaireurs qui n'existe pas dans notre petit pays.

— Oui, mon frère, conclut Josette, dans une famille nombreuse comme la nôtre, chacun profite du savoir-faire de tous, chacun apporte son aide, car les intérêts sont les mêmes. C'est une sorte de petite patrie, on y pratique les devoirs du citoyen. L'union si douce à ce cher foyer, où les caractères, quoique différents, doivent s'harmoniser, nous fait comprendre la nécessité de l'union dans la grande patrie, la France. Puisque tu as si bien saisi la beauté des commandements auxquels obéissent les boy-scouts, apprends-les par cœur, mon Jacques, grave-les dans ta mémoire afin de devenir, toi aussi, digne de la grande famille française qui, à cette heure, porte si haut le drapeau de la patrie, notre drapeau dont l'honneur est la devise.

— Je vais le faire, Josette, répond le petit garçon, et non seulement je les apprendrai, mais je les communiquerai à quelques-uns de mes amis à l'école; ensemble nous nous exciterons à les observer, et nous serons ainsi de jeunes boy-scouts sans uniforme.

M<sup>me</sup> Volden alors regarde la petite Adèle qui avait suivi avec beaucoup d'attention l'examen de Jacques, elle lui dit :

— Et toi, ma fille, prends pour modèle notre Josette, efforce-toi de devenir, à ton tour, l'orgueil et la joie de nos trois familles.

Jacques et Adèle travaillent en classe avec plus de courage que jamais, ce qui ne les empêche pas, à leur retour de l'école, et aussi le jeudi, de rendre bien des services à leurs parents.

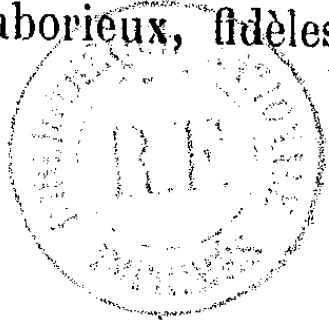
Les travaux de la moisson battent leur plein à la ferme. La récolte de blé est bonne et on s'en réjouit pour la France.

On a porté à la patrie le peu d'or que l'on gardait précieusement, on a pris des bons de la défense nationale avec les

économies amassées et on attendra courageusement et aussi longtemps qu'il le faudra la victoire finale de nos armes.

Trois mois se sont écoulés déjà. Josette vient de passer ses examens avec un très grand succès. Le bon M. Marty s'en montre bien fier. Jacques et Adèle ont obtenu les premiers prix à l'école, et Jean va rentrer dans quelques jours à la Grand'Land. La cicatrisation du bras est presque complète, la jambe droite est et restera longtemps faible, a dit le docteur, mais, avec le temps, avec des ménagements, il espère que le jeune homme, qui boite encore, finira à la longue par ne plus boiter.

A la fin de septembre, on célébrera dans l'intimité le mariage de Jean et de Josette. Ils ont reçu l'assurance qu'ils obtiendraient en octobre la direction d'une école. Nos amis se promettent de faire de leurs futurs élèves de bons Français, généreux, laborieux, fidèles toujours à l'honneur et au devoir.



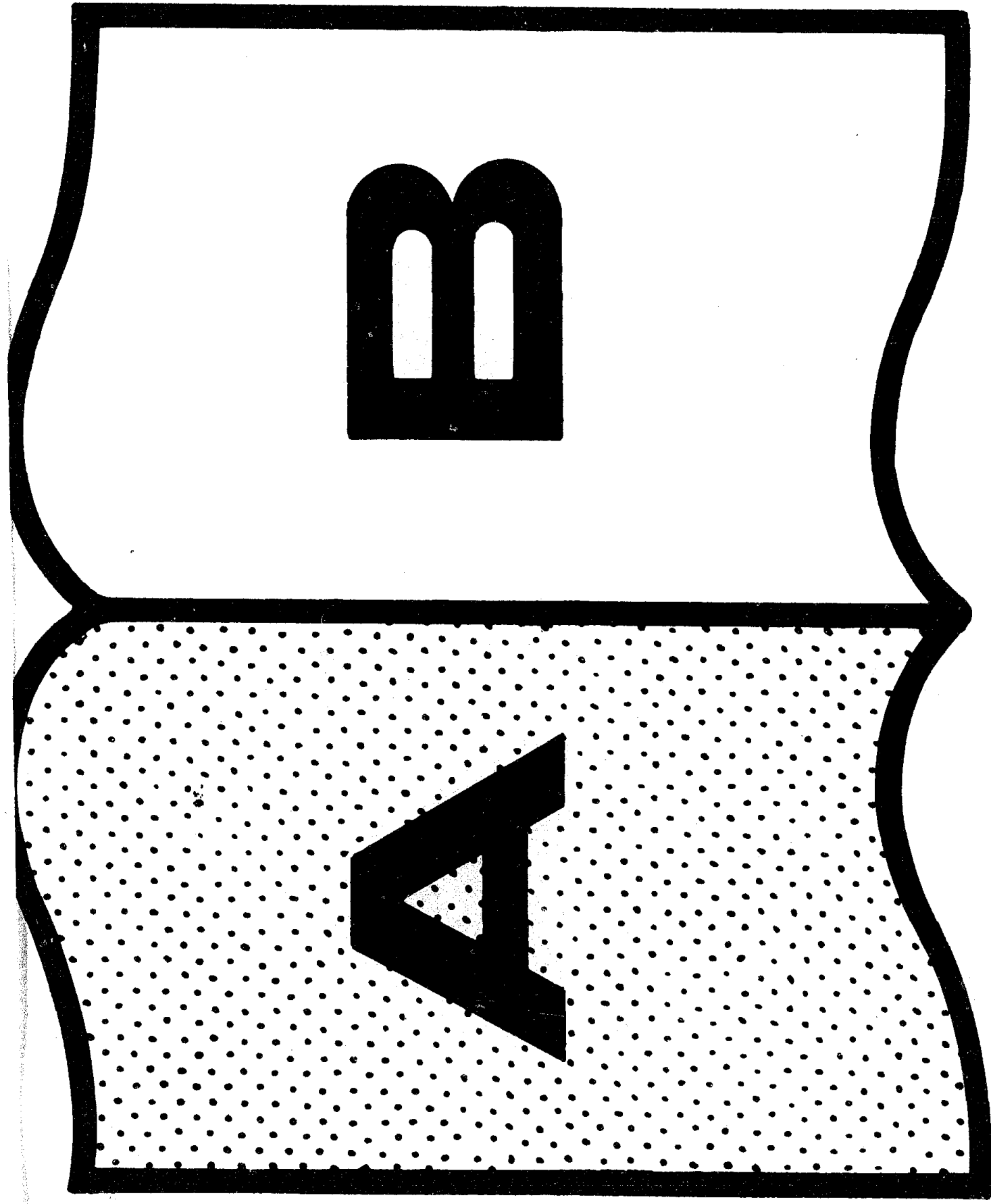
# TABLE DES MATIÈRES

I. — Le travail des femmes pour nos soldats. — L'offrande des enfants pour la patrie.....	5	XXII. — Etude de Carlyle, grand historien anglais, sur Shakespeare.....	48
II. — Le retour du jeune soldat. — La prévenance.....	7	XXIII. — Réflexions sur la page de Carlyle.....	50
III. — Pourquoi faisons-nous la guerre? — L'amour de la patrie.	9	XXIV. — Nos alliés. — La Belgique. — Son territoire. — Sa population. — L'héroïsme de sa défense.....	51
IV. — La nécessité de s'instruire.	10	XXV. — Quelques mots sur le caractère du peuple belge et les richesses de son pays. — Le respect dû aux chefs-d'œuvre de l'art.....	51
V. — Les conventions signées à la Haye, en 1907.....	14	XXVI. — Un auteur belge célèbre : Maurice Maeterlinck.....	57
VI. — Noble réponse de la Belgique.....	16	XXVII. — Les abeilles.....	59
VII. — Fière réponse de la Grande-Bretagne.....	17	XXVIII. — Les abeilles ( <i>suite</i> ).....	61
VIII. — Conduite déshonorante de l'armée allemande en Belgique.....	18	XXIX. — Les abeilles ( <i>suite</i> ).....	63
IX. — Influence de l'éducation sur les races; les Allemands et leur « Kultur ».....	20	XXX. — Nos alliés : la Russie. — L'étendue de son territoire. — Sa population.....	64
X. — Honneur. Justice. Paix.....	22	XXXI. — Nos alliés : la Russie. — Son gouvernement. — Sa capitale.	
XI. — Les soins donnés aux blessés par toutes les Françaises. — Le dévouement.....	23	XXXII. — La Russie. — Son développement. — Ses richesses.....	7
XII. — Courage d'une infirmière française pour sauver deux blessés.....	25	XXXIII. — Quelques mots sur le caractère du peuple russe.....	71
XIII. — Trois leçons à tirer de la conduite d'une infirmière : 1° Défendre son pays contre les jugements immérités; 2° Voir toujours les qualités des autres et excuser leurs défauts; 3° Être modeste après l'accomplissement du devoir.....	27	XXXIV. — Peuple russe. — Interdiction de la vodka. — Monopole. — Résultats de la sobriété.	73
XIV. — Les départements envahis.	30	XXXV. — Une jeune femme installée à Pétrograd raconte ses impressions de toute petite fille lorsqu'elle habitait la campagne russe.....	75
XV. — Comment on commença l'année 1915 à la Grand'Landé. — Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.....	33	XXXVI. — Réflexions de Jacques et d'Adèle. — Les histoires de sorciers.....	78
XVI. — Les conseils de l'instituteur.....	35	XXXVII. — Réfléchissons sur ce que nous venons d'apprendre...	79
XVII. — Nos alliés. — L'Angleterre. — Sa superficie. — Sa population.....	37	XXXVIII. — Le Japon. — Son étendue. — Sa population. — Les qualités nécessaires aux marins : courage, persévérance, endurance.	82
XVIII. — Quelques mots sur le caractère du peuple anglais. — Le travail. — L'honnêteté nationale.	40	XXXIX. — Productions du Japon. — Un bibelot japonais.....	84
XIX. — Vaillance avec laquelle la police de la mer est faite par la marine anglaise.....	42	XL. — Histoire d'un bibelot japonais. — Une victoire morale.....	86
XX. — Vaillance avec laquelle la police de la mer est faite par la marine anglaise ( <i>suite</i> ).....	44	XLI. — La capitale du Japon. — Les progrès de la Chine. — La prise de Kiao-tchéou.....	88
XXI. — Ressources de la Grande-Bretagne en armées de terre. — Notre persévérance inlassable à repousser l'invasion.....	46	XLII. — Nos alliés. — La Serbie. — Le Monténégro.....	90
		XLIII. — L'Allemagne. — Ses menaces.....	92
		XLIV. — Lettre d'une mère russe.	95

XLV. — Le généralissime Joffre..	96	merce. — Ses colonies. — Ses	
XLVI. — L'Allemagne. — L'espion-		peintres célèbres.....	156
nage.....	98	LXX. — Péninsule balkanique. —	
XLVII. — L'Allemagne. — Sa su-		Roumanie. — Bulgarie. — Ser-	
perficie. — Sa population.....	100	bie. — Albanie. — Monténégro.	
XLVIII. — Comment il fut décidé		— Grèce.....	160
à la Grand'Laude que les deux		LXXI. — La Roumanie. — L'Al-	
écoliers s'appliqueraient de plus		banie. — La Bulgarie. — La	
en plus.....	102	Grèce.....	162
XLIX. — L'Allemagne. — Ses pro-		LXXII. — Légendes de la Grèce an-	
ductions. — Son commerce. — Sa		cienne. — Ses hommes illustres.	166
fortune.....	103	LXXIII. — Esprit commercial des	
L. — L'Allemagne. — Son gouver-		anciens Grecs. — Leurs colonies.	
nement. — Sa puissance.....	106	— Marseille. — Un grand homme	
LI. — Quelques explications sur le		de Marseille : Pierre Puget....	168
commerce des nations entre elles.	108	LXXIV. — Une récompense accord-	
LII. — Le rang que le commerce		ée à Jacques et à Adèle pour	
allemand occupe dans le monde.		leur application à l'école.....	171
— Annexions et colonies alle-		LXXV. — Fragment de la tragédie	
mandes.....	110	d' <i>Antigone</i> de Sophocle.....	173
LIII. — Le boycottage des produits		LXXVI. — Second fragment de la	
du monde entier par l'Allemagne.	112	tragédie d' <i>Antigone</i> .....	175
LIV. — L'Autriche-Hongrie. — Sa		LXXVII. — Troisième fragment de	
superficie. — Sa population.....	114	la tragédie d' <i>Antigone</i> .....	177
LV. — Empire ottoman. — Sa po-		LXXVIII. — L'Italie. — Sa popu-	
pulation. — Sa capitale.....	117	lation. — Sobriété italienne. —	
LVI. — Les neutres. — Le Luxem-		Richesses minérales de l'Italie.	
bourg. — Les frontières de la		— Son agriculture. — Sa marine	
Suisse. — Salines. — Victor Hugo.		marchande. — Ses colonies....	179
— Quinet. — Rouget de l'Isle...	120	LXXIX. — L'Italie. — Rome. —	
LVII. — Les neutres. — La Suisse.		Les antiquités latines. — Nos	
— Sa superficie. — Sa popula-		Ecoles à Rome. — Ce qu'on ap-	
tion. — Guillaume Tell.....	124	pelle les races latines.....	182
LVIII. — Les neutres. — La Suisse.		LXXX. — L'Italie. — Naples. —	
— Son commerce. — Son armée.		L'éruption du Vésuve. — Pom-	
— Ses villes principales. — Pa-		péi.....	185
triotisme du peuple suisse.....	128	LXXXI. — L'Italie. — Florence.	
LIX. — Les neutres. — Scandi-		— Venise. — Les pays italiens	
navie. — Norvège. — Fiords. —		encore soumis à l'Autriche-Hon-	
Gulf-Stream.....	131	grie.....	188
LX. — Les neutres. — La Norvège.		LXXXII. — Quelques réflexions sur	
— Sa population. — Caractère du		le style des grands écrivains....	190
peuple norvégien. — Son com-		LXXXIII. — Explications avant	
merce. — Christiania.....	134	une lecture.....	192
LXI. — Les neutres. — La Suède.		LXXXIV. — Quelques pages d'un	
— Sa population. — Son com-		grand poète italien, Gabriele	
merce.....	137	d'Annunzio, sur les douceurs de	
LXII. — Le danger de l'alcoolisme.	139	l'amitié.....	194
LXIII. — Les neutres. — Le Dane-		LXXXV. — Suite des fragments de	
mark. — Sa population. — Le		pages de Gabriele d'Annunzio...	196
canal de Kiel.....	141	LXXXVI. — Les neutres. — L'Es-	
LXIV. — Andersen, poète et ro-		pagne. — Sa superficie. — Sa	
mancier danois.....	144	population. — Son commerce...	198
LXV. — Conte danois. — Les ga-		LXXXVII. — La découverte de	
loches du bonheur. Le commen-		l'Amérique. — Christophe Co-	
cement.....	145	lomb.....	200
LXVI. — Les aventures du con-		LXXXVIII. — La découverte de	
seiller de justice.....	147	l'Amérique. — Christophe Co-	
LXVII. — Suite des aventures du		lomb ( <i>suite</i> ).....	202
conseiller de justice.....	151	LXXXIX. — Les neutres. — Le	
LXVIII. — Fin des aventures du		Portugal.....	204
conseiller de justice.....	154	XC. — Jean va rejoindre le front..	206
LXIX. — Les neutres. — La Hol-		XCI. — L'hygiène conservatrice de	
lande. — Ses digues. — Son com-		la santé.....	208

XCII. — Les nouvelles des prisonniers. — L'aide bienfaisante de la Suisse.....	210	XCIX. — Jean est blessé. — Résolution de Josette.....	224
XCI. — Quelques explications à propos des sous-marins. — La composition de l'air pur et la respiration.....	211	C. — Josette relève le courage de Jean.....	226
XCIV. — Les sous-marins.....	213	CI. — La transfusion du sang.....	228
XCV. — La vie à bord des sous-marins allemands.....	215	CII. — Le retour à la Grand'Landé.....	230
XCVI. — Une page d'histoire contemporaine. — Le torpillage du <i>Lusitania</i> .....	218	CIII. — Les secours aux blessés militaires.....	231
XCVII. — L'Italie déclare la guerre à l'Autriche.....	221	CIV. — Le Métropolitain. — Les occupations du ménage.....	234
XCVIII. — Les succès de nos aviateurs.....	222	CV. — Un voyage en Métropolitain.....	236
		CVI. — Une dernière leçon donnée par Josette. — Les boy-scouts.....	238
		CVII. — Le Code des Eclaireurs de France.....	240
		CVIII. — Les exercices des Eclaireurs de France.....	243





Contraste insuffisant

**NF Z 43-120-14**